

Littérature française et savoirs biologiques au XIX^e siècle

Mimesis

Romanische Literaturen der Welt

Herausgegeben von
Ottmar Ette

Band 77

Littérature française et savoirs biologiques au XIX^e siècle



Traduction, transmission, transposition

Édité par
Thomas Klinkert et Gisèle Séginger

DE GRUYTER

Gefördert durch die Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG) – Projektnummer 246483357 –
sowie durch die Universität Zürich.

ISBN 978-3-11-066582-6
e-ISBN (PDF) 978-3-11-066583-3
e-ISBN (EPUB) 978-3-11-066596-3
ISSN 0178-7489



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License. For details go to <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>.

Library of Congress Control Number: 2019944429

Bibliographic information published by the Deutsche Nationalbibliothek

The Deutsche Nationalbibliothek lists this publication in the Deutsche Nationalbibliografie; detailed bibliographic data are available on the Internet at <http://dnb.dnb.de>

©2020 Thomas Klinkert and Gisèle Séginger, published by Walter de Gruyter GmbH,
Berlin/Boston

The book is published with open access at www.degruyter.com.

Typesetting: Integra Software Services Pvt. Ltd.

Printing and binding: CPI books GmbH, Leck

www.degruyter.com

Avant-propos

Le programme franco-allemand « Biographes », soutenu et financé par l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) et la Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG) s'est développé de 2014 à 2018. Il a réuni à la Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris et à l'université de Fribourg-en-Brisgau puis à l'université de Zurich une équipe de chercheurs spécialistes de littérature française, d'histoire des sciences et d'humanités numériques qui appartiennent à des universités ou des institutions de recherche diverses (CNRS, École polytechnique, École pratique des hautes études, universités de Bâle, Berlin [Freie Universität], Bochum, Bordeaux, Fribourg-en-Brisgau [Frankreich-Zentrum], Münster, Paris-Descartes, Paris 8, Paris-Est Marne-la-Vallée, Strasbourg, Tübingen, Zurich).

Les recherches menées tout au long de ces années ont abouti à des publications collectives : deux numéros de revue sur Haeckel ont paru, l'un en Allemagne (*Ernst Haeckel. Ein kreativer Denker am Schnittpunkt der Disziplinen, Lendemains* 41 [2016]) et l'autre en France (*Ernst Haeckel entre science et esthétique, Arts et Savoirs* 9 [2018], en ligne : <https://journals.openedition.org/aes/1082>) ; un livre est sorti en mars 2019 à Paris aux Éditions Hermann, sous le titre *Biographes. Mythes et savoirs biologiques dans la littérature française du XIX^e siècle*.

Grâce au soutien d'informaticiens du laboratoire d'informatique Gaspar Monge de l'université Paris-Est Marne-la-Vallée, le corpus du programme a pu être mis en ligne et outillé pour permettre des interrogations. Il est disponible à l'adresse : <http://corpus.biographes.eu>.

Un Carnet hypothèse.org a permis par ailleurs de publier des résultats partiels tout au long du programme, en particulier des billets issus d'une collaboration entre littéraires, historiens des sciences et spécialistes d'édition numérique : <https://biolog.hypotheses.org/>. Un site miroir en anglais a été ouvert à la fin du programme afin de diffuser nos travaux dans le domaine anglo-saxon : <https://biologen.hypotheses.org/>.

Le colloque, organisé à Paris en 2017, qui fait l'objet de la présente publication, a réuni des membres de l'équipe mais il s'est aussi ouvert à d'autres collègues qui nous ont apporté des compétences et des points de vue complémentaires. Nous remercions les collègues ayant participé aux recherches de « Biographes » de leur travail et les intervenants du colloque de nous avoir fourni leurs contributions pour cette publication. Louise Décaillet, Antony Kussmaul et Clara Schwarze (Zurich) nous ont aidés dans la préparation de ce volume ; qu'ils en soient cordialement remerciés.

Cette publication a pu être réalisée grâce au soutien financier de la DFG et de l'université de Zurich, ce dont nous sommes reconnaissants.

Zurich et Paris, en avril 2019

Table des Matières

Avant-propos — V

Thomas Klinkert et Gisèle Séginger

Introduction — 1

I Traductions et transmissions

Sophie Laniel-Musitelli

***The Loves of the Plants* d'Erasmus Darwin : enjeux d'écriture et de traduction — 17**

Marta Sukiennicka

Les imaginaires de la fin de l'homme : Grainville et Nodier face à l'économie de la nature — 31

Michel Prum

Traductrice et traducteurs français de Charles Darwin au XIX^e siècle : un chemin difficile, de la Suisse à la France — 51

Pascal Duris

Flourens lecteur de Darwin (ou de Clémence Royer ?) : à propos de son *Examen du livre de M. Darwin sur l'origine des espèces* (1864) — 61

Gisèle Séginger

Transmission ou trahison ? La circulation triangulaire des savoirs du vivant (Michelet, Flaubert, Zola) — 79

II De la notion à la fiction

Nicolas Wanlin

Résurgence des monstres — 97

Bénédictine Percheron

Hasard, sciences du vivant et évolution dans la littérature française du XIX^e siècle — 111

Bertrand Marquer

« Cette grande opération de la vie : la digestion ». Biologie et gastronomie — 127

Olav Krämer

La notion de lutte pour la vie chez Anatole France — 139

Nolwenn Pamart

« Struggle for joy ! ». Les sciences biologiques dans l'œuvre de Jean de Tinan — 151

Pauline Moret-Jankus

De la biologie à la littérature : Jules Soury à la croisée des chemins — 167

III Exposition et réécriture des savoirs

Mary Orr

Les *Mémoires du baron Georges Cuvier* (1833) de Mistress Lee : mémoires scientifiques, pacte biographique, ou réécriture des savoirs ? — 183

Mirosław Loba

Balzac et la pensée sur la vie dans *La Physiologie du mariage* et dans *La Femme de trente ans* — 201

Azélie Fayolle

La vulgarisation excentrique pour tous : les leçons d'histoire naturelle de Pierre Boitard dans le *Musée des familles* — 213

Norioki Sugaya

Mise en scène d'une pensée de la vie : la génération spontanée chez Flaubert — 233

Florence Vatan

Des singes et des hommes : hybridations flaubertiennes — 247

Marion Thomas

Charles Robin et Émile Littré : débats sur la cellule et la continuité du vivant dans les manuels de physiologie et les cercles intellectuels parisiens dans la deuxième partie du XIX^e siècle — 265

Thomas Klinkert et Gisèle Séginger

Introduction

Le mot « biologie » est inventé par des scientifiques qui ont conscience de définir une nouvelle discipline et un objet d'étude dont les sciences alors existantes ne peuvent rendre compte dans sa spécificité. Au sens étymologique le terme « biologie » désigne l'étude de la vie. Employé dans la même période en Allemagne par Treviranus, il a aussi été défini par Lamarck dans la préface d'*Hydrogéologie* en 1802, puis dans *Philosophie zoologique* en 1809. Lamarck l'utilise à nouveau en 1815 dans son introduction à *l'Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* pour proposer la création d'une science qui transgresserait les classifications par règnes et par espèces et s'attacherait à l'étude de « ce qui est généralement commun aux végétaux et aux animaux », aux corps singuliers qui se distinguent dans la nature par le phénomène de vie : « Ils offrent en eux, dans les phénomènes divers qu'ils présentent, les matériaux d'une science particulière qui n'est pas encore fondée, qui n'a même pas de nom, et à laquelle je donnerai le nom de biologie. »¹ Si le mot « biologie », utilisé dès les premières années du XIX^e siècle, tarde à s'imposer, s'il faut attendre 1848 pour que Charles Robin et Claude Bernard fondent la Société de biologie et les années 1890 pour que les contours de la discipline se précisent, grâce en particulier à la création par Yves Delage de la revue *L'Armée biologique*, toutefois les savoirs que nous identifions aujourd'hui comme des savoirs biologiques conquièrent assez vite une prééminence au cours du siècle. Dans les échanges interdisciplinaires entre les sciences elles-mêmes, mais aussi dans leur réception littéraire, les savoirs circulent des sciences de la vie à l'histoire (l'œuvre de Michelet en témoigne), à la sociologie, à la philosophie. Les œuvres d'auteurs qui passent de l'histoire à la philosophie et à la littérature (comme Michelet et Renan) sont particulièrement utiles pour comprendre l'hybridation des savoirs historiques et biologiques par exemple, dont on peut dans un second temps observer le transfert vers les textes littéraires. Certains thèmes comme la lutte pour la vie ou certains modèles d'explication comme la révolution et la transformation (ou évolution) – débattus par Cuvier et Lamarck – auront une rentabilité politique notable.

¹ Jean-Baptiste de Monet de Lamarck : *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*. 7 vol. Paris : Imprimerie d'Abel Lanoe 1815–1822, t. I, p. 49.

Thomas Klinkert, Universität Zürich – ANR/DFG Biographes

Gisèle Séginger, Université Paris-Est Marne-la-Vallée – Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris – Institut universitaire de France – ANR/DFG Biographes

Les savoirs biologiques et les représentations qu'ils produisent ont une puissance métaphorique et une force de modélisation qui expliquent l'usage qu'en font les autres disciplines, et la fascination des romanciers et des poètes. En témoigne l'intérêt croissant des écrivains pour l'origine du vivant, pour l'invincibilité et le mystère du phénomène de vie (voir Flaubert, Louis Bouilhet, Zola, Renan...) ou pour l'infiniment petit : cellules de Schleiden (1838), Schwann (1839) et Virchow (1858), infusoires (dans *La Mer* de Michelet, *La Création* de Quinet, ou le recueil poétique de Richepin, *La Mer*), gemmules de Darwin et plasma de Weismann (dans *Le Docteur Pascal* de Zola), monère de Haeckel (dans le manuscrit de *La Tentation de saint Antoine* de Flaubert). Les écrivains trouvent dans ces savoirs la source d'une nouvelle poésie, d'un merveilleux voire d'une mystique, des logiques différentes, plus complexes et souples que la ligne du progrès, et parfois même des arguments pour contester un trop strict positivisme (Zola dans *Le Docteur Pascal*), mais aussi des formes textuelles nouvelles (poésie exposante...), une poétique, voire une esthétique pour laquelle l'effet d'infini devient une valeur majeure permettant de redéfinir l'idée du « beau ».

Nous avons donc voulu combler ce qui nous semblait être une lacune dans l'étude des relations entre littérature et science en choisissant le domaine des savoirs biologiques, en faisant un travail d'inventaire et d'établissement des corpus, ainsi qu'un travail d'analyse des textes et d'interprétation. Notre but était d'étudier l'impact des savoirs biologiques sur la création littéraire du XIX^e siècle en tenant compte des avant-textes et des textes publiés, des énoncés explicites et des formes textuelles ou de la poétique des œuvres, de la réception culturelle et littéraire de ces savoirs. Pour y parvenir nous nous sommes donné un triple objectif : (1) étudier la diffusion et la réception des savoirs biologiques par les écrivains du XIX^e siècle, en prêtant une attention aux travaux étrangers majeurs ; (2) analyser l'usage et les fonctions des savoirs biologiques dans les textes littéraires, leurs transformations sur le plan du contenu, de l'écriture et de la poétique, ce qui présuppose aussi l'identification des enjeux idéologiques de ces savoirs ; (3) penser les rapports ou les décalages entre l'histoire des sciences et l'histoire de la littérature, qui parfois rend compte de débats d'actualité, et d'autres fois au contraire fait le choix de savoirs plus anciens.

Si le projet s'est appuyé sur les travaux déjà existants en histoire des sciences et des idées, son objectif propre était de centrer le travail sur l'invention et l'écriture littéraires des savoirs biologiques. Cela ne signifie pas pour autant que nos travaux n'aient pas d'intérêt du point de vue de l'histoire des idées et d'une diffusion culturelle, mais bien plutôt que notre point de vue a une spécificité, puisqu'il s'agissait à la fois d'analyser l'impact des savoirs biologiques sur un champ spécifique (la littérature) et le rôle de ce champ dans l'invention de représentations, d'idées, d'images qui peuvent être prégnantes dans la culture toute entière.

Centré pour l'essentiel sur la littérature française, notre programme a toutefois pris en compte la réception en France d'ouvrages majeurs venant d'Angleterre ou d'Allemagne dont les travaux étaient particulièrement appréciés à l'époque, l'Allemagne incarnant de manière durable pour une majorité d'écrivains et de scientifiques le pays de la critique et de la science. Les savants allemands, spécialistes de biologie, connus en France, ont été nombreux dès le début du siècle (Treviranus, Humboldt, Schleiden, Schwann, Virchow, Weismann, Haeckel...), de même que les écrivains allemands (populaires en France, comme Goethe) ou français (Renan, Quinet...) qui ont eu un rôle de passeurs culturels dans la diffusion de savoirs biologiques (voir en particulier *La Création* de Quinet). Ces auteurs ont parfois été à l'origine de la rediffusion d'une théorie étrangère via l'Allemagne ; c'est le cas de Haeckel qui relance et prolonge la diffusion du darwinisme en France, d'autant plus que la première traduction française de l'évolutionniste anglais avait atténué le caractère novateur de l'œuvre de Darwin en réintroduisant dans sa pensée une conception du progrès qui n'y était nullement.

Le dépouillement de revues (*Revue des Deux Mondes*, *Revue germanique*, *Revue scientifique* dite « Revue rose ») très faciles d'accès pour le public lettré de l'époque a montré la large diffusion des travaux scientifiques à la fois au-delà des frontières nationales et des frontières de la discipline, l'importance et le retentissement de débats qui ont un rapport soit direct soit indirect avec ce domaine que nous appelons « biologie » : ainsi, dans la *Revue des Deux Mondes* (1860), Paul de Rémusat présente la théorie de la génération spontanée (hétérogénie) de Félix Pouchet ; la « Revue rose » rend compte de la querelle en 1863–1864 entre Pouchet et Pasteur, qui donne des conférences dans le cadre des soirées scientifiques de la Sorbonne. Tous deux publient côte à côte un article le 23 avril 1864. L'étude de la diffusion et de la réception des savoirs biologiques dans la littérature française du XIX^e siècle a nécessité le dépouillement de textes de vulgarisation (revues, ouvrages, manuels), parfois l'analyse d'avant-textes (notes préparatoires, brouillons, plans de travail, etc.), la prise en compte de rapports personnels entre scientifiques et littéraires (réseaux), et aussi l'analyse du rôle de la littérature dans le processus de cette diffusion ou rediffusion des savoirs.

Pour clore nos recherches, nous avons justement décidé de centrer le colloque final sur la circulation et la transformation des savoirs, c'est-à-dire sur le processus de transfert dans tous les sens que peut prendre ce terme : traduction d'une langue à une autre, transmission de connaissances ou vulgarisation, passage de la notion à la fiction. Nous avons été particulièrement attentifs aux réécritures qui font de la transmission une transmutation des savoirs en essayant d'éclairer les moyens employés, les motivations et les effets lorsque le transfert

fait glisser les représentations d'un plan à un autre, compensant parfois la perte et la déformation sur le plan de la connaissance par une action sur un autre plan – moral, politique, idéologique ou religieux.

I Traductions et transmissions

Souvent les transmissions de savoirs s'accompagnent de traductions, qu'il s'agisse de traductions d'une nomenclature ou bien de traductions d'un texte d'une langue vers une autre. Erasmus Darwin, le grand-père de Charles Darwin, fournit un exemple dans lequel ces deux formes de traduction se rencontrent. Dans son étude consacrée au naturaliste anglais, SOPHIE LANIEL-MUSITELLI montre que le poème *The Loves of the Plants* de Darwin (1789), traduit en français par J.-P.-F. Deleuze en 1799 sous le titre *Les Amours des plantes*, est une œuvre qui, tout en se proposant « d'exposer la nomenclature linnéenne » (*infra*, p. 18), « n'utilise pas les noms complets donnés par Linné, et s'affranchit de la classification au fil du poème » (*ibid.*). Ce qui rend ce poème hautement intéressant est le fait qu'il s'y manifeste des « tensions génériques, qui reflètent des tensions épistémologiques et philosophiques » (*ibid.*). Les enjeux épistémologiques se situent sur différents plans de l'emploi du langage. Le premier plan est la question de l'usage du latin, critiqué par Erasmus Darwin, qui veut remplacer le latin par la langue vernaculaire, alors que son traducteur restitue la terminologie latine dans le texte français. Le deuxième plan est celui d'un emploi métaphorique du langage, à travers lequel la pensée de Darwin s'éloigne de plus en plus de la logique classificatrice de Linné. En concevant une analogie profonde entre la vie végétale et la vie animale, analogie portée par la métaphore du titre *The Loves of the Plants* qui attribue au monde végétal les propriétés du monde animal, Darwin renouvelle l'appartenance générique de son texte qui ne s'inscrit plus dans la tradition géorgique et qui s'éloigne en même temps d'une autre tradition poétique célébrant les vertus des plantes. Sur le troisième plan, Sophie Laniel-Musitelli constate que la personnification n'est pas, chez Darwin, un simple ornement du discours, mais qu'elle possède une valeur épistémologique, alors que la traduction française désamorce la valeur épistémologique de la personnification.

Une autre forme de transmission est celle qui consiste à employer une théorie scientifique comme élément inspirateur d'une fiction littéraire. Ainsi, Cousin de Grainville écrit une épopée intitulée *Le Dernier Homme*, publiée à titre posthume en 1805 et dont l'arrière-plan épistémologique est la théorie du refroidissement du globe, propagée par Buffon au XVIII^e siècle. Charles Nodier, quant à lui, publie

une série d'articles et de textes, dans les années 1830, dans lesquels il imagine la fin du genre humain. Dans son analyse des écrits de Grainville et de Nodier, MARTA SUKIENNICKA montre que l'idée de la fin de l'homme, qui tombait autrefois dans le domaine de la religion, « se laïcise progressivement au cours du XIX^e siècle » (*infra*, p. 32). Selon Marta Sukiennicka, l'idée de la fin de l'homme chez Grainville et Nodier résulte de « l'interpénétration de ces trois discours que sont la science, la religion et l'histoire » (*ibid.*). Dans son épopée *Le Dernier Homme*, Grainville attribue la fin du genre humain à une cause matérielle en adoptant « l'hypothèse de la mort thermique de la Terre décrite par Buffon et vulgarisée par la presse à la charnière des siècles » (*infra*, p. 35). Une autre cause de cette fin catastrophique est « l'*hubris* de la technique et l'influence néfaste de l'homme sur le climat » (*ibid.*). À la différence de Grainville, Nodier ne fait pas coïncider la fin du genre humain avec la fin de la Terre, mais « prévoit que la place de l'homme dans la chaîne des êtres sera occupée par une autre espèce » (*infra*, p. 40). Nodier, qui était lui-même botaniste et entomologiste, était influencé par la paléontologie de Cuvier et il imagine une extinction de l'espèce humaine : l'homme sera remplacé par un être angélique que Nodier appelle « l'être compréhensif ». Ainsi, conclut Marta Sukiennicka, les récits de Grainville et de Nodier constituent une avancée dans la voie d'une « sécularisation de la catastrophe » (*infra*, p. 47). Il y a chez ces deux auteurs une conjonction de différents discours (scientifique, économique, religieux) qui donne lieu à une vision désenchantée du monde et de l'homme et à « une conscience écologique avant la lettre » (*ibid.*).

L'exemple le plus important de transmission de savoirs moyennant la traduction, au XIX^e siècle, est sans aucun doute celui de Charles Darwin. Dans son étude des premières traductions françaises des livres de Darwin, MICHEL PRUM montre que « le transfert des idées d'une langue à l'autre s'est opéré au prix d'une réorientation de la pensée évolutionniste de Darwin » (*infra*, p. 51). Dans le cas de Clémence Royer, cette réorientation s'explique par les convictions lamarckistes de la traductrice. La pensée de Lamarck se caractérise par une tendance progressiste et téléologique, tandis que pour Darwin, le processus de l'évolution est guidé par le principe du hasard. Si Clémence Royer traduit *natural selection* par « élection naturelle », elle défigure donc la logique de Darwin en lui attribuant une tendance téléologique. Michel Prum parle par conséquent d'une « lamarckisation du texte darwinien » (*infra*, p. 55) par Clémence Royer. De façon analogue, en traduisant *struggle for life* par « concurrence vitale », Clémence Royer inscrit Darwin dans une tradition vitaliste et éloigne ainsi son texte du matérialisme « pour le faire pencher vers une pensée téléologique qui voit dans la concurrence vitale la poussée de la vie et la réalisation d'un dessein » (*infra*, p. 56). La pensée téléologique de Clémence Royer se manifeste également dans le titre qu'elle donne à l'ouvrage de

Darwin, titre qui n'est pas une traduction littérale du titre original : *De l'origine des espèces, ou des lois du progrès chez les êtres organisés*. Là encore il s'agit d'une défiguration de la pensée darwinienne, dont l'originalité scientifique consiste dans sa conception non linéaire de l'évolution. Darwin fut ensuite traduit par Jean-Jacques Moulinié et Edmond Barbier, qui ne sont pas non plus toujours fidèles à sa pensée. Ainsi, les lecteurs français de Darwin qui n'avaient pas accès au texte original n'ont pas pu apprécier à sa juste valeur « la révolution anthropologique opérée par Darwin » (*infra*, p. 58), que Freud avait appelée *die biologische Kränkung* et qui consistait à replacer l'homme dans le règne animal.

Les malentendus qui peuvent être causés par des traductions sont aussi étudiés par PASCAL DURIS. Dans sa contribution, il montre que Clémence Royer a tendance à « franciser » le texte de Darwin « en présentant comme des faits positifs des idées avancées par lui avec beaucoup plus de prudence. Elle gomme les doutes, les réserves et autres hésitations de Darwin aux propos duquel, ce faisant, elle donne un caractère beaucoup plus affirmé » (*infra*, p. 64). La réception scientifique en France peut s'expliquer comme une réaction à la lecture de cette traduction qui relève, selon Pascal Duris, « de la création littéraire » (*infra*, p. 65). Pascal Duris montre un exemple de réception en étudiant le cas de Pierre Flourens, qui était secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Paris et qui avait été un disciple de Cuvier. Si Flourens s'indigne en constatant que Darwin prête à la nature les traits d'une personne, ce qui le gêne principalement est l'expression « élection naturelle ». Or, cette expression ne se retrouve nullement dans l'original de Darwin qui, lui, écrit, *natural selection*. Par ailleurs, Flourens critique Darwin pour ne pas avoir apporté de preuves de la mutabilité des espèces. En outre, il constate une contradiction inhérente à la pensée de Darwin, car, contrairement à ce que suggère le titre, il n'est jamais explicitement question chez Darwin de l'origine des espèces. Ce qui est symptomatique dans cette polémique, c'est que Flourens ne mentionne jamais le nom de la traductrice et qu'il semble convaincu que Darwin a lui-même écrit son livre en français, car il lui reproche l'emploi d'expressions figurées sans jamais s'interroger sur les mots employés par Darwin dans le texte original.

GISÈLE SÉGINGER aborde trois cas de transmission littéraire qui transmute les savoirs biologiques plus qu'elle ne les transmet véritablement : lorsque l'écriture critique retourne les savoirs contre la volonté de savoir au nom d'une « évolution perpétuelle » (Flaubert) ; lorsque les savoirs sont ralliés à une cause et que la transmission porte davantage sur des valeurs morales ou politiques que sur des connaissances (Michelet) ; lorsqu'un hymne lyrique au mystère de la vie met en question un savoir dominant trop systématique qui sous-tendait la poétique d'un cycle romanesque (Zola). Qu'il s'agisse de la génération spontanée que Flaubert

utilise dans le dénouement de *La Tentation de saint Antoine* (1874), du transformisme lamarckien employé par Michelet dans *La Mer*, ou des théories de l'hérédité réinterprétées par Zola dans *Le Docteur Pascal* et dans *Fécondité*, les savoirs du vivant sont souvent soumis à un processus complexe d'hybridation et de métamorphose dont les enjeux sont idéologiques et religieux. Cet article montre comment des œuvres littéraires peuvent contribuer diversement à la « laïcisation de la pensée par le recours aux savoirs du vivant » (*infra*, p. 91). Les exemples choisis sont représentatifs de trois étapes de ce processus : « le stade du scepticisme radical et de la table rase (Flaubert) », celui du « lyrisme républicain qui se ressource dans la nature (Michelet) » et enfin celui « d'un anti-malthusianisme et d'un anti-darwinisme », autrement dit « d'une religion optimiste de l'humanité » (*ibid.*), fondée sur le principe de la fécondité (Zola).

II De la notion à la fiction

Souvent, les textes littéraires empruntent aux discours scientifiques certaines notions comme « le monstre », « le hasard », « la lutte pour la vie » afin de les intégrer dans un univers de fiction et de leur faire subir des transformations nourries par un imaginaire ancien qui se mélange avec les savoirs contemporains. Ainsi, NICOLAS WANLIN montre que dans la littérature du XIX^e siècle, la perception du monstre relève autant d'un imaginaire ancien, selon lequel le monstre est un « être spectaculaire et étrange, anormal ou remarquable » (*infra*, p. 97), que d'une approche scientifique moderne, à savoir la tératologie. Ainsi, dans *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, la difformité monstrueuse de Quasimodo est l'exemple d'une « irruption du surnaturel dans le monde quotidien » (*infra*, p. 98), selon une interprétation traditionnelle du monstre ; en même temps, le narrateur analyse les rapports entre le personnage et son milieu en employant un vocabulaire naturaliste et zoologique. Chez le jeune Flaubert, également évoqué par Nicolas Wanlin, « l'imagination littéraire va à rebours des thèses scientifiques qui excluent définitivement, au XIX^e siècle, l'idée que des monstres puissent naître d'accouplements entre différentes espèces » (*infra*, p. 100). Dans la deuxième moitié du siècle, les progrès de la science, qui permettent de percevoir l'infiniment petit, grâce au microscope, mais aussi l'énorme, dont la figure emblématique est la pieuvre, la littérature se sert de la science pour en faire naître de nouveaux monstres. La manière dont la littérature traite le monstre se distingue de celle de la science par le fait que les auteurs d'œuvres littéraires ont tendance à « réactiver un imaginaire préscientifique voire anti-scientifique » (*infra*, p. 105). C'est pourquoi Nicolas Wanlin parle

d'une « résurgence » des monstres, qu'il faut situer par rapport aux acquis de la science tératologique.

BÉNÉDICTE PERCHERON étudie le rôle du hasard dans les écrits scientifiques et littéraires du XIX^e siècle. Avant Darwin, des scientifiques comme Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire rejetaient l'idée selon laquelle le hasard régnait dans la nature. Même après l'apparition de *L'Origine des espèces* de Darwin, les savants français continuaient à croire à une nature dans l'organisation de laquelle le hasard n'avait aucune place. Cela ne les empêchait pas d'apprécier l'ouvrage de Darwin, ainsi que le font Paul Janet et Felix-Archimède Pouchet. Les écrivains ont eux aussi pendant longtemps rejeté l'idée que le hasard puisse jouer un rôle quelconque dans l'organisation de la nature : Bénédicte Percheron renvoie à Châteaubriand, Nodier et Hugo qui dans leurs œuvres se penchent sur la question du hasard, dans un contexte détaché des sciences naturelles ; en outre, elle évoque Zola qui, tout en étant un adepte des sciences biologiques, ne conçoit pas le hasard comme un élément pertinent dans sa conception déterministe de la vie. Après la diffusion de la pensée darwinienne, le hasard est employé de façon à favoriser l'esthétisation littéraire ; Bénédicte Percheron renvoie à Maupassant et à René Ghil et son école : « Le hasard, compris comme moteur de la sélection et de la variation des espèces, sert l'esthétique du texte » (*infra*, p. 121), tandis que dans les dernières décennies du XIX^e siècle, le hasard est employé comme un élément thématique dans les œuvres littéraires et qu'il joue finalement au XX^e siècle un rôle sur le plan de la création littéraire (par exemple chez Strindberg, Duchamp et Tzara). Ainsi, même si Darwin n'est pas directement évoqué, « l'idée d'un hasard créatif paraît découler directement de cette rupture épistémologique du milieu du XIX^e siècle » (*infra*, p. 124) qui s'associe avec l'œuvre de Darwin.

Si la nutrition, depuis l'Antiquité, a pu être considérée comme un « paradigme [pour] l'étude des fonctions vitales » (*infra*, p. 127), au XIX^e siècle, ainsi que le montre BERTRAND MARQUER, le rapprochement entre la physiologie de la digestion et le discours biologique est renforcé, ce qui se manifeste dans « l'expansion du discours gastronomique, qui utilise les préceptes diététiques et les modèles présents dans la physiologie du vivant » (*ibid.*). Bertrand Marquer étudie les écrits du médecin et homme de lettres Joseph-Michel Guardia, pour qui la nutrition devient la fonction vitale principale, celle qui « résume toute la vie » (*infra*, p. 130). De même, chez Brillat-Savarin, l'auteur de la *Physiologie du goût*, Bertrand Marquer relève une tendance à l'allégorisation, qui attribue à la gastronomie le statut d'une « science polymathique tenant, entre autres, de « l'histoire naturelle », de la « chimie », de la « cuisine », mais aussi du « commerce » et de « l'économie politique » » (*infra*, p. 133). L'emploi expansif et allégorisant du discours gastronomique peut s'interpréter comme

l'indice d'un parti pris idéologique, qui fait l'apologie d'une classe sociale déterminée, à savoir la bourgeoisie. « En devenant l'expression d'un *savoir-vivre*, le *savoir-digérer* appuie ici une norme à la fois culturelle et physiologique. Il contribue à faire du régime bourgeois un modèle à suivre, parce qu'il garantit la santé du corps biologique comme du corps social » (*infra*, p. 136) : Bertrand Marquer y voit la manifestation de ce que Paul-Émile Pilet appelle « bioreprésentation », soit une « description structurale et fonctionnelle du vivant » (*infra*, p. 128) dont le modèle est la digestion.

L'œuvre de Darwin a non seulement suscité des réactions chez les scientifiques, mais aussi chez les littéraires. Anatole France en est un bon exemple, étudié par OLAV KRÄMER. Alors que, chez Darwin, la notion de *struggle for life* est une « expression métaphorique qui devait désigner diverses formes de dépendance entre, d'une part, un organisme et, d'autre part, son milieu et d'autres organismes » (*infra*, p. 140), dans le processus de la vulgarisation, cette notion darwinienne est de plus en plus employée comme désignant une « lutte réelle entre des êtres vivants » (*ibid.*). Ainsi que le montre Olav Krämer dans son étude, Anatole France emploie la notion populaire de « lutte pour la vie » de trois manières différentes : selon un usage « justificateur », un usage « explicatif » et un usage « avertisseur ». Un exemple de l'usage « justificateur » se trouve dans un compte rendu d'Anatole France à propos du drame *La lutte pour la vie* d'Alphonse Daudet. Le protagoniste de ce drame utilise la notion de lutte pour la vie pour justifier son comportement immoral et ses actions abominables ; cet emploi justificateur est critiqué par Anatole France qui, pour sa part, va à l'encontre d'interprétations de Darwin plaidant pour une application de la loi du plus fort dans la société, comme le fait par exemple Clémence Royer dans la préface à sa traduction. En outre, Anatole France connaît un usage explicatif de la notion de lutte pour la vie, qui s'impose surtout pour des actions « qui transgressent d'une manière si éclatante le consensus moral des sociétés modernes, qu'elles semblent poser un problème d'explication » (*infra*, p. 143). Enfin, se rencontre encore l'usage « avertisseur » de cette notion, qui consiste à amener les responsables de la société contemporaine à tenir compte de la persistance de comportements ataviques régis par la lutte pour la vie, afin de les contenir.

Dans sa contribution, NOLWENN PAMART étudie le cas de l'écrivain Jean de Tinan comme « exemple intéressant de l'influence des sciences biologiques sur les processus créatifs d'un jeune écrivain de la deuxième génération symboliste » (*infra*, p. 151). Ainsi que le montre Nolwenn Pamart, « [l]'étude des sciences biologiques a fourni à Tinan des schémas de pensée, une méthode d'analyse du vivant et, surtout, une prudence intellectuelle qu'il applique à tous les domaines » (*infra*, p. 156). Voilà ce qu'elle analyse en étudiant, d'une part, les œuvres littéraires de Tinan et, d'autre part, la chronique des « Sciences

biologiques » qu'il a inaugurée au *Mercure de France* en 1896–97, peu avant sa mort. Les traces de ses lectures scientifiques se montrent dans ses textes de fiction, par exemple dans la « Lettre longue à la Bien-Aimée », où il évoque Darwin, en transformant la célèbre expression *struggle for life* en « struggle for joy », dans un contexte où il est question de séduction. Selon Nolwenn Pamart, le renvoi à Darwin indique que l'auteur, à la manière d'un naturaliste, « décoratif les moindres détails [du travail de séduction] : codes implicites, dissimulations et stratégies » (*infra*, p. 158) ; d'autre part, le détournement de la formule darwinienne pointe le fait que Tinan veut « la mettre au service de sa conquête du bonheur, au cœur du projet barrésien qui est le sien » (*ibid.*). Quant à la chronique des « Sciences biologiques », elle fut conçue par Tinan dans le but de faire connaître parmi les littéraires les publications biologiques les plus importantes ; on remarque donc que se forme une « voie médiane entre l'apparition de feuilletons scientifiques dans la presse quotidienne et l'émergence de revues spécialisées » (*infra*, p. 163).

La « perméabilité des savoirs biologiques et des discours littéraires » (*infra*, p. 167) fait l'objet de la contribution de PAULINE MORET-JANKUS, perméabilité qu'elle aborde dans le cas de Jules Soury, titulaire d'une chaire d'Histoire des doctrines de psychologie physiologique contemporaines à l'École pratique des Hautes Études. Ce « libre penseur, darwinien convaincu et profondément matérialiste » (*infra*, p. 170), traducteur d'Ernst Haeckel en français, antisémite et antidreyfusard, a exercé une influence décisive sur quelques grands auteurs de son époque comme, entre autres, Anatole France, Paul Bourget, Maurice Barrès et, par son intermédiaire, Marcel Proust. C'est que l'œuvre de Soury constitue « un réservoir d'images issues de la biologie, dans lesquelles les écrivains ont puisé » (*infra*, p. 172). En étudiant quelques exemples, Pauline Moret-Jankus réussit à montrer les « modalités de l'infiltration des discours biologiques dans les textes littéraires à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle » (*infra*, p. 173). Pour ne citer que l'exemple de Paul Bourget, Pauline Moret-Jankus montre que dans son roman *Le Disciple*, le personnage principal Greslou, qui séduit une jeune femme non pas par désir charnel mais pour l'amour de la science, est le disciple d'Adrien Sixte, un savant darwinien et spencérien, qui est aussi un portrait de Jules Soury. Si on peut interpréter ce roman comme une « critique en règle de la science qui peut, selon Bourget, détruire la famille traditionnelle » (*infra*, p. 175), on peut aussi constater que certains indices textuels ont pour effet d'atténuer cette critique : « Ainsi, le texte littéraire, censé critiquer l'amoralité de la science, démontre une forme d'ambiguïté à son égard – sinon d'attirance » (*infra*, p. 176).

III Exposition et réécriture des savoirs

MARY ORR étudie les *Mémoires du Baron Georges Cuvier* de Mistress Lee, qui est un exemple hautement original d'exposition de savoirs. La forme de l'éloge scientifique, développée par Cuvier, dans ses fonctions à l'Institut et au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris, disparaît avec sa mort en 1832 ; ce n'est qu'en 1834 que sera publié *l'Éloge historique de Cuvier* par son disciple Flourens. C'est devant cet arrière-plan épistémologique qu'il faut situer la publication, en 1833, des *Mémoires du Baron Georges Cuvier* de Mistress Lee, une femme de lettres britannique qui connaissait personnellement Cuvier et sa famille. Ce qui caractérise les *Mémoires* de Mistress Lee, c'est la réflexion explicite qu'elle consacre à sa triple position d'étrangère. Elle n'est ni scientifique ni Française ; à cela s'ajoute le fait qu'elle est une femme, et donc par définition exclue du domaine de la science, qui était à cette époque l'apanage exclusif des hommes. C'est à partir de cette triple distance que se construit son discours. En combinant l'objectivité du regard distant avec la subjectivité de son rapport personnel à celui dont elle fait le portrait, elle s'efforce de présenter le grand homme à ses lecteurs « comme si c'était Cuvier lui-même qui se construisait sous leurs yeux, et à la manière de ses expositions publiques célèbres d'anatomie comparée au Jardin des Plantes, où il recréait à partir d'une seule des dents la forme complexe de son propriétaire » (*infra*, p. 193). Selon l'analyse de Mary Orr, les *Mémoires* de Mistress Lee sont à la fois une continuation du genre de l'éloge établi par Cuvier et un métatexte, faisant l'analyse de ce genre. Le résultat de ce tour de force est un texte qui respecte « avec la plus grande fidélité la forme générique officielle de l'éloge à la Cuvier » (*infra*, p. 195) tout en se distinguant de cette forme « grâce à un remodelage plus hybride et pluriel, souligné par les ajouts qu'elle y fait : sa signature, son introduction et les deux dernières parties supplémentaires » (*ibid.*).

MIROSLAW LOBA considère Balzac comme un exemple de réécriture de savoirs vitalistes. La pensée vitaliste se manifeste chez Balzac par « la réappropriation littéraire du savoir, une réappropriation des sciences de l'époque et notamment de l'histoire naturelle » (*infra*, p. 202). Cette réappropriation passe par un usage sélectif d'éléments scientifiques, étudié par Mirosław Loba dans deux textes : *La Physiologie du mariage* et *La Femme de trente ans*. L'emploi du terme *physiologie* est ambigu chez Balzac car il renvoie d'une part au domaine de la littérature où il signifie « tableau de mœurs » et d'autre part à la science de la vie. Balzac considère donc ses protagonistes d'un double point de vue, les montrant comme des êtres biologiques et comme des êtres sociaux. Dans son approche « physiologique », Balzac a recours à des théories et traditions différentes, entre autres à la « tradition classique des types et des caractères »

(*infra*, p. 204), à la « nomenclature et la systématique de Buffon » (*ibid.*), au fixisme de Cuvier et à la pensée transformationniste de Geoffroy Saint-Hilaire. Par son emploi sélectif et éclectique des sciences du vivant dans le texte littéraire, Balzac crée une « épaisseur sémantique où se confondent plusieurs significations et plusieurs approches de la nature » (*infra*, p. 210). Dans les écrits balzaciens s'exprime ainsi une pensée vitaliste qui s'efforce d'élucider « la complexité du monde et de la vie » (*ibid.*), et qui peut même avoir la fonction d'une « thérapeutique conjugale » (*ibid.*).

Une forme spécifique de réécriture de savoirs est la vulgarisation scientifique, qui commence dans les années 1830 et qui s'appuie sur des revues à grand tirage telles que *Le Magasin pittoresque* et *Le Musée des familles*. Ce dernier fait l'objet de la contribution d'AZÉLIE FAYOLLE, qui s'intéresse principalement à Pierre Boitard, l'un de ses collaborateurs. Ce naturaliste, qui a signé de nombreux articles dans *Le Musée des familles* entre 1835 et 1848, était botaniste et géologue. Si certaines de ses contributions correspondent à la forme consacrée de la leçon d'histoire naturelle, il s'est surtout fait connaître pour sa position excentrique par rapport à la science reconnue. Ainsi que le montre Azélie Fayolle, dans des articles comme « Paris avant les hommes » et « Les Études astronomiques », Boitard établit un dispositif fictionnel permettant de « subvertir les théories scientifiques alors admises, comme le cuviérisme » (*infra*, p. 219). Le décentrement caractéristique de ces textes passe par un emprunt à la littérature : en effet, le narrateur s'assoupit et rencontre le diable Asmodée issu du *Diable boiteux* de Lesage, qui l'emmène dans un voyage à travers le temps (« Paris avant les hommes ») et à travers l'espace (« Les Études astronomiques »), ce qui lui permet de voir de ses propres yeux la préhistoire du globe. Tout en déclarant adhérer au fixisme de Cuvier, Boitard raconte des histoires qui semblent plutôt confirmer « l'hypothèse, audacieuse, d'une modification des espèces » (*infra*, p. 220). De façon générale, ainsi que le montre Azélie Fayolle, la vulgarisation scientifique, chez Pierre Boitard, se fait vulgarisation excentrique, en suivant le modèle du récit excentrique dans lequel « l'auteur se met en scène, se désigne comme tel et s'adresse à son lecteur pour empêcher la vulgarisation scientifique » (*infra*, p. 225). En fait, ce qui est ainsi produit par certains des textes de Boitard, est une contestation du savoir officiel.

Selon l'étude de NORIOKI SUGAYA, le vitalisme, dont Mirosław Loba a montré l'importance chez Balzac, peut aussi expliquer la manière dont Flaubert emploie la théorie de la génération spontanée, défendue par Félix-Archimède Pouchet, qui était un proche ami de la famille de Flaubert. Selon Norioki Sugaya, Flaubert partageait avec Félix-Archimède Pouchet une affinité pour une pensée vitaliste nourrie par le panthéisme de Spinoza et la *Naturphilosophie* allemande. La notion de génération spontanée, qui est très ancienne, a fait l'objet d'une querelle

scientifique entre Pouchet et Pasteur au début des années 1860 et c'est Pasteur qui finit par triompher dans cette querelle. Flaubert, quant à lui, met en scène, dans deux de ses textes littéraires, la génération spontanée telle qu'il la comprend, à savoir dans *La Tentation de saint Antoine* et dans *Bouvard et Pécuchet*. Ce faisant, Flaubert amalgame des « discours du savoir parfois fort contradictoires » (*infra*, p. 238). Ainsi, dans le passage de *Bouvard et Pécuchet* dans lequel les deux protagonistes évoquent la génération spontanée, Flaubert combine deux sources différentes, à savoir les *Éléments de la philosophie de Newton* de Voltaire et *Science et nature* du naturaliste allemand Ludwig Büchner. En étudiant la manière dont Flaubert emploie ces sources, Norioki Sugaya montre qu'il n'est pas fidèle à la pensée de ces auteurs, mais qu'il emploie les matériaux qu'il trouve dans ces livres afin d'attribuer à son propre texte « une épaisseur complexe, épistémologiquement disparate mais plastiquement homogène » (*infra*, p. 243). Par ailleurs, selon Norioki Sugaya, la génération spontanée est liée, pour Flaubert, « à l'opposition de la matière et de l'esprit » (*infra*, p. 244), opposition que le romancier voulait dépasser grâce à la génération spontanée.

Si, ainsi que l'a montré Michel Prum, les traducteurs français de Darwin, allant à l'encontre de sa théorie, insistent sur la frontière entre les humains et les animaux, Flaubert, quant à lui, s'intéresse au contraire aux hybridations entre les singes et les hommes, ce qui est un des indices de sa modernité. Cet aspect est étudié par FLORENCE VATAN, qui montre que la fascination pour les singes se manifeste dans l'œuvre de Flaubert dès le début : « Alors que la plupart des naturalistes s'efforcent d'ériger une barrière entre le singe et l'homme en dépit de ressemblances avérées, Flaubert, à l'inverse, met l'accent sur les continuités et les parentés en ébranlant ainsi le statut d'exception accordé à l'être humain » (*infra*, p. 248). Florence Vatan analyse l'œuvre de jeunesse de Flaubert *Quidquid volueris* en la situant par rapport au discours naturaliste sur les singes qui avait dès le XVIII^e siècle produit des spéculations sur les croisements entre les hommes et les singes, sur « la possibilité de créatures intermédiaires, voire sur l'humanisation future des singes » (*infra*, p. 251). En représentant un homme-singe, Djalioh, issu d'un viol d'une esclave noire par un orang-outang, organisé par un maître blanc, Flaubert dénonce la monstruosité d'une civilisation qui a le tort de se croire supérieure et dont le point aveugle est la violence qu'elle exerce en pratiquant l'esclavagisme et le colonialisme. L'homme-singe de Flaubert est en même temps un portrait de l'artiste, car Djalioh se transforme en violoniste qui improvise une musique discordante. « Avec Djalioh, Flaubert s'inscrit dans un rapport critique vis-à-vis des prétentions « autolâtres » de l'humanité [...] ». L'homme-singe dont le discours naturaliste visait à contenir la menace se révèle un principe inquiétant de déstabilisation et un instrument de subversion. Figure hybride, il vient semer le trouble et faire tomber les illusions de l'humanité sur elle-même » (*infra*, p. 262).

La contribution de MARION THOMAS, consacrée aux débats sur la cellule dans les manuels de physiologie et les cercles intellectuels parisiens de la deuxième moitié du siècle, étudie les conceptions de Charles Robin et Émile Littré, qui s'opposent à la biologie de la cellule développée par les Allemands Schwann et Virchow. Selon les biologistes français, qui suivaient en cela Auguste Comte, la biologie était ancrée dans la chimie, donc en deçà de la cellule, considérée comme base de la vie par les scientifiques allemands. Or Robin, tout en étant un disciple de Comte, se distingue de son maître à penser en ce qu'il ne refuse pas l'usage du microscope, ce qui finira par « l'éloigner d'une pensée unitaire et universelle du vivant » (*infra*, p. 271). Du coup, il a pu proposer « une théorie de la genèse des éléments figurés qui était partiellement en accord avec la théorie du blastème formateur de Schwann » (*ibid.*). La théorie de Robin se distingue cependant de la théorie cellulaire allemande en ce que « l'harmonie qui existe à l'échelle de l'organisme n'est pas la résultante d'une agrégation de vies individuelles potentiellement autonomes, comme les défenseurs de la théorie cellulaire le soutiennent, mais la résultante d'un échange entre les solides et les milieux intérieurs liquides. Pour Robin, ce qui compte comme individu biologique ce n'est pas la cellule, comme les partisans de la théorie cellulaire l'affirment, mais c'est l'organisme dans sa totalité » (*infra*, p. 273–274). La pensée positiviste a des répercussions dans le domaine social où, selon Comte, « le constituant ultime de la société ne pouvait être un élément simple comme l'individu (dont l'équivalent biologique aurait été la cellule), il ne pouvait être qu'un élément complexe, une société en réduction qui, pour Comte, était la famille » (*infra*, p. 275). La dimension sociobiologique de la pensée positiviste s'exprime chez Robin dans son traité *L'Instruction et l'éducation*, qui propage la « vision d'une femme cheville ouvrière de la famille et, en conséquence, garante d'une stabilité sociale » (*infra*, p. 277).

Avec cet ensemble d'articles, qui ne vise pas l'exhaustivité, l'ambition de ce volume est d'engager une réflexion sur les effets épistémologiques, idéologiques et esthétiques des traductions, transmissions et transmutations des savoirs du vivant dans la littérature française, à une époque où se développe la biologie comme nouvelle discipline scientifique et où des débats politiques, philosophiques, religieux impliquent de nouveaux questionnements sur la vie, son origine et sa logique.

I Traductions et transmissions

Sophie Laniel-Musitelli

***The Loves of the Plants* d'Erasmus Darwin : enjeux d'écriture et de traduction**

The Loves of the Plants est la seule œuvre poétique d'Erasmus Darwin traduite en français dans son intégralité. Médecin et homme de lettres, Erasmus Darwin (1731–1802) est avant tout connu pour être le grand-père de Charles Darwin et le vulgarisateur des œuvres de Linné en Angleterre. Lorsque Joseph-Philippe-François Deleuze (1753–1835) publie sa traduction sous le titre *Les Amours des Plantes*, en 1799, il est aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, alors placé sous la direction d'Antoine-Laurent de Jussieu. *The Loves of the Plants* fut publié pour la première fois l'année du *Genera Plantarum* (1789), sans qu'Erasmus Darwin ait pu connaître le système de Jussieu au moment de rédiger son poème. Darwin avait cependant réfléchi aux problèmes soulevés par la classification de Linné. Il commence la rédaction de *The Loves of the Plants* en 1778 et l'achève en 1789, au moment où il travaille également à deux traductions des œuvres de Linné, *A System of Vegetables* (1783) et *The Families of Plants* (1787). *The Loves of the Plants* est une œuvre poétique nourrie de ces travaux. Elle fut traduite à son tour en France, qui était à l'époque le théâtre d'un débat entre les naturalistes favorables à la nomenclature linnéenne et ceux qui lui préféreraient la méthode de classification dite « naturelle » élaborée par Jussieu. Il s'agit d'une œuvre de transition, entre vulgarisation de la classification linnéenne et élaboration progressive de thèses plus personnelles sur le vivant, notamment dans le traité *Zoonomia* (1794–1796), puis dans le poème *The Temple of Nature*, publié à titre posthume en 1803. Dans *The Temple of Nature*, Erasmus Darwin développe sa propre théorie d'une nature qui se transforme au fil du temps pour atteindre une perfection plus grande. Cette valeur de transition est renforcée par le fait que Deleuze ait utilisé pour sa traduction l'édition de 1791, à laquelle Darwin avait ajouté en exergue le poème *The Economy of Vegetation*, qui met l'accent sur la compréhension des organismes vivants plutôt que sur la classification botanique.¹

1 Erasmus Darwin : *The Botanic Garden, a Poem, in Two Parts. Containing Part I, The Economy of Vegetation. Part II, The Loves of the Plants. With Philosophical Notes*. Londres : J. Johnson 1791.

Sophie Laniel-Musitelli, Université Lille III – Institut universitaire de France

Selon les successeurs d'Erasmus Darwin sur la scène poétique anglaise, les Romantiques, *The Loves of the Plants* est une impasse esthétique. Wordsworth, Coleridge, ou encore Byron, n'apprécient guère son style néoclassique, le péché majeur du poème étant, selon eux, la personnification outrancière des plantes. Il semble que la difficulté de lecture tienne cependant moins à un défaut d'écriture qu'à la façon dont ce poème déjoue les attentes de son lecteur. Dans la préface à *The Loves of the Plants*, Erasmus Darwin nous promet d'exposer la nomenclature linnéenne. Pourtant, dans le corps du texte, il n'utilise pas les noms complets donnés par Linné, et s'affranchit de la classification au fil du poème. Aurions-nous dès lors affaire à un poème appartenant aux traditions géorgique ou pastorale ? Cela demande une réponse plus que nuancée, car les plantes choisies par Erasmus Darwin ne collaborent que peu avec les hommes pour les travaux des champs, et semblent peu propices à se faire les reflets des affects humains. Alors que l'on pourrait s'attendre aux idylles de la rose ou de la marguerite, Erasmus Darwin met en scène avant tout les amours des mousses, des champignons, des algues, ou encore des cactus. Ce poème est le siège de tensions génériques, qui reflètent des tensions épistémologiques et philosophiques, en un cheminement difficile vers la vie obscure des plantes.

1 Langues, savoirs et territoires

Dans la nomenclature botanique, l'œuvre de classification repose en grande partie sur l'acte de nommer les plantes. L'avancée des connaissances passe par une réforme de la langue. Erasmus Darwin était conscient des enjeux épistémologiques attachés au passage d'une langue à l'autre lors de la traduction d'une nomenclature. Il insiste dans la préface de *A System of Vegetables* sur l'élaboration d'une langue rationnelle par Linné : « this illustrious Naturalist may be said to have formed a language, rather than to have found one, suitable to his purpose ».² Modifier en profondeur la nomenclature reviendrait à semer le trouble dans le modèle épistémologique élaboré par Linné : « the world of plants, so lately reduced into beauti-

² Erasmus Darwin (sous le pseudonyme « A Botanical Society at Lichfield ») : *A System of Vegetables, according to their Classes, Orders, Translated from the 13th Edition of Linnaeus' Systema Vegetabilium*. Lichfield : J. Jackson 1783, t. II, p. v : « On peut dire de cet illustre Naturaliste qu'il a forgé, plutôt que trouvé, une langue qui convienne à son objet. » (Ma traduction.)

ful order by our illustrious author, must again fall into Chaos, and become a War of elements ».³ Dans *A System of Vegetables* et dans *The Families of Plants*, Erasmus Darwin décide alors de conserver l'essentiel des termes latins et d'angliciser uniquement les terminaisons. Il choisit ainsi *stamen* pour *stamina*, et *pistil* pour *pistil*. Ce pendant, Erasmus Darwin célèbre moins la nomenclature de Linné que la possibilité laissée par le maître de la compléter au fil du développement des connaissances botaniques. Ainsi, comme le rappelle la critique Tristanne Connolly, *The Families of Plants* est la traduction de plusieurs œuvres de Linné complétées par les travaux de Linné fils, de Thunberg, et de L'Héritier.⁴ Dans *The Loves of the Plants*, Erasmus Darwin maintient la majeure partie de ses précédents choix de traduction. Dans le texte poétique, il donne à la plante un nom unique, généralement tiré du système binomial de Linné, par exemple *Trapa* pour *trapa natans*. Ce n'est cependant pas toujours le cas. Ainsi, au Chant iv, il nomme *Chunda* la plante *hedysarum gyrans*, en référence à son nom vernaculaire *chundali borrum*. Dans les notes qui accompagnent le poème, on trouve généralement un nom unique, parfois suivi de son nom vernaculaire anglais, lorsqu'il s'agit d'une plante qui pousse sur le sol anglais, par exemple, au Chant i, dans le cas de *genista*, également appelée *dyer's broom*. Erasmus Darwin utilise parfois un nom mythologique, soit issu d'une interprétation très libre de la nomenclature linnéenne, par exemple *Proteus-lover* pour *conferva polymorpha* au Chant iv, soit issu de son imagination, comme *hydra-tree of death* pour l'arbuste *bohon-upas* originaire de Java, au Chant iii.

Darwin ne souhaite pas supprimer l'usage du latin, mais plutôt créer un pont entre langue savante et langue vernaculaire : « the english [sic] botanist and the latin [sic] one could neither converse together, nor correspond, so as to understand each other ».⁵ Comme l'a souligné la critique Tristanne Connolly, il considère avant tout la nomenclature linnéenne comme un langage transnational où l'individu se reconnaît fort bien malgré son vêtement exotique, « an unexpected

3 Erasmus Darwin (sous le pseudonyme « A Botanical Society at Lichfield ») : *The Families of Plants with their Natural Characters, Translated from the Last Edition of Linnaeus' Genera Plantarum*. Lichfield : J. Jackson 1787, p. x : « le monde des plantes, qui a trouvé depuis peu un ordre harmonieux grâce à notre illustre auteur, retomberait alors dans le Chaos, et deviendrait une Guerre des éléments. » (Ma traduction.)

4 Tristanne Connolly : 'Mistaken for Natives of the Soil': Translation and Erasmus Darwin's *Loves of the Plants*. In : Steve Clark/Tristanne Connolly (éds.) : *British Romanticism in European Perspective: Into the Eurozone*. Basingstoke/New York : Palgrave Macmillan 2015, p. 144.

5 Erasmus Darwin : *The Families of Plants*, p. vi : « le botaniste parlant l'anglais et le botaniste parlant le latin ne pouvaient ni converser ensemble, ni s'écrire, pour se comprendre » (ma traduction).

friend in a foreign dress ».⁶ Le jardin botanique de *The Loves of the Plants* est avant tout le territoire d'une république des sciences qui transcende les frontières nationales : Erasmus Darwin y cite Linné, mais également Adanson, Ray, ou encore Sloane. Dans *The Loves of the Plants*, Erasmus Darwin prétend que ses traductions anglicisées sont souvent plus précises que l'original latin de Linné : « that translation of Linneus [is] as expressive and concise, perhaps more so than the original. »⁷ Il justifie cette assertion audacieuse par le progrès des langues : « It is probable, that the introduction of philosophy into a country must gradually affect the language of it, as philosophy converses in more appropriated and abstracted terms, and thus by degrees eradicates the abundance of metaphor, which is used in the more early ages of society. »⁸ Il n'est plus nécessaire d'utiliser le latin car les langues vivantes progressent grâce aux avancées des sciences et de l'instruction. Dans *Les Amours des Plantes*, Joseph-Philippe-François Deleuze traduit cette phrase mais ajoute une réflexion qui en modifie le sens : « à mesure que la philosophie s'introduit dans un pays, elle en change le langage, elle multiplie les termes abstraits, et déracine les métaphores dont on faisait un usage continuel dans les temps grossiers. L'idiome poétique perd sa force ».⁹ Deleuze déplore l'abandon progressif du latin au profit des langues vernaculaires liées au développement des sciences. Il réintroduit d'ailleurs les noms latins de Linné dans les notes des *Amours des Plantes*. Deleuze n'est pas nécessairement hostile à l'usage de la langue vernaculaire, mais demeure plus mesuré que Darwin.

Comment Deleuze adapte-t-il *The Loves of the Plants* à la France ? Il ajoute en notes des références aux plantes qui poussent sur le sol français, par exemple dans la note sur le cyprès.¹⁰ Surtout, Deleuze francise *The Loves of the Plants* lorsqu'il amène partiellement la classification linnéenne vers la méthode naturelle. Comme le souligne Pascal Duris dans son ouvrage *Linné et la France* : « Curieusement, avant d'exposer le système linnéen sur lequel s'appuie l'auteur, [Deleuze] exalte dans son Discours Préliminaire la méthode naturelle de Jussieu dont nous

6 *Ibid.*, p. v : « un ami que l'on ne s'attend pas à rencontrer dans un costume étranger » ; voir également Tristanne Connolly : *Translation and Erasmus Darwin's Loves of the Plants*, p. 145–146.

7 Erasmus Darwin : *The Loves of the Plants*. Interlude III, p. 137 : « cette traduction de Linné [est] aussi – et peut-être encore plus – expressive et concise que l'original. » (Ma traduction.)

8 *Ibid.* : « Il est probable que l'introduction de la philosophie dans un pays en affecte la langue, car la philosophie s'exprime en des termes plus abstraits et appropriés, et, ainsi, éradique peu à peu la pléthore de métaphores utilisée en des temps plus anciens. » (Ma traduction.)

9 Erasmus Darwin : *Les Amours des Plantes*. Traduit par J.-P.-F. Deleuze. Paris : Imprimerie de Digeon An VIII (=1799/1800), p. 407.

10 *Ibid.*, p. 208.

savons qu'il est un âpre partisan. »¹¹ Deleuze ajoute sporadiquement des références à la méthode naturelle, comme, par exemple, dans la note sur l'Hellébore noir.¹² Peut-on parler de trahison ? Erasmus Darwin ne connaît pas la méthode de Jussieu, mais prédit, dès *The Families of Plants*, le dépassement du système linnéen : « Thus in Botany, the perpetual addition of new genera and species, or improvements on the arrangement of the old ones, must [...] confound such Numeric Names, however well adapted to the present classifications. »¹³ Selon Erasmus Darwin, cette méthode ne pourra résister au développement des connaissances botaniques. Il existe en effet dans *The Loves of the Plants* un tropisme hors de la classification linnéenne.

2 Au-delà du système linnéen

Erasmus Darwin commence par illustrer la méthode de classification de Linné, en présentant les classes et les ordres dans l'ordre indiqué par ce dernier : *Canna*, qui possède une étamine et un pistil, est suivie de *Callitriche*, qui possède une étamine et deux pistils, puis de *Collinsonia*, qui possède deux étamines et deux pistils. De même, le chant I est en partie dédié à la présentation des différents types d'unions entre les plantes. Erasmus Darwin fait référence à la classification par lits (*beds* dans son texte) et par maisons (*houses*). Il évoque les diadelphies (*brotherhoods*), et les didynamies (*powers*). Il commence par donner des exemples de ce que Linné désigne comme mariages publics puis évoque les mariages clandestins : le concept linnéen de cryptogamie. Cependant, il quitte l'ordre strict de la classification avant la fin du chant I – l'ouvrage compte quatre chants – pour créer des ponts entre les différentes classes. Erasmus Darwin continue à faire référence au nombre d'étamines, mais ce critère n'est plus au cœur de la description des plantes. D'autres comportements viennent se greffer à la scène courtoise, et occupent de plus en plus le devant de la scène. Quel est le principe qui guide dès lors l'agencement de *The Loves of the Plants* ? La poésie scientifique d'Erasmus Darwin donne une place centrale au principe d'analogie. Ce rôle est annoncé par l'auteur dès l'avertissement qui

¹¹ Pascal Duris : *Linné et la France (1780–1850)*. Paris : Droz 1993, p. 161.

¹² Erasmus Darwin : *Les Amours des Plantes*, p. 282.

¹³ Erasmus Darwin : *The Families of Plants*, p. XI : « Ainsi, en Botanique, les ajouts perpétuels de nouveaux genres et espèces, ou les progrès dans l'agencement de ceux qui sont déjà connus, finiront [...] par remettre en cause les Noms Numériques, bien que ces derniers fussent adaptés aux classifications actuelles. » (Ma traduction.)

précède *The Botanic Garden*, c'est-à-dire l'ensemble formé par *The Loves of the Plants* et *The Economy of Vegetation* dans la réédition de 1791 : « THE general design of the following sheets is to enlist Imagination under the banner of Science; and to lead her votaries from the looser analogies, which dress out the imagery of poetry, to the stricter ones which form the ratiocination of philosophy. »¹⁴ Cela a pour conséquence d'introduire d'autres critères potentiels de classification. Erasmus Darwin se concentre sur des comportements que l'on attribue généralement à des animaux : le poème aborde tour à tour les plantes qui bougent, puis celles qui marchent, celles qui tuent, celles qui chassent, celles qui dorment, ou encore celles qui sont actives la nuit. L'exploration de ces analogies ne constitue en rien une nouvelle classification (ni la découverte de relations d'homologie), mais permet de créer des liens nouveaux entre des espèces séparées dans l'espace tabulaire de la classification linnéenne.

Cet affranchissement partiel explique sans doute le fait que le poème soit généralement considéré comme dénué de plan. Le critique Martin Priestman a démontré que le poème fait bien preuve d'un cheminement lorsqu'il met en valeur la distance qui sépare l'insipide monogamie de *Canna* de la représentation de l'union libre pratiquée sur l'île de Tahiti à l'occasion de la présentation de la dernière plante, l'*adonis vernalis*, exemple de polygamie chez Linné :¹⁵

Thus where pleased Venus, in the southern main,
Sheds all her smiles on Otaheite's plain,
Wide o'er the isle her silken net she draws,
And the Loves laugh at all but Nature's laws.¹⁶

Comme l'a établi le critique Martin Priestman,¹⁷ Vénus est l'étoile que Cook était venu observer lors de son séjour à Tahiti (Otaheite dans le texte), mais la référence à Vénus dans ce passage final indique une autre allégeance : l'*alma Venus* qui veille sur la fécondité de la nature dans *De Rerum Natura* de Lucrèce. Le

¹⁴ Erasmus Darwin : *The Botanic Garden*, p. v : « L'objet général des pages qui suivent est d'enrôler l'Imagination sous la bannière de la Science, de mener ses adorateurs des analogies souples qui ornent les images de la poésie vers celles, plus rigoureuses, qui régissent le raisonnement philosophique. » (Ma traduction.)

¹⁵ Martin Priestman : *The Poetry of Erasmus Darwin: Enlightened Spaces, Romantic Times*. Farnham/Burlington : Ashgate 2013, p. 76.

¹⁶ Erasmus Darwin : *The Loves of the Plants*. Chant IV, v. 487–490, p. 179 : « Ainsi, lorsque parcourant les mers, Vénus aborda dans la délicieuse Otaïti, enchantée de la beauté de ce séjour elle voulut l'enrichir de ses faveurs. Elle étendit son filet de soie sur cette île fortunée, et les paisibles habitants, libres dans leurs amours, ne reconnurent de lois que celles de la nature. » (*Les Amours des Plantes*, p. 190.)

¹⁷ Martin Priestman : *The Poetry of Erasmus Darwin*, p. 81.

poème opère un glissement progressif de l'illustration du mode de classification sexuelle vers la célébration d'un monde naturel animé par son énergie sexuelle : « And the Loves laugh at all but Nature's Laws ». Les amours des plantes suivent les lois de la nature plutôt que celles de Dieu. Quelles sont ces lois selon Erasmus Darwin ? Il s'agit moins d'un plan systématique que d'un cheminement d'où émergent des moments charnières, souvent considérés par les critiques comme des solutions de continuité dans la trame du poème.

Dès le premier tiers du Chant I, la classification linnéenne est remplacée comme principale ligne directrice par une série d'exemples où la Nature innove. En célébrant les amours des plantes, Erasmus Darwin fait avant tout l'éloge de l'inventivité du règne végétal. L'amaryllis est ainsi présentée comme un charmant exemple de l'ingéniosité de l'organisme végétal : « [it] affords an agreeable example of art in the vegetable economy. »¹⁸ Joseph-Philippe-François Deleuze, peu sensible aux connotations actives portées par la notion d'ingéniosité (« art »), traduit ce terme par « vie » : « Ces phénomènes tiennent à la vie des plantes, et ne peuvent s'expliquer par une cause mécanique. »¹⁹ L'exemple le plus éloquent des expérimentations constantes du monde naturel est le lichen, qui colonise les sommets jusqu'alors inhospitaliers et permet ainsi à d'autres plantes de s'établir : « In this manner perhaps the whole earth has been gradually covered with vegetation, after it was raised out of the primeval ocean by subterraneous fires. »²⁰ Le contenu de cette note est considérablement édulcoré par Deleuze : « C'est peut-être de cette manière que des rochers nus, après avoir été abandonnés par les eaux, se sont, dans une suite de siècles, couverts d'une riche végétation. »²¹ La portée de la note devient beaucoup plus anecdotique, puisque la « terre entière » se trouve réduite à quelques rochers, qui ne s'élèvent plus hors de l'océan primordial, mais émergent avec le recul des eaux. Cette traduction est bien éloignée du sens de la note d'origine, qui montre au lecteur une nature conquérante, animée d'un mouvement d'élévation hors des eaux originelles : une nature anadyomène, pour filer la métaphore lucrétienne. Erasmus Darwin met en scène une création du monde où Dieu laisse la matière vivante à ses énergies et à ses lois, mais surtout à sa force d'élévation et de conquête, force incarnée par l'humble lichen.

Ce désir d'élévation devient envol, dans un passage qui clôt le Chant I : l'ascension jusqu'aux falaises de Douvres de la trémelle, champignon à la consistance gélatineuse. Le Chant II s'ouvre sur l'envol des graines de chardon, comparées à Montgolfier dans son ballon. Ces graines dessinent une continuité entre matière

¹⁸ Erasmus Darwin : *The Loves of the Plants*, note au vers 152 du Chant I, p. 17.

¹⁹ Erasmus Darwin : *Les Amours des Plantes*, p. 227.

²⁰ Erasmus Darwin : *The Loves of the Plants*, note au vers 349 du Chant I, p. 36.

²¹ Erasmus Darwin : *Les Amours des Plantes*, p. 253–254.

vivante et matière inanimée : leur ascension devient un envol vers les astres, grâce au lien esquissé entre attraction newtonienne – « the Sun's Attractive Throne » – et amours des plantes. Les graines de chardon se mêlent au « jardin céleste » de William Herschel.²² Cette référence est significative, car l'ouvrage de Herschel a porté un coup décisif à la Grande Chaîne de l'être en supprimant la frontière entre le domaine stellaire éternel et le domaine sublunaire mortel. Erasmus Darwin crée ainsi un lien symbolique entre matière animée et matière inerte, qui partagent une même loi : l'attraction. La suite du Chant II marque alors l'irruption d'une temporalité nouvelle dans le jardin, notamment lorsqu'Erasmus Darwin y compare la lampsane, le nymphéa, et la calendule à de petites horloges :

Gentle LAPSANA, NYMPHEA fair,
And bright CALENDULA with golden hair
Watch with nice eyes the Earth's diurnal way,
Marking her solar and sidereal day,
Her slow nutation and her varying clime,
And trace with mimic art the march of Time;
Round his light foot a magic chain they fling,
And count the quick vibrations of his wing.
First in its brazen cell reluctant roll'd
Bends the spring in many a steely fold;
On spiral brass is stretched the wiry thong,
Tooth urges tooth, and wheel drives wheel along;
In diamond-eyes the polish'd axles flow,
Smooth slides the hand, the balance pants below.²³

L'organisme végétal suit le mouvement des astres à la manière d'une horloge parfaitement réglée. Il s'agit moins de souligner la soumission de la vie végétale au monde d'en haut que de mettre en scène deux mécaniques de précision aux

²² Il s'agit d'une expression de Herschel lui-même, dont l'article « On the Construction of the Heavens » est cité en note par Erasmus Darwin, et porte sur la naissance et la mort des étoiles (In : *Philosophical Transactions of the Royal Society of London* 75 (1785), p. 213–266).

²³ Erasmus Darwin : *Les Amours des Plantes*, Chant II, v. 165–178, p. 67–68 : « L'aimable Lapsane, la belle Nymphaea, et la brillante Calendula suivent d'un œil attentif le mouvement diurne de la terre autour du soleil. Elles marquent sa situation, son inclinaison, ses divers climats, et par un art imitatif, elles indiquent la marche du Temps. Elles attachent une chaîne magique autour de son pied léger, comptent les vibrations rapides de son aile, et donnent le premier modèle de cet instrument merveilleux qui calcule et divise l'année. Un ressort d'acier bruni roulé sur lui-même en plusieurs cercles, et faisant sans cesse effort pour se détendre, est placé dans une cellule de bronze ; il tient à une chaîne déliée qui entoure une spirale de cuivre, et s'attache à des roues dont les dents s'engrènent et se poussent les unes les autres. Leurs axes polis roulent sur des boutons de diamant : un balancier suspendu, par ses palpitations égales, régularise leur mouvement continu. » (*Les Amours des Plantes*, p. 103–104.)

mouvements synchrones. Chacune de ces espèces possède sa propre horloge, liée à celle du cosmos, sans s'y perdre pour autant. En un geste qui vise à libérer la vie végétale du registre géorgique, les plantes sont dotées d'une temporalité propre, qui n'est pas au service du temps humain et du rythme des travaux des champs. S'ébauche une sortie de la tradition géorgique, où les noces de l'esprit humain et de la nature passaient par l'utilité des plantes, par leur collaboration fructueuse avec l'homme.

Cette sortie du registre géorgique est renforcée par le Chant III, qui se détache progressivement d'une autre tradition poétique, celle des poèmes sur les vertus des plantes,²⁴ tradition qui soumet l'organisme végétal aux effets que son ingestion peut avoir sur l'organisme humain. Le Chant III évoque d'abord les plantes réputées toxiques, tel l'arbre *bohon-upas*, pour se tourner ensuite vers des plantes, qui, selon Darwin, témoignent de comportements amoraux envers leur progéniture, tel l'orchis, qui pousserait sur le cadavre de son parent, ou telle l'impatiens, que Darwin met en scène jetant ses graines au loin, telle Médée tuant ses enfants. L'utilisation de ce registre gothique peut prêter à sourire. Il contribue pourtant à caractériser la vie végétale comme un mode d'existence entre la mort et la vie.²⁵ Cette caractérisation se retrouve dans l'ensemble du poème, où Erasmus Darwin cherche à nous montrer que les plantes respirent sans souffle, notamment dans la description de *trapa natans*, que les plantes peuvent végéter sous la neige des mois entier, notamment dans le cas du lichen, espèce qui opère également un lien entre matière inerte et matière vivante esquissé au début du Chant II car elle se nourrit d'un sol rocheux et de la lumière du soleil pour les convertir en tissus vivants. Cette vie obscure plonge ses racines dans la terre des morts, ce qui explique la valeur structurante du mythe d'Adonis, qui clôt *The Loves of the Plants*, avec le passage consacré à l'*adonis vernalis*. L'orchis et l'impatiens, plantes amORAles selon Darwin, témoignent d'un monde qui n'est pas seulement libre dans ses amours, mais profondément areligieux. Ce chant scelle le passage d'une temporalité pastorale, fondée sur le retour des saisons, à une temporalité inspirée de la tragédie classique, temporalité non plus cyclique, mais marquée au sceau de l'irré-médiable. Commence alors le Chant IV, qui se place dans la continuité de ce changement, car il célèbre la métamorphose comme transformation radicale et irréversible. Ce chant célèbre ainsi, entre autres, le protée (*conferva polymorpha*) aux formes et aux couleurs changeantes, et *Ocyma* (*ocymum Salinum*) se transformant

²⁴ Deleuze énumère les caractéristiques de cette tradition poétique dans son Discours Préliminaire aux *Amours des Plantes*.

²⁵ À propos de la vie végétale dans la poésie romantique, Robert Mitchell parle de « 'magical' figure of half life, such as ghosts and ghostliness » (*Experimental Life, Vitalism in Romantic Science and Literature*. Baltimore : Johns Hopkins University Press 2013, p. 197).

en sel telle la femme de Lot. Le Chant iv se clôt sur l'adonis (*adonis vernalis*) et ses amours libres qui n'obéit qu'aux lois de la nature. Le cheminement du poème est moins dicté par la nomenclature linnéenne que par ce qui constitue selon Erasmus Darwin les lois de la matière vivante, qui se définit par son énergie sexuelle, son ingéniosité, son mépris pour les lois morales et religieuses de l'homme, et par sa capacité à se métamorphoser.

3 La personnification : épistémologie et traduction

Pour Joseph-Philippe-François Deleuze, la personnification est un simple ornement poétique, alors que, pour Erasmus Darwin, elle est douée d'une valeur épistémologique. Cette divergence est sensible dans la traduction du prologue (*Proem*) de *The Loves of the Plants*. Pour Erasmus Darwin, la personnification permet de découvrir les caractéristiques de l'individu en son absence, « though thou may'st not be acquainted with the originals ».²⁶ Deleuze traduit cette proposition de la manière suivante : « quand bien même vous n'auriez entendu parler d'aucun de ces personnages ».²⁷ Les « personnages » désignent ici la figure poétique, alors que pour Erasmus Darwin, « the originals » désignent bien les plantes elles-mêmes. L'usage de la personnification vise chez Darwin à montrer que les plantes possèdent une forme de sensibilité. L'exemple le plus significatif de la divergence entre l'auteur et son traducteur est le traitement de la note sur la sensitive (*mimosa pudica*), personnifiée au Chant I sous la forme d'une jeune promise sensible : « the foot-stalks between the stems and the leaflets, which seems to be their most sensitive or irritable part ».²⁸ Erasmus Darwin étudia la physiologie de Haller à Edinburgh lors de ses études de médecine, et utilisait donc les termes de sensibilité et d'irritabilité en connaissance de cause. L'irritabilité désigne dans l'esprit de Darwin la contraction de fibres musculaires, tandis que la sensibilité désigne pour lui la capacité des fibres nerveuses à faire naître une sensation. Deleuze ne traduit pas ce passage de la note, et ajoute la réflexion suivante : « C'est en vain qu'on a cherché à expliquer les mouvemens de la Sensitive. Ils tiennent à la vie de la plante dont le principe sera toujours un mystère. »²⁹ Deleuze ne retient pas la conjecture d'une possible sensibilité de la plante : la

²⁶ Erasmus Darwin : *The Loves of the Plants*, p. ix.

²⁷ Erasmus Darwin : *Les Amours des Plantes*, p. 60.

²⁸ Erasmus Darwin : *The Loves of the Plants*, note au vers 301 du Chant I, p. 32.

²⁹ Erasmus Darwin : *Les Amours des Plantes*, p. 245.

personnification, qui prête une forme de sensibilité à la plante, et révèle ainsi sa capacité à ressentir chez Darwin, perd dans la traduction de Deleuze l'essentiel de sa valeur épistémologique. Deleuze ne semble pas appréhender, ou ne souhaite pas reconnaître comme scientifiquement légitime, le lien qui se noue, par la sensibilité, entre les différents règnes. Dans cet exemple, il ne reconnaît pas la valeur épistémologique qu'Erasmus Darwin accorde à l'analogie et à la personnification.

De même, pour illustrer dans son propos préliminaire l'usage de la personnification chez Erasmus Darwin, Deleuze cite un passage de l'*Hortulus* de Walafrid Strabon sur la courge, représentée à la manière d'une jeune fille fragile.³⁰ L'*Hortulus* a été écrit plusieurs siècles avant qu'Haller n'élabore les concepts d'irritabilité et de sensibilité. Deleuze refuse dans cet exemple de prendre en considération la différence entre une personnification purement ornementale et une personnification porteuse d'un discours sur le vivant. Au sujet de *The Loves of the Plants*, Deleuze vante ainsi « [u]ne richesse de poésie ravissante, une profusion d'ornements toujours neufs, une teinte de sentiment répandue par-tout ».³¹ Erasmus Darwin élabore une théorie bien différente : la personnification est porteuse de savoirs car les plantes sont douées d'une forme de sensibilité qui leur est propre. Il ne s'agit cependant pas pour Darwin d'émotions humaines, c'est pourquoi la personnification crée des monstres, des formes de grotesques à mi-chemin entre l'humain et le non-humain. Dans l'interlude qui sépare le Chant I du Chant II, Erasmus Darwin évoque les monstres de son jardin botanique.³² Le lecteur assiste à un éloignement progressif de la tradition pastorale d'une nature galante parce qu'elle reflèterait l'affect humain. La plante est galante, mais pour elle-même : les plantes d'Erasmus Darwin existent pour elles-mêmes dans leur entêtement à se reproduire et à survivre, par exemple, lorsqu'elles se parent de couleurs vives pour attirer le pollinisateur ou pour tromper le prédateur dans les cas de la garance ou de l'ancolie. *The Loves of the Plants* cherche à rompre le lien entre personnification et anthropomorphisme. La personnification y appréhende obscurément une vie autre, notamment des formes d'activité sans intentionnalité consciente.

Pourquoi toutes ces mousses urticantes, ces champignons gélatineux, pourquoi les amours de la truffe plutôt que celles de la rose ? Erasmus Darwin témoigne d'une attirance pour les plantes cryptogames (dont on ne peut saisir les modes de reproduction cachés, dans le système de Linné), car la nature aime se cacher et nous parle dans un langage inconnu, ou, plus précisément, dans un langage oublié. Erasmus Darwin cherchera d'ailleurs à démonter dans *The*

³⁰ *Ibid.*, p. 10–11.

³¹ *Ibid.*, p. 2.

³² Erasmus Darwin : *The Loves of the Plants*, p. 54.

Temple of Nature que ce langage n'est pas de mémoire d'homme. Pour Erasmus Darwin, la plante cryptogame est la plus intéressante car elle montre que le concept de mariage utilisé par Linné ne permet pas réellement d'épuiser l'inventivité et l'exubérance des modes de reproduction des végétaux. *The Loves of the Plants* nous révèle une vie obscure, où l'homme se penche sur ces créatures sans yeux, sur ces formes de vie qui respirent sans poumons, qui bougent sans muscles de chair, sur ces êtres que la notion d'individu ne permet guère d'appréhender. La note sur l'adonis, arbuste divisé en plusieurs individus, est de ce point de vue tout-à-fait éloquent : « Every tree, indeed, ought to be considered as a family or swarm of its respective buds, but the buds themselves seem to be individual plants. »³³ Lorsqu'il parle de ses monstres végétaux, Erasmus Darwin se situe dans la continuité d'Ovide,³⁴ mais ne retient pour sa part de la métamorphose que le moment où l'individu se trouve pris entre deux règnes. Ces créatures de l'entre-deux, ont une valeur épistémologique pour l'auteur. Dans sa note sur le curcuma, Erasmus Darwin conjecture par exemple la présence sur le pédoncule de « rudiments d'ailes » qu'il compare aux ailes des diptères :

Other animals have marks of having in a long process of time undergone changes in some parts of their bodies, which may have been effected to accommodate them to new ways of procuring their food. The existence of teats on the breasts of male animals, and which are generally replete with a thin kind of milk at their nativity, is a wonderful instance of this kind. Perhaps all the productions of nature are in their progress to greater perfection? an idea countenanced by the modern discoveries and deductions concerning the progressive formation of the solid parts of the terraqueous globe, and consonant to the dignity of the Creator of all things.³⁵

Se trace ici une parenté entre le règne animal et le règne végétal plutôt qu'une classification botanique. Darwin arrache la vie végétale à l'immobilité des parterres linnéens en la reterritorisant dans la vie animale (nous avons parlé des

³³ *Ibid.*, note au vers 468 du Chant IV, p. 178 : « Les arbres sont une société de bourgeons, dont chacun contient en petit toutes les parties qui composent l'arbre entier. » (*Les Amours des Plantes*, p. 383.)

³⁴ *Ibid.*, p. 54.

³⁵ *Ibid.*, note au vers 65 du Chant I, p. 7-8 : « Il est des animaux et des plantes qui par le laps du tems paroissent avoir éprouvé des changemens dans leur organisation, pour s'accommoder à de nouveaux genres de nourriture et aux moyens de se la procurer. Peut-être les productions de la nature font-elles des progrès vers la perfection. Cette idée, appuyée par les observations modernes sur l'accroissement progressif des parties solides du globe, s'accorde avec la dignité et la providence du créateur de l'univers. » (*Les Amours des Plantes*, p. 202-203.) La critique Theresa M. Kelley évoque au sujet de cette note une « image de l'évolution en marche » (« a picture of evolutionary progress »), voir Theresa M. Kelley : *Clandestine Marriage: Botany and Romantic Culture*. Baltimore : The Johns Hopkins University Press 2012, p. 83.

plantes qui respirent, chassent, ou marchent).³⁶ Comme il tentera de le démontrer dans la suite de ses œuvres, lorsqu'il proposera une théorie transformiste menant de la plante à l'animal, il s'agit d'une filiation, d'un lien d'ordre temporel d'un règne à l'autre. Cette hypothèse n'est cependant pas étayée dans le poème. Erasmus Darwin a conscience de son manque de rigueur, et rédige une *apology* dans laquelle il demande au lecteur de l'excuser pour certaines conjectures mal étayées, mais tente également de justifier sa démarche et son propos :

It may be proper here to apologize for many of the subsequent conjectures on some articles of natural philosophy, as not being supported by accurate investigation or conclusive experiments. Extravagant theories however in those parts of philosophy, where our knowledge is yet imperfect, are not without their use; as they encourage the execution of laborious experiments, or the investigation of ingenious deductions, to confirm or refute them.³⁷

L'imagination agit comme un catalyseur sur la philosophie naturelle. Cela permet de comprendre pourquoi la poésie n'a pas un simple rôle d'ornement dans le cheminement intellectuel d'Erasmus Darwin, mais joue un rôle actif dans l'élaboration d'une pensée transformiste du vivant, grâce à sa capacité à mobiliser les ressources créatrices de l'imagination.

The Loves of the Plants s'affranchit en partie de la classification linnéenne afin d'ébaucher une pensée du vivant qui sera développée plus tard dans *Zoonomia* et dans *The Temple of Nature*. Le poème se détourne des filiations attendues : le lecteur assiste à une sortie partielle du modèle linnéen, mais également des traditions poétiques géorgique et pastorale, qui furent longtemps les ancrages génériques dominant des poèmes sur les plantes. La poésie scientifique d'Erasmus Darwin chemine vers une pensée de la matière vivante définie par l'ingéniosité qu'elle déploie en vue de sa survie et de sa reproduction. Dans *The Loves of the Plants*, l'expérimentation générique épouse donc l'élan d'une nature inventive.

³⁶ Sur ces analogies entre vie végétale et vie animale, voir Noel Jackson : *Rhyme and Reason: Erasmus Darwin's Romanticism*. In : *Modern Language Quarterly* 70, 2 (juin 2009), p. 184, ainsi que Theresa M. Kelley : *Clandestine Marriage: Botany and Romantic Culture*, p. 81–82.

³⁷ Erasmus Darwin : *The Botanic Garden*, p. vii : « Il convient ici de présenter mes excuses, car bon nombre des conjectures qui vont suivre touchant à la philosophie naturelle ne font pas l'objet d'une investigation poussée, et ne sont pas étayées par des preuves expérimentales. Cependant, dans ces domaines de la philosophie, de telles théories excentriques ne sont pas sans utilité, car elles encouragent la réalisation d'expériences fastidieuses, ou l'élaboration de déductions ingénieuses, dans le but de les confirmer ou de les infirmer. » (Ma traduction.)

Bibliographie

- Connolly, Tristanne : 'Mistaken for Natives of the Soil': Translation and Erasmus Darwin's *Loves of the Plants*. In : Steve Clark/Tristanne Connolly (éds.) : *British Romanticism in European Perspective: Into the Eurozone*. Basingstoke/New York : Palgrave Macmillan 2015, p. 133–154.
- Darwin, Erasmus (sous le pseudonyme « A Botanical Society at Lichfield ») : *A System of Vegetables, according to their Classes, Orders, Translated from the 13th Edition of Linnaeus' Systema Vegetabilium*. Lichfield : J. Jackson 1783, t. II.
- Darwin, Erasmus (sous le pseudonyme « A Botanical Society at Lichfield ») : *The Families of Plants with their Natural Characters, Translated from the Last Edition of Linnaeus' Genera Plantarum*. Lichfield : J. Jackson 1787.
- Darwin, Erasmus : *The Botanic Garden, a Poem, in Two Parts. Containing Part I, The Economy of Vegetation. Part II, The Loves of the Plants. With Philosophical Notes*. Londres : J. Johnson 1791.
- Darwin, Erasmus : *Les Amours des Plantes*. Traduit par J.-P.-F. Deleuze. Paris : Imprimerie de Digeon An VIII (=1799/1800).
- Duris, Pascal : *Linné et la France (1780–1850)*. Paris : Droz 1993.
- Herschel, William : On the Construction of the Heavens. In : *Philosophical Transactions of the Royal Society of London* 75 (1785), p. 213–266.
- Jackson, Noel : Rhyme and Reason: Erasmus Darwin's Romanticism. In : *Modern Language Quarterly* 70, 2 (juin 2009), p. 171–194.
- Kelley, Theresa M. : *Clandestine Marriage: Botany and Romantic Culture*. Baltimore : Johns Hopkins University Press 2012.
- Mitchell, Robert : *Experimental Life, Vitalism in Romantic Science and Literature*. Baltimore : Johns Hopkins University Press 2013.
- Priestman, Martin : *The Poetry of Erasmus Darwin: Enlightened Spaces, Romantic Times*. Farnham/Burlington : Ashgate 2013.

Marta Sukiennicka

Les imaginaires de la fin de l'homme : Grainville et Nodier face à l'économie de la nature

En 1778, Buffon fait paraître les *Époques de la Nature*, ouvrage consacré à l'exposition de sa nouvelle théorie de la Terre censée rectifier celle exposée en 1749 dans le premier tome de son *Histoire naturelle*. Dans le premier ouvrage, intitulé *Théorie de la Terre*, l'auteur défendait une vision cyclique des mouvements géologiques formateurs de l'écorce terrestre. La question de l'âge du globe – de son passé et de son avenir – ne se posait donc pas. Dans les *Époques de la nature* la vision de l'histoire de la planète change : Buffon avance que la Terre a d'abord été un globe de matières en fusion doté d'une chaleur interne et qu'elle s'est lentement refroidie pour arriver à l'état géologique présent.¹ Le principe de refroidissement est cependant universel et actuel, c'est-à-dire que la Terre continue à perdre sa chaleur interne, ce qui ne peut avoir d'autre fin que la mort thermique du globe. Le refroidissement continuant, toute activité cessera, la vie disparaîtra par le froid, et la Terre sera une planète morte comme la Lune sauf si l'homme entreprend à une grande échelle des travaux visant à faire accroître la température de la Terre.²

L'idée du refroidissement du globe et, conséquemment, de la dégénération des espèces voire de l'extinction de la race humaine (quoique Buffon n'aborde pas directement ce dernier point) s'est propagée au cours du XVIII^e siècle et a continué à inspirer de nombreux écrivains tout au long du siècle suivant.³ Jean-Baptiste

1 Jacques Roger : *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*. Paris : Fayard 1989, p. 530 et Jacques Roger : Introduction. In : Georges-Louis Leclerc Buffon : *Les Époques de la nature*. Édité par Jacques Roger. Paris : Éditions du Muséum de Paris 1988, p. LXII–LXVII.

2 Buffon avance en effet que la septième époque de la nature est celle de l'influence de l'homme sur le climat : l'humanité peut « modifier les influences du climat qu'elle habite et en fixer pour ainsi dire la température au point qui lui convient » (Georges-Louis Leclerc Buffon : *Époques de la nature*. In : *Œuvres complètes de Buffon*. Paris : Abel Ledoux 1844, t. II, p. 179).

3 L'importance de l'idée de la mort thermique de la Terre aux XVIII^e et XIX^e siècles a été soulignée par Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher : « Au cours du siècle, l'idée d'un refroidissement climatique de long terme gagne du terrain, avec l'essor des mines de charbon. Les empreintes de végétaux, les fossiles d'animaux et les ossements de mammifères (comme les éléphants) qu'on y découvre engendrent le trouble, car tous sont connus pour vivre sous des climats tropicaux. » (Jean-Baptiste Fressoz/Fabien Locher : *L'agir humain sur le climat et la*

Marta Sukiennicka, Université Adam Mickiewicz de Poznań

Cousin de Grainville et Charles Nodier s'en sont emparés pour imaginer la fin de l'espèce humaine. La thématique est d'autant plus actuelle en ce début du XIX^e siècle que le sentiment de la fin d'une forme de vie sociale – celle de l'Ancien Régime – nourrissait l'imagination des écrivains.⁴ Autrefois réservé à la réflexion religieuse, l'idée d'une fin de l'homme se laïcise progressivement au cours du XIX^e siècle et puise à deux sources nouvelles : d'un côté, l'expérience douloureuse de l'histoire et de l'autre, les découvertes des sciences (géologie, paléontologie, astronomie). Le traitement du thème de la fin de l'homme chez Grainville et chez Nodier illustre bien l'interpénétration de ces trois discours que sont la science, la religion et l'histoire et il accuse une nouvelle conscience environnementale qui se développe sous l'impulsion de la critique romantique du progrès de la civilisation.

1 Grainville et le dernier homme

Né en 1746, Cousin de Grainville s'est d'abord consacré à la carrière ecclésiastique. Tout jeune encore, il est compté « parmi les meilleurs orateurs de la chaire »,⁵ notamment grâce à son discours couronné par l'Académie de Besançon au sujet de l'influence de la philosophie sur l'esprit du XVIII^e siècle. Ce discours d'inspiration rousseauiste, dans lequel la philosophie se trouve *grosso modo* réduite au rang de mère des sciences⁶ et où apparaît pour la première fois chez cet auteur le thème

naissance de la climatologie historique, XVII^e–XVIII^e siècles. In : *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 62, 1 (2015), p. 63.)

4 Dans la postface à son édition du *Dernier Homme*, Anne Kupiec propose une lecture de l'œuvre à travers l'expérience révolutionnaire de Grainville et de sa génération. Voir Anne Kupiec : *L'énigme du Dernier Homme*. In : Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*. Édité par Anne Kupiec. Paris : Payot 2010, p. 205–293.

5 François-Xavier de Feller (éd.) : *Biographie universelle, ou dictionnaire historique : ou histoire abrégée des hommes qui se sont fait un nom par leur génie, leurs talents, leurs vertus, leurs erreurs ou leurs crimes*. Lille : Gauthier Frères 1832, t. VI, p. 331.

6 En ouverture de son discours, Grainville définit ainsi la nouvelle philosophie : « La Philosophie de ce siècle n'est point cette Science sublime, dont le nom respectable signifiait dans l'Antiquité, l'amour de la sagesse. C'est une Philosophie nouvelle qui usurpe le nom de l'ancienne, en conservant quelques-uns de ses traits, qui, à la vérité, recule de jour en jour les bornes des Sciences [...] ». (Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur le XVIII^e siècle*. Paris : Humblot 1772, p. 1.) Par la suite, Grainville ajoute que le but de la philosophie nouvelle est d'« expliquer la structure » du ciel et de la nature en général (*ibid.*, p. 3) et il esquisse l'histoire du développement des sciences au XVIII^e siècle, depuis l'abandon du système de Descartes au profit de celui de Newton (*ibid.*, p. 6) jusqu'aux découvertes astronomiques de Clairaut et de Lacaille. Il mentionne aussi les travaux agricoles perfectionnés, qui rendent possible que « [l]es coteaux n'offrent plus une verdure

de l'influence néfaste de la science, se fonde sur l'idée que l'esprit philosophique a mené à la décadence des arts : « L'association des Sciences avec les Lettres a contribué à l'égarer [l'écrivain] dans ses jugements ».⁷ Plus les arts s'inspirent de l'esprit scientifique, plus ils s'approchent de la mort puisqu'ils trahissent leur essence même :

La Philosophie a fait entendre sa voix jusques dans les ateliers des Artistes, et a perfectionné la partie des Beaux-Arts qui pouvait l'être par esprit de réflexion. Elle parle : [...] l'art vétérinaire qu'elle fait naître, dévoile au peintre et au sculpteur, les secrets les plus cachés de l'Anatomie : le ciseau détermine, avec l'exactitude de la Nature, les proportions du coursier ; le pinceau expose avec plus de fidélité que des cadavres ouverts et palpitants, la structure du corps humain. [...]. Cependant, ne cherchez point dans les productions de ce siècle, cette vie, ce feu, cet enthousiasme qui animaient nos premiers artistes.⁸

Malgré cette critique de l'esprit philosophique, l'œuvre de Grainville est en dialogue avec les sciences qui sont pour lui synonymes du désenchantement ou même de la destruction du monde.

La brillante carrière du jeune prédicateur a été entravée par la Révolution à laquelle Grainville s'est d'abord rallié. Prêtre assermenté, il a quitté l'Église sous la Terreur, s'est marié et s'est reconverti à l'enseignement privé mais son école a fait une faillite fracassante.⁹ Ensuite, Grainville s'est essayé au théâtre où il a composé quelques tragédies dont il ne reste que des titres.¹⁰ Durant ce temps, il travaillait sur l'épopée *Le Dernier Homme* publiée à titre posthume à l'état d'« ébauche »¹¹ romanesque grâce à l'entremise de son beau-frère, Bernardin de Saint-Pierre, après le suicide de Grainville.¹² L'œuvre paraît en 1805 chez Deterville et est aussitôt oubliée : il y a eu seulement quatre ou cinq exemplaires sortis du magasin de libraire.¹³ Ensuite, c'est grâce à Charles

inutile, ils disputent à la plaine les faveurs de Cérès » (*ibid.*, p. 10). Il en sera question par la suite dans le présent article.

7 *Ibid.*, p. 21.

8 *Ibid.*, p. 22–23.

9 Michelet écrit à propos de l'anathème jeté sur l'ancien révolutionnaire à Amiens : « Un nouveau terrorisme en sens inverse, s'exerça sur tous ceux qu'on croyait révolutionnaires. – On ne guillotina pas, on affamait » (Jules Michelet : *Histoire du XIX^e siècle*. In : *Œuvres complètes*. Édité par Paul Viallaneix. Paris : Flammarion 1982, t. XXI, p. 504).

10 Jérôme Balthazar Levée (éd.) : *Biographie ou galerie historique des hommes célèbres du Havre*. Paris : Chasseriau 1823, p. 57–58.

11 Le terme vient de Nodier (Charles Nodier : *Observations préliminaires du nouvel éditeur*. In : Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*. Paris : Deterville 1811, t. I, p. vii).

12 Nodier rapporte que Grainville a eu l'idée de son épopée à l'âge de seize ans mais qu'il l'a exécutée seulement en l'espace de six mois, tout juste avant de se suicider (*ibid.*, p. vii).

13 Jules Michelet : *Histoire du XIX^e siècle*, p. 509.

Nodier que *Le Dernier Homme* réapparait sur le marché du livre en 1811. Passionné par les oubliés de l'histoire littéraire, Nodier s'est occupé d'une seconde édition de l'ouvrage et il l'a munie d'une préface dans laquelle il loue la nouveauté de la conception de l'écrivain, notamment l'idée de l'extinction de la race humaine et de « la décadence et [d]es infirmités d'un monde décrépît ».¹⁴ C'est aussi la nouveauté du style de Grainville qui frappe Nodier, ainsi que son usage du merveilleux dans lequel on peut voir les prémices du merveilleux scientifique qui fera fortune aux XIX^e et XX^e siècles.¹⁵ Ce « merveilleux encore unique »,¹⁶ adapté à la société qui a perdu toutes ses croyances religieuses,¹⁷ se manifeste dans l'épopée grainvillienne par les aérostats accomplissant des vols transatlantiques, les élixirs d'immortalité, les exploits techniques comme par exemple déplacer les montagnes et les océans pour mieux aménager les territoires.¹⁸ Grâce à ces inventions, *Le Dernier Homme* peut passer à bon escient pour un antécédent du roman de science-fiction et c'est aussi cet aspect qui a attiré l'attention des continuateurs ou même des correcteurs de l'œuvre de Grainville.¹⁹ En admettant que les aérostats et les élixirs d'immortalité relèvent en ce début du XIX^e siècle de la fiction, on est en droit de se demander quel est le rôle réservé à la science dans l'œuvre de Grainville.

À première vue, il pourrait sembler que l'ancien prêtre qu'est Grainville ne quitte pas le champ d'une réflexion religieuse sur le destin de l'homme puisque parmi ses personnages on compte entre autres Dieu et Adam, le père des hommes. Toutefois, les références païennes ou purement laïques côtoient souvent

14 Charles Nodier : Observations préliminaires du nouvel éditeur, p. IX.

15 « [...] que diriez-vous [...] si cette fable surprenante, dont l'exposition même étonne l'imagination, était soutenue, de la manière la plus naturelle et la plus intéressante, par un genre de merveilleux encore unique ? » (*Ibid.*, p. x.)

16 *Ibid.*

17 Nodier revient souvent à l'idée du renouvellement nécessaire de la littérature postrévolutionnaire. Dans son article du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, il constate la modification nécessaire du merveilleux dans le genre épique qui évolue du merveilleux religieux vers un merveilleux nouveau, « matérialiste », qui chez Grainville est lié à la science et s'énonce sous forme d'un récit d'anticipation. Voir Charles Nodier : Grainville. In : *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. Paris : Belin-Mandar 1836, t. XXX, p. 439, 443.

18 Ce qui prouve que Grainville a lu *L'An 2440* de Sébastien Mercier. Son épopée constitue une réponse pessimiste au récit utopique de Mercier.

19 Félix Bodin, auteur d'un *Roman de l'avenir*, reprend à Grainville les inventions techniques et les entreprises d'ingénieur tout en critiquant l'esprit catastrophiste de l'auteur du *Dernier Homme*. Voir Félix Bodin : *Le Roman de l'avenir*. Paris : Lecointe et Pougin éditeurs 1834. Par contre, Mary Shelley, auteur de *The Last Man* publié en 1826, retient précisément la sombre prophétie proto-écologique de Grainville. Sur la réception de Grainville en Angleterre, voir Anne Kupiec : L'énigme du Dernier Homme, p. 239–241.

l'intertexte biblique ; l'idée même du dernier homme et de la destruction matérielle de la Terre prouvent que les sources d'inspiration de Grainville dépassent largement le récit de l'Apocalypse de Saint Jean et d'autres sources bibliques.²⁰ Il est d'ailleurs notoire que l'auteur ne mentionne à aucun moment la venue du Christ qui déclencherait le Jugement dernier et la fin des temps. La cause de la destruction de la Terre chez Grainville est avant tout matérielle. Si l'idée du dernier homme peut s'expliquer par les troubles de l'histoire (et notamment l'expérience de la Terreur), la vision de la destruction du globe par le froid s'enracine dans une réflexion de nature scientifique et puise dans l'hypothèse de la mort thermique de la Terre décrite par Buffon et vulgarisée par la presse à la charnière des siècles.²¹

L'intrigue de l'épopée, extrêmement complexe,²² se déroule lors du « dernier siècle de la terre »²³ qui, après avoir joui d'une fécondité édénique, est en état de dégénérescence totale. Les descriptions de la Terre ne se réduisent pas à une esthétique des ruines propre à Bernardin de Saint-Pierre ou à Volney²⁴ mais ressemblent davantage au récit post-apocalyptique proliférant au XIX^e siècle qui sensibilisait le public à la question des ressources du globe.²⁵ Les grands thèmes de ce type de récit catastrophique sont en effet là : l'*hubris* de la technique et l'influence néfaste de l'homme sur le climat provoquant la

20 Michelet avançait, avec une certaine exagération : « Grainville n'emprunte rien au paganisme classique, rien au merveilleux chrétien. Le premier homme, le jugement, n'appartiennent pas au christianisme ; ce sont des idées communes à une foule de religions » (Jules Michelet : *Histoire du XIX^e siècle*, p. 508). Sur la désacralisation du récit de Grainville, voir aussi : Paul K. Alkon : *Origins of Futuristic Fiction*. Athens/Londres : The University of Georgia Press 1987, p. 165–167.

21 Voir par exemple *Le Moniteur universel* qui en août 1800 publie un cycle d'articles sur les dégâts climatiques causés par la déforestation de l'an II (cité après Jean-Baptiste Fressoz : Introduction. Eugène Huzar et la genèse de la société du risque. In : Eugène Huzar : *La Fin du monde par la science* [1855]. Paris : Seuil 2008, p. 26–27). Sur la réception des *Époques*, voir Jacques Roger : Introduction. In : Georges-Louis Leclerc Buffon : *Les Époques de la nature*, p. CXXIX–CXLIV.

22 Pour les analyses de l'intrigue, ainsi que du temps et de l'espace, voir Anne Kupiec : *L'énigme du Dernier Homme*, p. 247–284.

23 Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*, t. I, p. 7.

24 Voir Roland Mortier : *La Poétique des ruines en France*. Genève : Droz 1974, p. 126–141.

25 Jean-Baptiste Fressoz commente ainsi le développement du thème des ruines du futur en vogue après le succès de *La Fin du monde par la science* d'Eugène Huzar : « La fonction littéraire de la ruine change : elle n'est plus une incorporation du « tout coule » héraclitéen provoquant une méditation rétrospective sur la vanité du monde et le passage des civilisations, mais une présence du futur qui invite à une réflexion prospective : la ruine fait moins rêver sur ce qui fut que penser ce qui risque de ne plus être » (Jean-Baptiste Fressoz : Introduction. Eugène Huzar et la genèse de la société du risque. In : Eugène Huzar : *La Fin du monde par la science*, p. 20).

dégénérescence de la race humaine.²⁶ La fin de l'homme et la mort de la Terre sont présentées comme la conséquence de l'économie de la nature déstabilisée par l'agir humain. Grainville s'attache à décrire l'état de la Terre, les changements géologiques et les catastrophes subies par le globe. Les océans ont monté et ainsi par exemple l'Angleterre n'existe plus : elle fut engloutie par l'océan.²⁷ Les tremblements de terre et les inondations ont ravagé la surface du globe à tel point que, quand Adam contemple la Terre qu'il a autrefois connue, il peine à reconnaître cette « ruine immense » :²⁸

De quel étonnement le père des humains est frappé, lorsqu'il voit les plaines et les montagnes dépouillées de verdure, stériles et nues comme un rocher ; les arbres dégénérés et couverts d'une écorce blanchâtre, le soleil, dont la lumière était affaiblie, jeter sur ces objets un jour pâle et lugubre [...]. Après avoir lutté pendant des siècles contre les efforts du temps et des hommes qui l'avaient épuisée, elle (*la Terre*) portait les tristes marques de sa caducité.²⁹

La fréquence de l'apparition des thèmes de la caducité, de la dégénérescence et de la stérilité peut s'expliquer de manière biographique par l'expérience de la Terreur, un hiver particulièrement dur et la di-sette de blé en 1793, ce qu'a fait Jules Michelet dans ses articles sur Grainville.³⁰ Mais l'écrivain transcende la réalité et imagine dans son récit une autre cause de la stérilité.³¹ Ce sont plus globalement l'économie avide des hommes, ainsi que leurs agissements

²⁶ *Ibid.*, p. 22.

²⁷ Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*, t. I, p. 75.

²⁸ *Ibid.*, p. 22.

²⁹ *Ibid.*, p. 20–21.

³⁰ « Nous avons dit ailleurs les causes qui depuis Louis XIV avaient insensiblement stérilisé le sol, jusqu'à ce que la Révolution rompît l'enchaînement fatal, délivrât la nature en même temps que l'homme, et recommençât la fécondité. La terre se remit à produire sous la rosée de la justice. Malheureusement ce bienfaisant effet de la Révolution ne se fit sentir qu'à la longue ; elle ne porta ce beau fruit que lorsqu'elle-même allait disparaître, et les bénédictions de la fécondité due à ses lois furent pour le gouvernement qui ne les avait pas faites. Tout le souvenir qu'elle laissa, fut, au contraire, celui des maux accidentels que l'on avait soufferts. La di-sette et le *maximum*, les sanglantes émeutes des grains, de longues nuits d'attente passées à la porte des boulangers, voilà ce qui est resté dans l'imagination populaire » (Jules Michelet : *Histoire du XIX^e siècle*, p. 508).

³¹ Ici, je voudrais engager une polémique avec Anne Kupiec qui dans son étude du *Dernier Homme* avance que les causes de la stérilité de la Terre restent mystérieuses (voir Anne Kupiec : *L'énigme du Dernier Homme*, p. 280). On ne connaît peut-être pas les causes métaphysiques d'un tel état de choses, mais la stérilité et le refroidissement de la Terre sont présentés comme une conséquence de l'économie ravageuse de la nature.

politiques qui ont épuisé les ressources naturelles. L'homme a pillé la Terre par son excessive civilisation :

Semblable à tous les ouvrages créés, la terre ne pouvait pas être immortelle, la nature calcula l'instant de sa décadence, et comme une tendre mère, elle avait préparé les moyens de la régénérer ; mais la terre a devancé les temps marqués par la nature, et ce sont les hommes qu'elle nourrissait de son sein, ce sont ses propres enfants, qui, tout chargés de ses bienfaits, ont été parricides. Les fruits abondants qu'ils recevaient de ses mains libérales, n'ont point assouvi leurs désirs. Ils se sont hâtés d'exprimer de ses entrailles jusqu'aux derniers principes de sa vie.³²

Le narrateur insiste sur l'ingratitude des hommes, « tout chargés de ses bienfaits », qui ont détruit la Terre avant qu'arrive le terme naturel fixé à la longévité de la planète. Leur avidité n'a pas laissé à la nature le temps de se régénérer. La stérilité survient à cause de la mauvaise gestion des ressources naturelles. Ces éléments de l'intrigue permettent de mesurer l'importance de la réflexion proto-écologique³³ de Grainville et ils le rapprochent d'auteurs comme Charles Fourier ou Eugène Huzar qui au cours du XIX^e siècle critiqueront le progrès civilisationnel et scientifique menant à la « détérioration matérielle de la planète ».³⁴

La conséquence politique du vieillissement et de l'infécondité de l'Europe – parce que c'est en Europe que l'épuisement des ressources naturelles se fait sentir le plus rapidement –,³⁵ c'est la migration massive des peuples vers le Sud. Les Européens croient que seulement au Brésil vivent quelques peuples ayant conservé leurs mœurs barbares mais salvatrices puisqu'« ils furent plus longtemps que les autres les enfants de la nature ».³⁶ La barbarie et la pauvreté civilisationnelle sont précisément ce que les Européens cherchent. Il convient de remarquer que Grainville s'éloigne de l'anthropologie de son époque. Pour Buffon, l'abbé Raynal, comme plus tard pour D'Orbigny, les peuples extra-européens étaient frappés d'une dégénérescence due à l'hostilité du climat dans lequel ils vivaient – hostilité dont ils étaient responsables puisqu'ils n'y menaient pas d'entreprises de déforestation et de défrichement qui auraient

32 Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*, t. I, p. 70–71.

33 Le terme « écologie » apparaît pour la première fois dans *Morphologie générale des organismes* (1866) d'Ernst Haeckel mais, comme l'a souligné plusieurs fois Jean-Baptiste Fressoz, on peut parler d'une « réflexivité environnementale » bien avant cette date. Sur ce sujet, voir aussi : Jean-Paul Deléage : *Une histoire de l'écologie*. Paris : Éditions La Découverte 1991, p. 62–65.

34 C'est le titre même d'une brochure que Charles Fourier fait paraître en 1847. Voir Charles Fourier : *Détérioration matérielle de la planète*. In : *La Phalange* 6 (1847), p. 401–440.

35 Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*, t. I, p. 35.

36 *Ibid.*, t. II, p. 165.

amélioré leur climat.³⁷ Buffon croyait que l'homme peut, par la culture de la terre (défrichements, assainissements, peuplement), contribuer à endiguer le refroidissement et retarder le moment de la dépopulation de la Terre. Dans *Époques de la nature*, on lit :

Rien ne paraît plus difficile, pour ne pas dire impossible, que de s'opposer au refroidissement successif de la terre, et de réchauffer la température d'un climat ; cependant l'homme peut le faire et l'a fait [...]. Assainir, défricher, et peupler un pays, c'est lui rendre de la chaleur pour plusieurs milliers d'années ; et ceci prévient la seule objection raisonnable que l'on puisse faire contre mon opinion, ou, pour mieux dire, contre le fait réel du refroidissement de la terre.³⁸

La logique de la colonisation climatique chez Grainville est exactement inverse de celle qui présidait aux véritables entreprises coloniales des XVIII^e et XIX^e siècles³⁹ : les peuples européens se réfugient en Amérique du Sud pour trouver un climat propice à la vie. Sauf qu'au Brésil les processus d'exploitation et de surpeuplement ont peu à peu conduit aux mêmes résultats qu'en Europe. Le changement climatique progresse de manière extrêmement rapide. Même le Brésil s'est refroidi, ce dont se plaignent les habitants de la ville du Soleil :

Le soleil de nos contrées n'a plus cette ardeur qui, dit-on, forma l'argent, l'or et les diamants. La zone torride refroidie jouit à peine de la chaleur qu'avaient les climats tempérés ; ce n'est plus cette terre neuve que le sauvage avait abandonnée aux soins de la nature. Les habitants de l'ancien monde après avoir épuisé leur sol, inondèrent l'Amérique comme des torrents, abattirent des forêts que la création vit naître, défrichèrent jusqu'aux sommets des montagnes, et dévorèrent encore cette terre féconde.⁴⁰

³⁷ « La thèse du changement anthropique fonctionne aussi en tant qu'opérateur de hiérarchisation des sociétés et des trajectoires de civilisation. Son émergence marque une diversification des marqueurs du sauvage et du civilisé, les critères religieux et moraux s'effaçant au profit de la capacité à façonner la nature et, partant, à s'auto-produire en tant qu'entité biologique, morale et politique. Ce paradigme liant action sur la nature et civilisation a son manifeste : les *Époques de la nature* de Buffon. » (Jean-Baptiste Fressoz/Fabien Locher : *L'agir humain sur le climat et la naissance de la climatologie historique*, XVI^e–XVIII^e siècles, p. 60–61.)

³⁸ Georges-Louis Leclerc Buffon : *Époques de la nature*. In : *Œuvres complètes de Buffon*, t. II, p. 177.

³⁹ Comme le notent Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, « [l]a colonisation fut en effet pensée et légitimée comme une entreprise d'assainissement, de *restauration climatique*, permettant aux corps européens de ne pas subir la même dégradation que les corps indigènes » (Jean-Baptiste Fressoz/Fabien Locher : *Le climat fragile de la modernité. Petite histoire climatique de la réflexivité environnementale*. In : *La Vie des idées* [en ligne], 20 avril 2010. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Le-climat-fragile-de-la-modernite.html> [consulté le 13/02/2019]).

⁴⁰ Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*, t. I, p. 128.

Si Grainville admet la thèse d'un changement anthropique du climat, sa valorisation du processus est tout autre que celle de Buffon : les défrichements et assainissements vantés par le naturaliste, ainsi que la surpopulation du territoire (les « habitants de l'ancien monde [...] inondèrent l'Amérique comme des torrents »),⁴¹ sont responsables de la dégénérescence du sol brésilien. Grainville réagit ainsi aux doctrines optimistes des Lumières qui vantaient la force de l'homme et son esprit entrepreneur transformant le climat et exploitant toutes les richesses de la Terre. Son discours paraît comme le négatif (dans le sens photographique du terme) de l'image enthousiaste de l'économie de la nature du XVIII^e siècle. Si Buffon s'enorgueillissait que « la face de la Terre entière porte aujourd'hui l'empreinte de la puissance de l'homme »,⁴² pour l'auteur du *Dernier Homme* c'est un triste et terrifiant constat.

La Terre doit donc mourir. Les vaines tentatives d'Omégare, le dernier homme, de s'unir à la dernière femme, Syderie, ne peuvent aboutir à rien, malgré les incitations du Génie de Terre, allégorie du principe matérialiste de la vie, qui lutte à tout prix pour sa conservation :

J'oubliai bientôt que ma vie avait un terme. Je survivais aux générations qui renaissaient sans cesse : la fécondité du genre humain me semblait inépuisable ; je crus que j'étais immortel. Enfin il est arrivé le moment où cette illusion devait se détruire : il n'est plus qu'une seule femme et toi qui pouvez aujourd'hui perpétuer la race des humains [...]. Cependant si tu pouvais [...] t'unir par les liens de l'hyménée à la seule femme qui le rendra fécond, tu reculerais le moment de ma perte [...]. Alors si la terre n'était pas détruite, elle se ranimerait aux feux nouveaux du soleil, elle se dépouillerait des vêtements de sa vieillesse pour reprendre sa robe brillante du printemps. Des enfants nombreux sortiraient du genre humain rajeuni, et je recommencerais une seconde vie.⁴³

Cette lueur d'espoir constitue cependant une fausse piste, désespérément lancée par le Génie de la Terre. Alors s'instaure une lutte métaphysique entre le principe matérialiste et le principe spirituel, incarné par Adam qui est conscient de la nécessité de mettre un terme à l'humanité. Le mariage d'Omégare et de Syderie ne peut pas être consommé sous peine de reproduire des hommes fraticides, rabougris, vils, comme l'explique à Omégare le père des hommes : « Insensé ! Tu vas la livrer aux anathèmes d'un Dieu vengeur, aux fureurs des éléments, à tous les fléaux terrestres, aux atrocités de ses enfants, qui plongeront dans son sein leurs mains dégouttantes du sang de leur père. Sortez tous les deux de la vie,

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Georges-Louis Leclerc Buffon : Époques de la nature. In : *Œuvres complètes de Buffon*, t. II, p. 176.

⁴³ Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*, t. II, p. 41-42.

plutôt que d'exister à ce prix. »⁴⁴ L'humanité ne mérite pas de recommencer le cycle de la vie. Pas de palingénésie pour une espèce qui a une fois déjà péché par l'avidité et la démesure. L'épopée finit par la description d'une apocalypse où Grainville reprend les éléments de l'imaginaire religieux pour dépeindre la fin de la Terre et la fin de l'homme :

Les montagnes s'ouvrent et vomissent des tourbillons de flamme et de fumée. Les flots de l'océan deviennent livides, et sans être soulevés par les vents et les tempêtes, ils mugissent, ils se brisent avec fureur contre les rivages, en roulant des cadavres. Toutes les comètes qui, depuis la création, avaient effrayé les hommes, se rapprochent de la terre et rougissent le ciel de leurs chevelures épouvantables ; le soleil pleure, son disque est couvert de larmes de sang [...]. La terre est un volcan immense d'où, par un nombre infini de bouches, s'élancent des ossements et des cendres.⁴⁵

2 Nodier et la fin de l'homme

Une conception semblable de la fin de l'humanité traverse les écrits de Nodier des années 1830. Inspiré par l'épopée de Grainville qu'il avait rééditée, l'auteur de la *Fée aux miettes* est revenu plusieurs fois sur ce sujet sans pour autant oser une forme littéraire aussi ambitieuse que son prédécesseur. S'il n'écrit pas d'épopée, Nodier projette d'écrire un roman sur ce sujet et il publie des articles et des contes. La même jonction entre le discours scientifique et religieux, ainsi qu'un diagnostic politique d'un désenchanté rapprochent ces deux auteurs dans leur conception de la fin nécessaire de l'humanité. Cependant, contrairement à Grainville, Nodier n'assimile pas la fin du genre humain à la fin de la Terre : un peu plus dans la lignée du naturaliste genevois Charles Bonnet, auteur d'une *Palingénésie philosophique* parue en 1769, Nodier prévoit que la place de l'homme dans la chaîne des êtres sera occupée par une autre espèce. En outre, Nodier est moins inspiré par Buffon et sa théorie de la mort thermique de la Terre que par les avancées de la paléontologie et sa propre expérience de botaniste et d'entomologiste.⁴⁶ Les insectes occupent une place de première

⁴⁴ *Ibid.*, t. II, p. 66–67.

⁴⁵ *Ibid.*, t. II, p. 79–81.

⁴⁶ Voir Antoine Magnin : *Charles Nodier naturaliste*. Paris : Librairie scientifique A. Hermann et fils 1911. Nodier a publié une *Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes* (1798) et une *Bibliographie entomologique* (1800). Il s'est occupé activement d'histoire naturelle jusque dans les années 1820.

importance dans ses rêveries sur le vivant. Dans un article paru en 1832 dans *Le Temps*, Nodier esquisse un scénario romanesque décrivant les métamorphoses, le mode de vie et les occupations d'un insecte-modèle, nommé Grandisson,⁴⁷ réunissant les traits des quelques espèces les plus curieuses :

Ceci pourrait suggérer un petit roman d'histoire naturelle dont la composition coûterait peu de chose aux études de l'auteur, et qui vous égarerait pourtant dans un monde bien plus extraordinaire que celui des *Mille et une nuits*, quoiqu'il fût aussi vrai que l'autre est faux ; je réunirais seulement dans mon héros quelques facultés dispersées dans ses congénères. Dieu l'aurait fait tel, sans doute, s'il ne lui avait convenu de maintenir pendant quelques siècles l'équilibre des espèces, et il le fera probablement ainsi un jour, s'il ne s'ennuie de son ouvrage.⁴⁸

L'équilibre entre les espèces n'est pas une réalité donnée une fois pour toutes : l'insecte peut encore être promu au rang supérieur à l'homme. La création n'est pas finie, comme l'écrivait Nodier un an plus tôt dans un article paru dans la *Revue de Paris* où il démontrait déjà que puisque les espèces animales disparaissent (et les fossiles en sont la preuve), l'homme doit disparaître à son tour.⁴⁹ S'inspirant des travaux de Georges Cuvier, l'auteur y affirme que « [c]'est une erreur qui caractérise singulièrement la vanité de l'homme que de croire la race d'Adam immortelle au milieu de tout ce qui meurt, et d'imaginer que le principe de destruction qui mine les soleils ménagera respectueusement l'organisation du triste quadrupède vertical auquel appartient maintenant l'empire du monde ».⁵⁰ Même les astres sont mortels (« le principe de destruction qui mine les soleils »),⁵¹ ce qui n'est pas sans rappeler le soleil éteint du *Dernier Homme*. Tout dans la nature est transitoire et l'homme aussi passera pour laisser la place à d'autres espèces. Son destin est gravé dans le livre de la nature tout aussi distinctement que dans celui de la religion révélée : « Cette cosmogonie n'est pas difficile à trouver, me dira-t-on ; elle est dans la Genèse. Elle est encore ailleurs heureusement, elle est dans les découvertes des sciences [...]. Je vous donne ce système à votre choix, au nom de Moïse et de la révélation, ou au nom de M. Cuvier et de la

⁴⁷ Par ce nom, Nodier fait référence au roman de Samuel Richardson *The History of Sir Charles Grandison* (1753), dont le héros est un gentleman vertueux, ce qui fait un contraste saisissant avec la destinée de l'insecte Grandisson de Charles Nodier.

⁴⁸ Charles Nodier : Lettres de Julie sur l'entomologie par M. Mulsant. Premier article. In : *Feuilletons du Temps*. Édité par Jacques-Remi Dahan. Paris : Classiques Garnier 2010, p. 205–206.

⁴⁹ Sur ce sujet, voir mon article : Charles Nodier et la fin du genre humain. In : *Arts et Savoirs* 7 (2016). URL : <http://aes.revues.org/929> [mis en ligne le 13/12/2016, consulté le 13/02/2019].

⁵⁰ Charles Nodier : De la fin du genre humain. In : *Revue de Paris* 26 (1831), repris dans Charles Nodier : *Œuvres complètes*, t. V, Paris : Renduel 1832, p. 301–302.

⁵¹ *Ibid.*

géologie. »⁵² Comme chez Grainville, il y a chez Nodier une complémentarité de l'approche religieuse et scientifique.

Dans le sillage de la pensée de Bonnet,⁵³ de Cuvier⁵⁴ mais aussi de Ballanche,⁵⁵ Nodier prévoit une catastrophe qui effacera les hommes de la Terre. En 1831, l'auteur se demandait : « [...] ne voit-on nulle part des espèces du genre *homme* qui commencent à finir, et que la première révolution du globe ou de la société qui les disséminera dans les déserts du continent, ou dans les îles de l'Océan, conduira, de transformations en transformations, à l'état de brute, et de l'état de brute à la mort ? »⁵⁶ Si dans « De la fin du genre humain », Nodier ne ménage aucun moyen de salut pour l'humanité, dans d'autres articles il se montre plus clément. C'est notamment le cas de deux articles publiés en 1832 : « Lettres à Julie sur l'entomologie », déjà cité, et « De la palingénésie humaine et de la résurrection », publié dans la *Revue de Paris*. Les deux essais explorent l'hypothèse d'une espèce qui remplacerait l'homme sur l'échelle des êtres.⁵⁷ Dans « De la palingénésie », l'auteur esquisse le développement – ou le remplacement⁵⁸ – des hommes par des créatures angéliques qu'il appelle des « êtres compréhensifs » :

L'être compréhensif ressemblera probablement à l'homme, comme l'homme ressemble aux animaux, auxquels il ne ressemble que trop ; mais avec un développement d'organes dont nous ne pouvons imaginer l'étendue et la portée ; il aura tous les sens que nous avons observés dans le surplus des êtres créés, et une multitude d'autres qui nous échappent et qui sont réservés pour lui.⁵⁹

⁵² *Ibid.*, p. 307.

⁵³ Charles Bonnet : *Palingénésie philosophique, ou Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivants*. Genève : Claude Philibert et Barthelemi Chirol 1769, t. I, p. 236–262.

⁵⁴ Georges Cuvier : *Discours sur les révolutions de la surface du globe*. Paris : Edmond d'Ocagne 1830 (6^e édition).

⁵⁵ Pierre Simon Ballanche, auteur d'une *Palingénésie sociale* (1827–1829), a pu donner à Nodier l'idée d'une palingénésie politique, résultat d'une révolution.

⁵⁶ Charles Nodier : *De la fin du genre humain*, p. 315.

⁵⁷ Sur la persistance du modèle de la *scala naturae* au XIX^e siècle, voir Arthur Lovejoy : *The Great Chain of Being, a Study of the History of an Idea*. Cambridge/Mass. : Harvard University Press 1942, p. 288–314.

⁵⁸ Paul Bénichou a déjà pointé les difficultés dans l'analyse de la rêverie nodiérienne (Paul Bénichou : *Romantismes français [L'École du désenchantement]*. Paris : Gallimard Quarto 2004, t. II, p. 1547–1548). En effet, Nodier n'est pas clair s'il s'agit d'une évolution de l'homme vers un être perfectionné ou d'une substitution de l'un par l'autre (ce qui est suggéré par le titre même de l'article et par de nombreuses affirmations sur la mort nécessaire de l'espèce).

⁵⁹ Charles Nodier : *De la palingénésie humaine et de la résurrection*. In : *Revue de Paris* 41 (1832), repris dans Charles Nodier : *Œuvres complètes*, t. V, p. 376.

Nodier, inspiré par sa lecture de la *Palingénésie philosophique* de Bonnet, imagine de nouveaux organes qui permettraient à l'être compréhensif de voler dans les airs, de plonger dans les océans et surtout d'acquérir une meilleure intelligence de soi et du monde environnant.⁶⁰ Il jouirait également d'un « corps glorieux », ⁶¹ plus subtil que le corps matériel. On peut supposer que le passage de l'homme à l'être compréhensif serait pacifique : en aucun moment Nodier ne parle d'une guerre entre ces deux espèces. Il en va autrement dans « Lettres à Julie » qui narre l'histoire de l'insecte Grandisson. Fruit d'une « genèse particulière, plus élégante, plus complète, plus heureuse que l'autre », ⁶² l'insecte est muni de quelques moyens d'attaque et de défense, et il est plus à même d'affronter ses ennemis :

Mais la providence de l'insecte ne l'a pas laissé nu et sans défense, comme vous. Elle lui a donné avec sa riche armure tous les outils de l'industrie, toutes les armes de la guerre, et tous les instincts de la prudence la plus consommée. Il porte des tarières pour percer, des pieux pour fouir, des scies pour couper, des tenailles pour arracher et pour rompre. Il presse sur sa poitrine une épée acérée et mobile, traîne après lui un sabre tranchant, renferme dans des gaines rétractiles un poignard invisible et empoisonné, fait jouer des pistons qui lancent au loin des liqueurs âcres et dévorantes, et longtemps avant l'invention de la poudre, il était déjà muni de l'appareil d'une foudroyante artillerie, qui a, comme l'autre, l'explosion, le feu et la fumée.⁶³

Ainsi armé, l'insecte est bien préparé pour conquérir le monde. Les métaphores utilisées pour décrire son apparence et ses activités suggèrent qu'il pourrait se préparer à une guerre contre l'homme : « Il construit des casernes, il élève des

60 *Ibid.*, p. 376–377. Charles Bonnet décrit ainsi ce corps nouveau : « [...] ce Corps éthéré ne sera pas soumis à l'action de la Pesanteur comme les Corps grossiers que nous connaissons. Il obéira avec une facilité et une promptitude étonnantes à toutes les volontés de notre Âme, et nous nous transporterons d'un Monde dans un autre avec une célérité peut-être égale à celle de la Lumière. Sous cette Économie de la Gloire, nous exercerons sans fatigue toutes nos Facultés ; parce que les nouveaux Organes sur lesquels notre Âme déploiera sa Force motrice seront mieux proportionnés à l'énergie de cette Force, et qu'ils ne seront point assujettis à l'influence de ces Causes perturbatrices qui conspirent sans cesse contre notre Économie actuelle. Notre Attention saisira à la fois et avec une égale force un très grand nombre d'Objets plus ou moins compliqués ; elle les pénétrera intimement ; elle en démêlera toutes les imperfections partielles ; en découvrira les ressemblances et les dissemblances les plus légères, et en déduira sans effort les Résultats les plus généraux. » (Charles Bonnet : *Palingénésie philosophique*, t. II, p. 439–440.)

61 Charles Nodier : De la palingénésie humaine et de la résurrection, p. 380. Le concept de corps glorieux, de provenance paulinienne (Cor. I, 15 : 42–43), a été réemployé dans la *Palingénésie* de Bonnet (t. II, p. 130).

62 C'est-à-dire celle de l'homme ; Charles Nodier : Lettres à Julie sur l'entomologie, p. 205.

63 *Ibid.*, p. 207–208.

cités, il creuse des tunnels de cinq cents lieues sous les villes, sous les fleuves, sous les montagnes ; [...] il inonde la nuit d'escadrons aériens et flamboyants [...]. »⁶⁴ Nodier reprendra le même portrait de l'insecte dans son conte *Sybille Mérian* (1837) dans lequel une naturaliste suédoise décrit à son neveu un mystérieux peuple de guerriers-nés. L'enfant, trompé par une personnification filée érudite, n'y reconnaît pas les traits caractéristiques d'une tribu d'insectes :

Je t'en montrerai certains dont la casaque de guerre est toute semée d'épines roides et pénétrantes ; d'autres qui marchent protégés par trois lances fermes, longues, serrées, inséparables, comme la phalange de Macédoine. Ils connaissent aussi l'usage des armes à feu, et il est même bien plus ancien chez ce peuple-là que chez nous ; mais ceux qui s'en servent ne les emploient que dans la retraite, à la manière des Parthes. J'ai assisté souvent aux exercices de ces arquebusiers, et j'ai même eu l'occasion de les voir en bataille. Je me souviens d'en avoir remarqué un qui fit plus de trente décharges dans une demie-minute, ce que les tireurs les plus habiles tiennent pour presque impossible.⁶⁵

Plus beau,⁶⁶ plus fort, quasiment immortel (Nodier cite l'exemple du tardigrade qui peut survivre dans des conditions atmosphériques extrêmes),⁶⁷ l'insecte dispose de tous les attributs pour pouvoir devancer l'homme sur l'échelle des êtres et contribuer à la ruine de sa civilisation. Et puisque l'insecte évolue, il sera « le roi du monde, et c'est au perfectionnement de cette race que tend l'œuvre de la création, si elle est intelligente ». ⁶⁸ Nodier revient à l'idée énoncée déjà dans « De la fin du genre humain » selon laquelle la création n'est pas finie :

Elle a commencé par les sauriens et les pythons ; elle se lasse de l'homme, en quoi je la trouve très judicieuse ; et je me trompe fort, ou l'insecte arrivera. Si la perfectibilité n'est pas un mensonge impertinent dans l'histoire progressive des espèces, j'en prends acte pour les abeilles et les scarabées. Quand elle en sera là, sa besogne ne sera pas longue à s'accomplir. La semaine de la fin ne sera pas plus difficile à remplir que celle du

⁶⁴ *Ibid.*, p. 208.

⁶⁵ Charles Nodier : *Sybille Mérian*. In : *Œuvres complètes*. Paris : Renduel 1837, t. XI, p. 86–87.

⁶⁶ Si la beauté pouvait constituer un avantage dans ce *struggle for life* nodiérien avant la lettre, l'insecte l'emporterait facilement sur l'homme. Nodier se complaît à décrire dans différents endroits les *parures* des insectes, par exemple : « Quant à la pompe de ses vêtements, rien ne peut en donner une idée à ceux qui n'ont vu que les cours de l'Orient dans leur plus magnifique splendeur. La pourpre et la soie, l'azur et le vermillon, l'émeraude et le rubis ne sont que le faste de l'homme. Je vous montrerai dix mille insectes qui perdraient tout à échanger leur toilette contre celle de Cléopâtre. On croirait que la nature émerveillée de son ouvrage, quand elle eut produit les pierres précieuses, regretta de ne les avoir animées, et que c'est pour réparer sa distraction qu'elle inventa les insectes » (Charles Nodier : *Lettres à Julie sur l'entomologie*, p. 208).

⁶⁷ *Ibid.*, p. 210.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 212.

commencement : Dieu se contentera de donner à quelques-unes des mouches agiles et dorées que nous foulons sous nos pieds la proportion des grands quadrupèdes ; et [...] il ne faudra pas plus de six jours à cinquante *Cicindèles champêtres* pour dépeupler la terre de ses habitants, à cinquante *Nécrophores fossoyeurs* pour les faire disparaître sous sa surface, et à cinquante *Termites géants* pour la labourer. Le septième jour la mort se reposera.⁶⁹

La perfectibilité, idée à la mode dans les années 1830 mais dont Nodier ne cesse de se moquer dans ses différents articles, n'est acceptable qu'à condition de n'être plus applicable à l'homme. Il suffirait que les insectes évoluent en grandeur pour mettre fin à la civilisation humaine et en faire disparaître toutes les traces. Les cicindèles, avec leurs mandibules effrayantes et leur appétit féroce, dévoreraient l'homme. Les nécrophores fossoyeurs, à un nom si éloquent, se nourriraient des débris humains selon leurs mœurs nécrophages. Les termites enfin prépareraient la terre pour que de nouvelles formes de vie puissent fleurir sur les décombres. Chaque insecte est donc potentiellement préparé à mettre fin à la domination de l'homme, ce qui se passe en effet dans le conte *L'homme et la fourmi* publié en 1837. Dans cette fable, l'arrivée de l'homme sur la Terre signe la fin de l'âge d'or pour les animaux qui y vivaient bien avant lui à une époque où la terre était encore fertile :

L'année n'avait alors qu'une saison qui surpassait en douceur les plus beaux printemps. Toute la terre était chargée d'arbres qui prodiguaient quatre fois par an leurs fleurs aux papillons, leurs fruits aux oiseaux du ciel, et sous lesquels s'étendait un ample et gras pâturage, infini par son étendue, perpétuellement vivace dans sa riche verdure, dont les quadrupèdes, grands et petits, avaient peine à émonder la luxuriante abondance. Le sol était parfaitement égal et uni, comme s'il eût été poli à la roue du tourneur, parce qu'il n'avait encore été ni remué par les tremblements de terre, ni bouleversé par les volcans, ni ravagé par les déluges.⁷⁰

Ce n'est pas Ève qui a mis fin au paradis terrestre, c'est l'homme tout court dont l'arrivée signifie toutes les calamités pour les habitants du globe : les déluges, les tremblements de terre, les éruptions de volcans et la famine. Comme chez Grainville, l'homme est responsable, matériellement et moralement, de la détérioration de l'environnement. De plus, il essaie de se soumettre les animaux, il leur livre la guerre, il en fait ses esclaves. Sa domination est si affreuse que certaines espèces animales comme la licorne, l'hyppogriphe et le dragon décident

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ Charles Nodier : *L'Homme et la fourmi. Apologue primitif*. In : *Œuvres complètes*, t. XI, p. 351–352.

de fuir dans les quatre coins du monde.⁷¹ Ces animaux fantastiques, que la paléontologie découvrira certainement un jour selon le narrateur d'*Inès de las Sierras*,⁷² vivent dans *L'Homme et la fourmi*, mais loin des yeux humains, parce que « partout où l'homme arrivait, la création désolée poussait des hurlements de douleur. La matière inorganisée elle-même parut sensible à l'affreuse détresse des créatures. Les éléments se déchaînèrent contre l'homme [...] ». La terre qu'il avait vue encore si paisible et si magnifique fut incendiée par des feux souterrains, foudroyée par les météores de l'air et noyée par les eaux du ciel. »⁷³ Seules la mouche et la fourmi ont résisté au pouvoir usurpateur de l'homme et aux fléaux qu'il a causés.⁷⁴ La fourmi est plus agile, plus rapide, trop petite pour être attrapée. Elle creuse les canaux souterrains, elle est dangereuse et impossible à dénicher par quoi elle mine la prétention à la domination humaine sur la Terre. En effet, les villes entières croulent sous le pouvoir mystérieux de la fourmi. La race des hommes est réduite à fuir les villes :

Les faibles débris de la famille humaine qui échappèrent à la ruine des villes, aux obsessions opiniâtres de la mouche homicide, aux ardeurs du seymoun, furent trop heureux de se réfugier dans des contrées disgraciées qui ne recevaient du soleil que des rayons obliques, pâlis par d'incessantes vapeurs, et de relever des villes pauvres, fétides, pétries de fange ou d'ossements calcinés délayés avec du sang, et fières, pour toute gloire, de quelques ignobles monuments qui trahissent partout l'orgueil, l'avarice et la misère.⁷⁵

L'homme doit céder face à la nouvelle domination des insectes. Comme chez Grainville, il est condamné à une vie misérable, sans lumière solaire, entouré de débris et d'ossements. Ainsi, il passe peu à peu « de l'état de brute à la mort ».⁷⁶ Son orgueil a été puni par les insectes qui prennent sa place sur l'échelle des êtres.

⁷¹ *Ibid.*, p. 359.

⁷² Le narrateur de *Inès de las Sierras* se demande vers la fin de la nouvelle, publiée pour la première fois dans la *Revue de Paris* en mai 1837 : « Que fait aujourd'hui la science ? À chaque nouvelle découverte, elle justifie, elle authentique, si l'on peut s'exprimer ainsi, un des prétendus mensonges d'Hérodote et de Pline. La fabuleuse girafe se promène au Jardin du Roi. Je suis un de ceux qui y attendent incessamment la licorne. Les dragons, les vouivres, les endriagues, les tarasques, ne font plus partie du monde vivant, mais Cuvier les a retrouvés dans le monde fossile. Tout le monde sait que la harpie était une énorme chauve-souris, et les poètes l'ont décrite avec une exactitude qui ferait envie à Linné » (Charles Nodier : *Inès de las Sierras*. In : *Contes de Nodier*. Édité par Pierre-Georges Castex. Paris : Classiques Garnier 1961, p. 717).

⁷³ Charles Nodier : *L'Homme et la fourmi*, p. 358–359.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 361.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 366.

⁷⁶ Charles Nodier : *De la fin du genre humain*, p. 315.

3 Conclusion

Pour Buffon, l'hypothèse du refroidissement progressif de la Terre servait à découvrir le passé du globe : cette idée s'inscrivait dans l'entreprise de mesurer l'âge de la Terre et de « fouiller dans les archives du monde ».⁷⁷ Grainville s'est servi de cette idée pour imaginer l'avenir et la fin du monde. Ces deux entreprises sont toutefois complémentaires, puisque Buffon dans les *Époques de la nature* prévoyait lui aussi le moment de la disparition de la vie de la planète. L'espoir chez Buffon provenait du fait que d'autres planètes pourraient être habitées. Chez Grainville, cette autre planète n'est autre que le royaume de Dieu. Si pour Grainville, l'homme doit finir pour revivre dans la Jérusalem céleste, pour Nodier, il doit finir tout court pour laisser de l'espace à d'autres espèces animales. Poussant son pessimisme anti-civilisationnel encore plus loin que dans l'essai « De la perfectibilité de l'homme »,⁷⁸ Nodier prône un certain primitivisme qui verrait réduire l'emprise de l'homme sur la nature, ce qui serait la seule solution possible pour éviter l'apocalypse telle que l'a décrite l'auteur du *Dernier Homme*. Les récits étudiés ci-dessus constituent un pas certain sur la voie de la sécularisation de la catastrophe :⁷⁹ si l'apocalypse de Grainville garde une dimension religieuse, celle de Nodier est presque entièrement naturalisée. Ce qui unit encore ces deux auteurs, c'est une lecture politique désenchantée du réel. Roman d'une régénération impossible, *Le Dernier Homme* signe l'échec politique de la Révolution ainsi que l'échec civilisationnel d'une humanité surexploitant le globe. Dans ses différents articles et contes publiés dans les années 1830, Nodier exprime lui aussi son désenchantement et sa fatigue de ce qui n'est qu'humain. Les deux auteurs accusent une conscience écologique avant la lettre : à travers la fiction, ils mettent en garde contre les excès de la civilisation qui contribue à surpeupler et à surexploiter le globe.

Bibliographie

- Alkon, Paul K. : *Origins of Futuristic Fiction*. Athens/Londres : The University of Georgia Press 1987, p. 158–191.
 Bénichou, Paul : *Romantismes français [L'École du désenchantement]*. Paris : Gallimard Quarto 2004.

⁷⁷ Jacques Roger : *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, p. 528.

⁷⁸ Charles Nodier : De la perfectibilité de l'homme, et de l'influence de l'imprimerie sur la civilisation. In : *Œuvres complètes*, t. V, p. 239–265.

⁷⁹ Voir François Walter : *Catastrophes*. Paris : Seuil 2008, p. 170.

- Bodin, Félix : *Le Roman de l'avenir*. Paris : Lecointe et Pougin éditeurs 1834.
- Bonnet, Charles : *Palingénésie philosophique, ou Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivants*. Genève : Claude Philibert et Barthelemi Chirol 1769.
- Buffon, Georges-Louis Leclerc : Époques de la nature. In : *Œuvres complètes de Buffon*. Paris : Abel Ledoux 1844, t. II, p. 73–184.
- Cuvier, Georges : *Discours sur les révolutions de la surface du globe*. Paris : Edmond d'Ocagne 1830 (6^e édition).
- Deléage, Jean-Paul : *Une histoire de l'écologie*. Paris : Éditions La Découverte 1991.
- Feller, François-Xavier de (éd.) : *Biographie universelle, ou dictionnaire historique : ou histoire abrégée des hommes qui se sont fait un nom par leur génie, leurs talents, leurs vertus, leurs erreurs ou leurs crimes*. Lille : Gauthier Frères 1832.
- Fourier, Charles : Détérioration matérielle de la planète. In : *La Phalange* 6 (1847), p. 401–440.
- Fressoz, Jean-Baptiste : Introduction. Eugène Huzar et la genèse de la société du risque. In : Eugène Huzar : *La Fin du monde par la science* [1855]. Paris : Seuil 2008, p. 7–36.
- Fressoz, Jean-Baptiste/Locher, Fabien : Le climat fragile de la modernité. Petite histoire climatique de la réflexivité environnementale. In : *La Vie des idées* [en ligne], 20 avril 2010. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Le-climat-fragile-de-la-modernite.html> [consulté le 13/02/2019].
- Fressoz, Jean-Baptiste/Locher, Fabien : L'agir humain sur le climat et la naissance de la climatologie historique, xvii^e–xviii^e siècles. In : *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 62, 1 (2015), p. 48–78.
- Grainville, Jean-Baptiste Cousin de : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur le xviii^e siècle*. Paris : Humblot 1772.
- Grainville, Jean-Baptiste Cousin de : *Le Dernier Homme*. Paris : Deterville 1811.
- Kupiec, Anne : L'énigme du Dernier Homme. In : Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*. Édité par Anne Kupiec. Paris : Payot 2010, p. 205–293.
- Levé, Jérôme Balthazar (éd.) : *Biographie ou galerie historique des hommes célèbres du Havre*. Paris : Chasseriau 1823.
- Lovejoy, Arthur : *The Great Chain of Being, a Study of the History of an Idea*. Cambridge/Mass. : University Press 1942.
- Magnin, Antoine : *Charles Nodier naturaliste*. Paris : Libraire scientifique A. Hermann et fils 1911.
- Michelet, Jules : *Histoire du xix^e siècle*. In : *Œuvres complètes*. Édité par Paul Viallaneix. Paris : Flammarion 1982, t. XXI.
- Mortier, Roland : *La Poétique des ruines en France*. Genève : Droz 1974.
- Nodier, Charles : Observations préliminaires du nouvel éditeur. In : Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*. Paris : Deterville 1811, t. I, p. vi–xii.
- Nodier, Charles : *Œuvres complètes de Charles Nodier*. Paris : Renduel 1832–1837.
- Nodier, Charles : De la perfectibilité de l'homme, et de l'influence de l'imprimerie sur la civilisation. In : *Œuvres complètes de Charles Nodier*, t. V, p. 239–265.
- Nodier, Charles : De la fin du genre humain. In : *Revue de Paris* 26 (1831), repris dans Charles Nodier : *Œuvres complètes de Charles Nodier*, t. V, p. 301–336.
- Nodier, Charles : L'Homme et la fourmi. Apologue primitif. In : *Œuvres complètes de Charles Nodier*, t. XI, p. 351–367.
- Nodier, Charles : Sibylle Mérian. In : *Œuvres complètes de Charles Nodier*, t. XI, p. 79–91.
- Nodier, Charles : De la palingénésie humaine et de la résurrection. In : *Revue de Paris* 41 (1832), repris dans Charles Nodier : *Œuvres complètes de Charles Nodier*, t. V, p. 337–389.

- Nodier, Charles : Grainville. In : *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. Paris : Belin-Mandar 1836, t. XXX, p. 439–444.
- Nodier, Charles : Inès de las Sierras. In : *Contes de Nodier*. Édité par Pierre-Georges Castex. Paris : Classiques Garnier 1961, p. 660–717.
- Nodier, Charles : Lettres de Julie sur l'entomologie par M. Mulsant. Premier article. In : *Feuilletons du Temps*. Édité par Jacques-Remi Dahan. Paris : Classiques Garnier 2010, p. 205–225.
- Roger, Jacques : Introduction. In : Georges-Louis Leclerc Buffon : *Les Époques de la nature*. Édité par Jacques Roger. Paris : Éditions du Muséum de Paris 1988, p. I–CLII.
- Roger, Jacques : *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*. Paris : Fayard 1989.
- Sukiennicka, Marta : Charles Nodier et la fin du genre humain. In : *Arts et Savoirs* 7 (2016).
URL : <http://aes.revues.org/929> [mis en ligne le 13/12/2016, consulté le 13/02/2019].
- Walter, François : *Catastrophes*. Paris : Seuil 2008.

Michel Prum

Traductrice et traducteurs français de Charles Darwin au XIX^e siècle : un chemin difficile, de la Suisse à la France

Producteur et diffuseur de savoirs biologiques, Charles Darwin était aussi amateur et grand lecteur de littérature, romans et poésie. On sait que, même à bord du *Beagle* au cours de son tour du monde, il gardait précieusement auprès de lui un exemplaire du *Paradis perdu* de Milton.¹ Peter Graham a consacré en 2008 un ouvrage entier à l'influence de Jane Austen sur Darwin.² Les fiches de lecture de Darwin montrent à quel point le jeune Charles était un lecteur boulimique de littérature : Swift, Defoe, Shakespeare.³ Mais ce qui m'intéresse aujourd'hui, ce sont les conditions de réception du darwinisme en France : comment savants et écrivains ont eu accès au texte darwinien, à travers les traductions de Clémence Royer, Jean-Jacques Moulinié et Edmond Barbier. Ce qui rend cette question particulièrement pertinente, c'est que le transfert des idées d'une langue à l'autre s'est opéré au prix d'une réorientation de la pensée évolutionniste de Darwin, que je m'efforcerai de montrer ici.

1 Un transfert difficile

Disons-le tout de suite : ce transfert a été difficile. Quand Darwin publie à Londres, chez John Murray, *On the Origin of Species by Means of Natural Selection*, le 24 novembre 1859, son livre connaît un succès immédiat puisque cette première édition est épuisée le jour même de sa mise en vente, et qu'une deuxième édition doit voir le jour début 1860. Ce qui ne veut pas dire qu'il convainc l'ensemble de son lectorat. Beaucoup l'attaquent avec férocité. Mais il est lu et commenté par tout le royaume. En revanche en France, on a plutôt l'impression qu'il suscite le désintérêt. Les plus grandes maisons d'édition susceptibles de s'y intéresser, Baillière, Masson ou Hachette, refusent de

1 Voir Gillian Beer : *Darwin's Plots* [1983]. Cambridge : Cambridge University Press 2000, p. 5.

2 Peter W. Graham : *Jane Austen and Charles Darwin*. Aldershot : Ashgate 2008.

3 Gillian Beer : *Darwin's Plots*, p. 17.

Michel Prum, Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité

publier une traduction de *L'Origine*. Quant aux traducteurs que contacte Darwin, ils se montrent peu enthousiastes. Louise Belloc, la traductrice française de Harriet Beecher-Stowe, décline sa proposition, la tâche lui paraissant trop ardue. Pierre Talandier serait prêt à traduire *L'Origine*, mais ce proche de Louis Blanc et des socialistes exilés en Angleterre semble effrayer les maisons d'édition parisiennes.

Ce qui me paraît intéressant, c'est que la diffusion de cette pensée alors *marginale* se fera par les *marches* de la francophonie, c'est-à-dire par la Suisse francophone, au travers des villes de Lausanne et de Genève. Elle aurait pu se faire par d'autres marches, comme la Belgique, mais c'est par une terre protestante, riche d'une tradition de dissidence intellectuelle (on pense à Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève), que s'opérera ce transfert. Darwin a des correspondants en Suisse : Carl Vogt (1817–1895), le naturaliste genevois d'origine allemande, ou Édouard Claparède (1832–1871), botaniste également genevois qui a donné son nom à une place de Genève. Il faut dire que l'épouse de Darwin, Emma Wedgwood, avait une tante qui avait épousé le célèbre économiste genevois Simonde de Sismondi. Le grand-oncle de ce dernier, le pasteur Jacob Vernes, était d'ailleurs un ami de Voltaire et de Rousseau. Même si Sismondi meurt en 1842, la famille Darwin-Wedgwood garde un lien avec les cercles intellectuels de Genève.

2 Clémence Royer, première traductrice

La première traductrice de *L'Origine* est une femme, Clémence Royer. Née en 1830, l'année de la Révolution de Juillet, elle passe une partie de son enfance en exil en Suisse car son père avait trempé dans un complot légitimiste.⁴ Elle se rend compte plus tard, en devenant adulte, que les portes de l'université française et des sociétés savantes lui sont fermées, en raison de son sexe, et elle reprendra volontairement le chemin de l'exil, près de Lausanne, pour parfaire son savoir dans les bibliothèques du canton de Vaud, après avoir consolidé son anglais au pays de Galles. Cette autodidacte boulimique dévore en particulier la *Philosophie zoologique* (1809) de Jean-Baptiste Lamarck et épouse avec enthousiasme les vues lamarckiennes. Quand elle tombe sur *On the Origin of Species* de Darwin, l'année de sa parution, elle a l'impression d'y retrouver tout Lamarck et elle pense qu'un tel ouvrage mérite d'être connu du lectorat francophone. Elle écrit à Darwin en lui

⁴ Pour la vie de Clémence Royer, voir son autobiographie reproduite dans Aline Demars : *Clémence Royer l'intrépide, la plus savante des savants*. Paris : L'Harmattan 2005.

proposant de le traduire. Darwin n'a jamais entendu parler d'elle mais il n'a pas le choix. Elle lui apporte non seulement sa proposition de traduction, mais un éditeur parisien, Guillaumin, qui vient de publier un ouvrage économique de Royer et accepterait de la suivre dans une autre aventure éditoriale, même si ce petit éditeur est spécialiste d'économie et non de sciences naturelles. À partir du moment où Guillaumin accepte le manuscrit, Masson consent à s'associer à l'entreprise et le livre paraît en 1862 sous le double sceau des maisons Guillaumin, rue de Richelieu, et Masson, place de l'École de Médecine.

Dans une lettre à Asa Gray du 10 juin 1862, Darwin fait part de la réception de cette traduction française :

I received 2 or 3 days ago a French translation of the *Origin* by a Mad^{elle} Royer, who must be one of the cleverest & oddest women in Europe: is ardent Deist & hates Christianity, & declares that natural selection & the struggle for life will explain all morality, nature of man, politicks, &c &c!!!. She makes some very curious & good hits, & says she shall publish a book on these subjects, & a very strange production it will be.⁵

Le mois suivant, Darwin, qui a sans doute lu entre-temps cette traduction, se plaint de sa traductrice. Dans une lettre à Quatrefages du 11 juillet 1862, il note amèrement : « I wish the Translator had known more of Natural History; she must be a clever, but singular Lady. »⁶ Il faut dire qu'Édouard Claparède avait proposé ses services de conseiller scientifique à Clémence Royer. Mais elle avait décliné cette offre, ce qui avait froissé Claparède, qui ne manquera pas d'attirer l'attention de Darwin sur les erreurs de la traductrice. Claparède donne l'exemple d'un passage sur les abeilles, où il est question de la base des alvéoles des ruches. Royer transforme les « pyramides trièdres » en « pyramides hexaèdres » car cela lui paraît plus logique. Mais comme l'écrit Claparède à Darwin, et comme Darwin le répète dans une lettre à Hooker de septembre 1862, elle ne pense pas à aller regarder une ruche pour s'en assurer.⁷

Le botaniste suisse n'est certes pas un juge impartial et il regarde cette femme savante avec beaucoup de préjugés. « C'est », écrit-il à Darwin, « une personne singulière, dont les allures ne sont pas celles de son sexe, [et qui a reçu une] éducation semi-masculine ! »⁸ Ce préjugé peut expliquer en partie sa sévérité : il trouve la traduction « lourde, indigeste, parfois incorrecte, et [ajoute-t-il]

5 Lettre de Darwin à Asa Gray, 10 juin 1862. In : Frederick Burkhardt/Sydney Smith (éds.) : *The Correspondence of Charles Darwin*. Cambridge : Cambridge University Press 1997, t. X, p. 241.

6 Lettre de Darwin à Armand de Quatrefages, 11 juillet 1862. In : *ibid.*, p. 314.

7 Lettre de Darwin à Joseph Dalton Hooker, 11 septembre 1862. In : *ibid.*, p. 402.

8 Lettre d'Édouard Claparède à Charles Darwin, 6 septembre 1862. In : *ibid.*, p. 399.

les notes qui l'accompagnent ne seront certainement pas de votre goût. »⁹ Il faut dire que Clémence Royer a cru bon d'accompagner sa traduction de nombreuses notes personnelles, où elle n'hésite pas à contredire Darwin, ou à dire, quand Darwin exprime une hésitation ou un doute, qu'il n'y a aucun doute à avoir et que le fait en question est évident.

3 Une préface problématique

Pire encore pour l'image du darwinisme en France, Royer fait précéder sa traduction d'une longue préface de cinquante-neuf pages, dans laquelle elle affiche des prises de position qu'on qualifierait aujourd'hui d'« eugénistes » et « racistes » (il s'agit bien entendu d'anachronismes, le mot « raciste » n'existe pas au XIX^e siècle et le terme « eugéniste » n'est forgé par Francis Galton, le cousin de Darwin, qu'en 1883). Ainsi, dans sa préface, Royer déplore les effets de la charité qui profite aux plus faibles. Tout est dû, écrit-elle, « aux représentants déchus ou dégénérés de l'espèce, rien ne tend à aider la force naissante ». « Tandis que toute la jeunesse virile va perdre dans la prostitution les forces les plus vives de la race, ce sont des hommes déjà vieux, maladifs et épuisés qui renouvellent les générations ».¹⁰ Voilà pour ce qu'on appellera l'eugénisme. Pour le « racisme », on peut citer : « Rien n'est plus évident que les inégalités des diverses races humaines [...] et il faudrait y réfléchir à deux fois avant de proclamer l'égalité politique et civile chez un peuple composé d'une minorité d'Indo-Germains et d'une majorité de Mongols ou de Nègres ».¹¹ Le mot « nègre » est à l'époque un terme neutre, mais la citation reste bien sûr méprisante à l'égard de cette majorité. Darwin, dans une lettre à Lyell du 22 août 1867, déclare avoir été très surpris par cette préface qui a porté préjudice à son livre en France. Il reconnaît toutefois que malgré ses jugements et son mauvais goût, cette femme (Royer) est « extraordinairement intelligente ».¹²

Le caractère eugéniste et raciste de la préface ne constitue pas nécessairement un frein à la diffusion de l'ouvrage car une grande partie de la communauté scientifique française pouvait ne pas se formaliser de telles expressions, mais

⁹ *Ibid.*, p. 398.

¹⁰ Clémence Royer : Préface. In : Charles Darwin : *De l'Origine des espèces*. Traduit par Clémence Royer. Paris : Guillaumin et Masson 1862, p. LVII.

¹¹ *Ibid.*, p. LXI.

¹² Lettre de Darwin à Armand de Quatrefages. In : Frederick Burkhardt/Sydney Smith (éds.) : *The Correspondence of Charles Darwin*, t. X, p. 314.

elle déforme la pensée de Darwin, qui, toute sa vie, montre une sympathie évidente pour les populations noires qu'il rencontre. Dès l'âge de 16 ans, il noue des liens d'amitiés avec le taxidermiste noir John Edmonstone (1793–1822) à l'université d'Édimbourg, qui lui enseigne son savoir-faire. Fidèle à la tradition familiale d'unitariens abolitionnistes, et à l'exemple de son grand-père Josiah Wedgwood qui avait conçu le célèbre médaillon anti-esclavagiste *Am I not a Man and a Brother?*, Charles a toujours soutenu l'abolition ; il s'est querellé sur ce sujet avec le capitaine FitzRoy à bord du *Beagle*, et il a plus tard déclaré, à l'aube de la Guerre de Sécession, dans une lettre à Asa Gray du 5 juin 1861, que, même au prix d'un million de morts, la guerre valait la peine d'être menée. Et, pour ce qui est de l'eugénisme, il écrira dans *La Filiation de l'Homme* : « Si nous devons intentionnellement négliger ceux qui sont faibles et sans secours, ce ne pourrait être qu'en vue d'un bénéfice imprévisible, lié à un mal présent qui nous submerge. Nous devons par conséquent supporter les effets indubitablement mauvais de la survie des faibles et de la propagation de leur nature. »¹³

4 Lamarckisation du texte darwinien

Mais, outre les erreurs de traduction et le contenu idéologique de la préface, les options de traduction, sur des concepts cruciaux du darwinisme, vont déformer le message darwinien au moment où il arrive en France. Je me concentrerai aujourd'hui sur les deux principaux concepts que sont la « sélection naturelle » et la « lutte pour la vie », ainsi que sur le titre du livre. Ces trois points, qui sont tout sauf mineurs, vont dans la direction d'une « lamarckisation » de la pensée darwinienne. J'ai dit que Royer avait cru reconnaître dans *L'Origine* une simple continuation, pour ne pas dire une reformulation, des thèses de la *Philosophie zoologique* (1809). Pour schématiser (au risque de caricaturer), on dira que la philosophie de Lamarck est fondée sur la volition des êtres vivants à se transformer pour s'adapter au milieu. On est dans le registre de l'effort, du dessein et aussi du progrès. Darwin, lui, place le hasard au centre de sa théorie. Les nombreuses variations sont purement aléatoires, et c'est la Sélection Naturelle qui fait le tri, les variations défavorables étant éliminées, les favorables étant préservées et transmises.

¹³ Charles Darwin : *La Filiation de l'Homme* [*Descent of Man*, 1871]. Traduction coordonnée par Michel Prum [1999]. Genève : Slatkine 2012, p. 222–223.

Pour traduire « Natural Selection », au lieu d'adopter la traduction attendue de « Sélection Naturelle », Royer procède à une surprenante aphérèse, « Sélection » devenant « Élection ». L'élection renvoie à la notion d'« élus », de « peuple élu ». Royer introduit donc ici une dimension téléologique qui est lamarckienne, et à l'opposé de Darwin. Darwin, lorsqu'il apprend cela, est fou de rage, et somme sa traductrice de corriger. Dès la deuxième édition de sa traduction (1866), Royer obtempère. Mais elle le fait à contrecœur. Dans le court avant-propos qu'elle rédige pour remplacer la fameuse préface de cinquante-neuf pages, elle note sa réticence devant cette correction. « En abandonnant le mot *élection*, que nous avons employé dans notre première édition, nous avons fait, nous l'avouons, à l'opinion du grand nombre, un sacrifice au sujet duquel, notre conscience n'est pas très-tranquille ».¹⁴ En revanche, loin des oreilles de Darwin, elle continuera à employer « *élection naturelle* » dans les conférences qu'elle donne !

Le second concept de base du darwinisme est celui de « *struggle for life* ». Ici, on attendrait logiquement « lutte pour la vie », ou « lutte pour l'existence ». Or l'expression choisie par Royer est « concurrence vitale ». L'adjectif « vital » évoque la « force vitale » (*vis vitalis*) et le « vitalisme », ce courant qui parcourt l'histoire de la pensée, de Paul-Joseph Barthez au XVIII^e siècle jusqu'à – bien après Royer – Bergson et Teilhard de Chardin au XX^e siècle. Le choix de « concurrence vitale » pour un concept aussi capital n'est donc pas neutre et éloigne le texte originel du matérialisme pour le faire pencher vers une pensée téléologique qui voit dans la concurrence vitale la poussée de la vie et la réalisation d'un dessein.

Cette dérive s'exprime enfin dans le titre même de l'ouvrage. Le titre long de *L'Origine*, en anglais, est *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*. Royer change ce titre et le reformule ainsi : *De l'Origine des espèces, ou des lois du progrès chez les êtres organisés*. Certes Darwin est un homme de son siècle qui globalement croit au progrès, mais sa vision n'est pas aussi univoque. La perpétuelle adaptation à un écosystème changeant (pour employer un vocabulaire d'aujourd'hui) ne peut se concevoir comme une ligne droite. Plutôt que la linéarité, le schéma darwinien est l'arborescence, comme celle qu'il dessine au chapitre IV de *L'Origine*. La théorie darwinienne rend compte aussi de « retours » (*reversions*) à des stades antérieurs. Il n'y a pas, chez Darwin, d'évolution inévitable de l'inférieur vers le supérieur, et ces concepts mêmes sont déconstruits. Dans la marge d'un livre sur l'évolution qu'il lisait, Darwin avait noté : « Never say

14 Clémence Royer : Avant-propos à la deuxième édition de *L'Origine des espèces*. Paris : Guillaumin et Masson 1866.

higher or lower ».¹⁵ Donc Darwin n'aurait pas mis le mot « progrès » dans le titre de son livre et il n'épousait certainement pas l'enthousiasme de sa préfacière. On l'imagine mal citer Leibniz et son « meilleur des mondes possibles », comme le fait Royer.

De telles infidélités vont pousser à la rupture. En 1870, Darwin rompt avec Royer et demande à Carl Vogt de lui trouver un nouveau traducteur. Ce qui a fait déborder le vase, c'est la troisième édition française de *L'Origine*, dont il apprend l'existence après coup, et qui ne prend pas en compte les changements qu'il a opérés dans les quatrième et cinquième éditions anglaises. Ce qui est intéressant, c'est qu'il autorise Royer à continuer à publier sa traduction tout en en suscitant une nouvelle. Royer, qui en a financièrement grand besoin, publiera une quatrième édition chez Flammarion en 1882, l'année de la mort de Darwin, et elle en profitera pour remettre la fameuse préface. La traduction de Royer sera encore publiée jusqu'en 1932, c'est-à-dire trente ans après sa mort.

5 Deuxième traduction française

Carl Vogt conseille à Darwin de s'adresser à un de ses anciens étudiants, Jean-Jacques Moulinié. Ce traducteur est à nouveau un Suisse, un zoologue genevois, maîtrisant parfaitement l'anglais – sa mère est anglaise. Moulinié est libre et accepte de se consacrer à la tâche « corps et âme », à partir de la cinquième puis de la sixième et dernière édition anglaise. La nouvelle traduction sort en 1873 chez Reinwald. Cette édition a été corrigée par Edmond Barbier, « libre penseur » français dont on ne sait rien. Moulinié meurt prématurément, la même année, à l'âge de 42 ans, et Barbier reprend sa traduction. C'est la traduction de Barbier qui sera lue majoritairement tout au long du XX^e siècle, jusqu'à notre propre traduction sortie en 2009, l'année du bicentenaire.¹⁶ Ironiquement, nous avons sacrifié à la tradition helvétique, puisque c'est l'éditeur suisse Slatkine, à Genève, qui nous publie. C'est aussi Moulinié qui traduit *Descent of Man* (1871), l'anthropologie darwinienne, en 1872, traduction corrigée par Barbier en 1873 puis en 1882

¹⁵ Note manuscrite de Darwin (c. 1845) sur son exemplaire des *Vestiges of the Natural History of Creation* de Robert Chambers, Cambridge : University Library 1844.

¹⁶ Charles Darwin : *L'Origine des espèces par le moyen de la sélection naturelle*. Traduit par Aurélien Berra, coordination de Michel Prum, sous la direction de Patrick Tort. Genève : Slatkine 2009 ; édition de poche : Paris : Honoré Champion 2009.

Barbier sort sa propre traduction, là encore le seul texte français disponible tout au long du xx^e siècle.

Les traductions de Moulinié et Barbier posent également problème. Le point que je retiendrai ici, c'est le clivage entre animaux et humains. Dans la grande tradition judéo-chrétienne, l'homme a été créé directement par Dieu à son image. Avec l'animal, disait Augustin, nous ne pouvons avoir « de société ». Chez Descartes, l'animal est une machine, dépourvue de sentiments. Le vivant a été divisé en trois règnes : le végétal, l'animal et l'humain. Darwin, on le sait, rompt avec cette tradition et replace l'humain au sein du règne animal. Ce qui le différencie de la bête est une question de degrés et jamais de nature. Tout ce qui est humain est aussi chez les autres animaux. Ceci ne dégrade pas l'humain, comme le croyait par exemple John Ruskin, qui parlait de cet héritage animal comme d'un « blason répugnant » (*filthy heraldries*). Pour Darwin, l'homme n'a pas à rougir de ce cousinage. La fin de *La Filiation* est un hymne au « petit singe héroïque qui brava son ennemi redouté afin de sauver la vie de son gardien » et à « ce vieux babouin » qui affronta une meute de chiens féroces pour sauver son jeune compagnon.

Darwin déconstruit donc la barrière entre humains et animaux dans le vocabulaire même dont il se sert. Ainsi au chapitre xvii de *La Filiation*, parlant des phoques de la banquise, il utilise pour désigner leurs femelles le terme de *wives*, terme humain, alors que pour une femelle, l'anglais dispose lui aussi du mot *female*. Darwin parle de *marriage unions* des phoques et de la *courtship* des mâles. Or Moulinié et Barbier se refusent à prêter aux animaux des termes « humains ». Ils traduisent *to steal their wives* par « leur dérober quelques femelles », *in their marriage unions* (« dans leurs unions matrimoniales ») par « avant l'accouplement » et *the courtship* (« la cour ») par « les habitudes ». Enfin quand Darwin rapporte que le mâle inspecte « avec suffisance » (*complacently*) son harem, l'adverbe à connotation humaine disparaît de la traduction.

Inversement, Darwin ne craint pas de présenter les humains comme des animaux parmi d'autres. Ainsi, au chapitre v de *La Filiation*, quand il invite son lecteur à examiner l'Homme comme un naturaliste examinerait « any other animal », on ne trouve pas en français la référence à un « autre animal », le texte se contente de mentionner « un animal *quelconque* ». Il en va de même lorsque Darwin parle de l'Esquimau et d'*autres animaux* arctiques, l'adjectif « autres » disparaissant dans la traduction française.

Le lecteur francophone qui ne connaissait *La Filiation de l'Homme* qu'à travers les seules traductions disponibles jusqu'à la fin du xx^e siècle ne pouvait pas apprécier cette révolution anthropologique opérée par Darwin et dont parle Gillian Beer dans son célèbre *Darwin's Plots* (1983). Sigmund Freud, dans un

texte lumineux de 1917 intitulé « Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse »¹⁷ se réfère directement à Darwin à propos de ce qu'il appelle « die biologische Kränkung ». Je cite brièvement Freud, dans la traduction de Marie Bonaparte : « L'homme s'éleva, au cours de son évolution culturelle, au rôle de seigneur sur ses semblables de race animale. Mais, non content de cette prédominance, il se mit à creuser un abîme entre eux et lui-même. Il leur refusa la raison et s'octroya une âme immortelle, se targua d'une descendance divine qui lui permettait de déchirer tout lien de solidarité avec le monde animal ».¹⁸

6 Conclusion

Ainsi, qu'il s'agisse de la déconstruction de la frontière entre animal et humain, avec les traductions de Moulinié et Barbier, ou du dépassement du lamarckisme, avec la traduction de Royer, les traductions françaises du XIX^e siècle tendent à gommer les aspects jugés les plus dérangeants du texte darwinien et à rendre ce texte plus conforme aux attentes du public français du Second Empire, plus prêt à entendre le récit d'une marche régulière de l'animal vers l'humain, et du désordre vers le progrès, plutôt que le constat d'une humanité fruit d'une évolution aléatoire, dans un monde aveugle dominé par le hasard. De ce point de vue, on peut dire que, sur les questions que j'ai abordées ici, les premiers traducteurs français sont passés à côté de la modernité de Darwin.

Bibliographie

- Beer, Gillian : *Darwin's Plots* [1983]. Cambridge : Cambridge University Press 2000.
- Burkhardt, Frederick/Smith, Sydney (éds.) : *The Correspondence of Charles Darwin*. Cambridge : Cambridge University Press 1997.
- Darwin, Charles : *L'Origine des espèces par le moyen de la sélection naturelle*. Traduit par Aurélien Berra, coordination de Michel Prum, sous la direction de Patrick Tort. Genève : Slatkine 2009 ; édition de poche : Paris : Honoré Champion 2009.

17 Sigmund Freud : Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse. In : *Imago. Zeitschrift für Anwendung der Psychoanalyse auf die Geisteswissenschaften* 5 (1917), p. 1–7. Ce texte a d'abord paru en langue hongroise, la même année, dans la revue de Budapest *Nyugat*.

18 Sigmund Freud : *Une difficulté de la psychanalyse* [1917]. Traduit par Marie Bonaparte/Mme E. Marty [1933], URL : http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/essais_psychanalyse_appliquee/08_difficulte_psychanalyse/difficulte_psychanalyse.html [consulté le 13/02/2019].

- Darwin, Charles : *La Filiation de l'Homme* [*Descent of Man*, 1871]. Traduction coordonnée par Michel Prum [1999]. Genève : Slatkine 2012.
- Demars, Aline : *Clémence Royer l'intrépide, la plus savante des savants*. Paris : L'Harmattan 2005.
- Freud, Sigmund : Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse. In : *Imago. Zeitschrift für Anwendung der Psychoanalyse auf die Geisteswissenschaften* 5 (1917), p. 1–7.
- Freud, Sigmund : *Une difficulté de la psychanalyse* [1917]. Traduit par Marie Bonaparte/Mme E. Marty [1933], URL : http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/essais_psychanalyse_appliquee/08_difficulte_psychanalyse/difficulte_psychanalyse.html [consulté le 13/02/2019].
- Graham, Peter W. : *Jane Austen and Charles Darwin*. Aldershot : Ashgate 2008.
- Royer, Clémence : Préface. In : Charles Darwin : *De l'Origine des espèces, ou Des lois du progrès chez les êtres organisés*. Traduit par Clémence Royer. Paris : Guillaumin et Masson 1862, p. V–LXIV.
- Royer, Clémence : Avant-propos à la deuxième édition de *L'Origine des espèces par sélection naturelle ou Des lois de transformation des êtres organisés*. Paris : Guillaumin et Masson 1866, p. I–XIII.

Pascal Duris

Flourens lecteur de Darwin (ou de Clémence Royer ?) : à propos de son *Examen du livre de M. Darwin sur l'origine des espèces* (1864)

L'Origine des espèces, l'œuvre maîtresse de Charles Darwin (1809–1882), paraît à Londres le 24 novembre 1859 et connaît aussitôt un immense succès. Dans son autobiographie, Darwin indique que les 1 250 exemplaires du premier tirage sont vendus le jour même de leur sortie ainsi que les 3 000 exemplaires de la deuxième édition publiée le 7 janvier 1860. En 1876, au moment où il consigne ces chiffres, 16 000 exemplaires de son livre avaient été vendus rien qu'en Angleterre.¹

En quelque 500 pages, Darwin y expose pourtant une théorie qu'il juge lui-même difficile et qu'il a mis vingt ans à élaborer à la suite de son voyage sur le *Beagle*. Elle repose sur un double constat. Celui d'abord d'une grande variabilité des organismes. Tous les êtres vivants, écrit Darwin, sont susceptibles de variations individuelles accidentelles sous l'influence des conditions extérieures dans lesquelles ils vivent, par exemple la qualité de leur nourriture ou les changements du climat, et aussi selon qu'ils utilisent beaucoup ou peu tel ou tel organe. À ce premier constat, Darwin en ajoute un second, celui de l'augmentation exponentielle du nombre des espèces à la surface de la terre, alors que les ressources alimentaires pour les nourrir n'augmentent que de manière arithmétique. Une telle situation entraîne nécessairement au quotidien une lutte pour la vie (« struggle for life ») à trois niveaux : d'abord une lutte interindividuelle, entre concurrents, au sein d'une même espèce ; ensuite une lutte interspécifique, avec des prédateurs ; enfin une lutte contre l'environnement. Dès lors, explique Darwin, quand on prend en compte ces deux constats, d'une part celui de la capacité naturelle indéfinie de variation des organismes, et d'autre part celui d'un combat incessant pour leur survie, il est presque sûr que certains individus vont présenter naturellement des variations qui vont les favoriser dans leur lutte pour l'existence, et

¹ Charles Darwin : *La Vie d'un naturaliste à l'époque victorienne*. Traduit par Jean-Michel Goux. Paris : Belin 1987, p. 103 [version originale anglaise : 1958]. Voir aussi : <http://www.mpi.nl/people/dediu-dan/Origins150years.pdf> [consulté le 19/02/2019].

Pascal Duris, Université de Bordeaux – ANR/DFG Biographes

qu'ils vont pouvoir les transmettre à leur descendance. C'est ce que Darwin appelle la sélection naturelle (« natural selection »), mécanisme qui entraîne la survivance des individus les plus aptes et rend compte de ce qu'il nomme la descendance avec modification et que l'on appellera très vite l'évolution des espèces. Le jeu de la sélection naturelle sur de longues périodes de temps détermine, selon lui, la formation d'espèces nouvelles, en même temps qu'il provoque la disparition des formes intermédiaires et les moins perfectionnées.

1 La traduction de Clémence Royer

Illustration de l'événement scientifique considérable que constitue la parution en 1859 du livre de Darwin, celui-ci est rapidement traduit dans presque toutes les langues européennes, « même », dit Darwin, en espagnol, en bohémien, en polonais et en russe.² La première traduction en français paraît le 31 mai 1862, et on la doit à une femme de lettres et de sciences autodidacte, Clémence Royer (1830–1902), « personne singulière, dont les allures ne sont point celles de son sexe », si l'on en croit ce que le médecin et zoologiste suisse Édouard Claparède (1832–1871), qui la connaît bien, écrit à Darwin le 6 septembre 1862.³ Acquisée jusqu'alors au transformisme de Lamarck contre le créationnisme fixiste de Cuvier, avocate de la cause des femmes, libre penseuse, mais aussi convaincue que les hommes sont inégaux par nature, théoricienne du darwinisme social,⁴ c'est-à-dire d'une doctrine brutale prônant l'application à l'espèce humaine des principaux concepts (lutte pour l'existence, sélection naturelle, survie du plus apte) forgés par Darwin pour rendre compte de l'évolution des autres espèces vivantes, Cl. Royer sera également la première femme en 1870 à entrer à la

² Charles Darwin : *La Vie d'un naturaliste*, p. 103.

³ *Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 3715. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-3715> [consultée le 19/02/2019]. « Toutefois, poursuit-il, l'éducation semi-masculine qu'elle s'est donnée à force de travail a été puisée avant tout à une école philosophique exclusivement déductive et sa manière de penser s'en ressent. »

⁴ Voir Joy Harvey : *“Almost a Man of Genius”. Clémence Royer, Feminism, and Nineteenth-Century Science*. New Brunswick/Londres : Rutgers University Press 1997, et Claude Blanckaert : Royer Clémence. In : Patrick Tort (éd.) : *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*. Paris : PUF 1996, p. 3744–3749. Membre d'un certain nombre de sociétés féministes aux débats desquelles elle participe activement sur la fin de sa vie, adoptant la cause des femmes plutôt que féministe, Clémence Royer s'oppose curieusement à leur droit de vote. Ni militante ni suffragette, elle n'est pas une nouvelle Flora Tristan allant dans les usines ou les prisons. Elle demeure dans les abstractions et ne descendra jamais dans la rue. Voir aussi Nelly Roussel : Clémence Royer. In : *La libre pensée internationale*, 16 mars 1912, non paginé.

Société d'anthropologie de Paris – et la seule pendant les quinze années qui suivent – grâce au soutien de Paul Broca.⁵

La traduction que donne Cl. Royer du livre de Darwin, d'après sa troisième édition anglaise parue en avril 1861, ne laisse personne indifférent en France. D'abord parce qu'elle l'introduit par une « terrible » préface (60 pages), selon le mot d'un de ses contemporains,⁶ où elle tire des idées de Darwin des conclusions politiques, économiques, sociales et morales que lui-même exprimera, mais plus tard, notamment dans *The Descent of Man* (1871), et de manière moins radicale qu'elle.⁷ Et ensuite par les choix de traduction qu'elle opère tout au long de l'ouvrage. Dans sa lettre à Darwin du 6 septembre 1862, Claparède, qui semble avoir épaulé Cl. Royer dans son entreprise, ne cache pas son embarras. Il vaut la peine de la citer dans son ensemble :

[...] j'ai regretté de voir votre ouvrage traduit par cette personne pour laquelle je professe d'ailleurs beaucoup d'estime. Sa traduction est lourde, indigeste, parfois incorrecte et les notes qui l'accompagnent ne seront certainement point de votre goût. J'ai usé de toute mon influence auprès de M^{lle}. Royer pour la décider à se borner au simple rôle de traducteur, mais mes efforts n'ont pas été couronnés de succès. Je dois dire cependant à l'éloge de M^{lle}. Royer qu'elle a supprimé sans exception toutes les notes que j'ai qualifiées d'absurdes et de contre sens scientifiques. En revanche elle en a imprimé un très grand nombre (la majeure partie de celles qui illustrent [sa] traduction) qui ne m'avaient point été soumises. [...] Elle avait imaginé, en traduisant votre ouvrage, d'y introduire des

5 Claude Blanckaert : « Les bas-fonds de la science française ». Clémence Royer, l'origine de l'Homme et le darwinisme social. In : *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, Nouvelle série 3, 1-2 (1991), p. 115-130.

6 Charles Letourneau : Clémence Royer. – Discours prononcé par M. Ch. Letourneau, au nom de la Société d'anthropologie, au banquet offert le 10 mars 1897 à M^{me} Clémence Royer. In : *Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris* 7, 1 (1897), p. 124-126 (p. 124). Letourneau était le secrétaire général de la Société d'anthropologie de Paris.

7 Clémence Royer écrit ainsi que « la loi d'élection naturelle appliquée à l'humanité, fait voir avec surprise, avec douleur, combien jusqu'ici ont été fausses nos lois politiques et civiles, de même que notre morale religieuse. Il suffit d'en faire ressortir ici l'un des moindres vices : c'est l'exagération de cette pitié, de cette charité, de cette fraternité, où notre ère chrétienne a toujours cherché l'idéal de la vertu sociale ; c'est l'exagération du dévouement lui-même, quand il consiste à sacrifier toujours et en tout ce qui est fort à ce qui est faible, les bons aux mauvais, les êtres bien doués d'esprit et de corps aux êtres vicieux et malingres. Que résulte-t-il de cette protection exclusive et inintelligente accordée aux faibles, aux infirmes, aux incurables, aux méchants eux-mêmes, à tous les disgraciés de la nature ? C'est que les maux dont ils sont atteints tendent à se perpétuer et à se multiplier indéfiniment ; c'est que le mal augmente au lieu de diminuer, et qu'il tend à s'accroître aux dépens du bien. » (Clémence Royer : Préface du traducteur. In : Charles Darwin : *De l'origine des espèces*. Paris : Guillaumin et Cie et Victor Masson et fils 1862, p. LVI.) Pour Clémence Royer, la théorie de Darwin fournit une base scientifique pour une théorie sociale.

corrections de son propre chef, corrections qui vous auraient étrangement et désagréablement surpris. J'ai cependant réussi à la détourner de cette manière de faire en lui montrant que [c'était ?] manquer de délicatesse à votre égard. – [La] nature de ces corrections était vraiment int[é]ressante en montrant combien les méthodes d'un esprit comme celui de M^{lle}. Royer sont opposées à la marche des Sciences naturelles. [...] [Q]uelqu'imparfaite que soit donc la traduction d[e] M^{lle}. Royer, quelque déplacées que soient certaines parties de sa préface et de ses notes, je m'applaudis cependant d'avoir empêché qu'elle défigurât plus complètement votre œuvre. Mais si le grand ouvrage sur les espèces dont vous nous annoncez la publication pour un avenir un peu éloigné vient, comme je l'espère, à être publié, je lui souhaite un traducteur plus versé dans les sciences naturelles et moins désireux de faire remarquer sa propre person[n]alité !⁸

Les vices de la traduction publiée par Cl. Royer sont nombreux, et S. J. Miles, qui en a fait une étude détaillée il y a quelques années, les classe en trois ensembles qu'il faut rappeler pour comprendre les réactions des premiers lecteurs français.⁹ Il y a d'abord les erreurs pures et simples de traduction, parmi lesquelles elle distingue d'une part les omissions de morceaux plus ou moins longs de phrases et les erreurs de transcription, de chiffres notamment, corrigées pour la plupart dans les éditions ultérieures, et d'autre part la traduction inexacte de certains mots (« score », par exemple, qu'il faut rendre par « vingtaine ») ou de certaines tournures idiomatiques. Un des choix les plus contestés en la matière fait par Cl. Royer est, par exemple, celui de traduire le concept central chez Darwin de « natural selection » par « élection naturelle », nous allons y revenir. Dans ce même registre, N. Wanlin a montré que Cl. Royer affadit presque toujours les quelques images poétiques qui échappent à la plume de Darwin.¹⁰ Il y a ensuite la réécriture de certaines phrases ou de certains passages, rendue indispensable, selon la traductrice, par la lourdeur et l'obscurité, à vrai dire indiscutables, du style de Darwin. Mais là où Cl. Royer s'écarte le plus de la pensée du naturaliste anglais, c'est dans sa manière de la franciser en présentant comme des faits positifs des idées avancées par lui avec beaucoup plus de prudence. Elle gomme les doutes, les réserves et autres hésitations de Darwin aux propos duquel, ce faisant, elle donne un caractère beaucoup plus affirmé. Cette manière d'écrire se retrouve dans les développements philosophiques personnels qu'elle introduit dans le texte original sous la forme de notes infrapaginales et dont le style,

⁸ *Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 3715. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-3715> [consultée le 19/02/2019]. *L'Origine des espèces* devait être la première de trois parties consacrées à la sélection naturelle. Mais l'œuvre complète ne verra jamais le jour.

⁹ Sara Joan Miles : Clémence Royer et *De l'Origine des espèces* : traductrice ou traîtresse ? In : *Revue de synthèse*, IV^e Série 1 (1989), p. 61–83.

¹⁰ Nicolas Wanlin : La poétique évolutionniste, de Darwin et Haeckel à Sully Prudhomme et René Ghil. In : *Romantisme. Revue du XIX^e siècle* 154, 4 (2011), p. 91–104.

marqué par le positivisme, tranche avec celui plus hypothético-déductif de Darwin. En cela, l'entreprise de Cl. Royer, qui rencontre un écho considérable par le scandale qu'elle provoque, relève davantage de la création littéraire que de la « simple » traduction. De manière symptomatique, un contemporain parle d'ailleurs de cette traduction comme du « livre de Darwin et de M^{me} Cl. Royer ».¹¹ Ces choix contestables de traduction, il est un auteur qui va les exploiter à fond : Pierre Flourens.

2 Une affaire de mots

Sans qu'il soit possible de comprendre pourquoi, compte tenu des critiques qu'elle a soulevées dès sa parution, c'est par l'intermédiaire de la traduction de 1862 de Cl. Royer que Pierre Flourens (1794–1867), figure de la physiologie expérimentale française et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Paris, prend connaissance des détails de la théorie de Darwin.¹² Cette dernière suscite aussitôt chez lui une franche hostilité dont il livre les motifs dans une série de trois articles publiés dans le *Journal des savants*, en octobre, novembre et décembre 1863.¹³ Flourens les réunira au début de l'année suivante, en 1864, avec d'autres contributions, dans un livre intitulé simplement *Examen du livre de M. Darwin sur l'origine des espèces* (VII + 171 pages).¹⁴

11 Selon Letourneau, « la publication du livre de Darwin et de M^{me} Cl. Royer fut donc comme une explosion de vérité, et elle marquera pour la science le commencement d'une ère nouvelle. Dès le premier jour, une petite minorité de libres esprits s'y rallièrent avec enthousiasme ; mais l'ouvrage fit surtout scandale [...]. Ce fut une levée de boucliers orthodoxes : aux réfutations de la science traditionnelle la religion joignit ses anathèmes ; la morale même poussa des cris d'orfraie. » (Charles Letourneau : Clémence Royer. – Discours prononcé par M. Ch. Letourneau, p. 125.)

12 Miles assure que les membres de la communauté scientifique française « semblent pour la plupart avoir lu Darwin en anglais avant la traduction » (Sara Joan Miles : Clémence Royer et *De l'Origine des espèces* : traductrice ou traîtresse ?, p. 83). Dans le cas de Flourens, on doit en douter.

13 Pierre Flourens : *De l'origine des espèces, ou des lois du progrès chez les êtres organisés*, par Ch. Darwin. In : *Journal des savants*, octobre 1863, p. 622–629 ; novembre 1863, p. 697–704 ; décembre 1863, p. 782–789. Bien que cela ne soit pas dit, nous ne serions pas surpris que ces trois morceaux, écrits un peu au fil de la plume et avec un certain désordre des idées, aient fait l'objet au préalable d'une lecture devant l'Académie. C'est d'ailleurs ce qu'assure Patrick Tort dans l'entrée « Flourens Pierre Marie Jean » de son *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*. Paris : PUF 1996, p. 1697, mais en donnant une référence bibliographique fausse.

14 Pierre Flourens : *Examen du livre de M. Darwin sur l'origine des espèces*. Paris : Garnier Frères 1864. Flourens, qui présente son livre à l'Académie des sciences le 14 mars 1864 (voir *Comptes*

Ses principales critiques sont émises dès les premières pages en quelques phrases lapidaires qui ont le mérite de la clarté :

L'ingénieux et savant auteur pense que l'espèce est muable. Malheureusement, il ne nous dit pas ce qu'il entend par *espèce*, et ne se donne aucun caractère sûr pour la définir.

En second lieu, il voit très-bien la *variabilité* de l'espèce. Qui ne la voit pas ? Mais il ne voit pas la limite de cette variabilité ; et c'est précisément ce qu'il fallait voir.

Enfin l'auteur se sert partout d'un langage figuré dont il ne se rend pas compte et qui le trompe, comme il a trompé tous ceux qui s'en sont servis.

Là est le vice radical du livre.¹⁵

Le plan du livre s'impose alors de lui-même : « montrer que l'auteur fait illusion à lui-même, et peut-être aux autres, par un abus constant du langage figuré ; et [...] prouver que, contrairement à son opinion, l'espèce est fixe, et que, loin d'être venues les unes des autres, comme il le veut, les diverses espèces sont et restent éternellement distinctes. »¹⁶ À cette fin, Flourens divise son ouvrage en onze chapitres. Après avoir opposé un certain nombre d'objections à la théorie de l'évolution de Darwin dans les trois premiers (dont le contenu reprend exactement celui des trois articles parus dans le *Journal des savants*), il en développe plusieurs dans les huit autres chapitres à partir d'exemples concrets portant sur la variabilité des espèces (un chapitre), l'hybridation chez les végétaux et les animaux (deux chapitres), la génération chez les insectes, les vers parasites et les infusoires (trois chapitres), ses propres expériences sur les métis (un chapitre) et celles de Pasteur sur la génération spontanée (un chapitre). Mais ici Darwin n'est présent qu'en filigrane.

Les trois premiers chapitres du livre de Flourens, qui seuls justifient son titre, s'en prennent explicitement à l'œuvre de Darwin. À la manière d'un procureur, faisant mine tantôt d'interpeller l'auteur, tantôt de prendre à témoin son lecteur, s'emportant à l'occasion (« Mais, pour Dieu ! laissons enfin tous ces raisonnements inutiles »),¹⁷ l'académicien y dénonce d'emblée d'un ton souvent théâtral (« Admirable naïveté ! » ; « Eh ! mon Dieu ! »),¹⁸ alternativement ironique (« Après tant et de si belles choses, il s'arrête content et satisfait »)¹⁹ ou condescendant (« Ce que c'est que de venir trop tard »),²⁰ la manière

rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences 58 (1864), p. 489), n'y indique nulle part que les trois premiers chapitres sont repris textuellement du *Journal des savants*.

¹⁵ Pierre Flourens : *Examen*, p. 1–2 (c'est Flourens qui souligne).

¹⁶ *Ibid.*, p. 5–6.

¹⁷ *Ibid.*, p. 31 (et aussi p. 59).

¹⁸ *Ibid.*, p. 55 et 56.

¹⁹ *Ibid.*, p. 58.

²⁰ *Ibid.*, p. 47.

qu'a Darwin de personnifier la Nature : « et c'est là tout le reproche que l'on vous fait », accuse Flourens.²¹ Certes, il n'est pas le premier, et, depuis l'Antiquité, nombre d'auteurs ont prêté à cette Nature des sentiments ou des intentions proprement humains : elle a horreur du vide, elle ne fait rien en vain, on découvre ses lois, etc. Buffon, au XVIII^e siècle, qui a mis la nature à la place de Dieu, est un illustre prédécesseur en la matière. Ce discours est inacceptable pour Flourens qui fait sien celui de Cuvier – dont il a été l'élève – quand ce dernier considère « combien sont puérils les philosophes qui ont donné à la nature une espèce d'existence individuelle, distincte du Créateur, des lois qu'il a imprimées [Cuvier a écrit « imposées »] au mouvement et des propriétés ou des formes données par lui aux créatures, et qui l'ont fait agir sur les corps avec [Cuvier a écrit « comme avec »] une puissance et une raison particulières. »²² Pour Flourens, « le XIX^e ne fait plus de *personnifications* ». ²³ S'y complaire, c'est retomber dans l'erreur du siècle précédent.

Dans ce registre, ce qui pose problème à Flourens c'est avant tout l'expression d'« élection naturelle » par laquelle Darwin semble littéralement donner à la nature un pouvoir d'élire comparable à celui de l'homme.²⁴ Darwin ? ou plutôt Clémence Royer ? Cl. Royer, bien sûr, qui traduit « natural selection » par « élection naturelle ». Elle n'est d'ailleurs pas la première. Claparède utilise déjà le syntagme dans une analyse enthousiaste de *L'Origine des espèces* qu'il publie en 1861 dans la *Revue germanique*.²⁵ Cl. Royer n'est pas non plus la dernière puisque le traducteur italien de Darwin conservera le terme « elezione » par lequel est traduit « selection » en italien jusque dans les années 1890.²⁶ Au vrai, « élection » est un terme utilisé à l'époque par les éleveurs quand il s'agit de choisir les meilleurs reproducteurs pour améliorer les animaux domestiques, c'est-à-dire dans le même contexte d'une sélection artificielle qui sert de référence à Darwin.

²¹ *Ibid.*, p. 10.

²² Cité dans *ibid.*, p. 4. La citation est extraite de Georges Cuvier : Nature. In : *Dictionnaire des sciences naturelles* [...]. Paris : Levrault et Le Normant 1816–1830, t. XXXIV, p. 261–268 (p. 263).

²³ Pierre Flourens : *Examen*, p. 53 (c'est Flourens qui souligne).

²⁴ *Ibid.*, p. 6.

²⁵ Édouard Claparède : M. Darwin et sa théorie de la formation des espèces. In : *Revue germanique française et étrangère* 16 (juillet–août 1861), p. 523–559 ; 17 (septembre–octobre 1861), p. 232–263.

²⁶ Thierry Hoquet : *Darwin contre Darwin. Comment lire L'Origine des espèces* ? Paris : Seuil 2009, p. 76–77.

Flourens ne conteste pas qu'il existe une certaine variabilité au sein des espèces. En témoignent d'ailleurs les expériences récentes du botaniste Joseph Decaisne (1807–1882) sur les différentes variétés de poirier – dont il rappelle les résultats dans le chapitre IV de son *Examen* – qui, selon sa formule, a pris l'espèce « en *flagrant délit* de variation ».²⁷ L'homme peut choisir parmi ces variations celles qui lui sont utiles et unir ensemble les individus qui les présentent pour créer de nouvelles races, comme chez les chiens ou les pigeons, et écarter les autres. Buffon, en son temps, a bien étudié la question, et Darwin n'y ajoute rien. Sauf que, selon ce dernier, l'élection naturelle aurait des effets beaucoup plus puissants que l'action de l'homme :

On peut dire par métaphore, écrit Darwin, que l'élection naturelle scrute journellement, à toute heure et à travers le monde entier, chaque variation, même la plus imperceptible, pour rejeter ce qui est mauvais, conserver et ajouter tout ce qui est bon ; et qu'elle travaille ainsi, insensiblement et en silence, partout et toujours, dès que l'opportunité s'en présente, au perfectionnement de chaque être organisé.²⁸

« Ainsi, s'emporte Flourens, toujours des métaphores ! La *nature choisit*, la *nature scrute*, la *nature travaille* et *travaille sans cesse*, et travaille à quoi ?... à changer, à perfectionner, à transformer les espèces. La transformation des espèces est, dans le système de M. Darwin, le travail perpétuel de la nature. »²⁹ D'autres avant lui, déplore Flourens, comme Benoît de Maillet ou Jean-Baptiste-René Robinet, ont défendu des idées aussi « étranges ». Sur ce point, le transformiste Lamarck est bien le véritable « père » de Darwin³⁰ et le fixiste Cuvier leur adversaire commun : « Il ne prend pas ces naturalistes au sérieux », ose Flourens, en parlant de Cuvier, mort depuis 1832.³¹ Comme lui, il ne doute pas de la fixité des espèces : « Le règne animal d'Aristote était le règne animal d'aujourd'hui. »³²

En définitive, pourquoi ce choix de traduire « *natural selection* » par « *élection naturelle* », par lequel semblent s'expliquer nombre de malentendus à propos de la théorie darwinienne ? D'autant qu'il ne durera pas longtemps puisque Clémence Royer, cédant à contrecœur aux instances de Darwin et de « la loi de

²⁷ Pierre Flourens : *Examen*, p. 75 (c'est Flourens qui souligne).

²⁸ Charles Darwin : *De l'origine des espèces*. Traduit par Clémence Royer. Paris : Guillaumin et Cie/Victor Masson et fils 1862, p. 120.

²⁹ Pierre Flourens : *Examen*, p. 12–13 (c'est Flourens qui souligne).

³⁰ *Ibid.*, p. 15.

³¹ *Ibid.*, p. 18.

³² *Ibid.*, p. 23.

la majorité », remplacera « élection » par « sélection » dans la deuxième édition en 1866 de sa traduction.³³ Certains ont voulu y distinguer la volonté chez Cl. Royer d'affirmer un point de vue téléologique. Mais la « sélection » à la Darwin a aussi été lue par ses adversaires comme relevant d'un choix intelligent et non comme une métaphore. Plus simplement, le mot français « sélection », emprunté à l'anglais « selection », n'est utilisé à l'époque de Cl. Royer que dans le domaine de la zootechnie où il désigne le choix d'animaux reproducteurs offrant des caractères que l'éleveur souhaite perpétuer dans une variété, et il faut attendre 1878 pour que ce néologisme soit admis par l'Académie française. Quoi qu'il en soit, Flourens, qui dénonce le langage métaphorique darwinien, en reste au sens littéral du mot et y est résolument hostile.³⁴

Le concept darwinien de « concurrence vitale » ne suscite pas davantage l'adhésion de Flourens que celui d'élection naturelle. Il lui semble surtout que Darwin n'apporte aucun fait à l'appui d'une quelconque « mutabilité » des espèces : « Quelqu'un a-t-il jamais vu un poirier se changer en pommier, un mollusque se changer en insecte, un insecte en oiseau ? », demande Flourens.³⁵ La raison en est que Darwin ne s'astreint pas à définir précisément ni la variété ni l'espèce et qu'il ne distingue l'une de l'autre que par leur forme. Pour Flourens, comme pour Buffon au siècle précédent, la ressemblance formelle n'est qu'un caractère accessoire au contraire de la fécondité qui est un caractère essentiel. L'âne ressemble davantage au cheval que le barbet au lévrier, et pourtant seuls les deux derniers appartiennent à la même espèce car ils peuvent se reproduire ensemble et avoir une descendance féconde. Il en va de même pour les « races » humaines. Contrairement à ce que dit Darwin, les variétés ne sont donc pas des espèces naissantes, et tous les animaux ne descendent pas tous graduellement d'un unique prototype. Sinon, pourquoi ne trouve-t-on pas de formes intermédiaires parmi les fossiles ? A contrario,

33 Clémence Royer : Avant-propos. In : Charles Darwin : *De l'origine des espèces, etc.*, Paris : Victor Masson et fils/Guillaumin et Cie 1866, p. XII–XIII et aussi p. 95, n. 1. Selon Miles, Clémence Royer opère ce changement « afin d'être conséquente avec l'usage de la communauté scientifique française, surtout l'Académie des sciences et P.-J.-M. Flourens, qui, connaissant les éditions anglaises de Darwin, préféraient l'emploi de l'anglicisme » (Sara Joan Miles : Clémence Royer et *De l'Origine des espèces* : traductrice ou traîtresse ?, p. 65). C'est difficile à croire.

34 Au chapitre V de son *Examen*, il cite le botaniste français Charles Naudin (1815–1899) qui parle pourtant de « sélection artificielle » des végétaux (Pierre Flourens : *Examen*, p. 99).

35 *Ibid.*, p. 31–32 ; et aussi p. 53 : « nous n'avons jamais vu un animal domestique se transformer en un autre : un cheval, en bœuf ; une brebis, en chèvre, etc. ».

comment se fait-il que les espèces soient toujours bien distinctes les unes des autres ?

Si toutes les espèces vivant aujourd'hui proviennent d'un même ancêtre, comment celui-ci est-il apparu ? C'est la question de fond. Pour Flourens, il n'y a que deux origines possibles : soit par génération spontanée, soit de la main de Dieu. Pour les besoins de leurs différents systèmes, Buffon, Lamarck, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, ont eu recours à la génération spontanée. Mais depuis les expériences toutes récentes de Pasteur, préparées par celles de Redi en 1668,³⁶ auxquelles Flourens consacre ses chapitres VII, VIII, IX et XI, plus personne ne croit à la génération spontanée : « Ce que c'est que de venir trop tard », commente, triomphant, l'académicien, à l'intention de Darwin.³⁷ Reste la main de Dieu, que Darwin ne saisit évidemment pas. Son système se trouve donc privé de tout commencement, et d'origine des espèces, il n'en est question que dans le titre de son livre.³⁸

Le tribun Flourens ne peut s'empêcher de conclure son réquisitoire contre le livre de Darwin sans donner de la voix une dernière fois :

On ne peut qu'être frappé du talent de l'auteur. Mais que d'idées obscures, que d'idées fausses ! Quel jargon métaphysique jeté mal à propos dans l'histoire naturelle, qui tombe dans le galimatias dès qu'elle sort des idées claires, des idées justes. Quel langage prétentieux et vide ! Quelles personnifications puériles et surannées ! O lucidité ! O solidité de l'esprit français, que devenez-vous ?³⁹

Comme on le voit, Flourens ne songe pas à accuser Clémence Royer, dont le nom ne figure nulle part dans son texte (sauf, bien sûr, quand il donne la référence bibliographique complète de la traduction),⁴⁰ des vices dont il accable la langue de Darwin. Jamais le travail de la traductrice n'est mis en question. Tout se passe chez lui comme si Darwin avait écrit son œuvre directement en français. Lecteur de Cl. Royer, Flourens croit l'être seulement de Darwin. Pour les anti-darwiniens de la première heure, Cl. Royer disparaît entièrement derrière Darwin. À plus forte raison ne trouve-t-on sous la plume de Flourens la moindre allusion à sa préface incendiaire ou à ses notes, comme s'il en ignorait presque

36 Sur Redi, voir Pascal Duris : L'introuvable révolution scientifique. Francesco Redi et la génération spontanée. In : *Annals of Science* 67, 4 (2010), p. 431–455.

37 Pierre Flourens : *Examen*, p. 47.

38 Flourens évoque aussi rapidement dans son *Examen* la question de l'instinct : « C'est ici le comble », prévient-il (*ibid.*, p. 53). Darwin pense qu'il résulte de petites conséquences contingentes retenues par le jeu de l'élection naturelle alors que lui considère au contraire qu'il est inné.

39 *Ibid.*, p. 65.

40 *Ibid.*, p. VI, n. 2 (Avertissement).

l'existence. La responsabilité de Cl. Royer dans le rejet *initial* de *L'Origine des espèces* par les savants français⁴¹ n'est pointée du doigt par personne.

3 Conclusion

« Que reste-t-il aujourd'hui de tout ce bruit ? », se demande un contemporain.⁴² Quels enseignements tirer de la lecture de Darwin (ou de son « audacieuse traductrice et préfacière »)⁴³ par Flourens ?

Notre étude montre en premier lieu que traduire une somme aussi riche de concepts novateurs et d'une vision inédite du monde que celle de Darwin expose l'auteur, davantage que son traducteur, à des malentendus.⁴⁴ L'entreprise impose des choix, révèle des a priori, témoigne d'interprétations. Les difficultés commencent d'ailleurs dès le titre, comme l'a montré Th. Hoquet.⁴⁵ Clémence Royer choisit ainsi en 1862 de rendre le sous-titre du livre de Darwin : *The Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life* par : *Des lois du progrès chez les êtres organisés*. Pour elle, la théorie darwinienne amène logiquement à l'idée de progrès. « Je crois au progrès », tels sont d'ailleurs les derniers mots de sa préface de 1862.⁴⁶ Plus largement, l'arrivée de la théorie de l'évolution sur la scène scientifique s'accompagne d'un lexique nouveau qu'il importe de bien définir et... traduire en français. Par exemple, Flourens oppose les espèces « immuables », ou « fixes », aux espèces « muables » de Darwin. Or aucun de ces trois qualificatifs n'a encore d'acception biologique à cette époque. Il en va de même quand Flourens parle de la « mutabilité » des espèces darwiniennes.

⁴¹ Sur les raisons de la réception glaciale de Darwin en France, voir par exemple John Farley : *The Initial Reactions of French Biologists to Darwin's Origin of Species*. In : *Journal of the History of Biology* 7, 2 (1974), p. 275–300 ; Yvette Conry : *L'Introduction du darwinisme en France au XIX^e siècle*. Paris : Vrin 1974.

⁴² Charles Letourneau : Clémence Royer. – Discours prononcé par M. Ch. Letourneau, p. 125.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Sur les difficultés propres à la traduction d'une œuvre scientifique, voir Pascal Duris (éd.) : *Traduire la science. Hier et aujourd'hui*. Pessac : Publications de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine 2008 ; Sylvie Vandaele : La recherche traductologique dans les domaines de spécialité : un nouveau tournant. In : *Meta* 60, 2 (2015), p. 209–237 ; *Annals of Science* 73, 2 (2016) (numéro spécial intitulé *Translating and Translations in the History of Science*). Sur le cas particulier de l'anglais de spécialité, voir David Banks : *Diachronic Aspects of ESP [English for Specific Purposes]*. In : *ASP : la revue du GERAS* 69 (2016), p. 97–112.

⁴⁵ Thierry Hoquet : Dialectique ou le prisme des traductions : *On the Origin of Species*. In : *Darwin contre Darwin*, p. 61–94.

⁴⁶ Clémence Royer : Préface du traducteur, p. LXIV.

Seuls les termes « fixité » et « variabilité » ont acquis leur signification biologique actuelle : le premier « se dit de la permanence des caractères dans les espèces. Variétés purement individuelles et sans fixité » (*Littre*) et le second désigne la « propriété de présenter des variétés », comme dans « variabilité des espèces » (*Littre*).

Surtout, la lecture que fait Flourens de Darwin nous en apprend beaucoup sur lui et l'institution dont il est le secrétaire perpétuel à partir de 1833, conformément à un souhait de Cuvier auquel il succède. Un des biographes récents de Flourens, dont il faut rappeler qu'il est aussi professeur au Muséum national d'histoire naturelle et au Collège de France, membre de l'Académie française – il y est élu en 1840 contre Victor Hugo – et grand connaisseur de l'histoire des sciences du vivant, écrit, sans autre développement, que « [h]is most reproachable error was his criticism of Darwin's work (1864) ». ⁴⁷ Mais c'est passer un peu rapidement sur ses attaques véhémentes contre le naturaliste anglais. ⁴⁸ Fondé sur une lecture littérale, hâtive, de *L'Origine des espèces*, le livre de Flourens est un témoignage accablant de l'aveuglement scientifique d'un homme (et aussi d'une institution) disposant pourtant de tous les éléments d'information nécessaires à une évaluation correcte de l'œuvre darwinienne. Fixiste convaincu, partisan de Cuvier (mais il sait à l'occasion faire appel aussi à Buffon), il rejette les théories de Lamarck et de Darwin parce qu'il refuse de voir que les phénomènes qu'elles décrivent nécessitent de très longues périodes de temps. De mémoire de rose on n'a jamais vu mourir un jardinier, disait déjà Fontenelle. « Oh ! qu'elle est grande, l'antiquité du globe terrestre ! », s'exclame Lamarck, comme en écho, « et combien sont petites les idées de ceux qui attribuent à l'existence de ce globe une durée de six mille et quelques cents ans, depuis son origine jusqu'à nos jours ! » ⁴⁹ Il n'est pas surprenant dans ces conditions que l'Académie des sciences n'élise Darwin correspondant pour la section de botanique qu'en 1878, après l'avoir refusé une première fois en 1870. Peut-être faut-il voir dans cette hostilité à l'encontre de la théorie de l'évolution l'une des manifestations du déclin de notre science nationale au milieu du XIX^e siècle. Encore que, à en croire Flourens lui-même, qui ne peut se défendre à plusieurs reprises dans son texte d'une certaine admiration pour Darwin, le livre de ce

⁴⁷ Vladislav Kruta : Flourens, Marie-Jean-Pierre. In : Charles Coulston Gillispie (éd.) : *Dictionary of Scientific Biography*. New York : Charles Scribner's Sons 1981, t. V, p. 44–45 (p. 45).

⁴⁸ Letourneau rapporte que « la science officielle lui [Darwin] fut résolument hostile et souvent avec une suffisance et une risible outrecuidance, dont un article, publié alors dans le *Journal des savants* et signé Flourens, donne la mesure » (Charles Letourneau : Clémence Royer. – Discours prononcé par M. Ch. Letourneau, p. 125).

⁴⁹ Jean-Baptiste Lamarck : *Hydrogéologie*. Paris : Agasse/Maillard an X (1801–1802), p. 88.

dernier « a déjà, pour lui, presque tout le monde [et] est devenu l'objet d'un engouement général ».⁵⁰

En Angleterre, les réactions de Darwin et de ses amis proches au livre de Flourens témoignent toutes d'un profond mépris à l'encontre de l'académicien. Darwin, qui connaît bien ses travaux, notamment ceux sur l'instinct animal, parle d'un livre « in grand style » et ennuyeux, ainsi qu'il l'écrit à Joseph D. Hooker le 19 avril 1864 et à Alfred R. Wallace le 15 juin.⁵¹ Asa Gray, de son côté, traite Flourens de « vieille mémé » (« *old granny* ») dans une lettre qu'il adresse à Darwin le 5 décembre de la même année.⁵² Quant à Thomas H. Huxley, indigné par la suffisance de Flourens et son manque de respect à l'égard du travail comme de la personne de Darwin, il répond point par point à ses attaques dans une recension de son *Examen* qu'il publie en 1864 dans *The Natural History Review*,⁵³ à la plus grande satisfaction du naturaliste anglais (« by Jove how well you have done it »).⁵⁴

C'est d'abord le ton supérieur qu'emploie Flourens avec Darwin (« as the first Napoleon would have treated an 'ideologue' », écrit-il),⁵⁵ à la limite du ridicule et de l'impolitesse, qu'il dénonce. Comme lorsque le premier assène au second un « Je vous ai déjà dit que vous vous trompiez », que Huxley traduit en ces termes : « *Je vous ai déjà dit* : moi, M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences ; et vous / « Qui n'êtes rien, / Pas même Académicien. » »⁵⁶ Dépourvus en Angleterre des bienfaits d'une académie, nous n'avons pas l'habitude de voir nos meilleurs savants traités de la sorte, même par un « Secrétaire perpétuel », commente sèchement Huxley. Mais ce qui lui paraît incroyable (« incredible »), c'est que Flourens écarte toute influence soit

50 Pierre Flourens : *Examen*, p. 48 et 64.

51 *Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 4468. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-4468> [consultée le 19/02/2019] : « Flourens has just published a book apparently pitching into me. in grand style ». *Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 4535. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-4535> [consultée le 19/02/2019] : « A great gun Flourens has written a little dull book against me; which pleases me much for it is plain that our good work is spreading in France. »

52 *Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 4699. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-4699> [consultée le 19/02/2019] (c'est Gray qui souligne).

53 [Thomas H. Huxley :] Criticisms on « The Origin of Species ». In: *The Natural History Review. A Quarterly Journal of Biological Science* 16 (octobre 1864), p. 566–580 (p. 576–580).

54 Lettre du 3 octobre 1864 : *Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 4624. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-4624> [consultée le 19/02/2019] : « Old Flourens was hardly worth the powder & shot; but how capitally you bring in about the Academician ».

55 [Thomas H. Huxley :] Criticisms on « The Origin of Species », p. 576.

56 Pierre Flourens : *Examen*, p. 57 et [Thomas H. Huxley :] Criticisms on « The Origin of Species », p. 576 (c'est Huxley qui souligne).

favorable soit néfaste du milieu (nature du sol, climat, etc.) sur les organismes vivants, laquelle détermine pourtant leur multiplication ou leur extinction, et qu'il rejette la variabilité naturelle des organismes qui fait que certains d'entre eux vont mieux résister que d'autres aux conditions extérieures et donc prospérer au détriment de ces derniers. Autant d'observations qui fondent la théorie de l'évolution de Darwin mais que Flourens ne semble pas comprendre.⁵⁷ « O lucidité ! O solidité de l'esprit français, que devenez-vous ? », s'exclame Huxley en retournant à Flourens ses propres interrogations. Au total, la langue de Flourens est tellement grotesque (« preposterous »), les arguments qu'il oppose à Darwin tellement éculés (« of the old sort »), qu'il vaudrait mieux les passer sous silence. Autant de critiques qui, on s'en doute, n'empêchent pas le livre de Flourens de trouver des soutiens parmi les anti-évolutionnistes anglais comme en témoigne la traduction de ses trois premiers chapitres figurant en appendice de celui du médecin Charles R. Bree (1811–1886), *An Exposition of Fallacies in the Hypothesis of Mr. Darwin*, paru en 1872.⁵⁸

Mais ici encore, comme en France, on voit que Clémence Royer n'est pas d'abord *publiquement* tenue pour responsable des réactions hostiles de la communauté scientifique française à l'encontre de la théorie de Darwin. Quelques jours après la sortie de la traduction française, celui-ci voit en Cl. Royer la femme la plus intelligente et en même temps la plus bizarre d'Europe (« one of the cleverest & oddest women in Europe »).⁵⁹ Son ami Hooker pense même que la traduction devrait convaincre certains savants français

⁵⁷ Remarquons ici que les développements de Flourens contre l'*élection* naturelle en tant qu'*élection* et non pas de *sélection*, qui n'ont de sens qu'en français (ou en italien), ne sont pas commentés par Huxley. On trouve aussi sous sa plume un parallèle entre le mécanisme de la sélection naturelle « inconsciente » et celui de la formation des dunes autour du bassin d'Arcachon (*ibid.*, p. 578).

⁵⁸ Charles Robert Bree : *An Exposition of Fallacies in the Hypothesis of Mr. Darwin*. Londres : Longmans, Green and Co 1872, p. 395–412.

⁵⁹ Lettre de Darwin à Asa Gray du 10–20 juin 1862 : *Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 3595. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-3595> [consultée le 19/02/2019]. Et Darwin de poursuivre : « [...] is ardent Deist & hates Christianity, & declares that natural selection & the struggle for life will explain all morality, nature of man, politicks &c &c!!!. She makes some very curious & good hits, & says she shall publish a book on these subjects, & a strange production it will be. » Voir aussi sa lettre à Armand de Quatrefages du 11 juillet 1862 : « I wish the Translator had known more of Natural History; she must be a clever, but singular Lady; but I never heard of her, till she proposed to translate my Book. » (*Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 3653. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-3653> [consultée le 19/02/2019]).

réticents (Ch. Naudin et J. Decaisne notamment).⁶⁰ Ce n'est que peu à peu que les darwiniens rendent Cl. Royer, sa préface avant tout, sa traduction et ses notes dans une moindre mesure, responsables du mauvais accueil du livre en France. Le 22 août 1867, Darwin écrit en ce sens à son ami géologue Charles Lyell, tout en continuant à reconnaître les qualités intellectuelles de sa traductrice.⁶¹ Mais dans une lettre qu'il envoie le 23 octobre 1869 à Jean-Jacques Moulinié (1830–1872), auteur en 1872 d'une nouvelle traduction française de son livre, Darwin accable la préface de Clémence Royer de tous les maux.⁶² Quelques jours plus tard, quand il écrit à son éditeur anglais, il la qualifie désormais de « blasphematoire ». ⁶³ Peut-être doit-on voir dans ces points de vue peu amènes l'illustration que, comme l'assure en 1867 le médecin suisse Carl Vogt à Darwin, la France est le pire marché que l'on puisse imaginer pour les livres scientifiques et que seuls les romans et les manuels pour les établissements scolaires s'y vendent.⁶⁴

60 Lettre de Hooker à Darwin du 24 janvier 1863 : *Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 3940. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-3940> [consultée le 19/02/2019] : « both have much curious matter, but neither appreciate your book as they should, & will when they read it in its french garb I hope. »

61 *Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 5612. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-5612> [consultée le 19/02/2019] : « The introduction was a complete surprize to me, & I dare say has injured the book in France; nevertheless with all its bad judgment & taste it shews I think that the woman is uncommonly clever. »

62 *Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 6955. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-6955> [consultée le 19/02/2019] : « I sh^d. much wish for a new Edition of the Origin in France, not including Mad^{elle} Royer's Preface (with a second one made as injurious to me as she could) & which first Preface I have been assured has injured the circulation in France. »

63 Lettre de Darwin à Murray du 8 novembre 1869 : *Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 6977. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-6977> [consultée le 19/02/2019] : « one blasphemous preface, & a second preface abusive of myself ». Il utilise le même mot dans une lettre à Hooker en date du 19 novembre de la même année : *Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 6997. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-6997> [consultée le 19/02/2019] : « Besides her enormously long & blasphemous preface to 1st Edit, she has added a 2^d Preface, abusing me like a pick-pocket for pangenesis, which of course has no relation to the Origin. »

64 Lettre du 23 avril 1867 à Darwin : *Darwin Correspondence Project*. Lettre n° 5512. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-5512> [consultée le 19/02/2019]. Une étude récente sur la traduction en français de l'œuvre du très darwinien Thomas H. Huxley, dont nous avons parlé plus haut, montre qu'elle n'a pas du tout connu les mêmes avanies que celle de Darwin. Huxley remercie même généralement ses traducteurs dans ses préfaces (voir Jean-Charles Geslot : L'édition française à l'heure de la science anglaise dans la deuxième moitié du XIX^e siècle : Thomas Henry Huxley. In : *Philosophia Scientiæ* 22, 1 (2018), p. 63–80).

Bibliographie

- Annals of Science* 73, 2 (2016) (numéro spécial intitulé *Translating and Translations in the History of Science*).
- Banks, David : Diachronic Aspects of ESP [*English for Specific Purposes*]. In : *ASp : la revue du GERAS* 69 (2016), p. 97–112.
- Blanckaert, Claude : « Les bas-fonds de la science française ». Clémence Royer, l'origine de l'Homme et le darwinisme social. In : *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, Nouvelle série 3, 1–2 (1991), p. 115–130.
- Bree, Charles Robert : *An Exposition of Fallacies in the Hypothesis of Mr. Darwin*. Londres : Longmans, Green and Co 1872, p. 395–412.
- Claparède, Édouard : M. Darwin et sa théorie de la formation des espèces. In : *Revue germanique française et étrangère* 16 (juillet–août 1861), p. 523–559 ; 17 (septembre–octobre 1861), p. 232–263.
- Conry, Yvette : *L'Introduction du darwinisme en France au XIX^e siècle*. Paris : Vrin 1974.
- Cuvier, Georges : Nature. In : *Dictionnaire des sciences naturelles [...]*. Paris : Levrault/Le Normant 1816–1830, t. XXXIV, p. 261–268.
- Darwin, Charles : *De l'origine des espèces*. Traduit par Clémence Royer. Paris : Guillaumin et Cie/Victor Masson et fils 1862.
- Darwin, Charles : *La Vie d'un naturaliste à l'époque victorienne*. Traduit par Jean-Michel Goux. Paris : Belin 1987 [version originale anglaise : 1958].
- Darwin Correspondence Project*. URL : <http://www.darwinproject.ac.uk>.
- Duris, Pascal (éd.) : *Traduire la science. Hier et aujourd'hui*. Pessac : Publications de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine 2008.
- Duris, Pascal : L'introuvable révolution scientifique. Francesco Redi et la génération spontanée. In : *Annals of Science* 67, 4 (2010), p. 431–455.
- Farley, John : The Initial Reactions of French Biologists to Darwin's *Origin of Species*. In : *Journal of the History of Biology* 7, 2 (1974), p. 275–300.
- Flourens, Pierre : *De l'origine des espèces, ou des lois du progrès chez les êtres organisés*, par Ch. Darwin. In : *Journal des savants*, octobre 1863, p. 622–629 ; novembre 1863, p. 697–704 ; décembre 1863, p. 782–789.
- Flourens, Pierre : *Examen du livre de M. Darwin sur l'origine des espèces*. Paris : Garnier Frères 1864.
- Geslot, Jean-Charles : L'édition française à l'heure de la science anglaise dans la deuxième moitié du XIX^e siècle : Thomas Henry Huxley. In : *Philosophia Scientiæ* 22, 1 (2018), p. 63–80.
- Gillispie, Charles Coulston (éd.) : *Dictionary of Scientific Biography*. New York : Charles Scribner's Sons 1981.
- Harvey, Joy : *“Almost a Man of Genius”. Clémence Royer, Feminism, and Nineteenth-Century Science*. New Brunswick/Londres : Rutgers University Press 1997.
- Hoquet, Thierry : *Darwin contre Darwin. Comment lire L'Origine des espèces ?* Paris : Seuil 2009.
- [Huxley, Thomas H. :] Criticisms on “The Origin of Species”. In : *The Natural History Review. A Quarterly Journal of Biological Science* 16 (octobre 1864), p. 566–580.
- Lamarck, Jean-Baptiste : *Hydrogéologie*. Paris : Agasse/Maillard an X (1801–1802).

- Letourneau, Charles : Clémence Royer. – Discours prononcé par M. Ch. Letourneau, au nom de la Société d'anthropologie, au banquet offert le 10 mars 1897 à M^{me} Clémence Royer. In : *Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris* 7, 1 (1897), p. 124–126.
- Miles, Sara Joan : Clémence Royer et *De l'Origine des espèces* : traductrice ou traîtresse ? In : *Revue de synthèse*, IV^e Série 1 (1989), p. 61–83.
- Roussel, Nelly : Clémence Royer. In : *La libre pensée internationale*, 16 mars 1912.
- Royer, Clémence : Préface du traducteur. In : Charles Darwin : *De l'origine des espèces*. Paris : Guillaumin et Cie/Victor Masson et fils 1862, p. V–LXIV.
- Tort, Patrick (éd.) : *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*. Paris : PUF 1996.
- Vandaele, Sylvie : La recherche traductologique dans les domaines de spécialité : un nouveau tournant. In : *Meta* 60, 2 (2015), p. 209–237.
- Wanlin, Nicolas : La poétique évolutionniste, de Darwin et Haeckel à Sully Prudhomme et René Ghil. In : *Romantisme. Revue du XIX^e siècle* 154, 4 (2011), p. 91–104.

Gisèle Séginger

Transmission ou trahison ? La circulation triangulaire des savoirs du vivant (Michelet, Flaubert, Zola)

Les écrivains de la seconde moitié du XIX^e siècle, souvent fascinés par la science de leur époque, utilisent des savoirs soit pour donner une vraisemblance épistémologique à leur fiction (les savoirs médicaux et psychiatriques expliquent par exemple les comportements des personnages), soit parce qu'ils cherchent de nouveaux sujets fictionnels ou une nouvelle forme de merveilleux (comme dans le cas du roman d'anticipation puis de la science-fiction). Bien qu'elle soit souvent infidèle aux connaissances empruntées, la littérature transmet néanmoins des savoirs et transmet plus largement un goût de la science qui encourage par ailleurs la production d'une vulgarisation scientifique,¹ dont l'essor est caractéristique du XIX^e siècle.² Enfin – et c'est ce point qui retiendra mon attention –, à une époque où la biologie se constitue comme science, la littérature utilise souvent les savoirs du vivant afin d'élaborer des conceptions du monde, du temps, afin aussi de donner un sens laïque au monde et à l'histoire avec pour objectif de concurrencer la religion. Pour ce faire, les écrivains procèdent souvent par condensation de savoirs multiples, voire incompatibles, et cela soit parce qu'ils n'ont qu'une

1 Louis Figuier est l'un des plus célèbres et, dans la seconde moitié du siècle il contribua, avec ses diverses collections (*Tableau de la nature*, *Les Merveilles de la science*, *Les Mystères de la science*, *Les Merveilles de l'industrie*...) à une diffusion populaire de la science, tandis que des romanciers (Jules Verne, Camille Flammarion...) utilisaient la fiction et le roman afin de soutenir l'engouement croissant pour les sciences. De nombreux récits de vulgarisation scientifique, spécifiquement destinés aux jeunes, et qui prennent, à certains moments, la forme d'une leçon de choses sont publiés ; l'exemple le plus célèbre étant *L'Histoire d'une bouchée de pain, lettres à une petite fille sur nos organes et nos fonctions* de Jean Macé (1861), rééditée de nombreuses fois.

2 Voir Bruno Bégout (éd.) : *La Science pour tous : sur la vulgarisation scientifique en France de 1850 à 1914*, Paris : Bibliothèque du Conservatoire National des Arts et Métiers 1990 ; Christophe Garrabet : *Raconter les savoirs. Les récits de vulgarisation scientifique dans la seconde moitié du XIX^e siècle*. In : Laurence Dahan-Gaida/Christine Maillard/Gisèle Séginger/Laurence Talairach-Vielmas (éds.) : *Penser le vivant*. Paris : Éditions de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme 2017, p. 289–307.

Gisèle Séginger, Université Paris-Est Marne-la-Vallée – Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris – Institut universitaire de France – ANR/DFG Biographes

connaissance approximative ou de seconde main des travaux scientifiques, soit parce qu'ils n'hésitent pas à les déformer à des fins philosophiques, religieuses, politiques ou encore esthétiques. Si on laisse de côté l'exactitude scientifique pour étudier plutôt les raisons et les effets de cette manipulation des savoirs, la question de la transmission peut alors être abordée sous un jour différent : les savoirs transformés par la littérature peuvent exercer une action importante, en dépit de la trahison par rapport aux connaissances scientifiques ou même grâce à cette trahison. S'il y a déperdition en termes de connaissance, la transmission peut avoir néanmoins un impact fort, une véritable action sur un autre plan.

J'ai choisi de puiser mes exemples dans l'œuvre de trois écrivains qui ont participé à la formation d'une culture laïque sous-tendue par des conceptions biologiques. Ce sont aussi trois écrivains qui ont laissé des manuscrits. Ce qui m'intéresse, en effet, c'est de voir comment à l'étape préparatoire s'opère la fusion des savoirs, parfois la collision des modèles de pensée, puis la condensation d'idées différentes voire divergentes. En effet, lorsqu'un écrivain s'acharne à fusionner ce qui ne devrait pas pouvoir l'être, c'est généralement le signe que les enjeux sont importants et que la volonté de transmission est forte : il s'agit d'assurer la meilleure réception possible à la représentation, qui pour cette raison doit faire signe vers des modèles de pensée et des idées déjà reconnus. *L'effet de reconnaissance* ainsi suscité chez le lecteur contribue à emporter son adhésion en lui donnant le sentiment que les idées proposées ont une certaine évidence, un fondement déjà assuré. C'est pourquoi la transmission vise souvent davantage *l'effet de reconnaissance* que l'exactitude proprement dite.

1 Transmission ou déconstruction des savoirs biologiques ? Le cas de *La Tentation de saint Antoine* de Flaubert

Flaubert transforme la légende chrétienne en une vaste histoire des représentations religieuses : des hérésiarques des premiers siècles, des dieux païens assaillent saint Antoine dans ses hallucinations nocturnes afin d'ébranler sa foi. Flaubert écrit trois versions de cette œuvre entre 1849 et 1874. Dans les deux premières, le texte se termine par le triomphe du Diable, du néant. À la fin de l'œuvre de 1874, au contraire, après l'apparition d'animaux

fantastiques (comme dans les versions antérieures et dans la légende) apparaissent des fonds marins et des animaux réels. Tout cela tourbillonne ; les plantes, animaux, minéraux se confondent dans une unité dynamique :

Les végétaux maintenant ne se distinguent plus des animaux. Des polypiers, qui ont l'air de sycomores, portent des bras sur leurs branches. Antoine croit voir une chenille entre deux feuilles ; c'est un papillon qui s'envole. Il va pour marcher sur un galet ; une sauteuse grise bondit. Des insectes, pareils à des pétales de roses, garnissent un arbuste ; des débris d'éphémères font sur le sol une couche neigeuse.

Et puis les plantes se confondent avec les pierres. Des cailloux ressemblent à des cerveaux, des stalactites à des mamelles, des fleurs de fer à des tapisseries ornées de figures.

Dans des fragments de glace, il distingue des efflorescences, des empreintes de buissons et de coquilles – à ne savoir si ce sont les empreintes de ces choses-là, ou ces choses elles-mêmes. Des diamants brillent comme des yeux, des minéraux palpitent.

Et il n'a plus peur !

Il se couche à plat ventre, s'appuie sur les deux coudes ; et retenant son haleine, il regarde.

Des insectes n'ayant plus d'estomac continuent à manger ; des fougères desséchées se remettent à fleurir ; des membres qui manquaient repoussent.³

Succède immédiatement la vision d'une génération spontanée. Antoine voit l'origine de la vie sous une forme microscopique. Ce sont des sortes de têtes d'épingle munies de cils qui vibrent :

Enfin, il aperçoit de petites masses globuleuses, grosses comme des têtes d'épingles et garnies de cils tout autour. Une vibration les agite.

ANTOINE délirant :

Ô bonheur ! bonheur ! j'ai vu naître la vie, j'ai vu le mouvement commencer. Le sang de mes veines bat si fort qu'il va les rompre. J'ai envie de voler, de nager, d'aboyer, de beugler, de hurler. Je voudrais [...] me blottir sur toutes les formes, pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière, – être la matière !

Le jour enfin paraît ; et comme les rideaux d'un tabernacle qu'on relève, des nuages d'or en s'enroulant à larges volutes découvrent le ciel.

*Tout au milieu, et dans le disque même du soleil, rayonne la face de Jésus-Christ.*⁴

Flaubert a élaboré le nouveau dénouement en mêlant la génération spontanée (une théorie de l'Antiquité, encore défendue par Félix Pouchet contre Pasteur), les théories moléculaires de l'époque classique, les théories cellulaires du XIX^e siècle,

³ Gustave Flaubert : *La Tentation de saint Antoine*. Version de 1874. Édité par Claudine Gothot-Mersch. Paris : Gallimard 1983, p. 236.

⁴ *Ibid.*, p. 227.

que certains folios manuscrits nous aident à identifier. Ils en gardent en effet la trace, avec des mots comme « cellule », « molécule », « monère ».⁵

Sur un premier plan, Flaubert prévoit d'abord de faire succomber saint Antoine dans un désir matérialiste : « voudrait être le grain de la matière », « il va définitivement succomber ».⁶ Mais sur le folio suivant, on trouve la mention d'un livre de Quinet *La Création* (1870), un ouvrage inspiré par l'histoire de la nature et la biologie évolutive, par Lamarck et par Darwin. Aussitôt il a l'idée d'un tout autre dénouement, un dénouement scientifique qui n'a plus rien à voir avec la légende de saint Antoine :

Les Bêtes fantastiques

(voir Quinet. *La Création* t. 1^{er} 38–39)

après le sphinx α la Chimère, les animaux antédiluviens, informes
et peu à peu arriver, par une série de monstruosité (symboliques)
à la cellule vivante, à l'Être, à la matière.

Aussi St Ant. a remonté l'échelle, – il atteint à ce qui
est primitivement, éternellement.⁷

Antoine remonte l'échelle des êtres jusqu'à la « cellule vivante ». Notons le pléonasme, puis l'hésitation entre la théorie cellulaire, une pensée ontologique et un matérialisme : « arriver [...] à la cellule vivante, à l'Être, à la matière ». Seul le mot « Dieu » est absent de cette liste hétéroclite. On voit donc l'importance de la lecture du livre de Quinet, aux accents évolutionnistes, *La Création*, dans la transformation de l'œuvre, initialement nihiliste. C'est sous la mention de cet ouvrage que Flaubert jette ses premières notes sur la remontée d'Antoine vers l'origine de la vie.

L'expression « cellule vivante » nous indique que Flaubert est informé des théories cellulaires, probablement par son ami le docteur Charles Robin,⁸ car on ne trouve nulle part, ni dans la correspondance, ni dans les carnets de travail, ni dans les dossiers de notes et les manuscrits (avant *Bouvard et Pécuchet*) de références à des ouvrages sur la cellule. Mais Charles Robin a été en France un opposant aux théories cellulaires des biologistes allemands, Theodor Schwann puis Rudolf Virchow qui faisaient de la cellule l'unité élémentaire du vivant. On peut imaginer que Flaubert ne portait pas non plus dans son cœur Virchow qui

⁵ Manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de France, N.a.fr. 23671, f° 78 v° et f° 226.

⁶ N.a.fr. 23671, f° 106.

⁷ N.a.fr. 23671 f° 78 v°.

⁸ Marion Thomas : Notice « Robin ». In : Gisèle Séginger (éd.) : *Dictionnaire Flaubert*. Paris : Honoré Champion 2017.

affirmait qu'une cellule ne pouvait naître que d'une autre cellule, invalidant ainsi la théorie de la génération spontanée de Félix-Archimède Pouchet, que Flaubert apprécie, sans doute parce qu'elle permet à ses yeux de faire l'économie de Dieu.⁹

Sur le folio suivant, Flaubert remplace la cellule par un micro-organisme, dont Ernst Haeckel, un évolutionniste allemand, a fait la découverte: « *le monère* petites masses gélatineuses, de la grosseur d'une tête d'épingle. Délire d'Antoine de voir la vie naître – de voir le monère remuer ». ¹⁰ *L'Histoire de la création des êtres organisés, d'après les lois naturelles* de Haeckel ne sera traduit et lu par Flaubert qu'en 1874, après l'achèvement de son œuvre. Mais soit Flaubert en a entendu parler par son ami Charles Robin (l'un des fondateurs de la Société de biologie) ou par le naturaliste Félix-Archimède Pouchet, son ancien professeur, soit il a lu Charles Martins qui évoque les micro-organismes découverts par Haeckel dans un article de 1871,¹¹ avec une image proche de celle de *La Tentation* : les monères « se présentent sous la forme gélatineuse de la grosseur d'une tête d'épingle. [...] Ces masses sont composées uniquement d'albumine sans aucune enveloppe et sans aucune trace d'organisation intérieure. »¹²

Après une série de brouillons et d'hésitations Flaubert fait disparaître finalement tout le vocabulaire scientifique anachronique (« molécule », « cellule », « monère »), et il choisit le mot le plus courant : le mot « vie », parce qu'il est polysémique et permet de faire signe vers diverses conceptions scientifiques et philosophiques, du vitalisme à la biologie, de la génération spontanée à l'évolutionnisme. Il conserve aussi le mot « atome » très courant depuis l'Antiquité, et qui était également un mot lié au matérialisme vitaliste du XVIII^e siècle, tel qu'on peut le voir par exemple chez Sade (que Flaubert a beaucoup lu) ou dans *Le Rêve de d'Alembert* de Diderot.

Dernier rebondissement dans l'histoire de ce texte : tardivement alors que l'œuvre est tout à fait achevée et recopiée par un copiste, Flaubert revient une ultime fois sur le dénouement pour faire apparaître dans le ciel Jésus-Christ au milieu d'un soleil rayonnant, dont la forme répond à celle des têtes d'épingles munies de cils. Antoine retrouve la sérénité entre ces deux visions plastiquement

⁹ Voir la lettre à Ernest Feydeau du 5 août 1860. Pasteur a attaqué la génération spontanée en soulignant ce qu'elle comportait de matérialisme (conférence présentée en 1864 à la Sorbonne devant le Tout-Paris), alors que Pouchet n'était pas athée mais protestant et voyait toujours dans la vitalité de la nature une preuve de l'action constante de Dieu.

¹⁰ N.a.fr. 23671, f° 226, plan.

¹¹ La création du monde organisé d'après les naturalistes anglais et allemands de la nouvelle école. In : *Revue des Deux Mondes* 96, 4 (1871), p. 764–787.

¹² *Ibid.*, p. 769. Martins donne le genre masculin à « monère » comme Flaubert.

similaires, l'une philosophico-scientifique et l'autre religieuse, et il se remet en prière. Les théologiens de Strasbourg ont été enthousiasmés par ce dénouement, Flaubert en rit dans sa correspondance (lettre à G. Sand du 1^{er} mai 1874), car il avait conçu un dénouement pour le moins ambigu, mais qui correspond bien à ses principes esthétiques : une œuvre d'art ne doit pas conclure.

Le dénouement de *La Tentation* doit aussi quelque chose à Michelet, qui est très attiré comme Flaubert par la thèse de l'hétérogénéité de Félix-Archimède Pouchet. L'historien a publié en 1861 *La Mer*, qui suscita la colère de Pasteur, pendant sa querelle avec Félix Pouchet, en 1864, parce que la littérature a une efficacité dans la transmission des idées contre laquelle la vérité scientifique a parfois du mal à lutter. Quoi qu'il en soit Flaubert, qui est à la fois un ami de Pouchet et de Michelet, imagine une génération spontanée au fond de la mer, totalement absente des textes de 1849 et 1856. Sans doute s'est-il souvenu des discussions sur la génération spontanée et *La Mer*, en juin 1860,¹³ au moment où il dîne chez Félix Pouchet avec l'historien qui est de passage à Rouen pour se rendre sur la côte normande. Mais Antoine voit la génération spontanée au plus fort de son délire et le savoir biologique est compromis dans le dénouement ironique : le face à face entre les têtes d'épingle et la tête de Jésus-Christ.

Si Flaubert admire l'historien, la puissance de ses vues (en particulier dans le domaine historique), il ne partage pas toujours une idéologie du progrès que Michelet a voulu asseoir sur les sciences du vivant en composant des sortes d'essais poétiques sur la nature et son histoire (1856–1868). Flaubert fait de la génération spontanée – qu'il admire pourtant dans sa correspondance – la dernière tentation d'Antoine, parce qu'il a bien perçu le caractère *religieux* que peuvent prendre certains savoirs, versant dans la croyance comme on le verra encore dans *Bouvard et Pécuchet*. Il est d'ailleurs parfois agacé par les accents religieux de son ancien professeur et il ne partage pas l'idéologie progressiste de Michelet qui cherche à ressourcer son espoir politique mis à mal sous l'Empire dans la science. Il ne partage pas non plus son désir de fonder sur les savoirs une nouvelle mythologie laïque et républicaine.

Évoqués plus que transmis, rendus ambigus par l'effacement des termes scientifiques et des structures argumentatives, par la conversion du discursif en image, chez Flaubert les savoirs sont transmutés plus que transmis et presque méconnaissables. Mais, ce qui fait l'intérêt de cette métamorphose

¹³ Michelet nous indique que le dîner a eu lieu le 8 juin ; voir Jules Michelet : *Journal*. Paris : Gallimard 1962, t. II, p. 326. Une lettre de Pouchet à Michelet (conservée dans le Fonds Michelet de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris), dans les jours qui suivirent, nous apprend que la conversation a roulé sur la génération spontanée.

par le travail d'une écriture qui vise à l'indécidabilité,¹⁴ c'est la dimension à la fois *critique* et *poétique* de la vision littéraire ainsi créée. Le scepticisme qui se dégage du montage critique des savoirs charge en fait les images d'une puissance visuelle accrue. Les images synthétisent les savoirs si bien que la visualité flaubertienne y gagne une épaisseur, une puissance poétique, une présence et une étrangeté en même temps. C'est bien sûr ce rapport paradoxal aux savoirs biologiques qui retiendra l'attention de Redon, lorsqu'il décidera d'illustrer *La Tentation de saint Antoine* de Flaubert dans les années 1880, car il est lui-même très sensible à la puissance visuelle qui peut se dégager des nouveaux savoirs biologiques, de l'infiniment petit, du grouillement que la biologie semble suggérer dans la matière du vivant. La manipulation flaubertienne des savoirs ne transmet en définitive ni des connaissances ni inversement l'idée d'une faillite de la science (que proclamera pour sa part Brunetière en 1895),¹⁵ mais une fascination, un désir d'images, un goût renouvelé du mystère – sans transcendance.

2 Michelet : la transmission des valeurs

C'est en luttant pour sa part à la fois contre le scepticisme et contre le christianisme que Michelet a écrit *La Mer*, œuvre vitaliste qui adopte la perspective transformiste, dont le fondateur, Lamarck, est salué dans le texte comme le « génie des métamorphoses ». Michelet reprend la notion lamarckienne d'effort, mais chez le naturaliste (dans la *Philosophie zoologique* de 1809), elle était métaphorique et désignait le mouvement de complexification des êtres sans impliquer aucune volonté, aucune conscience à l'œuvre au sein de la nature. Michelet au contraire prend la métaphore au pied de la lettre et voilà la nature moralisée et animée par une volonté d'amélioration, par une véritable aspiration morale vers un mieux.

Pourquoi cette reprise et en même temps cette trahison de Lamarck ?¹⁶ Michelet veut fonder une religion de la vie, remplacer Dieu par la vie. Ce sont moins des connaissances, ou même des savoirs vulgarisés qu'il cherche donc à transmettre (bien qu'il multiplie les notes savantes à la fin de *La Mer* et qu'il ait

¹⁴ Voir Pierre-Marc de Biasi : Flaubert et la poétique du non-finito. In : Louis Hay (éd.) : *Le Manuscrit inachevé*. Paris : Éditions du CNRS 1986, p. 45–73.

¹⁵ Dans un article retentissant, intitulé « Après une visite au Vatican » et publié dans la *Revue des Deux Mondes* 127, 1 (1895), p. 97–118, dont Brunetière était alors le directeur.

¹⁶ Sur Michelet et Lamarck, voir Gisèle Séginger : Michelet and *La Mer*: Biology and the Philosophy of History. In : Niklas Bender/Gisèle Séginger (éds.) : *Biological Time, Historical Time*. Leyde : Brill 2019, p. 343–358.

fait de nombreuses lectures scientifiques) mais plutôt des valeurs. L'objectif de la transmission dans ce cas change de plan : de la science Michelet glisse à la morale, à la religion, à la politique en même temps car il est convaincu que pour assurer le succès futur des idées républicaines il faut proposer au peuple de nouvelles légendes (à la place de celles du christianisme) fondées sur la science et la nature. L'enjeu de la transmission est alors politique et la transmission vise un lectorat très large, ce qui explique le choix d'une écriture simple, à la fois lyrique, poétique et légendaire, malgré un étayage scientifique qui apparaît dans le texte pour lui assurer son autorité (la connaissance scientifique se substituant à la Révélation). Le bien étant redéfini comme ce qui favorise le dynamisme de la vie, la morale est naturalisée et la fécondité supplante la charité. Dans ses manuscrits et dans son *Journal*, Michelet accompagne alors ses réflexions sur la fécondité de la mer, sur la génération spontanée permanente, de rêveries sur la sexualité, sur la Femme, sur son amour charnel pour sa propre compagne. L'un des chapitres de *La Mer* est intitulé « Fécondité ». Dans les manuscrits, les notes et les rêveries abondantes sur le mucus de la mer et son rapport au mucus vaginal montrent bien comment Michelet construit dans un premier temps une représentation puissamment érotisée de la mer, évoquée comme une sorte de matrice d'où sortent les êtres et la vie : une Origine du monde.

Michelet utilise les travaux de Charles Robin sur les organes génitaux de la femme, ceux de Schleiden sur la cellule dans le domaine de la botanique.¹⁷ Mais dans les deux cas, il ne s'agit pas de l'eau de mer. Michelet opère donc une transposition, en glissant du mucus génital, des spermatozoïdes et des cellules de Schleiden aux micro-organismes aquatiques qui constituent, selon lui, le mucus marin. Dans le manuscrit de *La Mer*, il écrit que « les flots sont peuplés d'infusoires »,¹⁸ c'est-à-dire peuplés de ces micro-organismes que Pouchet croit voir naître spontanément dans ses expériences. Un autre élément encore facilite la fusion du mucus et des infusoires : Michelet a trouvé (mais à propos des mers chaudes et non de l'Atlantique dont il est question dans *La Mer*) qu'il existe des micro-organismes fluorescents. Il note dans le manuscrit de *La Mer* : « Là pululent des animalcules lumineux ».¹⁹ Cette remarque est le point de départ d'une extrapolation qui produit – par transformation de la lumière en blancheur – l'idée de la mer de lait à laquelle Michelet consacre tout un chapitre dans le texte achevé. La fécondité est alors tout à fait au premier plan de *La Mer*. Elle prend

¹⁷ Cité dans le manuscrit de *La Mer*, conservé à la BHVP, t. I, f° 293.

¹⁸ *Ibid.*, f° 103.

¹⁹ *Ibid.*

une valeur à la fois politique et morale lorsque Michelet indique que les requins, ces grands féodaux de l'Océan, sont condamnés à terme parce qu'ils ne peuvent pas engendrer une descendance abondante, comme si la Vie avait rendu un jugement contre eux. Inversement, ces figures du peuple ouvrier que sont les polypes, discrets et travailleurs, ont une vitalité exubérante, une facilité de reproduction. Ainsi l'infiniment petit produit l'infiniment grand : les îles coralliennes, les continents. Michelet promeut un temps long, qui inflige un démenti aux destructions et régressions du temps convulsif des tempêtes et des révolutions. On comprend que parmi les savoirs disponibles Michelet ait préféré ceux du transformisme lamarckien aux cataclysmes géologiques de Cuvier. Ou encore les savoirs empruntés au géologue Lyell (autre promoteur du temps long), et au Darwin des travaux sur les îles coralliennes (publiés entre 1839 et 1844, c'est-à-dire antérieurs à la publication du livre *De l'origine des espèces*²⁰ qui fera sa célébrité). Dans *La Montagne*, Michelet qui aura alors lu *De l'origine des espèces*, dans sa version française procurée par Clémence Royer, associera les deux savants à ce qu'il appelle le « parti de la paix ». Il suggère ainsi lui-même le caractère profondément idéologique des savoirs de la nature qu'il utilise, même lorsque cette dimension n'est pas explicitée. Michelet est bien conscient que les débats scientifiques dans le champ de la biologie ont une portée qui dépasse la sphère scientifique. Leur portée idéologique fait de la transmission une véritable nécessité, une urgence et une forme d'action. La transmission des savoirs est pour l'exilé de l'intérieur une forme de résistance, une véritable lutte politique. L'historien – qui a réfléchi sur l'avortement de 1789 et qui ne cesse de tonner contre le « parti prêtre » – est en effet convaincu que les révolutions se gagnent par un travail en profondeur, par la révolution de l'imaginaire plus que par la violence des armes. Telle est la tâche de l'historien qui promeut les savoirs biologiques afin de renverser le régime des valeurs chrétiennes. Contrairement à la vulgarisation scientifique proprement dite, ce sont donc des savoirs souvent déjà filtrés par les débats et la circulation culturelle – la génération spontanée en est bien l'exemple – qui attirent l'attention de Michelet et l'écriture les transmute afin de les mettre au service d'un projet qui est moins de l'ordre de la connaissance que de la conversion aux idées républicaines. Contrairement à Flaubert qui utilise la biologie pour opposer ce qu'il appelle « l'évolution perpétuelle » à la volonté de savoir (lettre à Mlle Leroyer de Chantepie du 18 mai 1857), Michelet détourne les savoirs biologiques et affecte une *mission* à ses œuvres sur la nature.

²⁰ C'est ce Darwin qui est explicitement évoqué dans *La Mer* (Jules Michelet : *La Mer*. Paris : Librairie L. Hachette 1861, p. 139).

3 Zola : un lyrisme vitaliste en marge des savoirs biologiques

Zola se souviendra de *La Mer* et de son chapitre « Fécondité » lorsque lui-même préparera le plan de son dernier cycle, *Les Quatre Évangiles*, dont le premier volume sera intitulé *Fécondité*. Déjà, à la fin des *Rougon-Macquart*, las de la logique négative de l'hérédité, Zola avait choisi de terminer son cycle par une note plus positive et même critique à l'égard du pessimisme qui avait prévalu dans la quasi-totalité du cycle, malgré l'exception notable du dénouement presque utopique d'*Au bonheur des dames*. Dans *Le Docteur Pascal*, Zola renie presque la loi tragique de la transmission héréditaire, allant le plus souvent dans le sens du pire, dans le sens d'une dégénérescence, alors que le *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux* du docteur Lucas (deux volumes parus en 1847 et 1850), sur lequel Zola a pris des notes abondantes, à la fin de 1868, avant de lancer la rédaction du cycle,²¹ souligne surtout une complexité du fonctionnement de l'hérédité qui peut sauter une génération et même dans le cas de transmission d'une maladie l'hérédité peut rester latente, si les conditions ne se prêtent pas à son développement. Avant *Le Docteur Pascal*, Zola donne un caractère beaucoup plus régulier et déterministe au fonctionnement de l'hérédité, et l'idée de dégénérescence est vraiment au premier plan. Pourtant les notes qu'il a prises sur l'ouvrage de Lucas montrent une attention à la complexité du mécanisme et des influences (le climat ayant un rôle) et ses commentaires ou notes de régie laissent percevoir comme une hésitation entre l'idée de pousser l'hérédité « vers le mal »²² et l'idée de souligner les paradoxes de l'hérédité (« Les enfants supérieurs naissent généralement de parents simples et vice versa »)²³ ou de limiter ses manifestations les plus violentes (« Il faut qu'il y ait dans mon œuvre des maladies héréditaires, tuant deux ou trois de mes personnages »).²⁴

Si la dégénérescence n'est pas aussi automatique chez Lucas que dans le cycle de Zola, il faut toutefois signaler que l'idée d'une telle dégradation se développe par ailleurs, dans d'autres ouvrages, dont le *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine* de Morel (1857) et *La*

²¹ Ces notes manuscrites ont été transcrites par Henri Mitterand, et publiées à la fin du tome V des *Rougon-Macquart* (Paris : Gallimard 1967, p. 1692-1728).

²² L'expression est de Zola (*ibid.*, p. 1725).

²³ *Ibid.*, p. 1723.

²⁴ C'est Zola qui souligne (*ibid.*, p. 1728).

Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire de Moreau de Tours (1859). Aussi l'historien Alfred Maury publie-t-il en 1860 un article de synthèse sur tous ces ouvrages : « Les dégénérescences de l'espèce humaine ».²⁵ L'idée de dégénérescence – abordée aussi bien du point de vue physiologique que psychologique – a donc déjà bien circulé lorsqu'en 1868 Zola se lance dans la préparation du cycle. Entre 1864 et 1866, son poste à la librairie Louis Hachette, qui publie des philosophes positivistes et de la vulgarisation scientifique, l'a éloigné de son romantisme des années de jeunesse. De surcroît, son républicanisme et sa volonté de montrer les dessous du Second Empire l'orientent vers une réinterprétation de Lucas et de l'hérédité résolument négative, déterministe, voire systématique. Représenter la dynamique sociale requiert le recours à un autre modèle scientifique : celui de l'énergie qui se consume. À l'époque de la mécanisation et des machines à vapeur, Zola n'avait pas besoin de faire des recherches approfondies sur la thermodynamique pour avoir l'idée qu'il esquisse dans ses plans préparatoires : « L'Empire a déchaîné les appétits et les ambitions. Orgie d'appétits et d'ambition. Soif de jouir, et de jouir par la pensée surmenée, et par le corps surmené. [...] Fatigue et chute : la famille brûlera comme une matière se dévorant elle-même, elle s'épuisera presque dans une génération parce qu'elle vivra trop vite. »²⁶ Ainsi l'écriture zolienne condense les savoirs biologiques de l'hérédité et les savoirs sur l'énergie (la physique thermodynamique), ce qui explique l'infléchissement des lois de l'hérédité dans le sens d'une déperdition à tous les coups (entropie), qui est comme automatique. C'est cela qui fait l'étrangeté de l'hérédité zolienne et le retour d'une perspective tragique, bien que moderne, et totalement matérialiste. La transmission des savoirs par la fiction n'est donc pas un processus linéaire de dérivation. Elle procède souvent – on le voit avec Zola – comme le travail du rêve (décrit au seuil du xx^e siècle par Freud) dont l'un des procédés majeurs est la condensation d'images et d'idées hétérogènes. Zola articule le savoir médical de l'hérédité à une interprétation métaphorique de la société du Second Empire, représentée comme une machine à vapeur dysfonctionnant. La société du Second Empire – dont la famille des Rougon-Macquart est un modèle réduit – est animée par « l'effort de l'élan moderne » qui retombe à cause des « convulsions de l'enfantement d'un monde »,²⁷ – métaphore physiologique du temps historique. On voit donc comment la physiologie et la thermodynamique s'allient dans une pensée de l'hérédité et du temps

²⁵ *Revue des Deux Mondes* 25, 1 (1860), p. 75–101.

²⁶ Notes sur la marche générale de l'œuvre, transcrites dans le tome V des *Rougon-Macquart* (p. 1738–1741).

²⁷ *Ibid.*, p. 1739.

historique représentés sous la forme d'une machine à vapeur détraquée par un mauvais rendement énergétique.

Zola crée une image hybride de machine vivante pour représenter à la fois la société et la famille des *Rougon-Macquart*, toutes deux animées par un dangereux excès d'énergie qui les détruit. Dès lors, Zola fusionne la transmission héréditaire et la thermodynamique en produisant une invraisemblable logique de l'entropie par explosion pour représenter la famille des Rougon-Macquart dans ses notes préparatoires de 1868 : « une famille qui s'élance vers les biens prochains, et qui roule détraquée par son élan lui-même ».²⁸ Il imagine une sorte de réaction atomique en chaîne avant la lettre comme on le verra aussi avec la machine à vapeur de *La Bête humaine*, poursuivant sa course folle vers les champs de bataille, sans mécanicien ni chauffeur, sans approvisionnement énergétique, dans un mouvement de plus en plus emballé, qui n'a que la mort pour but.

Arrivé à la fin du cycle, au bout d'une vingtaine de romans, Zola éprouve le besoin de réactualiser son savoir sur l'hérédité parce qu'il veut mettre en scène dans son dernier roman le docteur Pascal, qui étudie l'arbre généalogique de sa propre famille et les lois de l'hérédité. Il demande à son ami Georges Pouchet (le fils de l'hétérogéniste) de lui faire une petite synthèse sur les lois de l'hérédité. Ces notes qu'il conserve dans le dossier préparatoire du roman indiquent que l'hérédité est plus complexe que ce qu'il a montré jusque-là, et que les traits transmis par hérédité disparaissent souvent très vite, dès la seconde génération. Zola lit aussi un article de Voguë sur le credo sceptique de Renan et il prend des notes, versées également au dossier préparatoire du roman : l'idée d'« inconnaissable » – chère à Spencer et à Flaubert aussi dont Renan était l'ami – s'en dégage : « Il est toujours un point que nous ne connaissons pas », note alors Zola.²⁹ Dans le plan du roman, il indique une idée centrale pour son dernier chapitre : « l'éternité de la vie ».³⁰ Et le résumé qu'il esquisse de ce chapitre se termine par les mots : « À l'enfant inconnu », la mort du docteur Pascal étant suivie par la naissance de son fils dont accouche Clotilde, une figure de la fécondité qui triomphe, dans le roman, de la sécheresse de la science. Zola insère alors dans son roman un hymne lyrique à la vie inconnaissable, mais puissante et magnifique, qui semble démentir en définitive la logique entropique du reste du cycle.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Cité dans l'étude en annexe du *Docteur Pascal*, *ibid.*, p. 1601.

³⁰ *Ibid.*, p. 1606.

Le premier roman des *Quatre Évangiles*, le dernier cycle qui prêche des idées natalistes (les républicains vaincront par le nombre et non par la violence), aura pour titre *Fécondité* et on ne peut s'empêcher d'y voir un hommage au républicain Michelet. Ami de Flaubert, fervent admirateur de *L'Éducation sentimentale*, Zola utilise lui aussi des savoirs du vivant, mais il en fait un tout autre usage. Dans la période des *Rougon-Macquart*, la science reconstruit des certitudes matérialistes et positivistes portées par le discours narratif (ce qui n'est jamais le cas chez Flaubert) ; après les *Rougon-Macquart*, regardant par-dessus l'épaule de Flaubert, Zola découvre une forme plus romantique de scepticisme, compatible avec un lyrisme moins impersonnel que celui de Flaubert et porteuse surtout d'un espoir républicain. Le scepticisme que suscite l'idée d'un infini de la vie est donc plutôt une sagesse prudente qu'une négation de tout espoir.

Reniant ses anciens dieux positivistes, Zola semble se tourner comme Michelet vers une appropriation des savoirs biologiques qui leur fait subir une transmutation spirituelle et poétique. À son tour, il contribue à la transmission d'une religion de la vie, dès *Le Docteur Pascal*. La prose naturaliste se transforme en poème en prose, grâce à la révision du savoir de l'hérédité, rendue possible par les notes d'un tiers, un scientifique, Georges Pouchet, qui intervient ainsi directement dans la genèse du roman, et mêle sa plume à celle de l'écrivain dans le dossier préparatoire. Mais sans doute ne s'attendait-il pas au résultat produit : loin d'améliorer l'étayage scientifique du roman naturaliste, les notes du scientifique sont à l'origine de l'élan lyrique – et un tantinet anti-positiviste. L'écrivain s'abandonne dans un mouvement d'adoration de la Vie, exaltant non plus la science mais un merveilleux fondé sur l'infini auquel la science se confrontera indéfiniment.

Si j'ai commencé par aborder Flaubert – sans respecter l'ordre chronologique des œuvres – c'est qu'il est comme la pointe du triangle, fréquentant à la fois Michelet et Zola, le premier qu'il admire même s'il ne partage ni sa position idéologique, ni son épistémologie trop entachée de lyrisme ; le second qui l'admire sans embrasser ses principes et qui finit par se tourner plutôt, contre toute attente, vers des idées entachées d'un vieux romantisme dont il avait voulu se défaire. Du point de vue logique les trois écrivains représentent les étapes d'une laïcisation de la pensée par le recours aux savoirs du vivant : le stade du scepticisme radical et de la table rase (Flaubert) qui crée une poésie impersonnelle et étrange de l'infini et de la vie, teintée d'un évolutionnisme peu dogmatique ; le stade (concomitant) du lyrisme républicain qui se ressource dans la nature (Michelet) ; le stade d'un anti-malthusianisme et d'un anti-darwinisme, – stade en définitive d'une religion optimiste de l'humanité qui ne peut que vaincre infailliblement l'oppression et la misère, mais à condition de se vouer à la

fécondité, seul moyen d'abolir la lutte pour l'existence. La pensée laïque peut donc s'appuyer diversement sur les savoirs du vivant, pour brûler tous les dieux (Flaubert) ou pour inventer une autre Bible de l'humanité (Michelet) ou d'autres Évangiles (Zola).

Bibliographie

- Béguet, Bruno (éd.) : *La Science pour tous : sur la vulgarisation scientifique en France de 1850 à 1914*. Paris : Bibliothèque du Conservatoire National des Arts et Métiers 1990.
- Bensaude-Vincent, Bernadette/Rasmussen, Anne (éds.) : *La Science populaire dans la presse et l'édition*. Paris : CNRS éditions 1997.
- Biasi, Pierre-Marc de : Flaubert et la poétique du non-finito. In : Louis Hay (éd.) : *Le Manuscrit inachevé*. Paris : Éditions du CNRS 1986, p. 45–73.
- Brunetière, Ferdinand : Après une visite au Vatican. In : *Revue des Deux Mondes* 127, 1 (1895), p. 97–118.
- Flaubert, Gustave : *La Tentation de saint Antoine*. Version de 1874. Édité par Claudine Gothot-Mersch. Paris : Gallimard 1983.
- Garrabet, Christophe : Raconter les savoirs. Les récits de vulgarisation scientifique dans la seconde moitié du XIX^e siècle. In : Laurence Dahan-Gaida/Christine Maillard/Gisèle Séginger/Laurence Talairach-Vielmas (éds.) : *Penser le vivant*. Paris : Éditions de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme 2017, p. 289–307.
- Haeckel, Ernst : *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* [1866]. Traduit par Charles Letourneau. Paris : C. Reinwald 1874.
- Hohnsbein, Axel : Du *Magasin d'éducation et de récréation* à *La Science illustrée*. Quelles stratégies éditoriales pour la fiction scientifique dans la presse de vulgarisation ? (1864–1905). In : *CONTEXTES* 21 (2018) ; URL : <https://journals.openedition.org/contextes/6669> [consulté le 25/03/2019].
- Jeanneret, Yves : *Écrire la science. Formes et enjeux de la vulgarisation*. Paris : Presses Universitaires de France 1994.
- Macé, Jean : *L'Histoire d'une bouchée de pain, lettres à une petite fille sur nos organes et nos fonctions*. Paris : Hetzel 1861.
- Martins, Charles : La création du monde organisé d'après les naturalistes anglais et allemands de la nouvelle école. In : *Revue des Deux Mondes* 96, 4 (1871), p. 764–787.
- Maury, Alfred : Les dégénérescences de l'espèce humaine. In : *Revue des Deux Mondes* 25, 1 (1860), p. 75–101.
- Michelet, Jules : *La Mer*. Paris : Librairie L. Hachette 1861.
- Michelet, Jules : *Journal*. Paris : Gallimard 1962.
- Moreau de Tours, Jacques-Joseph : *La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire*. Paris : V. Masson 1859.
- Morel, Bénédicte-Auguste : *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*. Paris : J.-B. Baillière 1857.
- Pasteur, Louis : Des générations spontanées. Conférence faite aux « Soirées scientifiques de la Sorbonne », le 7 avril 1864. In : *Œuvres de Pasteur*. Édité par Louis Pasteur Vallery-Radot. Paris : Masson 1922, t. II.

Séginger, Gisèle : Michelet and *La Mer*: Biology and the Philosophy of History. In : Niklas Bender/Gisèle Séginger (éds.) : *Biological Time, Historical Time*. Leyde : Brill 2019, p. 343–358.

Thomas, Marion : Notice « Robin ». In : Gisèle Séginger (éd.) : *Dictionnaire Flaubert*. Paris : Honoré Champion 2017.

Zola, Émile : *Les Rougon-Macquart*. Paris : Gallimard 1967.

II De la notion à la fiction

Nicolas Wanlin

Résurgence des monstres

Le XIX^e siècle voit se développer une science des monstres, la tératologie. Ou, pour mieux dire, alors que des discours savants sur les monstres existent depuis l'Antiquité, les anatomistes du XIX^e siècle conçoivent leurs théories comme une rupture par rapport à celles qui les ont précédées. C'est le lieu commun de tous les récits de l'histoire de la tératologie. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, Camille Dareste, Ernest Martin ou encore Louis Guinard posent chacun que la tératologie est entrée récemment dans son ère positive et authentiquement scientifique.¹ Faut-il alors adopter cette vulgate historiographique et chercher dans la littérature contemporaine l'influence de cette rupture épistémologique ? Une telle enquête est vite déçue tant la littérature semble se défier, sinon de l'histoire des sciences du moins de la manière dont ses acteurs l'écrivent en la faisant. Non seulement l'histoire de la tératologie est peut-être moins simple qu'on ne nous la présente mais les écrivains ne donnent pas à lire une tératologie littérisée. On ne pourra donc pas procéder ici selon les catégories fixées par les savants pour décrire les monstruosité mais on relèvera plutôt les aspects les plus couramment illustrés de ce que les écrivains du siècle perçoivent comme des monstruosité. De fait, le terme de monstre est généralement employé dans un sens qui tient beaucoup plus à l'usage ancien de prodige, d'être spectaculaire et étrange, anormal ou remarquable, ce qui n'exclut pas que la description des monstres fasse écho à différents états de la science mais rend d'emblée problématique la relation entre la science et la littérature qui

¹ Isidore Geoffroy Saint-Hilaire : *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux... ou Traité de tératologie*. Paris : J.-B. Baillière 1832–1837 ; Camille Dareste [de la Chavanne] : *Recherches sur la production artificielle des monstruosité, ou Essais de tératogénie expérimentale*. Paris : Reinwald 1877 et 1891 ; Ernest Martin : *Histoire des monstres depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours* (précédé de Jean-Jacques Courtine : *Le Désenchantement des monstres*). Grenoble : J. Millon imprimeur 2002 ; Louis Guinard : *Précis de tératologie : anomalies et monstruosité chez l'homme et chez les animaux*. Paris : J.-B. Baillière 1893.

Note : Cet article est la problématisation d'un sujet qui a donné lieu, dans le cadre du projet « Biographes », au chapitre d'un ouvrage collectif ; voir Frank Jäger/Nicolas Wanlin : *Monstres et métamorphoses*. In : Thomas Klinkert/Gisèle Séginger (éds.) : *Biographes. Mythes et savoirs biologiques dans la littérature française du XIX^e siècle*. Paris : Hermann 2019, p. 299–327.

Nicolas Wanlin, École polytechnique – Laboratoire LinX – ANR/DFG Biographes

partagent, quoi qu'il en soit, un imaginaire commun, assumé ou occulté, nourri par les mythes, la littérature et les discours savants.

1 Chimères et hybrides

Les anciens interprétaient souvent la malformation congénitale « comme manifestation diabolique ou divine, aberration curieuse, produit grotesque des délires de l'imagination, fruit incestueux du rapport entre l'homme et la bête. »² Les monstres seraient donc l'irruption du surnaturel dans le monde quotidien et devraient alors être traités avec la rigueur nécessaire. Ainsi, Quasimodo, dans *Notre-Dame de Paris*, est d'abord rejeté par ses parents, abandonné sur le parvis de Notre-Dame, puis rejeté par la société et seul l'abbé Frollo semble vouloir de lui :

Quand il tira cet enfant du sac, il le trouva bien difforme en effet. Le pauvre petit diable avait une verrue sur l'œil gauche, la tête dans les épaules, la colonne vertébrale arquée, le sternum proéminent, les jambes torses ; [...] Quasimodo, borgne, bossu, cagneux, n'était guère qu'un à peu près. [...] Séparé à jamais du monde par la double fatalité de sa naissance inconnue et de sa nature difforme, emprisonné dès l'enfance dans ce double cercle infranchissable...³

Encore Frollo laisse-t-il bien sentir ce qu'il y a d'inquiétant, de bestial voire de diabolique en la personne de son protégé difforme. Et on sait la fatale issue qu'aura ce différend aussi bien métaphysique que moral entre l'archidiacre et le bossu. Le narrateur lui-même explique que l'âme de Quasimodo devait se ressentir de son enfermement dans un corps difforme et meurtri. Surtout, il ajoute à la monstruosité congénitale, c'est-à-dire au fait que Quasimodo soit né monstrueux, une autre forme de monstruosité, acquise. Il est en effet décrit comme un hybride et c'est la pression que son milieu exerce sur lui, ou plutôt son adaptation volontaire et proactive à son environnement qui façonne sa monstruosité. Il est d'abord comme une gargouille faisant partie intégrante de l'architecture particulière de l'édifice :

Lorsque, tout petit encore, il se traînait tortueusement et par soubresauts sous les ténèbres de ses voûtes, il semblait, avec sa face humaine et sa membrure bestiale, le

² Jean-Jacques Courtine, en introduction à Ernest Martin : *Histoire des monstres depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, p. 13–14.

³ Victor Hugo : *Notre-Dame de Paris*. In : *Œuvres complètes. Roman. I*. Édité par Jacques Seebacher. Paris : Robert Laffont 1985, p. 599.

reptile naturel de cette dalle humide et sombre sur laquelle l'ombre des chapiteaux romans projetait tant de formes bizarres.⁴

Cette considération quasi zoologique décrivant la conformation de Quasimodo sur le mode naturaliste, reconnaît l'adéquation entre l'animal et son milieu. Ce discours se poursuit, recourant parfois à un lexique scientifique :

C'est ainsi que peu à peu, se développant toujours dans le sens de la cathédrale, y vivant, y dormant, n'en sortant presque jamais, en subissant à toute heure la pression mystérieuse, il arriva à lui ressembler, à s'y incruster, pour ainsi dire, à en faire partie intégrante. Ses angles saillants s'emboîtaient, qu'on nous passe cette figure, aux angles rentrants de l'édifice, et il en semblait, non seulement l'habitant, mais encore le contenu naturel. On pourrait presque dire qu'il en avait pris la forme, comme le colimaçon prend la forme de sa coquille. C'était sa demeure, son trou, son enveloppe. Il y avait entre la vieille église et lui une sympathie instinctive si profonde, tant d'affinités magnétiques, tant d'affinités matérielles, qu'il y adhérerait en quelque sorte comme la tortue à son écaille. La rugueuse cathédrale était sa carapace.⁵

Cette manière de considérer l'adaptation voire l'affinité de l'animal avec son milieu est typique de l'histoire naturelle autour de 1830, particulièrement de ceux des naturalistes qui pensent que cette adaptation peut être dynamique, c'est-à-dire que les espèces et les individus modèlent le corps et ses organes en fonction de l'usage qui doit en être fait. Hugo se rattache donc à la ligne des Buffon, Lamarck, Bory de Saint-Vincent, Geoffroy Saint-Hilaire et Étienne Serres. Mais une dernière transformation rappelle que, pour Hugo, l'influence de la pensée scientifique de son époque ne s'oppose pas à des sources mythologiques. En effet, Quasimodo finit par devenir, lorsqu'il chevauche le bourdon du clocher de Notre-Dame, « un étrange centaure moitié homme, moitié cloche ».⁶ La logique de la chimère entre ici en consonance avec le transformisme.

La pensée transformiste a diffusé certaines idées ou représentations auprès du grand public cultivé au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Cette diffusion ne s'est pas faite selon l'ordre des arguments scientifiques proposés, leur pertinence ou leur relative approbation par les institutions savantes mais selon la perméabilité de l'imaginaire du public. Or, la séparation entre les espèces est une des idées qui s'affaiblit à partir du milieu du XVIII^e siècle et qui

⁴ *Ibid.*, p. 599–600.

⁵ *Ibid.*, p. 600.

⁶ *Ibid.*, p. 603.

permet alors de revivifier l'imaginaire chimérique.⁷ Ainsi, Diderot, Voltaire puis Musset – si l'on admet qu'il est l'auteur de *Gamiani* – imaginèrent plus ou moins sérieusement des hybridations ou des accouplements entre singes et hommes. Et c'est chez le jeune Flaubert qu'est franchi le pas de la procréation chimérique : dans *Quidquid volueris* (1837) apparaît un hybride de singe et d'homme issu du viol d'une esclave noire par un orang-outang. Comme le note plaisamment Flaubert, c'est là la réponse que la fiction apporte à la question réelle que se posent les savants.⁸ Et son narrateur de se congratuler de cette naissance « par des moyens inusités » : « J'ai envoyé de suite le procès-verbal à l'Institut, et le ministre, à sa requête, m'envoya la croix d'honneur. »⁹ Mais c'est là un renversement carnavalesque par rapport à ce que nous apprend l'histoire des unions contre-nature. En effet, l'imagination littéraire va à rebours des thèses scientifiques qui excluent définitivement, au XIX^e siècle, l'idée que des monstres puissent naître d'accouplements entre différentes espèces.¹⁰

En matière d'imaginaire l'histoire ne suit pas un fil chronologique continu et cohérent : les anachronismes sont de rigueur et les représentations artistiques et littéraires ne se privent pas de contredire le cours de la science. Le régime de la chimère, c'est-à-dire de l'assemblage fantastique d'êtres de natures différentes restera un fantôme pendant longtemps.¹¹ Pierre Larousse consigne complaisamment dans son dictionnaire la mystification qui fit croire au « rat à trompe »¹² et, bien avant *La Mouche* (1986) de David Cronenberg, qui s'autorise de nouvelles

7 Sur le débat scientifique du XVIII^e siècle en anatomie comparée et à propos des monstres, voir Patrick Tort : *L'Ordre et les Monstres. Le débat sur l'origine des déviations anatomiques au XVIII^e siècle*. Paris : Syllepses 1997.

8 Voir Gustave Flaubert : *Quidquid volueris*. In : *Œuvres complètes*. Édité par Claudine Gothot-Mersch/Guy Sagnes. Paris : Gallimard 2001, t. I, p. 257 : « Depuis longtemps, l'Académie des sciences s'occupait de la solution d'un problème : savoir s'il pouvait y avoir un métis de singe et d'homme. »

9 *Ibid.*

10 Voir Ernest Martin : *Histoire des monstres de l'Antiquité jusqu'à nos jours*, en particulier p. 84–110 sur les monstres au Moyen-Âge.

11 Sur le sens moderne pris par le mot *chimère* et les réalités qu'il désigne selon la biologie actuelle, voir Laura Bossi : Les chimères sont parmi nous. In : Didier Ottinger (éd.) : *Chimères*. Arles : Actes Sud 2003, p. 129–141.

12 Pierre Larousse : Mystification. In : *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Paris : Administration du grand Dictionnaire universel 1874, t. XI, p. 756. Avant Larousse, Alexandre Dumas a relaté l'histoire en précisant que c'est l'officier et naturaliste Bory de Saint-Vincent qui fut victime de l'imposture : *Le Véloce ou De Cadix à Tunis*. Paris : Éditions François Bourin 1990, p. 20.

avancées scientifiques, H. G. Wells imagine encore des hybrides de singes et d'hommes dans *L'Île du Dr Moreau* (1896).¹³

L'hybride peut aussi être vu comme une espèce intermédiaire. La fin du siècle, dominée par la vogue du darwinisme, voit se répandre un usage hétérodoxe et paradoxal de l'idée d'évolution des espèces, imaginant cette évolution à rebours, particulièrement pour représenter l'animalisation de l'homme. À l'époque où le mouvement décadent imagine que l'homme descend du singe mais peut aussi y retourner, Hugo médite ainsi dans *L'Homme qui rit* :

Le bouffon de cour n'était pas autre chose qu'un essai de ramener l'homme au singe. Progrès en arrière. Chef-d'œuvre à reculons. En même temps, on tâchait de faire le singe homme. Barbe, duchesse de Cleveland et comtesse de Southampton, avait pour page un sapajou. Chez Françoise Sutton, baronne Dudley, huitième paire du banc des barons, le thé était servi par un babouin vêtu de brocart d'or que lady Dudley appelait « mon nègre ». Catherine Sidley, comtesse de Dorchester, allait prendre séance au parlement dans un carrosse armorié derrière lequel se tenaient debout, museaux au vent, trois papions en grande livrée. Une duchesse de Medina-Coeli, dont le cardinal Polus vit le lever, se faisait mettre ses bas par un orang-outang. Ces singes montés en grade faisaient contrepoids aux hommes brutalisés et bestialisés. Cette promiscuité, voulue par les grands, de l'homme et de la bête, était particulièrement soulignée par le nain et le chien.¹⁴

Cette page sur la « promiscuité de l'homme et de la bête » est bien sûr une critique politique de l'aristocratie, plutôt qu'une réflexion savante, mais elle sollicite un imaginaire en vogue, celui de la chimère humano-simiesque. Le monstre est ici une résurgence d'un motif antique et, même en faisant fonds sur une préoccupation scientifique contemporaine, il va à rebours de l'histoire des sciences. En effet, tout le travail de la tératologie du XVIII^e siècle avait été, jusqu'au début du XIX^e siècle, d'exclure l'idée d'un mélange entre espèces, de récuser le paradigme de la chimère et de la cantonner dans le domaine des mythes et légendes folkloriques. Mais cette curieuse dynamique à rebours de l'histoire des sciences montre que le progrès scientifique est parfois impuissant contre la prégnance imaginaire des chimères.

En effet, on est d'autant plus enclin à voir dans les monstres des hybrides interspécifiques que des motifs anthropologiques sont là pour nourrir notre

¹³ Voir à ce propos Fanny Robles : Vulgarisation ou invention ? Deux approches d'une science-fiction « anthropologique » dans *Le Village aérien*, de Jules Verne et *The Island of Dr. Moreau*, de H. G. Wells. In : Évelyne Thoizet/Nicolas Wanlin/Anne-Gaëlle Weber (éds.) : *Panthéons littéraires et savants, XIX^e–XX^e siècles*. Arras : Artois Presses Université 2012, p. 157–170.

¹⁴ Victor Hugo : *L'Homme qui rit*. I^{ère} partie : 2 chapitres préliminaires. II. Les Comprachicos. Paris : A. Lacroix, Verboeckhoven 1869, t. I, p. 55.

imagination et orienter nos perceptions. Les mythes témoignent de cette prédisposition et l'alimentent.

2 Le microscopique et l'énorme

De même que Lamarck, Étienne Serres fut un des naturalistes qui s'intéressa particulièrement aux invertébrés et à la place de ces êtres très humbles, par la structure et souvent par la taille, dans le règne animal. L'onomastique des invertébrés cités par Serres évoque par lui-même un bestiaire monstrueux :

[...] les Alcyons, les Gorgones, les Vérétilles, les Cornulaires, les Pennatules, les Kolpodes, et quelques Vorticelles parmi les infusoires, etc... etc.¹⁵

Cette partie des invertébrés, la vie microscopique, présente un caractère monstrueux. De fait, ayant pris acte de ce que le règne des chimères est fini, victime de l'in vraisemblance et de la péremption des croyances anciennes, Huysmans proclame l'avènement d'un nouveau genre de monstres.¹⁶ Engendrées par la nature et non plus par l'imagination, ces créatures apparaissent dans l'univers de l'infiniment petit révélé par le microscope :

Si parcourue qu'elle ait été, la voie des monstres est donc encore neuve. Et plus ingénieuse cette fois que l'homme, la nature les a pourtant créés les véritables monstres, non dans le « gros bétail, » mais dans « l'infiniment petit, » dans le monde des animalcules, des infusoires et des larves dont le microscope nous révèle la souveraine horreur.

Il semble, en effet, que rien ne puisse égaler l'angoisse et l'effroi qu'épandent les pululements de ces tribus atroces. L'idée du monstre qui est peut-être née chez l'homme des visions enfantées par des nuits de cauchemar, n'a pu inventer de plus épouvantables formes. [...]

Il y a donc là un nouveau point de départ, presque une issue neuve ; elle paraît avoir été découverte par le seul peintre qui soit maintenant épris du fantastique, par M. Odilon Redon. Il a, en effet, tenté pour fabriquer ses monstres d'emprunter au monde onduleux et fluent, aux districts des imperceptibles agrandis par les projections et plus terrifiants alors que les fauves exagérés des vieux maîtres, le prodigieux effroi de leurs grouillements.

¹⁵ Étienne Serres : *Anatomie comparée transcendante. Principes d'Embryogénie, de Zoogénie et de Tératogénie*. Paris : Didot 1859, p. 140. Voir sur ce point Isidore Geoffroy Saint-Hilaire : *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux*, p. 16–18, qui attribue l'origine de cette idée à son père.

¹⁶ Joris-Karl Huysmans : Le monstre. In : *Certains* [1889]. Paris : Plon 1908, p. 149.

C'est ainsi qu'en un album, il a cherché la traduction de cette phrase de Flaubert, dans la Tentation de Saint-Antoine. « Et toutes sortes de bêtes effroyables surgissent. »¹⁷

C'est donc chez Odilon Redon, répondant au Flaubert de *La Tentation de Saint-Antoine*, qu'émerge un nouveau monstrueux. Pour Huysmans, ce n'est donc pas le concept scientifique de monstre comme l'entendent les anatomistes qui prend la relève du concept de chimère car l'imaginaire du monstre ne correspond pas à des concepts mais à une imagerie. C'est parce que le microscope permet une nouvelle imagerie que surgissent de nouveaux monstres. Ce n'est que le côté spectaculaire de la microscopie, et non sa dimension scientifique, qui nourrit l'imaginaire.¹⁸ D'ailleurs, Huysmans lui-même revient en conclusion de son article sur son affirmation originelle d'une rupture historique dans le type du monstrueux. Après avoir décrit des dessins de Redon, il écrit ceci :

En dépit de sa structure tout moderne, cette figure ramène à travers les siècles, par l'expression profonde, unique des traits, aux œuvres dolentes du moyen âge ; elle relie avec M. Redon la chaîne ininterrompue depuis la Renaissance des Bestiaires fantastiques, des Voyants épris du monstre.

Seulement, la grande science de la Symbolique Religieuse n'est plus. Dans le domaine du Rêve, l'art demeure seul. . .¹⁹

C'est donc moins un apport de la science qu'une continuité du rêve, de la voyance, de l'imagination fantastique qui unit le nouveau bestiaire aux anciens. L'imagerie prime les concepts et les discours. Et il ne faudrait donc pas chercher le transfert de concepts ou de connaissances de la science vers la littérature, selon la méthode des critiques de source ou *Quellenforschung*. Il semble plus pertinent de considérer que les différentes disciplines de l'esprit, qu'elles s'expriment dans la catégorie des sciences ou dans celle des arts, ont en commun un imaginaire dans lequel elles puisent ensemble et qu'elles partagent. Dans le cas des monstres infiniment petits, c'est l'image microscopique qui nourrit parallèlement et simultanément l'esthétique littéraire et l'observation scientifique.

De même que les formes de vie microscopiques suscitent un imaginaire du monstrueux, le monstre peut également être l'énorme, l'animal qui outrepass

¹⁷ *Ibid.*, p. 149–151. Sur Redon et *La Tentation de saint Antoine* de Flaubert, voir le commentaire de Didier Ottinger pour qui la figure de Dagon « court-circuite Darwin et la mythologie. » (Chimères. In : Didier Ottinger (éd.) : *Chimères*. Arles : Actes Sud 2003, p. 11.) Voir aussi de Félicien Rops : *Les Monstres* ou *La Genèse* dans la série *Les Sataniques* (V) qui présente une rêverie sur les origines de la vie inspirée par le transformisme.

¹⁸ Sur les monstres microscopiques, voir Victor Hugo : lettres XX et XXXV dans *Le Rhin* (1842) et Jules Claretie dans *La Vie à Paris*. Paris : V. Havard 1883, t. IV, p. 417–423.

¹⁹ Joris-Karl Huysmans : *Le monstre*, p. 153–154.

la norme de taille. C'est ce qui définit notamment les grands calmars nommés *pieuvres* par Victor Hugo puis par Jules Verne. Dans *Vingt-mille lieues sous les mers*, celui-ci propose un raisonnement typiquement positiviste : à propos des calmars géants, la légende exagère une mince réalité attestée scientifiquement.²⁰ Cela n'empêche pourtant pas le romancier de faire surgir une créature fantastique que ses personnages caractérisent, sous le coup de l'émotion, comme une chimère fabuleuse !

Le traitement du même monstre par Victor Hugo dans *Les Travailleurs de la mer* est encore un peu plus complexe. Hugo, qui a sans doute influencé Jules Verne pour sa scène de *Vingt mille lieues sous les mers*, s'était lui-même inspiré de Michelet dont *La Mer* était parue en 1861. Toutefois, il ne cite pas le vulgarisateur romantique et préfère se référer à Denis de Montfort, connu des naturalistes pour avoir exagéré de manière invraisemblable les dimensions que peut atteindre le poulpe. Alors que Verne rejette ces exagérations, Hugo s'inspire au contraire de l'état d'esprit de Montfort :

Selon Denis Montfort, un de ces observateurs que l'intuition à haute dose fait descendre ou monter jusqu'au magisme, le poulpe a presque des passions d'homme ; le poulpe hait. En effet, dans l'absolu, être hideux, c'est haïr.²¹

Tel est le point de départ d'une méditation métaphysique sur la pieuvre. En effet, plutôt que par l'intermédiaire d'une documentation scientifique, Hugo voit le poulpe à travers le prisme d'un symbolisme. Dans son commentaire, il expédie d'ailleurs rapidement la science qui, après avoir douté de leur existence, « étiquette » les « étranges bêtes » avant de s'en désintéresser.

Où la science les lâche, la philosophie les reprend.

La philosophie étudie à son tour ces êtres. Elle va moins loin et plus loin que la science. Elle ne les dissèque pas, elle les médite. Où le scalpel a travaillé, elle plonge l'hypothèse. Elle cherche la cause finale. Profond tourment du penseur. Ces créatures l'inquiètent presque sur le créateur. Elles sont les surprises hideuses. Elles sont les trouble-fête du contemplateur. Il les constate éperdu. Elles sont les formes voulues du mal. Que devenir devant ces blasphèmes de la création contre elle-même ? À qui s'en prendre ?

Le Possible est une matrice formidable. Le mystère se concrète en monstres.²²

²⁰ Jules Verne : *Voyages extraordinaires. Vingt-mille lieues sous les mers*. Édité par Jean-Luc Steinmetz. Paris : Gallimard 2012, p. 1183.

²¹ Victor Hugo : *Les Travailleurs de la mer*. Livre IV : Les doubles fonds de l'obstacle. Le monstre. Paris : A. Lacroix, Verboeckhoven 1866, t. III, p. 92.

²² *Ibid.*, p. 93.

Sous la plume du romancier poète et philosophe, la pieuvre devient alors l'incarnation du mal et pose la question des intentions de Dieu, de l'origine et de la raison du mal, de l'espoir que l'homme peut mettre ou non dans l'ordre de la nature. Dans la conclusion de ce chapitre, Hugo fera encore une allusion à la science, mais pour dire surtout qu'elle n'apporte pas de réponse aux questions importantes que pose la contemplation de la nature. Car les réponses aux questions que suscitent les monstres, ce sont les poètes ou les philosophes qui osent les esquisser. Dans le manuscrit des *Travailleurs de la mer*, à propos de la pieuvre, Hugo écrivait que « Dieu tombe dans le baroque et dans l'excessif. »²³

Hugo tire ainsi le monstre vers la métaphysique, comme le fera peu après Lautréamont pour qui, dans *Les Chants de Maldoror*, la pieuvre est l'ennemi de la divinité. Chez ces deux auteurs, on sent que la culture scientifique n'a que peu de prise ou qu'elle ne fait que stimuler leur goût pour le mythe, qu'elle envenime leur nostalgie de la fable. Et quand Hugo évoque finalement le naturaliste Bonnet, c'est pour le congédier, minimiser son intérêt.²⁴ Dans la perspective romantique de Hugo, qui rejoint en cela les principes de Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire, l'imagination ne s'oppose pas à l'esprit scientifique mais, comme l'écrit Roger Caillois, « l'imagination apparaît nécessairement comme un des prolongements possibles de la nature. »²⁵ Caillois veut croire, en effet, que les structures de l'imaginaire sont légitimées par leur ancrage dans le réel et que l'imagination a donc quelque chose à nous dire des possibles naturels.

Ainsi, que ce soit chez Verne ou chez Hugo, l'idée scientifique est un prétexte pour réactiver un imaginaire préscientifique voire anti-scientifique – ce qu'on peut appeler une *résurgence* des monstres. Il s'agit d'une résurgence parce que ce n'est pas la production d'un nouvel imaginaire à partir de nouvelles données de la science mais le retour d'images ou d'idées qui doublent l'histoire des sciences, qui la dépassent ou l'esquivent pour réaffirmer un autre mode d'expression de l'imaginaire. Dès lors, on ne peut pas parler d'influence scientifique sur la littérature mais il faut plutôt considérer que la littérature contourne la science.

²³ « Il est quelquefois de la dignité de la science de passer sous silence une partie de Dieu. Dieu tombe dans le baroque et dans l'excessif ; ayons l'indulgence de n'en point parler. *Dormitat Homerus.* » (Victor Hugo : manuscrit des *Travailleurs de la mer*, feuillet 384, dans l'édition Ollendorff 1911, p. 490–491, cité par Roger Caillois : *La Pieuvre, essai sur la logique de l'imaginaire*. Paris : La Table Ronde 1973, p. 82.)

²⁴ Victor Hugo : *Les Travailleurs de la mer*, p. 96–97.

²⁵ Roger Caillois : *La Pieuvre, essai sur la logique de l'imaginaire*, p. 226.

3 L'imagination tératogénique

Le travail scientifique en tératologie, amorcé par les Lumières et poursuivi au cours du XIX^e siècle, récusé les causes surnaturelles des naissances d'enfants malformés et les réintègre dans une régularité, un ordre explicable par l'application de lois naturelles. À cet égard, il s'agit également de récuser l'idée de préformation des germes, qui supposait les monstruosité fatales car programmées de toute éternité. Ainsi, la formation des monstres apparaît comme un mode particulier de la formation de tous les êtres. C'est en effet la thèse de l'arrêt du développement, soutenue par les deux Geoffroy Saint-Hilaire, qui est le principe central de la tératologie moderne.

Certes l'explication de la monstruosité par une pression directe du milieu exercée sur l'embryon pendant la gestation est loin d'être aujourd'hui suffisante pour expliquer toutes les anomalies congénitales mais elle permet une rupture épistémologique importante car elle exclut aussi bien l'explication par l'union contre-nature que celle par « l'imagination ». Cette dernière, en effet, tint longtemps une grande place dans le discours tératologique et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire doit encore argumenter contre l'idée que l'imagination de la mère peut avoir une influence sur le développement de son enfant. Ainsi, en expliquant la monstruosité par une cause physique extérieure plutôt que par l'influence de l'imagination, la science fait un pas dans le sens de la positivité, de ce qui est observable et vérifiable par l'expérimentation.

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire s'était déjà essayé sans succès à la tératogénie lors de l'expédition d'Égypte.²⁶ C'est son fils Isidore qui reprend les expériences sur des œufs de poule qu'il manipule de différentes manières sans résultat probant. Et c'est enfin Camille Dareste qui, introduisant la méthode « directe », pénétrant la coquille de l'œuf pour toucher à l'embryon lui-même, parvient à produire régulièrement des malformations.

Or, chez Victor Hugo, le chapitre de *L'Homme qui rit* consacré aux « comprachicos », évoque nécessairement la tératogénie :

De là un art. Il y avait des éleveurs. On prenait un homme et l'on faisait un avorton ; on prenait un visage et l'on faisait un mufler. On tassait la croissance ; on pétrissait la physiologie. Cette production artificielle de cas tératologiques avait ses règles. C'était toute une science. Qu'on s' imagine une orthopédie en sens inverse. Là où Dieu a mis le regard, cet art mettait le strabisme. Là où Dieu a mis l'harmonie, on mettait la difformité. Là où Dieu a mis la perfection, on rétablissait l'ébauche. Et, aux yeux des connaisseurs, c'était l'ébauche qui était parfaite. [...]

²⁶ Voir sur ce point Jean Rostand : Étienne Geoffroy Saint-Hilaire et la tératogénie expérimentale. In : *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications* 17, 1 (1964), p. 41–50.

Le commerce des enfants au dix-septième siècle se complétait, nous venons de l'expliquer, par une industrie. Les *comprachicos* faisaient ce commerce et exerçaient cette industrie. Ils achetaient des enfants, travaillaient un peu cette matière première, et la revendaient ensuite.²⁷

On pourrait penser que les *comprachicos* ne représentent qu'un archaïsme, une rémanence des travers antérieurs à l'ère positiviste : l'imagination qui plie le vivant à ses caprices pour livrer la matière vivante à son industrie puis à son commerce. Or, le philosophe et historien des sciences Georges Canguilhem éclaire la relation complexe qu'entretiennent la science des monstres et l'imagination tératogénique au XIX^e siècle en donnant un bref commentaire des *comprachicos* de Victor Hugo.²⁸ Il fait remarquer que le texte de Hugo n'est pas sans rapport avec la tératologie contemporaine car il ne suffit pas d'acquiescer aux prétentions positivistes des tératologues mais il faut confronter leurs dires à leur faire. Lorsque les Geoffroy Saint-Hilaire torturent des œufs de poule pour en tirer des monstres, ils renouent paradoxalement avec ce qu'ils prétendent dénoncer : la manipulation du vivant par l'imagination humaine. Le paradigme de l'imagination comme force de métamorphose tératogène chez les femmes enceintes a beau être rejeté en théorie, il ressurgit et sa résurgence est allégorisée, même involontairement, par les *comprachicos*.

Canguilhem met donc en évidence le double mouvement illusoire et contradictoire du XIX^e siècle : en apparence, la science est positive et réduit le fantastique. L'embryologie, la tératologie et l'anatomie comparée devraient rationaliser les monstruosité mais en fait, en prétendant non seulement établir les règles mais les maîtriser (c'est-à-dire faire des expériences créatives), les savants, en cherchant à créer des monstres, relancent l'imagination sur la piste d'un monstrueux qui consiste à déformer le vivant. L'histoire des sciences et l'histoire culturelle ne sont donc pas une histoire progressiste du plus en plus de raison et du moins en moins de folie. Les *comprachicos* révèlent la vérité de la science du XIX^e siècle : non pas une rationalisation rassurante, lénifiante, dans le droit fil des Lumières, mais une fuite en avant, un essai pour reprendre en main la nature. D'ailleurs, pour ajouter à l'étrange anachronisme de la pratique scientifique par rapport à l'histoire qu'elle s'écrit pour elle-même, Canguilhem semble pressentir et craindre le post-humain, à une époque où la génétique balbutie à peine :

Entre les biologistes qui se créent leur objet [la tératogénie expérimentale] et les fabricants de monstres humains à destination de bouffons, tels que Victor Hugo les a décrits

²⁷ Victor Hugo : *L'Homme qui rit*, p. 54–55.

²⁸ Georges Canguilhem : La monstruosité et le monstrueux. In : *La Connaissance de la vie*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin 1967, p. 173.

dans *l'Homme qui rit*, nous mesurons toute la distance. Nous devons vouloir qu'elle reste telle, nous ne pouvons affirmer qu'elle le restera.²⁹

Dès lors, si la littérature rencontre l'histoire des sciences, ce n'est pas selon le schéma positiviste d'un progrès linéaire dû au triomphe de la raison et de l'expérience. L'histoire des sciences que modèle la littérature, baroque, contradictoire, fabuleuse, doit sa raison d'être aux bizarreries de la science elle-même qui n'est jamais indépendante de l'imaginaire culturel, qui ne s'autonomise jamais vraiment dans la mesure où elle est partie prenante dans l'imaginaire culturel qu'elle partage avec la littérature. On ne peut donc pas dire que la littérature emprunte des concepts aux sciences mais plutôt que sciences et littérature puisent aux mêmes sources et sont agitées des mêmes rêveries.

Enfin, si les *comprachicos* de Hugo semblent invraisemblables ou du moins très lointains, l'imaginaire tératogénique peut néanmoins pénétrer le quotidien et se faire plus préoccupant. Ainsi, Maupassant exploite la question des conditions de gestation dans une nouvelle : « La mère aux monstres ». ³⁰ Il y met en miroir deux mères qui enfantent des enfants monstrueux du fait des pressions contre-nature qu'elles exercent sur leur ventre pendant la grossesse : la première volontairement pour faire commerce de ses enfants avec les montreurs forains, la seconde parce que sa coquetterie la pousse à porter un corset même lorsqu'elle est enceinte.

Les textes cités ici nous amènent à contester l'opposition et même la distinction de la science et de la littérature. En effet, il apparaît que, sous des aspects différents, ce sont les mêmes concepts et les mêmes rêves qui irriguent les sciences et la littérature. Ainsi, l'étude des monstres devrait nous encourager à mettre en question les catégories dans lesquelles nous classons les textes et à ne plus tant réfléchir en termes de source ou d'influence d'une discipline sur l'autre qu'en termes d'imaginaire culturel commun. On ne devra donc pas considérer les sciences comme l'établissement de la vérité et la littérature comme une complaisance pour de vaines fictions. Une étude des relations entre sciences du vivant et littérature, au moins dans le cadre historique du XIX^e siècle, amène à mettre au jour des parentés complexes entre disciplines, des proximités entre pratiques textuelles et des impuretés méthodologiques qui trahissent un imaginaire commun. L'imagination nourrit les fantasmes, les espoirs et les craintes qui s'expriment à travers les sciences, les arts, la philosophie ou encore la politique, le droit, les cultes, etc. En somme, sous une forme ou une autre, les monstres demeurent objets de terreur et de fascination, parce

²⁹ *Ibid.*, p. 182.

³⁰ Première publication dans le *Gil Blas* du 10 juin 1883, reprise dans le recueil *Toine* en 1886.

que chacun peut y voir l'image de sa propre humanité mise à mal et parce que certains y fantasment la possibilité de transformer le vivant.³¹

Bibliographie

- Ancet, Pierre : *Phénoménologie des corps monstrueux*. Paris : PUF 2006.
- Bossi, Laura : Les chimères sont parmi nous. In : Didier Ottinger (éd.) : *Chimères*. Arles : Actes Sud 2003, p. 129–141.
- Cailliois, Roger : *La Pieuvre, essai sur la logique de l'imaginaire*. Paris : La Table Ronde 1973.
- Canguilhem, Georges : La monstruosité et le monstrueux. In : *La Connaissance de la vie*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin 1967, p. 168–183.
- Claretie, Jules : *La Vie à Paris*. Paris : V. Havard 1883.
- Darestre [de la Chavanne], Camille : *Recherches sur la production artificielle des monstruosités, ou Essais de tératogénie expérimentale*. Paris : Reinwald 1877 et 1891.
- Dumas, Alexandre : *Le Véloce ou De Cadix à Tunis*. Paris : Éditions François Bourin 1990.
- Flaubert, Gustave : *Quidquid volueris*. In : *Œuvres complètes*. Édité par Claudine Gothot-Mersch/Guy Sagnes. Paris : Gallimard 2001, t. I, p. 241–272.
- Geoffroy Saint-Hilaire, Isidore : *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux... ou Traité de tératologie*. Paris : J.-B. Baillière 1832–1837.
- Guinard, Louis : *Précis de tératologie : anomalies et monstruosités chez l'homme et chez les animaux*. Paris : J.-B. Baillière 1893.
- Hugo, Victor : *Les Travailleurs de la mer*. Paris : A. Lacroix/Verboeckhoven 1866.
- Hugo, Victor : *L'Homme qui rit*. Paris : A. Lacroix/Verboeckhoven 1869.
- Hugo, Victor : *Notre-Dame de Paris*. In : *Œuvres complètes. Roman. I*. Édité par Jacques Seebacher. Paris : Robert Laffont 1985.
- Huysmans, Joris-Karl : Le monstre. In : *Certains* [1889]. Paris : Plon 1908, p. 135–154.
- Jäger, Frank/Wanlin, Nicolas : Monstres et métamorphoses. In : Thomas Klinkert/Gisèle Séginger (éds.) : *Biographes. Mythes et savoirs biologiques dans la littérature française du XIX^e siècle*. Paris : Hermann 2019, p. 299–327.
- Larousse, Pierre : Mystification. In : *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Paris : Administration du grand Dictionnaire universel 1874, t. XI, p. 756.
- Martin, Ernest : *Histoire des monstres depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours* (précédé de Jean-Jacques Courtine : *Le Désenchantement des monstres*). Grenoble : J. Millon imprimeur 2002.
- Michaux, Henri : *La Vie dans les plis*. Paris : Gallimard 1949.
- Ottinger, Didier : Chimères. In : *id.* (éd.) : *Chimères*. Arles : Actes Sud 2003, p. 129–141.
- Robles, Fanny : Vulgarisation ou invention ? Deux approches d'une science-fiction « anthropologique » dans *Le Village aérien*, de Jules Verne et *The Island of Dr. Moreau*,

³¹ L'idée d'une « inquiétante familiarité » du monstre est centrale dans la thèse de Pierre Ancet : *Phénoménologie des corps monstrueux*. Paris : PUF 2006. C'est probablement aussi le ressort des « Meidosems » d'Henri Michaux dans « Portrait des Meidosems », issu de *La Vie dans les plis*. Paris : Gallimard 1949.

- de H. G. Wells. In : Évelyne Thoizet/Nicolas Wanlin/Anne-Gaëlle Weber (éds.) : *Panthéons littéraires et savants, XIX^e–XX^e siècles*. Arras : Artois Presses Université 2012, p. 157–170.
- Rostand, Jean : Étienne Geoffroy Saint-Hilaire et la tératogenèse expérimentale. In : *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications* 17, 1 (1964), p. 41–50.
- Serres, Étienne : *Anatomie comparée transcendante. Principes d'Embryogénie, de Zoogénie et de Tératogénie*. Paris : Didot 1859.
- Tort, Patrick : *L'Ordre et les Monstres. Le débat sur l'origine des déviations anatomiques au XVIII^e siècle*. Paris : Syllepses 1997.
- Verne, Jules : *Voyages extraordinaires. Vingt-mille lieues sous les mers*. Édité par Jean-Luc Steinmetz. Paris : Gallimard 2012.

Bénédicte Percheron

Hasard, sciences du vivant et évolution dans la littérature française du XIX^e siècle

Pour Darwin, le « hasard seul, ou ce qu'on appelle de ce nom, pourrait faire qu'une variété s'éloigne en quelque chose des caractères de ses parents, et que sa postérité diffère encore de la souche-mère sous les mêmes rapports, bien qu'à un plus haut degré ».¹ Annihilant l'idée dominante en sciences naturelles de plan de la nature, le hasard explique à la fois les variations et la persistance des espèces, considérées comme des créations culturelles. Mais en dehors du milieu scientifique, cette spécificité du système de Darwin a-t-elle été perçue, comprise et admise ? L'étude de la littérature française nous permet d'observer la diffusion des travaux du naturaliste anglais en dehors des milieux scientifiques et de comprendre en partie les débats qui agitent la société à partir des années 1860. Le dépouillement de la littérature de cette période, des auteurs les plus célèbres aux plus obscurs, dégage trois grandes thématiques provenant des travaux de Darwin : la notion de *struggle for life*, la question du hasard et enfin, après la publication de *La Descendance de l'homme*,² traduite en France en 1872, l'apparement avec les singes. Cette dernière thématique résonne avec la notion de variations au sein des espèces, singulièrement avec la question raciale, qui préoccupait déjà les scientifiques et les écrivains du XVIII^e siècle.

Mais de toutes les notions, la plus dérangement, le hasard, est paradoxalement la plus discrète. Elle est le plus souvent évoquée par opposition au déterminisme ou par référence à de célèbres penseurs. Ce n'est donc que rarement une citation claire dans le texte. En quoi ce paradoxe est-il révélateur soit de la mauvaise compréhension de l'évolution darwinienne, soit de son rejet ? Cette étude s'efforce ainsi d'évaluer la place du hasard évolutionniste dans les écrits littéraires du XIX^e siècle, avec la conscience de ses difficultés et de ses limites dues à l'omniprésence de la question du hasard dans les écrits des philosophes

1 Charles Darwin : *De l'origine des espèces ou Des lois du progrès chez les êtres organisés*. Traduit par Clémence Royer. Paris : Guillaumin/Victor Masson 1862, p. 154.

2 Charles Darwin : *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*. Traduit par J.-J. Moulinié. 2 vol. Paris : Reinwald 1872.

Bénédicte Percheron, ANR/DFG Biographes – Fondation Maison des sciences de l'homme de Paris – GRHis EA3831

français depuis le ^{xvii}^e siècle.³ Le hasard revêt de même de multiples assertions, en raison des nombreuses formules langagières qu'il a nourries. Pour ce travail il nous faut donc uniquement nous restreindre aux textes mentionnant en général le hasard dans les modes de pensée du vivant, puis en particulier les textes citant directement Darwin. L'édition de *De l'origine des espèces* utilisée est celle de 1862, traduite par Clémence Royer, non pas pour la qualité de sa traduction, très contestable, mais pour sa diffusion dans la société française. Avant toute chose, nous devons revenir sur la place du hasard dans les modes de pensée de la nature avant la parution de *L'Origine des espèces*, aussi bien chez les naturalistes que chez les écrivains, puis observer l'émergence de la place du hasard dans les mécanismes de l'évolution des espèces chez les écrivains. Enfin, il nous faut nous interroger sur la portée esthétique d'une nature forgée par le hasard, tant du point de vue stylistique que du point de vue formel.

1 Théories de la nature et hasard avant l'*Origine des espèces*

Si beaucoup de naturalistes de la fin du ^{xix}^e siècle ont rapproché Jean-Baptiste Lamarck de Darwin, en rappelant que Lamarck avait déjà soutenu l'idée d'une transformation des espèces, certains, comme Ernst Haeckel,⁴ omettent une dissemblance fondamentale dans la théorie de Darwin et de son précurseur français : la question du hasard. C'est cette différence qu'Armand de Quatrefages souligne dans la seconde édition de *Darwin et ses précurseurs français*.⁵ La mise en avance des écrits de ces naturalistes déistes, mais non fixistes, tend à vouloir prouver la compatibilité de la science et de la religion. Dans son *Histoire des animaux sans vertèbres* parue en 1815, Lamarck, refuse en effet le hasard et convoque l'existence d'un plan de la nature, confirmé par l'échelle des êtres. Il affirme ainsi :

³ Voir N-gramme du terme *hasard* dans l'ensemble des œuvres numérisées sur Google books.

⁴ Voir par exemple Ernst Haeckel : *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles : conférences scientifiques sur la doctrine de l'évolution en général et celle de Darwin, Goethe et Lamarck en particulier*. Paris : C. Reinwald 1877. Haeckel qualifie l'œuvre de Lamarck de monistique (voir p. 101).

⁵ Armand de Quatrefages : *Darwin et ses précurseurs français : étude sur le transformisme*. Paris : F. Alcan 1892, p. 3–4.

La réunion de ces faits, prise en considération, forcera sûrement un jour les zoologistes à reconnaître le vrai plan des opérations de la nature, relativement à l'existence des animaux ; car, ce n'est point par hasard qu'il se trouve une progression manifeste dans la simplification des animaux, lorsqu'on parcourt leur série dans le sens que nous venons de suivre.⁶

La conception de la nature chez Lamarck est donc déterministe et tout ce que l'on ne peut pas encore expliquer, à commencer par les irrégularités du vivant, comme les monstruosité, n'est que l'expression de notre ignorance. Il précise ainsi :

Ainsi, certaines irrégularités dans ses actes, certaines monstruosité qui semblent contrarier sa marche ordinaire, les bouleversements, dans l'ordre des objets physiques, en un mot, les suites trop souvent affligeantes, des passions de l'homme, sont cependant le produit de ses propres lois et des circonstances qui y ont donné lieu. Ne sait-on pas, d'ailleurs, que le mot de hasard n'exprime que notre ignorance des causes.⁷

Avec Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, le déterminisme occupe encore une place importante au cœur de sa théorie de l'unité de composition ou de plan, reprise encore par ses successeurs, notamment son fils, Isidore, qui parle, en 1838, des « desseins de Dieu dans l'administration de toutes les choses disséminées à la surface de la terre ».⁸

Dès les premiers articles parus en France discutant de la théorie de l'évolution, la question des causes finales est au cœur des débats. Elle dissimule même des critiques du système darwinien dans certains textes, notamment dans « Le Matérialisme contemporain – une théorie anglaise sur les causes finales » de Paul Janet, paru dans *La Revue des Deux Mondes* le 1^{er} décembre 1863.⁹ Avant d'expliquer le système de Darwin, il revient sur celui de Lamarck, dont il affirme la grande différence. S'il apprécie le finalisme de Lamarck, il rejette son idée du besoin qui provoque les transformations. *A contrario*, il paraît préférer le système de Darwin, mais critique l'idée d'une évolution aveugle. Il admet en effet le principe de sélection, mais doute de la probabilité de perpétuation fortuite des modifications au sein des espèces. Pour lui l'éloignement généalogique atténue, voire

⁶ Jean-Baptiste de Lamarck : *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*. Paris : Verdière 1815, t. I, p. 155.

⁷ *Ibid.*, p. 328–329.

⁸ Isidore Geoffroy Saint-Hilaire : *Notions synthétiques, historiques et physiologiques de philosophie naturelle*. Paris : Denain 1838, p. VII et VIII.

⁹ Paul Janet : Le matérialisme contemporain – une théorie anglaise sur les causes finales. In : *La Revue des Deux Mondes* (novembre et décembre 1863), p. 556–586.

annule les modifications¹⁰ et l'accumulation des phénomènes provoque plus d'altérations et de destructions que de perfectionnements.¹¹ Enfin, Janet refuse de croire par exemple que les yeux n'ont pas été faits pour voir et, en se servant des savoirs lacunaires sur cette question, il affirme sa croyance aux causes finales.¹² En 1876, il affine sa critique et affirme :

Si des caractères aussi superficiels que la couleur peuvent être d'une grande utilité à l'animal, il ne faut pas se hâter d'affirmer que tel ou tel organe soit absolument inutile. Ainsi dans tous les cas précédents, l'explication tirée de notre ignorance paraît suffisante ; et nous pouvons y avoir recours aussi bien par exemple que les astronomes pourraient le faire pour les exceptions apparentes qui contrarieraient la loi de Newton. La loi de l'utilité des organes et de leur appropriation se vérifiant dans un nombre infini de cas, il serait peu raisonnable de la mettre en doute, parce qu'elle ferait défaut dans quelques cas particuliers : car il paraît vraisemblable que c'est notre science plutôt que la nature qui en fait défaut.¹³

Mais encore après la publication de *L'Origine des espèces*, le déterminisme dans les modèles de conception de la nature persiste chez plusieurs naturalistes. Il est encore très fort chez des naturalistes croyants, notamment chez Félix-Archimède Pouchet, qui, dans *L'Univers*, paru en 1865 affirme :

Les phénomènes telluriques n'ont point été abandonnés aux fluctuations du hasard. Régis par d'harmonieuses lois, chacun d'eux se lie avec le passé et se perd dans l'avenir ; aussi toute génération qui apparaît n'est que le corollaire de celle qui expire et d'une autre qui va naître.¹⁴

Pouchet n'est cependant pas aussi déterministe que ne l'est Lamarck. Il ne s'aventure ainsi pas sur la causalité des irrégularités dans les lois de la nature. Il apprécie cependant les écrits de Darwin et évoque, dans la première édition de la préface de *L'Univers*, la lecture d'un ouvrage du naturaliste anglais qu'il qualifie de charmant.¹⁵ La question du hasard n'a ainsi pas empêché l'appréciation du travail de Darwin par des fervents déistes.

Si le hasard, comme sujet littéraire, occupe de façon constante les auteurs du XIX^e siècle, rares sont les écrivains qui s'engagent à penser la place du hasard dans la nature avant la parution de la théorie de l'évolution. Il faut se tourner

¹⁰ *Ibid.*, p. 574.

¹¹ *Ibid.*, p. 579.

¹² *Ibid.*, p. 581.

¹³ Paul Janet : *Les Causes finales*. Paris : Librairie Germer Baillière et C^{ie} 1876, p. 319.

¹⁴ Félix-Archimède Pouchet : *L'Univers : les infiniment grands et les infiniment petits*. Paris : Librairie de L. Hachette 1865, p. 286.

¹⁵ *Ibid.*, p. II. Il ne précise cependant pas le titre de l'ouvrage.

ainsi vers les écrivains sensibles à l'histoire naturelle pour en relever les conceptions ou des écrivains conservateurs, qui pensent la nature à travers les textes religieux qu'ils défendent. Ce sont aussi bien souvent des conceptions détachées des textes naturalistes. Chateaubriand convoque ainsi, en 1802, les anciens, spécifiquement Cicéron, pour soutenir le providentialisme de son *Génie du christianisme*.¹⁶ Pour répondre aux critiques des incroyants, il mobilise de même la notion de finalité du désordre apparent de la nature, déjà présent chez Buffon, dans son *Histoire naturelle* de 1749 :

Si nous pénétrons dans son intérieur, nous y trouvons des métaux, des minéraux, des pierres, des bitumes, des sables, des terres, des eaux & [etc.].

Cependant nous habitons ces ruines avec une entière sécurité ; les générations d'hommes, d'animaux, de plantes se succèdent sans interruption, la terre fournit abondamment à leur subsistance ; la mer a des limites & des loix, ses mouvemens y sont assujétis, l'air a ses courans réglez, les saisons ont leurs retours périodiques & certains, la verdure n'a jamais manqué de succéder aux frimats : tout nous paroît être dans l'ordre ; la terre qui tout à l'heure n'étoit qu'un chaos, est un séjour délicieux où règnent le calme & l'harmonie, où tout est animé & conduit avec une puissance & une intelligence qui nous remplissent d'admiration & nous élèvent jusqu'au Créateur.¹⁷

On retrouve ainsi l'idée d'ordre de la nature formalisée par Chateaubriand de la façon suivante :

La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard ? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait ?¹⁸

Contrairement à Chateaubriand, Nodier manipule régulièrement les savoirs naturalistes dans ses écrits, en raison d'un goût particulièrement développé pour l'entomologie et la botanique. Il avait par ailleurs envisagé sérieusement la carrière naturaliste dans sa jeunesse, ce qui lui avait fait lire beaucoup d'ouvrages d'histoire naturelle et correspondre avec Lamarck. En 1832, il publie dans *La Revue de Paris* « De la Palingénésie humaine et de la résurrection », dans lequel il rejette le hasard dans l'élaboration de la nature. Il indique ainsi :

[...] le phénomène de ce coup de dé perpétuel, pour me servir de la spirituelle comparaison de l'abbé Galiani, seroit incomparablement plus inintelligible à la pensée que

¹⁶ François-René de Chateaubriand : *Génie du christianisme* [1802]. In : *Œuvres complètes*. Paris : Pourrat frères 1834, t. I, p. 410.

¹⁷ Georges-Louis Leclerc, Comte de Buffon : *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*. Paris : Imprimerie royale 1749, t. I, p. 67–68.

¹⁸ François-René de Chateaubriand : *Génie du christianisme*, p. 141.

l'existence d'un Dieu créateur. Le hasard logicien, le hasard invariable dans ses combinaisons, invariable dans ses produits, est un fantôme indigne des contes de fées.¹⁹

Mais si Nodier croit encore à l'échelle des êtres, il affirme, concernant la place de l'homme dans la nature, que « l'homme n'est pas une fin de la création ».²⁰ Fervent croyant, il croit en la résurrection et aux anges, qu'il imagine comme des hommes améliorés, car dotés d'une perception permettant de comprendre les plus grands mystères.²¹

S'il ne nous est pas permis de connaître quelle aurait été l'opinion de Nodier sur la place du hasard dans la théorie de Darwin, l'écrivain décédant en 1844, on peut observer avec Hugo, un autre opposant à l'idée d'une nature forgée aveuglément, la corrélation négative entre le refus de l'existence du hasard et le darwinisme. En effet, Hugo rejette fermement l'idée de hasard et énonce même que le mot est « vide de sens. Il y a une loi pour les actions des hommes comme il y en a une pour les actions des choses. Rien ne ressemble plus à ce qu'on nomme le hasard que ce qu'on nomme le nuage. Eh bien, les nuages sont exacts ».²²

Au contraire, pour Zola, les théories biologiques émergentes, comme la dégénérescence, permettent de réintroduire une causalité.²³ Les lois de l'hérédité président au destin des Rougon-Macquart et l'infortune s'explique scientifiquement, entre autres, par les principes définis par le médecin aliéniste Bénédicte-Auguste Morel dans son *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales et des causes qui produisent ces variétés malades*, paru en 1857. Il n'y a donc pas de hasard chez Zola, même si l'écrivain emploie régulièrement le mot. « L'enfant fait par hasard »²⁴ de Marguerite Vadon, personnage de *Au Bonheur des Dames*, illustre le schéma zolien d'une causalité au malheur. L'enfant n'est que la résultante d'une faute commise par le personnage, qui doit quitter sa ville natale pour la cacher. Les malheurs sont régis par des déterminants explicables scientifiquement, comme l'alcoolisme qui corrompt les lignées généalogiques.

¹⁹ Charles Nodier : De la palingénésie humaine et de la résurrection. In : *Œuvres de Charles Nodier, Rêveries*, Paris : Renduel 1832, t. V, p. 373.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*, p. 372. Voir de même Marta Sukiennicka : Charles Nodier et la fin du genre humain. In : *Arts et Savoirs* 7 (2016). URL : <http://journals.openedition.org/aes/929>. DOI : 10.4000/aes.929 [mis en ligne le 13/12/2016, consulté le 13/02/2019].

²² Victor Hugo : Océan. In : *Œuvres complètes*. Paris : R. Laffont 1989, p. 72.

²³ Sophie Guermès : La question du progrès dans Les Évangiles. In : Alain Pagès (éd.) : *Zola au Panthéon, L'Épilogue de l'affaire Dreyfus*. Paris : Presses Sorbonne nouvelle 2010, p. 115.

²⁴ Émile Zola : *Au Bonheur des dames*. Paris : G. Charpentier/E. Fasquelle 1883.

2 Hasard et évolution chez les écrivains

L'idée même de hasard émerge en conclusion de la nouvelle de Maupassant *L'Inutile Beauté*, parue en 1890. La pensée humaine y est réduite à « un heureux petit accident des hasards de ses fécondations, un accident local, passager, imprévu, condamné à disparaître avec la terre, et à recommencer peut-être ici ou ailleurs, pareil ou différent, avec les nouvelles combinaisons des éternels recommencements ».²⁵ La vie résulte de même d'un dieu, non pas planificateur, mais d'un dieu semblable à « un monstrueux organe créateur [...] ignorant de ce qu'il fait, stupidement prolifique, inconscient des combinaisons de toutes sortes produites par ses germes éparpillés ».²⁶ Maupassant associe bien le hasard avec l'idée des origines, de la fécondation et du cycle de la vie. Dans cette nouvelle, le hasard émerge lors d'une conversation relative à la vie d'un couple, dont l'épouse a été piégée par sa propre beauté. À 30 ans la Comtesse de Mascaret, déjà mère de sept enfants, repousse son mari pour ne plus avoir à subir les « travaux forcés de l'engendrement »,²⁷ qui cherchent à nuire à sa beauté. Sa beauté lui a apporté fortune et postérité généalogique, mais l'a contrainte à se soumettre à sa nature biologique. Pour éloigner son époux, elle ment en annonçant qu'un de ses enfants n'est pas de lui, ce qui a l'effet escompté sur le mari. Pour échapper à la nature aveugle et à la condition féminine bourgeoise du XIX^e siècle, la femme doit donc ruser et mentir pour se libérer d'un déterminisme biologique. Dans ce texte, par ailleurs, Maupassant fait un syncrétisme révélateur de l'usage des idées darwiniennes du tournant des années 1880–1890, en combinant la génération spontanée, le hasard et la sélection sexuelle. L'évolution en France n'est déjà plus darwinienne, mais haeckelienne.

Souvent, l'évolution redevient même transformisme et, bien que Darwin soit encore cité, c'est la transmission des caractères acquis qui refait surface, sous la poussée des écrits de plusieurs naturalistes influents, surtout d'Edmond Perrier qui, en 1888, publie *Le Transformisme*,²⁸ ouvrage qui résume les principes du néo-lamarckisme français. Ce retour aux idées de Lamarck est tout particulièrement visible dans les écrits d'Alphonse Allais. Il faut dire que l'écrivain, avant d'entamer une carrière d'humoriste, avait été élève de l'École de pharmacie de Paris de 1876 à 1879.²⁹ Il a ainsi reçu une formation scientifique suffisamment

²⁵ Guy de Maupassant : *L'Inutile Beauté*. Paris : Havard 1890, p. 39.

²⁶ *Ibid.*, p. 38.

²⁷ *Ibid.*, p. 19.

²⁸ Edmond Perrier : *Le Transformisme*. Paris : J.-B. Baillière et fils 1888.

²⁹ Kraty l'Archiviste : La Gazette. In : *Bulletin de la Société d'histoire de la pharmacie* 1, 6 (1913), p. 100.

importante pour avoir lui-même été marqué par le darwinisme. S'il n'a jamais obtenu le diplôme de pharmacien, il a été stagiaire dans deux officines parisiennes,³⁰ ce qui lui inspire des nouvelles issues de faits réels ou inventés. En 1891, dans la nouvelle « Le comble du darwinisme » du recueil *À se tordre : histoires chatnoiresques*, Alphonse Allais raconte que lors d'un de ses stages, il se disputait régulièrement avec un client âgé de la pharmacie à propos de Darwin :

Chaque jour, dans l'après-midi, une espèce de vieux serin, rentier dans le quartier, ennemi du progrès, clérical enragé, venait tailler avec moi d'interminables bavettes, dont Darwin était le sujet principal.

Mon vieux serin considérait Darwin comme un grand coupable et ne parlait rien moins que de le pendre. (Darwin n'était pas encore mort, à ce moment-là.)

Moi, je lui répondais que Bossuet était un drôle et que, si je savais où se trouvait sa tombe, j'irais la souiller d'excréments.

Et des après-midi entières s'écoulaient à causer adaptation, sélection, transformisme, hérédité.

- Vous avez beau dire, criait le vieux serin, c'est la Providence qui crée tel ou tel organe pour telle ou telle fonction !
- C'est pas vrai, répliquais-je passionnément, votre Providence est une grande dinde. C'est le milieu qui transforme l'organe, et l'adapte à la fonction.
- Votre Darwin est une canaille !
- Votre Fénelon est un singe !³¹

La cause première de la dispute entre les deux hommes se focalise ainsi autour du déterminisme, à travers la double mention de Bossuet et de Fénelon. Mais le refus du darwinisme tient aussi à la question de l'adaptation. Sur ce point Allais fait une confusion entre lamarckisme et darwinisme ;³² confusion néanmoins peut-être volontaire, soit parce qu'elle est conforme aux idées néo-lamarckiennes de l'auteur ou simplement parce qu'elle sert la farce du récit. En effet pour contredire son opposant, le jeune homme teint au sulfure de plomb le chien blanc de son client, appelé *Black*, en noir, alors que l'animal n'est plus sous la surveillance de son propriétaire. À l'air étonné du client, le stagiaire réplique :

Nierez-vous, maintenant, m'écriai-je, la théorie de Darwin ? Non seulement les animaux s'adaptent à leur fonction, mais encore au nom qu'ils portent. Vous avez baptisé votre chien *Black*, et il est inéluctable qu'il devînt noir.

³⁰ *Ibid.*

³¹ Alphonse Allais : Le comble du darwinisme. In : *À se tordre : histoires chatnoiresques*. Paris : Ollendorff 1891, p. 80–81.

³² Il fait aussi la confusion dans Alphonse Allais : *Le Cap'tain Cap*. Paris : Juven 1902, p. 160 : « Muer la violette en coquelicot ! Curieux cas de transformisme ! Qu'en penses-tu, vieille ombre de Darwin ? »

Le vieux serin me demanda si, par hasard, je ne me fichais pas de lui, et il partit sans attendre la réponse.³³

Chez Allais, la mention de Darwin s'accompagne bien souvent de la présence d'un opposant, généralement dévot ou clérical. Dans la nouvelle « Un excellent homme distrait », Darwin représente le progrès face à l'obscurantisme et c'est bien la question de la religion qui fait rejeter le naturaliste anglais :

Le monsieur rappelle le portrait de Darwin, de ce grand Darwin dont un curé de notre hôtel disait, l'autre jour :

– C'est encore comme cet ignoble *Darwin*, etc. !³⁴

Mais Allais semble bien avoir lu des textes sur le darwinisme, qu'ils soient de Darwin même ou des néo-lamarckiens, car dans *L'Origine des espèces*, le verbe *déterminer* est bien plus présent que le substantif *hasard* même, puisque, avant de parler de hasard, il faut bien sûr vérifier qu'il n'y a pas une cause qui détermine les phénomènes. Dans la nouvelle « Ne nous frappons pas », Allais imagine un personnage qui provoque les circonstances, qui détermine ainsi les causes. Pour expliquer ce comportement l'écrivain convoque encore une fois Darwin :

Pierre n'est pas un de ces indolents qui attendent l'occasion de rire.
Cette occasion, le vicomte la provoque, il la crée,
Il la détermine,
Comm' disait Darwin.³⁵

La critique du positivisme des années 1880 et 1890 dénonce la déification de la science, spécifiquement de Darwin. Dans un poème de 1889, « L'âme d'un philosophe », Amédée Bonnet joue sur cette déification du naturaliste, mais encore une fois par opposition au déterminisme de Bossuet :

[...] Il mettait loin derrière Hoeckel [sic]
Hegel,
[...]
Lui qui qualifiait Darwin
Divin,
Il osait dire qu'Aristote

³³ Alphonse Allais : Le comble du darwinisme, p. 80–81.

³⁴ Alphonse Allais : Un excellent homme distrait. In : *En ribouldinguant*. Paris : Société d'éditions littéraires et artistiques 1900, p. 59.

³⁵ Alphonse Allais : Ne nous frappons pas. In : *L'Art de s'amuser en chemin de fer, principalement dans les wagons-toilette munis d'un couloir latéral*. Paris : La Revue Blanche 1900, p. 177.

Radote,
 Puis, au seul nom de Bossuet,
 Suait [...] ³⁶

3 Évolution, hasard et esthétique ?

Au-delà de la simple citation, le hasard, compris dans un système de création de la nature, aide à l'esthétisation du récit. En effet, le principe d'évolution, que ce soit du vivant ou de la terre, peut servir l'esthétique littéraire, elle-même parfois issue des textes de Darwin. Le naturaliste utilise en effet de nombreuses métaphores dans son ouvrage pour soutenir ses idées. Il souligne l'importance du hasard dans le façonnement géologique du globe, tout en édifant une métaphore :

Les ruines d'une maison incendiée n'en racontent pas le sort plus clairement que ne le font les montagnes d'Écosse et de Galles, avec leurs flancs striés, leurs surfaces polies de leurs blocs erratiques déposés au hasard et quelquefois à de grandes hauteurs par les glaciers qui ont autrefois comblé leurs vallées. ³⁷

Le hasard n'est ici pas moteur de l'évolution, mais il explique l'importance de la contingence dans le façonnement de la nature, en commençant par le paysage. La métaphore cherche à expliciter de même que l'effet n'explique pas la cause.

Sous la plume de Maupassant, dans « Histoire corse », parue dans *Gil Blas* en 1881, le hasard a eu de même un rôle important dans l'histoire géologique d'un paysage. Mais contrairement à Darwin, le hasard est personnifié et actif. Il œuvre à la réalisation du paysage :

Peut-être n'est-il par le monde entier rien de plus étrange que ces « Calanche » de Piana, rien de plus curieusement ouvragé par le hasard. ³⁸

Plus qu'expliquer les formes de la nature, le principe d'évolution crée bien des expérimentations, et même une école littéraire, dont le chef de file est René Ghil. ³⁹

36 Amédée Bonnet : Sur un philosophe positiviste. In : *L'Âme d'un philosophe*. Lyon : Imprimerie de Pitrat aîné 1889, p. 65. Amédée Bonnet est un élève de Sully Prudhomme. Il lui dédicace par ailleurs son ouvrage.

37 Charles Darwin : *De l'origine des espèces*, p. 514.

38 Guy de Maupassant : Histoire corse. In : *Gil Blas* (1^{er} décembre 1881), sous la signature de Maufrigneuse.

39 Jules Huret : *Enquête sur une évolution littéraire*. Paris : Bibliothèque-Charpentier 1891, p. 108–116.

Après son *Traité du verbe*⁴⁰ de 1886, préfacé par Mallarmé, qui devait permettre une audition colorée grâce à l'usage d'un choix précis de sons, Ghil souhaite aller plus loin et appliquer sa théorie à une méthode évolutive-instrumentiste, dont le but est de servir une poésie scientifique retraçant l'évolution humaine, sous la forme d'une grande épopée. Contrairement à l'image négative véhiculée par la littérature du XIX^e siècle, qui n'a souvent retenu que le principe de la lutte pour la vie, l'idée évolutive de Ghil et de son école, comme l'a montré Nicolas Wanlin, exalte un « darwinisme optimiste », celui du « meilleur devenir ».⁴¹ En 1893, *L'Idée évolutive*⁴² rassemble les poèmes de Ghil et de ses disciples. L'avant-propos rappelle que le but de l'ouvrage est de « continuer de science, l'instauration de la Poésie nouvelle ou plutôt qui renoue la tradition : au triple vouloir poétique, philosophique et sociocratique, évolutivement ».⁴³ On peut y observer la production de l'école instaurée par Ghil. Le hasard, compris comme moteur de la sélection et de la variation des espèces, sert l'esthétique du texte. On peut ainsi l'observer dans le long poème « L'Annette » d'Hugues Lapaire :

Des pollens blancs, légers, de plantes sur les rocs,
des graines de froment, d'averon, de luzerne,
sur ce sol argileux inentaillé des socs
au hasard sont semés par le vent de galerie.⁴⁴

Comme il s'agit d'un travail évolutif, Ghil fait paraître, en 1891 et en 1904, des nouvelles moutures de ses principes publiés sous le titre *Œuvre : en méthode à l'Œuvre* et qui annihilent les versions précédentes. Mais le hasard n'est qu'une composante du récit et n'est en rien un moteur de l'œuvre. Au contraire son principe souhaite le contrôle le plus contraignant possible des règles d'écritures poétiques ; son but étant de créer « une poésie qu'on peut dire imitative, d'imiter de l'Univers, par la parole, la musique, la plastique et l'art pictural – les rythmes ».⁴⁵ Mais finalement, le principe qu'il a édifié étant obscur, son école et ses travaux, disparaissent avec leurs initiateurs.

L'évolution est aussi un sujet poétique apprécié et poétisé par Sully Prudhomme. Il nourrit plusieurs de ses grands poèmes, dont *La Justice*, de 1878 et

⁴⁰ René Ghil/Stéphane Mallarmé : *Traité du verbe*. Paris : Giraud 1886, p. 3–31.

⁴¹ Nicolas Wanlin : La poétique évolutionniste, de Darwin et Haeckel à Sully Prudhomme et René Ghil. In : *Romantisme* 154, 4 (2011), p. 91–104.

⁴² René Ghil (éd.) : *L'Idée évolutive*. Paris : Savine 1893.

⁴³ *Ibid.*, p. 5.

⁴⁴ Hugues Lapaire : L'Annette. In : René Ghil (éd.) : *L'Idée évolutive*, p. 41.

⁴⁵ René Ghil : *Œuvre : en méthode à l'œuvre*. Paris : A. Messein 1904, p. 64.

« Le Prisme », de 1888. Dans le prologue de *La Justice*, Sully Prudhomme évoque la fin de la providence et le fonctionnement aveugle de la nature :

Que c'est pour elle, et non pour eux qu'elle travaille ;
Que son grand œil d'azur leur sourit sans regard ;
Que l'homme dans ses bras meurt sans qu'elle en tressaille,
Né de père inconnu dans un lit de hasard.⁴⁶

Encore une fois, la génération est le fruit du hasard, mais contrairement à Zola, elle est totalement dénuée de causalité, puisque la nature même est dépourvue de dessein. Elle est de surcroît complètement impersonnelle. L'homme est donc seul face à une nature qui ne se soucie pas de lui. Dans son poème *Hasards*, édité en 1888, Sully Prudhomme place dans la somme des hasards de la vie une condition nécessaire au bonheur et au malheur :

Que d'étranges hasards, de chances obstinées
N'a-t-il pas fallu pour qu'un jour
Dans la trame sans fin des brèves destinées
Nos deux âmes ensemble ici-bas fussent nées !
Et tu ne sais pas mon amour.⁴⁷

Mais des causes, non mentionnées, font que le poète reste solitaire.

Sully Prudhomme a surtout débattu des causes finales dans sa prose, plus précisément dans un échange de lettres avec Charles Richet, regroupées en 1902 dans *Le problème des causes finales*. Il ouvre tout d'abord sur un constat d'impuissance face à une question éculée et un monde très vaste encore peu connu, ainsi qu'une affirmation de Richet spécifiant qu'« en général, la théorie des causes finales, par suite d'exagérations invraisemblables, est en discredit auprès des biologistes ».⁴⁸ Cette allégation très imprécise paraît refléter plus la pensée de l'auteur que représenter l'opinion de l'ensemble de la profession au début du xx^e siècle, même si la laïcisation dans le domaine des sciences se renforce à cette même période. La prise en compte du hasard en sciences est très clairement formalisée en 1970 par Jacques Monod dans *Le Hasard et la nécessité* : « Le hasard pur, le seul hasard, liberté absolue mais aveugle, à la racine même du prodigieux de l'évolution, cette notion centrale de la biologie moderne n'est plus aujourd'hui une hypothèse, parmi d'autres

⁴⁶ René Sully Prudhomme : *La Justice*. Paris : Alphonse Lemerre 1878, p. 7.

⁴⁷ René Sully Prudhomme : *Hasards*. In : *Œuvres de Sully Prudhomme. Poésies 1879–1888. Le Prisme. – Le Bonheur*. Paris : Alphonse Lemerre 1888, p. 49.

⁴⁸ René Sully Prudhomme/Charles Richet : *Le Problème des causes finales*. Paris : F. Alcan 1902, p. 2.

possibles ou au moins concevables. Elle est la seule compatible avec les faits d'observation et d'expérience ».⁴⁹

Autant les expériences de René Ghil et de son école ont disparu car elles reposaient sur des systèmes difficilement vérifiables expérimentalement et surtout reproductibles par tout le monde, comme le phénomène subjectif de la synesthésie,⁵⁰ autant les expérimentations d'artistes modernes d'avant la Première Guerre mondiale, trouvent par la suite de nombreux échos. Dès 1894, August Strindberg discute et expérimente sur l'importance du hasard dans le geste créatif dans l'article « Des arts nouveaux ou Le hasard dans la production artistique »⁵¹ paru dans *La Revue des revues*. Toutefois il n'effectue des expériences de hasard programmé qu'en musique, en peinture et en sculpture et tente une « théorie pour l'art automatique ».⁵² Déjà Strindberg rompt avec l'idée d'une création artistique comme résultante d'une démarche entièrement contrôlée, mais il faut attendre les années 1910 pour que des artistes modernes, comme Marcel Duchamp⁵³ dans le domaine plastique ou Tristan Tzara en littérature, théorisent et créent des œuvres d'envergure fondées sur de la contingence. Le hasard est à l'origine même du nom du mouvement dada, mot désigné par un coupe-papier introduit au hasard entre les pages d'un dictionnaire par Tzara le 8 février 1916.⁵⁴ Mais les règles de création dada provoquent un hasard contrôlé, et de nouvelles formes, ce que Tzara ironise notamment avec la recette « Pour faire un poème dadaïste ».⁵⁵ Les contraintes réintroduisent une causalité externe à la forme artistique produite. La volonté de rompre avec un art entièrement contrôlé à l'origine du mouvement regagne rapidement un sens par le biais de contraintes et recettes inventées par ses membres, ce qui fait dire à Jean Cocteau, en 1920 : « Tzara est un créateur. Il donne du sens à ce qui n'en a pas. Le simple fait que sa main dirige le hasard, ce hasard lui appartient et lui

49 Jacques Monod : *Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*. Paris : Seuil 1970, p. 127.

50 Jean-Michel Hupé : Synesthésie, expression subjective d'un palimpseste neuronal ? In : *Med Sci (Paris)* 28, 8–9 (août–septembre 2012), p. 765–771.

51 August Strindberg : Des arts nouveaux ou Le hasard dans la production artistique. In : *Revue des Revues* (15 novembre 1894), p. 265–270.

52 August Strindberg : *Du hasard dans la production artistique*. Paris : L'Échoppe 1990, p. 35. Voir aussi : Édouard Rolland : Du hasard créatif chez August Strindberg. In : *Études Germaniques* 272, 4 (2013), p. 561–577.

53 Sarah Troche : Marcel Duchamp : trois méthodes pour mettre le hasard en conserve. In : *Cahiers philosophiques* 131, 4 (2012), p. 18–36. URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-philosophiques1-2012-4-page-18.htm>. DOI : 10.3917/caph.131.0018 [consulté le 13/02/2019].

54 Henri Béhar/Tristan Tzara : *Dada et tatou : tout est Dada*. Paris : Flammarion 1996, p. 7.

55 Tristan Tzara : Pour faire un poème dadaïste. In : *Littérature* 15 (juillet–août 1920), p. 18.

ressemble. Qu'un autre l'imite, les mots sortis du chapeau en sortent mal. Tzara, lui, secoue le chapeau et sort des merveilles ».⁵⁶ L'influence des textes darwiniens n'est cependant pas directement citée, mais l'idée d'un hasard créatif paraît découler directement de cette rupture épistémologique du milieu du XIX^e siècle.

Avec les auteurs du XIX^e siècle, le hasard est un sujet littéraire, un signe de ralliement aux idées darwiniennes et parfois un élément esthétique. Il est ainsi un indicateur fort d'un changement d'époque, mais il ne détermine pas encore le geste artistique comme à l'orée du siècle suivant avec les expériences des artistes modernes. Dans la littérature, c'est bien la question de la religion qui marque le plus l'opposition à la théorie de l'évolution et ce rejet se matérialise par celui du hasard, alors que d'autres notions du système darwinien, comme la lutte pour l'existence ou encore l'idée même d'évolution, sont beaucoup moins remises en cause au XIX^e siècle. Les écrits de Paul Janet sont symptomatiques d'un refus partiel de la théorie. Il témoigne de même déjà d'une volonté de combiner certaines idées de Darwin à sa propre perception. Si certains écrits dissimulent les raisons spiritualistes du rejet du darwinisme, d'autres illustrent ce rejet comme Alphonse Allais. Le hasard est aussi un simple *topos* qui entre dans la création de poèmes. Il faut aussi attendre le siècle suivant pour voir l'introduction du hasard dans des créations artistiques, mais il s'agit surtout de créations artistiques aléatoires, soumises à des contraintes. Du mouvement dada durant la Première Guerre mondiale à l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle), à partir des années 1960, le hasard créatif connaît une prospérité qui ne s'affilie cependant pas toujours ouvertement à la théorie de l'évolution.

Bibliographie

- Allais, Alphonse : Le comble du darwinisme. In : *À se tordre : histoires chatnoiresques*. Paris : Ollendorff 1891, p. 77–84.
- Allais, Alphonse : Ne nous frappons pas. In : *L'Art de s'amuser en chemin de fer, principalement dans les wagons-toilette munis d'un couloir latéral*. Paris : La Revue Blanche 1900, p. 175–184.
- Allais, Alphonse : Un excellent homme distrait. In : *En ribouldiquant*. Paris : Société d'éditions littéraires et artistiques 1900, p. 59–60.
- Allais, Alphonse : *Le Cap'tain Cap*. Paris : Juven 1902.
- Béhar, Henri/Tzara, Tristan : *Dada et tatou : tout est Dada*. Paris : Flammarion 1996.
- Bonnet, Amédée : Sur un philosophe positiviste. In : *L'Âme d'un philosophe*. Lyon : Imprimerie de Pitrat aîné 1889, p. 63–65.

56 Jean Cocteau : Autour de la Fresnay. In : *L'Esprit nouveau* (19 décembre 1920).

- Buffon, Georges-Louis Leclerc, Comte de : *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*. Paris : Imprimerie royale 1749, t. I.
- Chateaubriand, François-René de : *Génie du christianisme* [1802]. In : *Œuvres complètes*. Paris : Pourrat frères 1834.
- Cocteau, Jean : Autour de la Fresnay. In : *L'Esprit nouveau* (19 décembre 1920).
- Darwin, Charles : *De l'origine des espèces ou Des lois du progrès chez les êtres organisés*. Traduit par Clémence Royer. Paris : Guillaumin/Victor Masson 1862.
- Darwin, Charles : *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*. Traduit par J.-J. Moulinié. 2 vol. Paris : Reinwald 1872.
- Geoffroy Saint-Hilaire, Isidore : *Notions synthétiques, historiques et physiologiques de philosophie naturelle*. Paris : Denain 1838.
- Ghil, René (éd.) : *L'Idée évolutive*. Paris : Savine 1893.
- Ghil, René : *Œuvre : en méthode à l'œuvre*. Paris : A. Messein 1904.
- Ghil, René/Mallarmé, Stéphane : *Traité du verbe*. Paris : Giraud 1886.
- Guerrière, Sophie : La question du progrès dans Les Évangiles. In : Alain Pagès (éd.) : *Zola au Panthéon, L'Épilogue de l'affaire Dreyfus*. Paris : Presses Sorbonne nouvelle 2010.
- Haeckel, Ernst : *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles : conférences scientifiques sur la doctrine de l'évolution en général et celle de Darwin, Goethe et Lamarck en particulier*. Paris : C. Reinwald 1877.
- Hugo, Victor : Océan. In : *Œuvres complètes*. Paris : R. Laffont 1989.
- Hupé, Jean-Michel : Synesthésie, expression subjective d'un palimpseste neuronal ? In : *Med Sci (Paris)* 28, 8–9 (août–septembre 2012), p. 765–771.
- Huret, Jules : *Enquête sur une évolution littéraire*. Paris : Bibliothèque-Charpentier 1891, p. 108–116.
- Janet, Paul : Le Matérialisme contemporain – une théorie anglaise sur les causes finales. In : *La Revue des Deux Mondes* (novembre et décembre 1863), p. 556–586.
- Janet, Paul : *Les Causes finales*. Paris : Librairie Germer Baillière et C^{ie} 1876.
- Kraty l'Archiviste : La Gazette. In : *Bulletin de la Société d'histoire de la pharmacie* 1, 6 (1913), p. 99–100.
- Lamarck, Jean-Baptiste de : *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*. Paris : Verdière 1815.
- Lapaire, Hugues : L'Annette. In : René Ghil (éd.) : *L'Idée évolutive*, Paris : Savine 1893, p. 33–43.
- Maufrigneuse [= Maupassant, Guy de] : Histoire corse. In : *Gil Blas* (1^{er} décembre 1881), p. 1–2.
- Maupassant, Guy de : *L'Inutile Beauté*. Paris : Havard 1890.
- Monod, Jacques : *Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*. Paris : Seuil 1970.
- Nodier, Charles : De la palingénésie humaine et de la résurrection. In : *Œuvres de Charles Nodier, Rêveries*. Paris : Renduel 1832, t. V, p. 337–389.
- Perrier, Edmond : *Le Transformisme*. Paris : J.-B. Baillière et fils 1888.
- Pouchet, Félix-Archimède : *L'Univers : les infiniment grands et les infiniment petits*. Paris : Librairie de L. Hachette 1865.
- Quatrefages, Armand de : *Darwin et ses précurseurs français : étude sur le transformisme*. Paris : F. Alcan 1892.
- Rolland, Édouard : Du hasard créatif chez August Strindberg. In : *Études Germaniques* 272, 4 (2013), p. 561–577.
- Strindberg, August : Des arts nouveaux ou Le hasard dans la production artistique. In : *Revue des Revues* (15 novembre 1894), p. 265–270.

- Strindberg, August : *Du hasard dans la production artistique*. Paris : L'Échoppe 1990.
- Sukiennicka, Marta : Charles Nodier et la fin du genre humain. In : *Arts et Savoirs* [en ligne] 7 (2016). URL : <http://journals.openedition.org/aes/929>. DOI : 10.4000/aes.929 [mis en ligne le 13/12/2016, consulté le 13/02/2019].
- Sully Prudhomme, René : Hasards. In : *Œuvres de Sully Prudhomme. Poésies 1879–1888. Le Prisme. – Le Bonheur*. Paris : Alphonse Lemerre 1888, p. 49–50.
- Sully Prudhomme, René : *La Justice*. Paris : Alphonse Lemerre 1878.
- Sully Prudhomme, René/Richet, Charles : *Le Problème des causes finales*. Paris : F. Alcan 1902.
- Troche, Sarah : Marcel Duchamp : trois méthodes pour mettre le hasard en conserve. In : *Cahiers philosophiques* 131, 4 (2012), p. 18–36. URL: <https://www.cairn.info/revue-cahiers-philosophiques1-2012-4-page-18.htm>. DOI : 10.3917/caph.131.0018 [consulté le 13/02/2019].
- Tzara, Tristan : Pour faire un poème dadaïste. In : *Littérature* 15 (juillet–août 1920), p. 18.
- Wanlin, Nicolas : La poétique évolutionniste, de Darwin et Haeckel à Sully Prudhomme et René Ghil. In : *Romantisme* 154, 4 (2011), p. 91–104.
- Zola, Émile : *Au Bonheur des dames*. Paris : G. Charpentier/E. Fasquelle 1883.

Bertrand Marquer

« Cette grande opération de la vie : la digestion ». Biologie et gastronomie

L'expression qui donne son titre à cette communication est extraite de la revue *La Gastronomie*, en date du 6 octobre 1839. Insérée dans une rubrique consacrée à l'« Après dîner » et à la vertu eupeptique des spectacles, elle énonce un lieu commun du discours gastronomique et joue sur la polysémie de la « vie » évoquée, à la fois biologique et mondaine. Comme bien souvent dans la littérature « panoramique », l'allusion à la physiologie semble essentiellement servir la description d'une mécanique sociale à laquelle le discours scientifique donne une apparence de sérieux, souvent parodique.¹

La formule, en dépit de sa grandiloquence, peut néanmoins très bien caractériser un enjeu récurrent des sciences du vivant, qui associent volontiers l'étude du processus de la digestion à une réflexion sur le principe vital. De ce point de vue, le *xix^e* siècle ne propose pas de réelle rupture. Depuis Aristote, la nutrition fournit un paradigme à l'étude des fonctions vitales² et elle devient même, avec Charles Bonnet et Ernst Haeckel, « le prototype de l'influence du milieu extérieur sur l'être vivant »³ selon André Pichot. L'originalité du *xix^e* siècle est néanmoins d'associer plus étroitement cette « fonction fondamentale »⁴ du discours biologique à la physiologie de la digestion, présentée comme une opération essentielle de l'économie animale.

Or, cette association peut être mise en relation avec l'expansion du discours gastronomique, qui utilise les préceptes diététiques et les modèles présents dans la physiologie du vivant. Le but de cet article est donc de confronter l'art de vivre prôné par la gastronomie et ce que le biologiste Paul-Émile Pilet

1 Voir sur ce point Valérie Stiénon : *La Littérature des physiologies. Sociopoétique d'un genre panoramique (1830–1845)*. Paris : Classiques Garnier 2012.

2 « La nutrition constitue à elle seule l'essentiel de la physiologie aristotélicienne qui y ramène, directement ou indirectement, les principales fonctions vitales (digestion, circulation, respiration y sont liées étroitement, croissance et reproduction en dépendent également). » (André Pichot : *Histoire de la notion de vie*. Paris : Gallimard 1993, p. 91.)

3 André Pichot : *Expliquer la vie. De l'âme à la molécule*. Versailles : Éditions Quae 2011, p. 737. L'auteur rappelle que l'anglais *nurture*, qui désigne l'acquis (et s'oppose à *nature*, l'inné), est une déformation du mot français « nourriture ».

4 *Ibid.*, p. 736.

Bertrand Marquer, Université de Strasbourg – Institut universitaire de France – ANR/DFG Biographes

appelait une « Bioreprésentation » de la digestion (soit une « description structurale et fonctionnelle du vivant »⁵ ayant pour modèle la digestion), afin de faire émerger un corps de doctrine commun, et de dégager ses présupposés. Dans le discours biologique, la « grande opération » que constitue la digestion pose en effet la question de la nature du principe vital, de ce qui garantit sa préservation, mais aussi de la hiérarchisation des fonctions physiologiques et de ce qui la justifie. De ce point de vue, la gastronomie peut être révélatrice des raisons qui motivent ce choix, en éclairant les « intérêts » qui, toujours selon Paul-Émile Pilet, façonnent toute « Bioreprésentation », et en révélant leur double nature, à la fois épistémologique et idéologique.⁶

1 Biologie et principe de nutrition

Comme le rappelle André Pichot, nutrition et génération constituent les deux grandes fonctions à partir desquelles philosophes et savants ont tenté d'« expliquer la vie ».⁷ Le principe de la nutrition est associé au processus de la digestion, sans que celle-ci ne soit restreinte à la réalité anatomique de l'appareil digestif. Pour Aristote, le cœur, siège de la chaleur vitale, est ainsi l'organe qui parachève la « coction » initiée dans l'estomac. Galien considère pour sa part que le foie et les veines sont les principaux foyers de la nutrition. Très critique à l'égard de l'aristotélisme et du galénisme, le médecin et chimiste Jean Baptiste Van Helmont (1579–1644) va quant à lui distinguer six digestions différentes, assumées par des organes bien distincts : l'estomac, le duodénum, le foie, le cœur (siège de deux digestions), puis le corps dans son ensemble.

Lorsqu'il rend compte de ces évolutions dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le médecin et homme de lettres Joseph-Michel Guardia (1830–1897) choisit cependant d'inscrire Van Helmont, présenté de manière très élogieuse, dans l'histoire

5 « Une « Bioreprésentation » s'attache à la description structurale et fonctionnelle du vivant » (Paul-Émile Pilet : *Les diverses représentations biologiques de la vie*. In : Éric Emery (éd.) : *Science, technique et valeurs*. Lausanne : L'Âge d'homme 1998, p. 115).

6 *Ibid.* Ces intérêts sont, pour Pilet, ramenés au « champ de connaissance » disponible, mais ils peuvent très bien définir une configuration où se croisent l'épistémologie et l'idéologie.

7 André Pichot : *Expliquer la vie*, p. 736 : « Depuis Aristote, qui les rattachait toutes deux à l'âme nutritive, la génération et la nutrition étaient traditionnellement les deux fonctions fondamentales, celles par lesquelles étaient produits les êtres vivants (la nutrition, en incorporant la matière inanimée des aliments à un être vivant déjà existant ; la génération, en fabriquant un nouvel être). »

d'une réhabilitation progressive de l'estomac, « organe essentiel de la nutrition » devenu grâce à lui « le domaine central, sinon la résidence de cette âme sensitive à laquelle il rapporte tous les actes physiologiques et pathologiques, tous les phénomènes de l'économie saine ou malade ».⁸ Van Helmont est ici lu à travers les doctrines de François Broussais, que Guardia considère comme un maître à penser et un grand réformateur de la physiologie. Selon le célèbre promoteur de la théorie de l'irritation,⁹ l'estomac était en effet la porte d'entrée de tous les déséquilibres pathologiques, ce dont le *Dictionnaire* de Flaubert se fait l'écho en hissant au rang d'« idée reçue » la thèse (simplifiée) de Broussais : « Toutes les maladies viennent de l'estomac ».¹⁰

Cette lecture orientée de Van Helmont témoigne en outre de l'attrait encore exercé par les thèses vitalistes bien après 1850. Dans son *Traité de l'âme*, le chimiste flamand considérait en effet que la région épigastrique était « la racine et le principe de la vie », où chacun « sent sensiblement les premières agitations et impétuosités de l'âme ».¹¹ Dans la perspective de Joseph-Michel Guardia, Van Helmont annonce Théophile de Bordeu, en qui « s'incarne, pour ainsi dire, la médecine française du XVIII^e siècle », et de qui « émane en grande partie celle

8 Joseph-Michel Guardia : *Histoire de la médecine, d'Hippocrate à Broussais et ses successeurs*. Paris : Octave Doin 1884, p. 81. Pour Guardia, « [l]a médecine peut glorifier cet homme original et indépendant, qui la délivra du galénisme et de l'arabisme, et qui prit avec une grande autorité l'initiative de la réaction contre la tyrannie des iatro-chimistes » (*ibid.*, p. 81).

9 Voir la synthèse que propose un certain H. Gouraud dans la *Revue des Deux Mondes* : « Il fallait à M. Broussais un appareil d'organes qui fût le support de son irritation et de son inflammation, le siège habituel du mal local qui, dans sa pensée, était le point de départ de toute affection générale. Il prit l'estomac et les organes digestifs ; toutes les maladies si variées de ces organes qui, par le fait, sont souvent en souffrance, ne furent plus que des inflammations, depuis le malaise épigastrique de l'hypochondriaque jusqu'aux dépravations de goût de la jeune fille chlorotique. De plus, toutes les maladies qu'on ne sut à quel mal local rattacher furent des inflammations de l'estomac et des intestins ; tous les phénomènes anormaux qui se produisaient dans les autres appareils ne furent que des phénomènes sympathiques de la phlegmasie de l'estomac et du canal intestinal. De là, le règne de la *gastrite* et de la *gastro-entérite*, et la médication appropriée, le *pansement forcé*. » (Henri Gouraud : Illustrations scientifiques – Broussais. In : *La Revue des Deux Mondes* 18 (1839), p. 353.)

10 Gustave Flaubert : *Dictionnaire des idées reçues*. In : *Bouvard et Pécuchet*. Édité par Claudine Gothot-Mersch. Paris : Gallimard 1979, p. 513. Voir également, dans *La Peau de Chagrin*, le diagnostic du médecin Brisset, dans lequel on reconnaît les positions de Broussais : pour le personnage de Balzac, « l'altération progressive de l'épigastre, centre de la vie, a vicié tout le système » et condamné Raphaël de Valentin (Honoré de Balzac : *La Peau de chagrin*. Paris : Gallimard 1974, p. 321).

11 Jean-Baptiste Van Helmont : *Traité de l'âme*, cité par André Pichot : *Histoire de la notion de vie*, p. 263–264.

du XIX^e ». ¹² Mais Guardia fait subir au médecin de Montpellier le même « réductionnisme » qu'au vitaliste flamand : alors que Bordeu était partisan d'une physiologie complexe et multipolaire (à l'image de son « triumvirat, trépied de la vie » ¹³ constitué du cerveau, du cœur, et de l'estomac), Guardia ne retient, comme pour Van Helmont, que la valorisation du « système viscéral, qui est le centre de la nutrition, c'est-à-dire de la fonction vitale par excellence, de la condition même de la vie ». ¹⁴

La fonction de la génération s'en trouve par conséquent minorée, et même inféodée à la nutrition :

La fonction principale, la première avant toutes les autres, c'est la nutrition ; elle résume toute la vie. La génération, qui est le but de chaque individu et la condition unique de la transmission de la vie pour la perpétuation de l'espèce, la génération elle-même n'est qu'une suite de la nutrition : c'est la nutrition étendue, transformée, se répandant hors d'un être vivant pour former un être semblable. [...] La vie est une nutrition continuelle, aussi les appareils de cette fonction ont une étendue en rapport avec leur importance. [...] L'estomac est le véritable creuset de la nutrition. Par l'importance de ses fonctions, il est lié à toutes les autres parties de l'économie ; de lui elles attendent toutes la nourriture et la vie : il est par excellence le viscère sympathique, le centre de tous les viscères. ¹⁵

L'histoire de la médecine telle que la restitue Guardia à travers ses ouvrages valide donc la suprématie d'un organe (l'estomac) et d'un modèle (la digestion) dans la physiologie du vivant. Ce cas n'est pas isolé. Les traités de physiologie générale du XIX^e siècle commencent en effet volontiers par l'étude de la digestion, présentée comme une opération première et fondamentale. C'est le cas des *Notions de physiologie* du médecin et vulgarisateur scientifique Louis Figuier, dont le premier chapitre débute par cette interpellation :

Tu veux savoir, ami lecteur, comment tu digères, et telle est en effet la première notion à acquérir pour celui qui veut procéder méthodiquement à l'étude de sa propre économie vivante. À la locomotive il faut du charbon, pour traîner de longs convois pesamment chargés ; à l'homme il faut des aliments, pour entretenir son existence. ¹⁶

¹² Joseph-Michel Guardia : *Histoire de la médecine*, p. 127. Pour Guardia, Bordeu, « grand admirateur de Van Helmont, fit beaucoup pour réhabiliter les entrailles et l'estomac. Broussais acheva la réhabilitation de ce viscère central, qui reçoit, élabore et distribue les aliments. » (*Ibid.*, p. 248.)

¹³ Théophile de Bordeu : *Recherches sur les maladies chroniques et Analyse médicinale du sang* [1775]. Paris : Gabon 1800, p. 73.

¹⁴ Joseph-Michel Guardia : *Histoire de la médecine*, p. 134.

¹⁵ Joseph-Michel Guardia : *La Médecine à travers les siècles : histoire – philosophie*. Paris : Baillière 1865, p. 452-453.

¹⁶ Louis Figuier : *Notions de physiologie à l'usage de la jeunesse et des gens du monde* [1879]. Paris : Hachette 1886, p. 10.

Comme l'indique l'analogie finale, le modèle retenu est ici celui du « corps-machine », couramment employé pour aborder la physiologie de la digestion. Que le discours soit mécaniste, vitaliste ou qu'il opère une sorte de synthèse, comme chez les naturalistes du tournant du siècle pour lesquels l'organisme est « un appareil qui, à la façon d'une machine électrique, se charge d'énergie vitale »¹⁷ grâce à l'alimentation, – quels que soient, donc, les modèles épistémologiques convoqués, la physiologie de la digestion demeure centrale pour énoncer une logique du vivant, et cerner son principe de fonctionnement.

Aussi peut-on considérer que le discours biologique du XIX^e siècle a également recours à la « métaphore épigastrique » que Marcel Gauchet et Gladys Swain ont étudiée dans le domaine de la nosographie des maladies mentales.¹⁸ Selon leurs analyses, cette métaphore a permis aux aliénistes de doter leurs objets d'étude d'une localisation anatomique, sur le modèle physiologique de Broussais (pour Esquirol, l'hallucination et la mélancolie découleraient d'une irritation de l'estomac). Cette « physiologie imaginaire » fondée sur une « géographie fantasmatique du corps »¹⁹ traverse également la pensée du vivant, qui tend à associer le principe de nutrition à un organe, à la fois localisable et diffus, dont la réalité anatomique n'empêche pas le fonctionnement allégorique.

2 Art de vivre et pensée physiologique du vivant

Ce fonctionnement allégorique se retrouve bien entendu dans le discours gastronomique, qui voit dans cette « physiologie imaginaire » un puissant argument en sa faveur, et le moyen de légitimer son importance. *Physiologie du goût*, l'ouvrage fondateur de Brillat-Savarin paru en 1825, débute ainsi par une série d'aphorismes dont le premier énonce le caractère primordial de la nutrition. « L'Univers n'est rien que par la vie, et tout ce qui vit se nourrit »,²⁰ rappelle l'auteur, avant de préciser, dans sa seizième « Méditation gastronomique », ce que signifie, d'un point de vue physiologique, ce principe :

¹⁷ Pour le Docteur Albert Monteuis, l'organisme est ainsi « un appareil qui, à la façon d'une machine électrique, se charge d'énergie vitale » (Albert Monteuis : *Les Abdominales méconnues. Les déséquilibres du ventre sans ptose*. Paris : J. B. Baillière et fils 1903, p. 22).

¹⁸ Marcel Gauchet/Gladys Swain : *La Pratique de l'esprit humain*. Paris : Gallimard 1980, p. 330–338.

¹⁹ *Ibid.*, p. 335.

²⁰ Jean Anthelme Brillat-Savarin : *Physiologie du goût, ou méditations de gastronomie transcendante* [1826]. Paris : G. de Gonet 1848, p. IX.

On ne vit pas de ce qu'on mange, dit un vieil adage, *mais de ce qu'on digère*. Il faut donc digérer pour vivre ; et cette nécessité est un niveau qui couche sous sa puissance le pauvre et le riche, le berger et le roi. Mais combien peu savent ce qu'ils font quand ils digèrent ! La plupart sont comme M. Jourdain, qui faisait de la prose sans le savoir ; et c'est pour ceux-là que je trace une histoire populaire de la digestion ; persuadé que je suis que M. Jourdain fut bien plus content quand le philosophe l'eut rendu certain que ce qu'il faisait était de la prose.²¹

« Je digère : donc je vis », rétorque de même l'Estomac au *cogito* cartésien d'un Cerveau prétentieux, dans le « dialogue philosophico-médico-gastronomico-littéraire » inventé par le Bibliophile Jacob, alors rédacteur en chef de la revue *Le Gastronomer*.²² Dans les deux cas, la reprise de représentations biologiques nourrit un mélange de sérieux à prétention savante et de pastiche typique des physiologies littéraires. Aussi Brillat-Savarin s'embarrasse-t-il peu de distinctions lorsqu'il aborde les différents modèles utilisés pour expliquer le phénomène de la digestion :

On a longtemps et vigoureusement disputé sur la manière dont se fait la digestion dans l'estomac, et pour savoir si elle se fait par coction, maturation, fermentation, dissolution gastrique, chimique ou vitale, etc.

On peut y trouver un peu de tout cela ; et il n'y avait faute que parce qu'on voulait attribuer à un agent unique le résultat de plusieurs causes nécessairement réunies.²³

Décrite comme « une opération tout à fait mécanique »,²⁴ la digestion est pour Brillat-Savarin globalement comparable à l'action « d'un moulin garni de ses blutoirs, dont l'effet est d'extraire des aliments ce qui peut servir à réparer nos corps, et de rejeter le marc dépouillé de ses parties animalisables ».²⁵

L'« influence de la digestion », qui fait l'objet d'un développement séparé,²⁶ n'en demeure pas moins fondamentale, et elle dépasse largement le strict cadre biologique, en ayant notamment des conséquences sur « l'état moral de l'individu ».²⁷ Un tel constat permet à Brillat-Savarin de réactiver un certain nombre de clichés sur l'alimentation, mais il est conforme aux conclusions de Pierre-Jean-Georges Cabanis, qui consacre le huitième mémoire des *Rapports du physique et du moral* à « l'influence du régime sur les dispositions

²¹ *Ibid.*, p. 212–213.

²² Le Bibliophile Jacob [= Paul Lacroix] : Le cerveau et l'estomac. Dialogue philosophico-médico-gastronomico-littéraire. In : *Le Gastronomer* 2 (18 mars 1830).

²³ Jean Anthelme Brillat-Savarin : *Physiologie du goût*, p. 215.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p. 218–221.

²⁷ *Ibid.*, p. 218.

et sur les habitudes morales ».²⁸ Conscient de traiter de « fonctions si essentielles, si continues », qu'elles ne peuvent être cantonnées aux « livres de cuisine », l'auteur de *Physiologie du goût* va même jusqu'à étendre cette influence au « bonheur, et même [aux] affaires ».²⁹

Le « charmant badinage » que constitue l'ouvrage selon l'un de ses préfaciers, lui-même physiologiste,³⁰ ne signifie donc pas pour autant que la « grande opération » de la digestion soit envisagée avec dérision, ni qu'elle est uniquement mise au service d'une forme de burlesque. Comme le rappelle Pascal Ory, le discours tenu dans *Physiologie du goût* doit être inscrit « dans la mouvance à la fois de la Science en œuvre au long de la seconde moitié du XVIII^e siècle et des « Philosophes » qui essayent, à la même époque, d'en extraire une théorie générale de l'homme, des sociétés et de la cité ».³¹ Cette filiation, confirmée par les lectures de Brillat-Savarin,³² invite par conséquent à « prendre au sérieux l'application que l'auteur fait de ces thèses contemporaines à un objet qu'une conception platonicienne de l'homme ravale à l'ignoble ».³³

Pour l'auteur de *Physiologie du goût*, la gastronomie est en effet une science polymathique tenant, entre autres, de « l'histoire naturelle », de la « chimie », de la « cuisine », mais aussi du « commerce » et de « l'économie politique » :³⁴ à l'image de la physiologie, considérée depuis les Idéologues comme la « Science de l'Homme »³⁵ par excellence, la gastronomie se veut une discipline transversale qui « régit la vie tout entière ».³⁶ Les emprunts à la physiologie biologique lui permettent alors de confirmer la centralité et la dignité de son objet, mais aussi de se

28 Il y constate « l'influence très étendue [de la digestion] sur les idées, sur les passions, sur les habitudes, en un mot sur l'état moral » (Pierre-Jean-Georges Cabanis : *Rapports du physique et du moral de l'homme* [1802]. Paris : Masson et fils 1867, t. II, p. 133).

29 Jean Anthelme Brillat-Savarin : *Physiologie du goût*, p. 29.

30 Baron Richerand : Préface. In : Jean Anthelme Brillat-Savarin : *Physiologie du goût*, p. 8–9. Anthelme Richerand (1779–1840) est l'auteur des *Nouveaux éléments de physiologie* (1801), réédités à plusieurs reprises.

31 Pascal Ory : Brillat-Savarin dans l'histoire culturelle de son temps. In : Françoise Hache-Bissette/Denis Saillard (éds.) : *Gastronomie et identité culturelle française*. Paris : Nouveau monde édition 2007, p. 41.

32 Voir l'inventaire de sa bibliothèque, mentionné par Pascal Ory, *ibid.*

33 *Ibid.*, p. 43.

34 Voir Jean Anthelme Brillat-Savarin : *Physiologie du goût*, p. 65.

35 Cabanis utilise alternativement la « médecine » et la « physiologie » pour désigner cette « science de l'homme » capable, pour les Idéologues, d'opérer la synthèse entre la « philosophie qui remonte à la source des idées », et la « philosophie qui remonte à la source des passions » (Pierre-Jean-Georges Cabanis : *Du degré de certitude de la médecine* [1797]. Genève/Paris : Champion-Slatkine/Éditions de la Cité des sciences et de l'industrie 1989, p. 9).

36 Jean Anthelme Brillat-Savarin : *Physiologie du goût*, p. 65.

constituer en véritable « idéologie scientifique ».³⁷ Dans le discours gastronomique, l'importance physiologique accordée à l'organe digestif confirme en particulier la nouvelle hiérarchie sociale issue de la Révolution, comme j'ai eu l'occasion de le démontrer dans un précédent article.³⁸ L'« organe noble » qu'est le cerveau, selon une formule ironique de Zola,³⁹ y est relégué au second plan, et présenté comme tributaire du processus d'assimilation-transformation de la digestion : la pensée, comme la santé, deviennent non plus une sécrétion du cerveau, mais de l'estomac qui le nourrit. Au-delà de la simple affirmation d'un credo matérialiste, la valorisation physiologique de l'organe digestif valide l'émergence d'une nouvelle centralité dans le corps social, centralité à laquelle s'identifie la bourgeoisie, et que confirme un discours gastronomique où s'entremêlent l'« homme biologique et l'homme social, la physiologie et l'imaginaire ».⁴⁰

3 « Bioreprésentation » et idéologie

Dans le discours gastronomique, la physiologie biologique servirait donc à confirmer ce que le politique élabore. L'on peut néanmoins considérer que l'emprunt suit une logique inverse, et finalement plus conforme à la chronologie. Le développement du discours gastronomique précède en effet la consécration médicale que l'on retrouve dans les ouvrages de Joseph-Michel Guardia. Au moment où sont publiés sa *Médecine à travers les âges* (1865) et surtout son *Histoire de la médecine* (1884), la physiologie de Broussais est globalement obsolète : même si son fameux « principe »⁴¹ sur l'identité du normal et du pathologique demeure

³⁷ Les idéologies scientifiques sont des « systèmes explicatifs dont l'objet est hyperbolique relativement à la norme de scientificité qui leur est appliquée par emprunt » (Georges Canguilhem : *Idéologie et rationalité dans les sciences de la vie*. Paris : Vrin 1977, p. 44).

³⁸ Voir sur ce point Bertrand Marquer : De l'épigastre au ventre : *œconomia animale* et économie du corps social. In : *Romantisme* 154 (2011), p. 53–64.

³⁹ « N'est-ce pas une farce que cette étude continue et exclusive de la fonction du cerveau, sous le prétexte que le cerveau est l'organe noble ? » (Émile Zola : *L'Œuvre*. Paris : Gallimard 1983, p. 191.)

⁴⁰ J'emprunte l'expression au sociologue Claude Fischler : *L'Homnivore*. Paris : Odile Jacob 1993, p. 13 : « L'homme biologique et l'homme social, la physiologie et l'imaginaire, sont étroitement, mystérieusement mêlés dans l'acte alimentaire. »

⁴¹ Sur le « principe de Broussais » popularisé par Auguste Comte, voir Georges Canguilhem : *Le Normal et le pathologique*. Paris : PUF 1966, p. 19–20 : « L'état pathologique était jusqu'alors rapporté à des lois toutes différentes de celles qui régissent l'état normal : en sorte que l'exploration de l'un ne pouvait rien décider pour l'autre. Broussais établit que les phénomènes de la maladie coïncident avec ceux de la santé dont ils ne diffèrent jamais que par l'intensité. »

une référence, sa théorie de l'irritation a, elle, été remise en cause dès l'épidémie de choléra de 1832, qui porte un coup définitif à son explication des fièvres par la gastrite.⁴² La filiation opérée par Guardia entre Bordeu et Broussais (sans parler de Van Helmont) peut par ailleurs surprendre, dans la mesure où Broussais s'opposait à l'École de Montpellier, selon laquelle il existait une différence qualitative entre le normal et le pathologique. L'histoire de la médecine telle que Guardia l'envisage relève par conséquent très clairement du parti-pris, et son orientation conforte davantage qu'elle n'alimente les clichés du discours gastronomique sur la « grande opération de la vie ».

Cette convergence est particulièrement nette dans les traités d'hygiène de la seconde moitié du siècle, à l'image de celui que le docteur Ernest Monin consacre à l'estomac, présenté comme la « cornue vivante où s'élaborent la bonne et la mauvaise santé ».⁴³ Paru en 1888, son traité cite à plus de dix reprises Brillat-Savarin afin d'illustrer ses principes de diététique, et souligner l'importance de la digestion, puisque « l'homme n'est que ce qu'il mange, ou plutôt ce qu'il digère ».⁴⁴ Dans cet ouvrage, comme dans *Le Cuisinier et le Médecin* du docteur Lombard, la diète encouragée a donc tendance à étayer une *doxa* excédant très largement le strict plan physiologique. L'approche hygiéniste y a également pour fonction de promouvoir une reconnaissance de classe, la « maîtrise de la digestion », pour reprendre une formule de Georges Vigarello, participant d'une « ambition scientifique et culturelle »⁴⁵ de la bourgeoisie.

Dans son chapitre consacré aux « Règles d'hygiène et variabilité de la digestion suivant les professions », le docteur Lombard donne ainsi une extension surprenante au régime tel que Cabanis le définissait, en attribuant une connotation politique à « la liaison de [s]es effets avec ceux qu'on appelle purement *moraux* » :⁴⁶

Plus robuste, plus saine d'esprit et de corps, vit à côté et au-dessus de la classe ouvrière, la bourgeoisie travailleuse, celle qui exerce dans nos grandes villes le commerce de détail et l'industrie ; cette partie laborieuse de nos populations urbaines possède l'aisance et s'efforce par le travail, par l'ordre, par les habitudes d'économie, par la simplicité des mœurs, d'arriver à l'indépendance. C'est dans cette classe que se recrutent les

⁴² Voir sur ce point l'article « Broussais » que le médecin Isidore Bourdon rédige pour la *Biographie universelle ancienne et moderne*. Paris : A. Thoisnier Desplaces 1843, t. V, en particulier p. 133.

⁴³ Ernest Monin : *Hygiène de l'estomac*. Paris : Octave Doin 1888, p. v.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 336.

⁴⁵ Georges Vigarello : *Les Métamorphoses du gras. Histoire de l'obésité*. Paris : Seuil 2010, p. 205.

⁴⁶ Pierre-Jean-Georges Cabanis : *Rapports du physique et du moral*, p. 133.

hommes d'élite qui marchent à la tête du pays ; c'est elle qui a fourni la plupart des esprits sérieux qui, depuis soixante ans, l'ont illustré. C'est aussi dans cette portion de la société que les bonnes mœurs, la vie régulière, l'alimentation choisie, le contentement de l'âme, l'exercice modéré du corps et de l'intelligence, maintiennent les digestions faciles et par suite la vigueur et la santé.⁴⁷

En devenant l'expression d'un *savoir-vivre*, le *savoir-digérer* appuie ici une norme à la fois culturelle et physiologique. Il contribue à faire du régime bourgeois un modèle à suivre, parce qu'il garantit la santé du corps biologique comme du corps social. Associé à une philosophie de l'*aurea mediocritas*, la « Bioreprésentation » de la digestion relève donc aussi de l'idéologie, ce qui permet de comprendre, peut-être, l'étonnante longévité de la théorie de l'irritation et de représentations vitalistes dans le discours physiologique consacré à la nutrition : le caractère central et proprement vital d'une fonction « *ig-noble* » s'y trouvait *naturellement* validé.

La confrontation des discours gastronomique et biologique montre que la physiologie de la digestion peut, au XIX^e siècle, être partiellement rattachée aux métaphores organicistes utilisées pour dire le corps social, et juger de sa santé. Dans la « grande opération de la vie » qu'est la digestion, hiérarchie physiologique et hiérarchie politique se répondent. La description structurale et fonctionnelle du vivant confirme alors l'antique fable des membres et de l'estomac, d'ailleurs souvent prise en exemple par les gastronomes comme par les physiologistes. Après avoir évoqué cet « apologue profond », Joseph-Michel Guardia rappelle ainsi « que l'économie politique a bien des rapports avec la médecine, faisant partie de la grande science de la vie ».⁴⁸ La « Bioreprésentation », dans le cas de la digestion, semble bien avoir eu pour principale fonction de relayer une fiction politique.

Bibliographie

Balzac, Honoré de : *La Peau de chagrin*. Paris : Gallimard 1974.

Biographie universelle ancienne et moderne. Paris : A. Thoisnier Desplaces 1843.

Bordeu, Théophile de : *Recherches sur les maladies chroniques et Analyse médicale du sang* [1775]. Paris : Gabon 1800.

Brillat-Savarin, Jean Anthelme : *Physiologie du goût, ou méditations de gastronomie transcendante* [1826]. Paris : G. de Gonet 1848.

⁴⁷ Léandre-Moïse Lombard : *Le Cuisinier et le médecin*. Paris : L. Curmer 1855, p. 112.

⁴⁸ Joseph-Michel Guardia : *Histoire de la médecine*, p. 339. Voir également Id. : *La Médecine à travers les siècles*, p. 453.

- Cabanis, Pierre-Jean-Georges : *Du degré de certitude de la médecine* [1797]. Genève/Paris : Champion-Slatkine/Éditions de la Cité des sciences et de l'industrie 1989.
- Cabanis, Pierre-Jean-Georges : *Rapports du physique et du moral de l'homme* [1802]. Paris : Masson et fils 1867.
- Canguilhem, Georges : *Le Normal et le pathologique*. Paris : PUF 1966.
- Canguilhem, Georges : *Idéologie et rationalité dans les sciences de la vie*. Paris : Vrin 1977.
- Figuier, Louis : *Notions de physiologie à l'usage de la jeunesse et des gens du monde* [1879]. Paris : Hachette 1886.
- Fischler, Claude : *L'Homnivore*. Paris : Odile Jacob 1993.
- Flaubert, Gustave : *Dictionnaire des idées reçues*. In : *Bouvard et Pécuchet*. Édité par Claudine Gothot-Mersch. Paris : Gallimard 1979.
- Gauchet, Marcel/Swain, Gladys : *La Pratique de l'esprit humain*. Paris : Gallimard 1980.
- Gouraud, Henri : Illustrations scientifiques – Broussais. In : *La Revue des Deux Mondes* 18 (1839), p. 316–356.
- Guardia, Joseph-Michel : *La Médecine à travers les siècles : histoire – philosophie*. Paris : Baillière 1865.
- Guardia, Joseph-Michel : *Histoire de la médecine, d'Hippocrate à Broussais et ses successeurs*. Paris : Octave Doin 1884.
- Jacob, Le Bibliophile [= Paul Lacroix] : Le cerveau et l'estomac. Dialogue philosophico-médico-gastronomico-littéraire. In : *Le Gastronomes* 2 (18 mars 1830), p. 2–4.
- Lombard, Léandre-Moïse : *Le Cuisinier et le médecin*. Paris : L. Curmer 1855.
- Marquer, Bertrand : De l'épigastre au ventre : *œconomia animale* et économie du corps social. In : *Romantisme* 154 (2011), p. 53–64.
- Monin, Ernest : *Hygiène de l'estomac*. Paris : Octave Doin 1888.
- Monteuuis, Albert : *Les Abdominales méconnues. Les déséquilibrés du ventre sans ptose*. Paris : J. B. Baillière et fils 1903.
- Ory, Pascal : Brillat-Savarin dans l'histoire culturelle de son temps. In : Françoise Hache-Bissette/Denis Saillard (éds.) : *Gastronomie et identité culturelle française*. Paris : Nouveau monde édition 2007, p. 39–50.
- Pichot, André : *Histoire de la notion de vie*. Paris : Gallimard 1993.
- Pichot, André : *Expliquer la vie. De l'âme à la molécule*. Versailles : Éditions Quae 2011.
- Stiénon, Valérie : *La Littérature des physiologies. Sociopoétique d'un genre panoramique (1830–1845)*. Paris : Classiques Garnier 2012.
- Vigarello, Georges : *Les Métamorphoses du gras. Histoire de l'obésité*. Paris : Seuil 2010.
- Zola, Émile : *L'Œuvre*. Paris : Gallimard 1983.

Olav Krämer

La notion de lutte pour la vie chez Anatole France

1 Introduction

Il est bien connu que dans les dernières décennies du XIX^e siècle, la notion darwinienne de *struggle for life* gagna une popularité remarquable en dehors du champ scientifique. La notion de lutte pour la vie apparaissait fréquemment dans la littérature narrative ainsi que dans les revues et les journaux où elle était appliquée à des contextes très divers. Il va de soi que dans ces contextes, on utilisait généralement cette notion d'une manière assez libre en lui donnant un sens qui s'éloignait beaucoup de l'usage darwinien du terme. Marc Angenot a décrit la notion de lutte pour la vie comme un idéologème qui a traversé divers champs discursifs et qui a ainsi acquis toute une gamme de significations et de fonctions différentes.¹

Le but de cet article est de poursuivre la ligne de recherche établie par Angenot et d'autres chercheurs² et d'apporter quelques précisions. À cette fin, je voudrais examiner l'utilisation de la notion de lutte pour la vie dans l'œuvre d'Anatole France, un auteur qui n'est guère lu ni étudié aujourd'hui, mais qui, de son vivant, était une véritable institution de la littérature française et un auteur dont les ouvrages atteignaient des tirages remarquables. C'est aussi un auteur qui, dès les années 1870, se présentait comme un partisan convaincu de l'évolutionnisme et plus particulièrement du darwinisme.³ En ce qui concerne

1 Voir Marc Angenot : 1889. *Un état du discours social*. Longueuil : Le Préambule 1989, p. 898–905. Il s'agit d'un chapitre intitulé « Migrations d'un idéologème : « La lutte pour la vie » ».

2 Voir aussi Fanny Robles : Of Cavemen, “Struggleforlifeurs” and Deep Ecology. J.-H. Rosny Aîné's Literary Response to Darwin and Human Evolution. In : Thomas F. Glick/Elinor Shaffer (éds.) : *The Literary and Cultural Reception of Charles Darwin in Europe*. Londres : Bloomsbury 2014, t. IV, p. 458–480 ; Louise Lyle : Le Struggle for life: Contesting Balzac through Darwin in Zola, Bourget, and Barrès. In : *Nineteenth-Century French Studies* 36 (2008), p. 305–319 ; Jean-Marc Bernardini : *Le Darwinisme social en France (1859–1918) : Fascination et rejet d'une idéologie*. Paris : CNRS Éditions 1997.

3 Voir Jean-Marc Bernardini : *Le Darwinisme social en France*, p. 208 ; Marie-Claire Bancquart : *Anatole France. Un sceptique passionné*. Paris : Calmann-Lévy 1984, p. 80 ; Linda L. Clark : *Social Fouicism in France*. Tuscaloosa : The University of Alabama Press 1984, p. 115. Voir aussi Boris Foucaud : *L'Œuvre d'Anatole France : à la recherche d'une philosophie du monde par*

Olav Krämer, Universität Osnabrück – ANR/DFG Biographes

la notion de lutte pour la vie, les écrits d'Anatole France sont intéressants parce qu'ils offrent des exemples de différents usages de cette notion. Il me semble que dans une certaine mesure, ces usages reflètent des pratiques discursives plus larges, c'est-à-dire qu'ils se retrouvent aussi chez d'autres écrivains de l'époque.

Plus précisément, je vais proposer de distinguer trois usages de la notion de lutte pour la vie : premièrement, un usage justificateur ; deuxièmement, un usage explicatif ; troisièmement, un usage que je propose d'appeler, faute de mieux, « avertisseur ». Les textes d'Anatole France sur lesquels mon analyse se concentre sont, d'une part, un compte rendu du drame *La Lutte pour la vie* d'Alphonse Daudet, d'autre part, le cycle romanesque intitulé *Histoire contemporaine*, cycle de quatre romans publiés entre 1897 et 1901.

2 La notion de lutte pour la vie chez Anatole France

Avant de commencer l'analyse des textes d'Anatole France, il convient de préciser l'objet d'analyse. Dans *On the Origin of Species*, Charles Darwin introduit « struggle for existence » ou « struggle for life » comme une expression métaphorique qui devait désigner diverses formes de dépendance entre, d'une part, un organisme et, d'autre part, son milieu et d'autres organismes.⁴ Au cours de la vulgarisation de la notion, l'idée de dépendance se perd et l'idée de lutte réelle entre des êtres vivants devient dominante. C'est-à-dire : la notion populaire de lutte pour la vie consiste dans l'idée que tous les êtres animés, y compris les êtres humains, se trouvent dans un état permanent de lutte. Dans cette lutte, leur objectif est soit de garantir leur propre survie et la survie de leurs enfants, soit d'accroître leur puissance ou leurs richesses. Ce sont les emplois de cette notion populaire de lutte pour la vie que j'essaierai d'analyser dans l'œuvre d'Anatole France.

l'écriture du Désir. Thèse : Université d'Angers 2001. URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01068782>, p. 63–66 [consulté le 12/02/2019].

⁴ Voir Paul H. Barrett/R. B. Freeman (éds.) : *The Works of Charles Darwin*, t. XV : *On the Origin of Species*, 1859. New York : New York University Press 1988, p. 45–58 (chapitre « Struggle for Existence ») ; pour la définition du terme, voir *ibid.*, p. 47.

2.1 L'usage justificateur

En 1889, Anatole France publia un compte rendu du drame *La Lutte pour la vie* d'Alphonse Daudet. Mis en scène la même année, le drame connut un succès remarquable.⁵ Au centre de l'intrigue se trouve le personnage de Paul Astier, député ambitieux qui a poussé une jeune fille au suicide, expulse un locataire pauvre d'une de ses maisons et veut se débarrasser de sa femme pour épouser une Juive riche et aussi ambitieuse que lui. Astier justifie sa manière d'agir en se référant à Darwin et à sa théorie de lutte pour la vie. À la fin, il est tué par le père de la jeune fille qui s'est suicidée. Il est très probable que l'intérêt suscité par le drame de Daudet a été partiellement dû à l'affaire de Lebiez et Barré,⁶ une affaire explicitement mentionnée dans une scène du drame.⁷

L'usage de la notion de lutte pour la vie qui est exemplifié par le personnage de Paul Astier peut être qualifié d'usage justificateur. L'idée de lutte pour la vie est employée pour justifier des actions qui sont inadmissibles par rapport aux lois et par rapport à une morale centrée sur les valeurs de la bienveillance ou de la pitié. Dans le drame de Daudet, c'est un personnage fictif qui utilise la notion de cette manière, et ce personnage est présenté non pas comme un modèle, mais comme l'exemple d'une attitude abominable. Daudet dit dans sa préface qu'il avait conçu Paul Astier comme un scélérat et qu'il avait voulu à tout prix le faire punir par la justice poétique.⁸ Daudet déclara aussi qu'il ne voulait pas attaquer Darwin lui-même, mais seulement les hommes qui abusaient de la théorie darwinienne pour faire l'apologie de leurs crimes.⁹

Pour Anatole France aussi, il est évident que l'usage justificateur de la notion de lutte pour la vie est inacceptable et qu'il s'agit là d'un abus de la théorie évolutionniste. Dans son compte rendu,¹⁰ il félicite Daudet d'avoir montré

5 Voir Alphonse Daudet : *La Lutte pour la vie*. Pièce en cinq actes, six tableaux. Sixième édition. Paris : Calmann Lévy 1890. Sur le succès du drame, voir Marc Angenot : 1889. *Un état du discours social*, p. 899–900; Linda L. Clark : *Social Darwinism in France*, p. 109–110.

6 Sur cette affaire, voir Fanny Robles : Of Cavemen, "Struggleforlifeurs" and Deep Ecology, p. 466 ; Linda L. Clark : *Social Darwinism in France*, p. 47–50 ; Marc Angenot : 1889. *Un état du discours social*, p. 899.

7 Voir Alphonse Daudet : *La Lutte pour la vie*, p. 25 (1^{er} acte, Scène VIII). L'affaire de Lebiez et Barré est aussi commentée par Daudet dans sa préface ; voir *ibid.*, p. III–IV.

8 Voir *ibid.*, p. IV–X.

9 Voir *ibid.*, p. I–II, v.

10 Voir Anatole France : Alphonse Daudet : *La lutte pour la vie* [*Le Temps*, 7 décembre 1889]. In : Anatole France : *Œuvres complètes*. Nouvelle édition, établie par Jacques Suffel, t. XV, 3 : *La Vie littéraire. Cinquième série. Sixième série (inédite)*. Illustrations de Charles Bardet. Évreux : Cercle du Bibliophile 1970, p. 570–576.

clairement la nature répréhensible des actes de son protagoniste.¹¹ En outre, Anatole France expose ses propres idées sur les relations entre la morale et la science en général et sur les relations entre la morale et la théorie évolutionniste en particulier.

La science pure ne saurait être ni morale, ni immorale. Indépendante des idées, des mœurs et des croyances des hommes, elle poursuit dans le silence du laboratoire son but sublime : la vérité. D'ailleurs, quel que soit le résultat des recherches scientifiques, la morale ne saurait en souffrir, puisqu'elle résulte des rapports nécessaires des hommes entre eux et qu'aucune interprétation des phénomènes naturels n'est d'ordre à changer ces rapports. Quand il serait démontré que nous descendons d'une espèce de singe, en devrions-nous moins d'amour à la patrie, de respect à la vieillesse, de pitié à la souffrance ? Serions-nous déliés d'un seul de nos devoirs ?¹²

Ainsi, Anatole France affirme l'indépendance des normes et des valeurs morales vis-à-vis des résultats de la science. Par contre, dans les phrases qui suivent et qui servent de conclusion à l'article, il semble suggérer que la théorie évolutionniste contient une morale. Mais l'éthique qui sous-tend cette théorie, selon Anatole France, n'est pas une éthique de la loi du plus fort, mais plutôt une éthique qui exhorte les hommes à perfectionner l'altruisme :

Nous enseigner que nous avons été des brutes, est-ce nous inviter à le redevenir ? N'est-ce pas plutôt en nous glorifiant d'avoir institué parmi nous la justice et la pitié, la science et l'idéal, nous exhorter à porter le règne humain au plus haut degré de noblesse et de splendeur ?

Ce transformisme qu'on voudrait rendre complice de toutes les férociétés, en promettant l'empire aux meilleurs, qu'enseigne-t-il, sinon les plus hautes vertus, et cet amour généreux par qui l'univers « . . . S'anime en des formes plus belles, | S'achève et se connaît en des esprits plus purs ? »¹³

¹¹ Voir *ibid.*, p. 575.

¹² *Ibid.* Sur ce passage, voir aussi Jean-Marc Bernardini : *Le Darwinisme social en France*, p. 209.

¹³ Anatole France : Alphonse Daudet : *La lutte pour la vie*, p. 576. – Les vers que France cite ici sont les derniers vers de son poème « Les Cerfs », apparu pour la première fois dans son recueil *Les Poèmes dorés* (1873). Voir Anatole France : *Œuvres complètes illustrées*, t. I : *Alfred de Vigny. Poésies*. Paris : Calmann-Lévy 1951, p. 130–132. Pour une interprétation du poème qui met en relief ses rapports avec le darwinisme, voir Boris Foucaud : *L'Œuvre d'Anatole France : à la recherche d'une philosophie du monde par l'écriture du Désir*, p. 76–79. Foucaud qualifie le poème d'« hymne au darwinisme » (*ibid.*, p. 76) et d'« hymne à la sélection naturelle des espèces » (*ibid.*, p. 78). En intégrant les derniers vers du poème dans son compte rendu, Anatole France leur donne un sens qui diffère quelque peu de celui qu'ils suggèrent dans le contexte du poème.

Ainsi, ces passages de l'article manifestent une ambiguïté dans l'attitude d'Anatole France vis-à-vis de la question de savoir si le darwinisme a des implications éthiques. Cette ambiguïté se trouve aussi dans d'autres énoncés d'Anatole France. D'une part, il affirme à plusieurs occasions l'autonomie de l'éthique par rapport à la science, y compris le darwinisme. D'autre part, il a tendance à interpréter le darwinisme comme une doctrine scientifique qui apporte une nouvelle vision du monde. Or, en attribuant des implications éthiques au darwinisme, Anatole France nie vigoureusement l'idée que ces implications soutiennent la doctrine de la loi du plus fort.

2.2 L'usage explicatif

En ce qui concerne l'usage justificateur de la notion de lutte pour la vie, on peut donc constater que cet usage n'occupe pas une position centrale dans les écrits d'Anatole France et dans sa réception du darwinisme. C'est là un usage qu'il condamne fortement et dont le caractère réprouvable lui semble évident. Quant à l'usage explicatif de la notion de lutte pour la vie, son rôle dans l'œuvre d'Anatole France présente plus de complexités. Cet usage consiste à dire qu'une action donnée peut être expliquée par les instincts primitifs qui, en combinaison avec la rareté des biens désirés, maintiennent la lutte pour la vie. Autrement dit, ce qui est invoqué dans ces cas, c'est une motivation élémentaire de caractère égoïste ou agressif qui est considérée comme présente chez tous les êtres humains. Chez Anatole France comme chez d'autres auteurs de son époque, l'usage explicatif de la notion de *struggle for life* s'impose surtout pour un certain type d'actions : il s'agit d'actions qui transgressent d'une manière si éclatante le consensus moral des sociétés modernes, qu'elles semblent poser un problème d'explication. Alors, on les explique en se référant à des instincts humains qui constituent un résidu psychologique des phases primitives de l'évolution.

Un texte littéraire d'Anatole France où cet usage de la notion de lutte pour la vie joue un rôle important est le cycle de romans intitulé *Histoire contemporaine*.¹⁴

14 Voir Anatole France : *Histoire contemporaine*. *L'Orme du Mail*. *Le Mannequin d'osier*. *L'Anneau d'améthyste*. *Monsieur Bergeret à Paris*. Préface de François Taillandier. Paris : Éditions de la Table Ronde 2004. Sur les références au darwinisme dans ce cycle, voir aussi Jean-Marc Bernardini : *Le Darwinisme social en France*, p. 209. Bernardini commence son analyse de l'*Histoire contemporaine* par cette remarque générale : « À plusieurs reprises, des thèmes « darwiniens » au sens spencérien ou lamarckien d'A. France affleurent dans trois romans du cycle *L'Orme du mail* (1897), *Le Mannequin d'osier* (1897) et *M. Bergeret à Paris* (1901). Ils s'organisent autour d'une même problématique : l'évolution humaine est lente ; les origines animales

Ces romans sont issus d'une série de pièces narratives qu'Anatole France publia à partir de 1895 dans *L'Écho de Paris* et qui portait le titre « Chronique hebdomadaire d'une petite ville française ». ¹⁵ L'action des chroniques se déroule d'abord dans une petite ville de province, puis à Paris. Les épisodes font apparaître un grand nombre de personnages fictifs venant de couches sociales très diverses. Le but central du texte semble être de fournir un panorama de la société française contemporaine. Cette intention est aussi apparente dans les fréquentes références à des événements réels qui marquent la vie politique de la Troisième République vers la fin du XIX^e siècle. ¹⁶

Les romans sont composés d'épisodes qui, le plus souvent, sont – au niveau de la trame romanesque – peu reliés entre eux et qui présentent de nombreuses digressions sous forme de conversations ou de réflexions philosophiques. ¹⁷ Il y a pourtant deux fils conducteurs : premièrement, le récit de deux prêtres qui convoitent tous les deux un évêché vacant ; deuxièmement, les aventures de M. Bergeret, maître de conférences à la Faculté des lettres qui est trompé par son épouse et qui la quitte par la suite. M. Bergeret est souvent interprété comme un porte-parole de l'auteur. Les deux intrigues sont liées par le fait que M. Lantaigne, un des deux prêtres ambitieux, rencontre fréquemment M. Bergeret pour discuter de questions philosophiques et politiques. Dans ces discussions, M. Bergeret défend les positions de l'athéisme, des sciences naturelles et de la République sans pour autant affirmer une vision optimiste du progrès de la civilisation.

C'est M. Bergeret qui, à plusieurs reprises, utilise la notion de lutte pour la vie pour expliquer des actions d'individus, mais aussi des phénomènes sociaux et politiques plus larges. Ainsi, dans le premier volume du cycle, une vieille femme de la petite ville de province, la veuve Houssieu, est retrouvée étranglée dans son lit. Au cours d'une discussion provoquée par cet incident, M. Bergeret exprime des idées sur la place du meurtre et de la violence dans les sociétés modernes et sur les mobiles des actions humaines : « [...] Tuer est ordinaire à

ne sont pas si lointaines de sorte que la lutte pour l'existence « qui s'adoucit » n'en reste pas moins une dominante de l'histoire humaine, des rapports sociaux comme des rapports inter-individuels. » (*Ibid.*, p. 209.) Cette remarque me semble pertinente, et dans ce qui suit je n'essayerai que d'apporter quelques précisions concernant les usages de la notion de lutte pour la vie dans les romans d'Anatole France.

¹⁵ Sur la genèse du cycle, voir Murray Sachs : *The Present as Past: Anatole France's Histoire contemporaine*. In : *Nineteenth-Century French Studies* 5, 1–2 (1976/1977), p. 117–128.

¹⁶ Voir *ibid.* ; Marie-Claire Bancquart : *Anatole France polémiste*. Paris : Nizet 1962, p. 293–381.

¹⁷ Sur le caractère digressif de la narration de *l'Histoire contemporaine*, voir Dushan Bresky : *The Art of Anatole France*. La Haye : Mouton 1969, p. 86–88.

l'animal et surtout à l'homme. Le meurtre a été longtemps estimé dans les sociétés humaines comme une forte action et il subsiste encore dans nos mœurs et dans nos institutions des traces de cette antique estime. »¹⁸ Dans le petit discours qui suit, M. Bergeret ne propose pas seulement une explication du meurtre de Mme Houssieu ; il esquisse aussi une explication de phénomènes sociaux et politiques plus larges. En particulier, il émet une hypothèse sur les guerres et sur le rôle de l'armée dans les sociétés modernes. Il dit :

[...] [T]outes les actions humaines ont pour mobile la faim ou l'amour. La faim instruit les barbares au meurtre, les poussa aux guerres, aux invasions. Les peuples civilisés sont comme les chiens de chasse. Un instinct corrompu les excite à détruire sans profit ni raison. La déraison des guerres modernes se nomme intérêt dynastique, nationalités, équilibre européen, honneur. [...] Et quant aux actions dont l'amour est le mobile, elles sont pour la plupart aussi violentes, aussi furieuses, aussi cruelles, que les actions inspirées par la faim, en sorte qu'il faut conclure que l'homme est une bête malfaisante. Mais il reste à chercher pourquoi je le sais et d'où vient que j'en ressens de la douleur et de l'indignation. S'il n'existait que le mal, on ne le verrait pas, comme la nuit n'aurait pas de nom si le jour ne se levait jamais.¹⁹

Quand de tels énoncés sont insérés dans un roman, cela soulève la question de savoir si la narration du roman tend à confirmer ou à réfuter la notion théorique. En ce qui concerne le récit de l'*Histoire contemporaine*, il n'est pas aisé de répondre à cette question. La narration contient des éléments qui peuvent être lus comme appuyant les propositions théoriques de M. Bergeret sur la persistance de la lutte pour la vie dans la société moderne. C'est en particulier la partie du récit qui expose la rivalité des deux prêtres qui permet d'avancer une telle interprétation. L'aspect satirique des épisodes évoquant cette rivalité est évident : à maintes reprises, le récit vise à démasquer les mobiles égoïstes des ecclésiastiques, mobiles qu'ils s'efforcent de dissimuler.

Sans aucun doute cet aspect satirique était-il important pour Anatole France. En fait, on peut supposer que la volonté de critiquer l'Église catholique était à l'origine du projet de l'*Histoire contemporaine*. Pourtant, la tendance à réduire les mobiles apparemment idéalistes à des instincts égotistes ne prédomine pas entièrement dans ces romans. Ce qui gouverne les actions des personnages, ce sont aussi des normes et des conventions sociales, des idéaux et des préjugés.²⁰ En outre, ces idéaux et ces normes peuvent se trouver en conflit

¹⁸ Anatole France : *L'Orme du mail*. In : *Histoire contemporaine*, p. 17–162, p. 139.

¹⁹ *Ibid.*, p. 139–140.

²⁰ Pour une analyse approfondie de cette dimension satirique des romans *L'Orme du mail* et *Le Mannequin d'osier*, voir Jean Levaillant : *Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France. Les aventures du scepticisme*. Paris : Colin 1965, p. 444–484.

avec les désirs ou les inclinations des caractères. Par exemple, le premier volume du cycle introduit les personnages du général Cartier de Chalmot et de son épouse. Ces derniers reçoivent la visite d'un prêtre qui les sollicite de soutenir la candidature de M. de Lantaigne pour l'évêché de Tourcoing. Le général et surtout sa femme souhaitent la réussite de M. de Lantaigne mais refusent de soutenir sa candidature auprès du ministre des Cultes parce qu'ils ont la ferme conviction qu'un « militaire ne doit jamais rien demander ». ²¹ L'exemple du général et de sa femme montre aussi que si les mobiles des caractères dépassent les simples instincts égoïstes, cela ne signifie pas nécessairement qu'ils apparaissent comme admirables. Au contraire, ces idéaux et croyances sont souvent dépeints comme ridicules. Mais cela n'empêche pas qu'ils soient des mobiles puissants.

2.3 L'usage avertisseur

La narration développée dans les romans d'Anatole France suggère donc que la valeur explicative de la notion de lutte pour la vie est plutôt limitée. M. Bergeret lui-même ne semble pas vraiment défendre l'idée que les mobiles de toutes les actions humaines peuvent se réduire à de simples instincts : à l'amour et à la faim, comme il dit dans le passage cité plus haut. Il affirme néanmoins plusieurs fois que les motivations des hommes ont ce caractère primitif. Mais dans quelques cas au moins, ces propos ne visent pas une explication des actions humaines données mais sont plutôt un avertissement. C'est-à-dire que M. Bergeret veut montrer que les instincts qui engendrent la lutte pour la vie sont toujours présents et actifs dans l'homme et qu'il faut en tenir compte lorsque des décisions politiques sont prises. Dans le quatrième volume, M. Bergeret résume ainsi ses convictions concernant l'homme, ses motivations élémentaires et l'influence de la société sur l'homme :

« Non. Je ne crois pas que les hommes soient bons naturellement, répondit M. Bergeret. Je vois plutôt qu'ils sortent péniblement et peu à peu de la barbarie originelle et qu'ils organisent à grand effort une justice incertaine et une bonté précaire. Le temps est loin encore où ils seront doux et bienveillants les uns pour les autres. [...] Je crois que le règne de la violence durera longtemps encore, que longtemps les peuples s'entre-déchireront pour des raisons frivoles, que longtemps les citoyens d'une même nation s'arracheront furieusement les uns aux autres les biens nécessaires à la vie, au lieu d'en faire un partage équitable. Mais je crois aussi que les hommes sont moins féroces quand ils

21 Anatole France : *L'Orme du mail*. In : *Histoire contemporaine*, p. 58.

sont moins misérables, que les progrès de l'industrie déterminent à la longue quelque adoucissement dans les mœurs [...]. »²²

M. Bergeret se montre convaincu que la lutte pour la vie qui caractérise les interactions entre les individus ne peut être modérée qu'en améliorant les conditions de vie des hommes. Évidemment, c'est là un but politique qui pourrait être poursuivi par des partis et par des formes de gouvernement assez divers. Mais à d'autres endroits, M. Bergeret dit clairement qu'il préfère les gouvernements faibles aux gouvernements forts et qu'il est attaché à la République précisément à cause de sa faiblesse, de sa modestie et de son manque d'amour-propre. La raison qu'il donne pour cette préférence semble encore être liée à ses conceptions de la lutte pour la vie, ou plus précisément, des instincts primitifs dont cette lutte résulte. Les gouvernements forts, selon M. Bergeret, sont beaucoup plus enclins à faire la guerre que ne le sont les gouvernements faibles.²³

3 Conclusion

En prenant des écrits d'Anatole France comme point de départ, j'ai identifié trois manières d'utiliser la notion vulgarisée de lutte pour la vie : un usage justificateur, un usage explicatif et un usage avertisseur. Il faudrait étudier un corpus de textes plus large pour vérifier si ces usages se retrouvent aussi chez d'autres auteurs.

En ce qui concerne Anatole France, il reste à savoir si l'on peut tirer des conséquences générales de sa manière d'utiliser la notion de lutte pour la vie. L'exemple d'Anatole France me paraît instructif surtout en ce qu'il révèle quelques-uns des attraits que la notion de lutte pour la vie possédait pour certains écrivains de la fin du XIX^e siècle, mais aussi les problèmes que l'utilisation de cette notion soulevait. La notion de lutte pour la vie offrait un moyen attractif pour développer une critique de la société qui semblait se baser sur la science. C'est un aspect de la notion qui se manifeste dans son usage explicatif. En réduisant les conflits sociaux et politiques à une forme de lutte pour la vie, on peut prétendre démasquer les mobiles avancés par les acteurs eux-mêmes comme des fictions dissimulant des instincts primitifs. Pourtant, Anatole France n'utilise pas de manière rigoureuse cette explication réductrice des conflits humains. On a

²² Anatole France : *Monsieur Bergeret à Paris*. In : *Histoire contemporaine*, p. 497–670, p. 602.

²³ Voir Anatole France : *L'Orme du mail*. In : *Histoire contemporaine*, p. 117–118.

l'impression qu'au moins dans l'*Histoire contemporaine*, l'attachement à la doctrine darwinienne et l'ambition satirique se heurtent à des tendances moralistes qui favorisent une vision, pas nécessairement plus optimiste, mais plus nuancée de l'homme et de ses motivations. De surcroît, Anatole France est vigoureusement opposé à l'idée qu'on pourrait utiliser la notion de lutte pour la vie afin de justifier la cruauté. Ainsi, la place qu'il accorde à cette notion dans l'*Histoire contemporaine* apparaît à la fois éminente et soigneusement délimitée. Parmi les trois manières d'utiliser cette notion distinguées ici, il semble que c'est surtout l'usage avertisseur qui importe à Anatole France : les instincts qui forment la base de la lutte pour la vie doivent être considérés comme une force réelle avec laquelle il faut encore compter dans la civilisation moderne.²⁴

Bibliographie

- Angenot, Marc : 1889. *Un état du discours social*. Longueuil : Le Préambule 1989.
- Bancquart, Marie-Claire : *Anatole France polémiste*. Paris : Nizet 1962.
- Bancquart, Marie-Claire : *Les Écrivains et l'histoire. D'après Maurice Barrès, Léon Bloy, Anatole France, Charles Péguy*. Paris : Nizet 1966, p. 87–154.
- Bancquart, Marie-Claire : *Anatole France. Un sceptique passionné*. Paris : Calmann-Lévy 1984.
- Barrett, Paul H./Freeman, R. B. (éds.) : *The Works of Charles Darwin*, t. XV : *On the Origin of Species. 1859*. New York : New York University Press 1988.
- Bernardini, Jean-Marc : *Le Darwinisme social en France (1859–1918) : Fascination et rejet d'une idéologie*. Paris : CNRS Éditions 1997.
- Bresky, Dushan : *The Art of Anatole France*. La Haye : Mouton 1969.
- Clark, Linda L. : *Social Darwinism in France*. Tuscaloosa : The University of Alabama Press 1984.
- Daudet, Alphonse : *La Lutte pour la vie*. Pièce en cinq actes, six tableaux. Sixième édition. Paris : Calmann Lévy 1890.
- Foucaud, Boris : *L'Œuvre d'Anatole France : à la recherche d'une philosophie du monde par l'écriture du Désir*. Thèse : Université d'Angers 2001. URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01068782> [consulté le 12/02/2019].
- France, Anatole : *Œuvres complètes illustrées*, t. I : *Alfred de Vigny. Poésies*. Paris : Calmann-Lévy 1951.
- France, Anatole : Alphonse Daudet : La lutte pour la vie [Le Temps, 7 décembre 1889]. In : *Œuvres complètes*. Nouvelle édition, établie par Jacques Suffel, t. XV, 3 : *La Vie littéraire. Cinquième série. Sixième série (inédite)*. Illustrations de Charles Bardet. Évreux : Cercle du Bibliophile 1970, p. 570–576.

²⁴ Pour une analyse approfondie des vues d'Anatole France sur l'histoire et la question de l'invariance ou de la malléabilité de la nature humaine, voir Marie-Claire Bancquart : *Les Écrivains et l'histoire. D'après Maurice Barrès, Léon Bloy, Anatole France, Charles Péguy*. Paris : Nizet 1966, p. 87–154.

- France, Anatole : *Histoire contemporaine. L'Orme du Mail. Le Mannequin d'osier. L'Anneau d'améthyste. Monsieur Bergeret à Paris*. Préface de François Taillandier. Paris : Éditions de la Table Ronde 2004.
- Levaillant, Jean : *Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France. Les aventures du scepticisme*. Paris : Colin 1965.
- Lyle, Louise : Le Struggle for life : Contesting Balzac through Darwin in Zola, Bourget, and Barrès. In : *Nineteenth-Century French Studies* 36 (2008), p. 305–319.
- Robles, Fanny : Of Cavemen, “Struggleforlifeurs” and Deep Ecology. J.-H. Rosny Aîné’s Literary Response to Darwin and Human Evolution. In : Thomas F. Glick/Elinor Shaffer (éds.) : *The Literary and Cultural Reception of Charles Darwin in Europe*. Londres : Bloomsbury 2014, t. IV, p. 458–480.
- Sachs, Murray : The Present as Past: Anatole France’s *Histoire contemporaine*. In : *Nineteenth-Century French Studies* 5, 1–2 (1976/1977), p. 117–128.

Nolwenn Pamart

« Struggle for joy ! ». Les sciences biologiques dans l'œuvre de Jean de Tinan

Après avoir passé un baccalauréat scientifique et intégré l'école d'agriculture de Montpellier, l'écrivain Jean de Tinan (1874–1898), abandonne rapidement ses études pour se consacrer à la littérature. Il demeure néanmoins un « stendhalien épris de sciences exactes ».¹ Le vocabulaire et les concepts de la méthode expérimentale ont structuré sa pensée, si bien qu'il inaugure, au cours de l'hiver 1896–1897, la chronique des « Sciences biologiques » au *Mercure de France*, expliquant la nécessité pour le littéraire de s'informer des dernières découvertes dans le domaine.

Par son parcours, Tinan offre un exemple intéressant de l'influence des sciences biologiques sur les processus créatifs d'un jeune écrivain de la deuxième génération symboliste. Nous nous proposons donc d'étudier comment son parcours scientifique s'articule avec ses ambitions littéraires. La résolution du dilemme entre science et littérature se trouverait-elle dans le rôle de passeur qu'il endosse dans la chronique de vulgarisation scientifique qu'il publie au *Mercure de France* ?

1 Parcours scientifique d'un jeune homme en 1894

Jean de Tinan est entré à l'âge de huit ans à l'école Monge. L'établissement, géré par d'anciens polytechniciens, prodiguait un enseignement moderne, où l'apprentissage des langues vivantes et du raisonnement scientifique primaient sur l'étude des langues anciennes et la mémorisation des leçons.² Dans les palmarès de l'école, où il apparaît à partir de l'année scolaire 1882–1883, Tinan est récompensé à quatre reprises pour ses compétences en « histoire naturelle » et

1 Edmond Bailly : *Un document sur l'impuissance d'aimer* par Jean de Tinan. In : *L'Idée libre* 1 (1894), p. 192.

2 Auguste Burdeau : *La Réforme des lycées et l'enseignement libre : L'école Monge*. Paris : Nouvelle revue 1885.

Nolwenn Pamart, Université Paris IV-Sorbonne

en « sciences biologiques ».³ S'il disparaît des palmarès entre 1888 et 1890, un prospectus joint à une *Notice sur l'école Monge* destinée aux parents d'élèves nous apprend qu'il est reçu bachelier ès sciences en 1890.⁴ La classe comptait 28 reçus sur 53 élèves. L'avenir du bachelier semble tout tracé dans la lettre qu'il écrit à son camarade de classe Paul Azan, le 27 juillet 1892 :

Bachelier-ès-Sciences

Avez-vous bien réfléchi mon enfant aux horizons merveilleux que nous ouvre ce grade universitaire et aux devoirs sévères mais nobles et beaux qu'il vous crée –

Voyez-vous dans l'avenir

La licence ès-sc. Mathématiques

_____ physiques

_____ naturelles

Ah bachelier aujourd'hui

Licencié demain agrégé après-demain

Quelle superbe carrière s'ouvre devant vous.⁵

Derrière l'ironie coutumière de l'auteur, la voie scientifique apparaît surtout comme une opportunité de carrière. Paul Azan éprouvait lui aussi une attirance pour la littérature : il avait publié une plaquette de vers à compte d'auteur, *Contrastes*, où il se proposait de laisser « entrevoir les désespérances d'un jeune homme de dix-huit ans, qui frémit de toutes les passions, qui brûle de toutes les ardeurs ».⁶ Tinan, lui, a la trajectoire inverse. Après avoir préparé le concours d'entrée à l'école d'agronomie de Grignon de 1892 à 1894, il est reçu premier à celui de l'école d'agriculture de Montpellier. Ses notes sont excellentes : son relevé de décembre 1894, cité par Claude Sicard, indique 19,5 en génie rural, 18,5 en physique, 18 en entomologie.⁷ Terrassé par un rhumatisme articulaire, il est hospitalisé en décembre et interrompt ses études pour revenir à Paris où il se consacre essentiellement à l'écriture. L'école de Montpellier le radie des listes de contrôle pour absence prolongée le 14 novembre 1896.⁸

Les parcours d'écrivains ayant abandonné leurs études supérieures pour se consacrer à la littérature ne sont pas rares à l'époque. Cependant, on trouve

³ *Distribution solennelle des prix, palmarès de l'école Monge*. Paris : Imprimerie Chaix 1882–1888.

⁴ *Notice sur l'école Monge*. Paris : Imprimerie Chaix s. d. [1890].

⁵ Jean de Tinan : *Correspondance inédite*. Édité par Jean-Paul Goujon. Tusson : Du Lérot 2005, p. 16.

⁶ Paul Azan : *Contrastes, poésies, 1891–1894*. In : Gavin Bowd : *Les Guerres et les mots du général Paul Azan, soldat et historien*. Paris : L'Harmattan 2010, p. 3.

⁷ Claude Sicard : Jean de Tinan, André Gide : Une amitié à sens unique. In : *Littératures* 9–10 (1984), p. 221.

⁸ *Ibid.*

chez Tinan de nombreuses traces d'un intérêt réel, voire d'un déchirement à l'idée de devoir choisir entre deux domaines inconciliables. Dans la suite de la lettre à Paul Azan déjà citée, Tinan imaginait la carrière universitaire de son ami en ces termes :

[...] qui sait peut-être un jour après avoir attiré l'attention des chauves de l'Institut par quelque prestigieux et suggestif travail sur
« L'influence du persil sur les Psittacidés »
ou autre sujet palpitant, peut-être excellent jeune homme serez-vous investi du portefeuille de la Marine.⁹

« Prestigieux », « suggestif » et, surtout, « palpitant » : les adjectifs que Tinan associe au travail imaginaire de son ami peuvent laisser penser que l'auteur souhaite insister sur l'ennui lié aux travaux universitaires. Or, un article du zoologiste Henri Gadeau de Kerville intitulé « De l'action du persil sur les psittacidés » a été publié dans les *Comptes rendus des séances de la Société de Biologie* en 1883.¹⁰ Henri Gadeau de Kerville est un naturaliste normand qui s'intéressa de près à la faune et à la flore de la région. La publication de deux photographies réalisées par le scientifique pour *Vieux arbres de la Normandie* en 1890 constitue l'une des nombreuses traces des passages de Kerville à Jumièges, où Tinan séjourne l'été depuis l'enfance. S'il n'y a pas une seule trace dans la correspondance de Tinan du nom de Gadeau de Kerville, il n'est pas impossible que l'étudiant passionné d'entomologie et de zoologie et en pleine préparation du concours de l'école de Grignon, ait consulté certains de ses travaux, trahissant dès lors une connaissance et une familiarité avec des sources scientifiques. Tinan fait d'ailleurs état à plusieurs reprises de la tension intérieure créée par ses études :

Étrange vie – ô Logique ! Rêver d'amour mystique et s'éprendre d'entomologie.
Je ne puis voir un insecte – plutôt m'occuper avec précision de sciences naturelles
sans que se soulèvent en moi des passions de métaphysiques véritables !¹¹

La citation repose sur une double antithèse : à la « précision » des sciences naturelles s'opposent les « passions » de la métaphysique. Le contraste est renforcé par les structures grammaticales choisies : les formules sont actives dès lors qu'il s'agit des sciences naturelles et passives pour la « métaphysique ». L'opposition comporte néanmoins une ambiguïté : pour caractériser l'« entomologie », Tinan utilise le verbe « s'éprendre » qui relève du champ sémantique

⁹ Jean de Tinan : *Correspondance inédite*, p. 17.

¹⁰ Henri Gadeau de Kerville : De l'action du persil sur les psittacidés. In : *Comptes rendus des séances de la Société de Biologie* 35 (1883), p. 53–54.

¹¹ Jean de Tinan : *Journal intime*. Édité par Jean-Paul Goujon. Paris : Bartillat 2015, p. 472.

de l'amour. Est-ce à dire que les sciences et l'aspiration métaphysique relèvent toutes deux d'une attirance sentimentale ? Dans ce cas, ne peut-on pas faire le parallèle avec Gabriel Montoya, poète montmartrois et docteur en médecine, qui dans le « Sonnet inaugural » de sa thèse, décrit la Science et la Muse comme deux femmes se disputant ses faveurs ?

Et j'ai tendu les bras à mes deux enjôleuses,
Car l'une et l'autre avaient pour moi même douceur,
Et souvent l'une et l'autre avec des airs de sœur,

M'avaient enveloppé de caresses frôleuses ;
Et j'ai dit : Je vous veux toutes les deux heureuses. . .
Mais la Science austère a répondu : Farceur !¹²

Chez Tinan, l'hésitation entre voie littéraire et scientifique tient essentiellement à deux préoccupations : celle de la santé et celle de la carrière. La voie littéraire est plus dangereuse pour sa constitution fragile. Le 22 juillet 1898, il écrit à Madame Bulteau au sujet de son hospitalisation à Montpellier :

Le docteur Grasset (prince de la Science) m'avait donné en traitement la phrase suivante dont je garantis l'authenticité : « Intelligent comme vous l'êtes, vous devriez vous créer des préoccupations scientifiques au lieu de préoccupations sentimentales ! » – C'est un régime difficile à suivre en voyage. . .¹³

En ce qui concerne la carrière rêvée, le choix de la voie littéraire relève d'un double renoncement, que Tinan cherche à légitimer grâce au secours de l'ironie et du scepticisme. Il écrit à Paul Azan, le 17 février 1895 :

Que nous ayons raté « le bel avenir qui s'ouvrait devant nous » cela est incontestable – mais pourquoi s'en chagriner ; le fameux but que l'on proposait à nos « jeunes ambitions » m'apparaît chaque jour davantage bien insignifiant, peu préférable à mon actuelle médiocrité – alors – tant se donner de peine pour acquérir ce que l'on ne désire pas : c'est un métier de dupe – et puis je serai usé très jeune.¹⁴

Dandy habillé à la mode romantique, Tinan s'installe donc à Paris, où il mène une vie de Bohème, qu'il décrit avec distance à son ancien camarade de classe :

Mes camarades sont surtout des jeunes gens de lettres qui ne me ressemblent pas assez pour que nous ne [nous] méprisions pas les uns les autres. L'Ironie, le tabac blond, les

¹² Gabriel Montoya : *Des antitoxines et principalement de l'antitoxine tétanique*. Montpellier : Camille Coulet 1893, p. 3.

¹³ Jean de Tinan : *Lettres à Madame Bulteau*. Édité par Claude Sicard. Toulouse : Thèse de 3^e cycle 1968.

¹⁴ Jean de Tinan : *Correspondance inédite*, p. 30.

boissons américaines – les filles, les beaux vers, les psychologies paradoxales & délicates, quelquefois la courte aventure d'une maîtresse bientôt insupportable – telle ma vie. Je ne la donne pas en modèle = c'était pas la peine d'étudier le théorème de Rolle.¹⁵

Il est intéressant de voir que Tinan se décrit comme étranger au monde des lettres, peuplé de jeunes gens auxquels il ne ressemblerait pas. Quelques mois plus tard, l'écrivain avait évoqué des difficultés de communication auprès de ses nouvelles fréquentations littéraires, à qui il ne parvient pas à faire part de son intérêt pour les sciences. Il écrivait à André Lebey, en octobre 1894 : « Les cours qu'importe : ce sont des choses qui vous ennuieraient et qui m'intéressent. »¹⁶ Que faire alors de cette formation scientifique dans ce nouveau milieu ?

Dans son choix d'un mode de vie tourné vers la sensation, Tinan souscrit au modèle du culte du moi barrésien, invitant l'individu à vivre le plus d'expériences possibles en les analysant le plus possible.¹⁷ Nombreux ont été les jeunes gens de sa génération à expérimenter dans ce cadre un individualisme effréné. Or, selon Jean Viollis, ce qui a sauvé Tinan des dérives du barrésisme, c'est justement sa familiarité avec les sciences biologiques. Il expose cette théorie dans un article intitulé « Le problème sentimental et la méthode », publié en mars 1897 dans *L'Effort* :

À M. de Tinan, cette méthode a « réussi » ; mais je la crois aisément périlleuse pour des esprits plus faibles et moins décidés. Je considère comme plus efficace à l'heureux succès de M. de Tinan cette fréquentation qu'il fit des sciences mathématiques et biophysiques, et, pour tout dire, ce rationalisme un peu dogmatique, un peu *a priori*, qu'il nomme en quelque endroit – à tort – « positivisme » et qu'il a constamment manifesté. C'est là surtout qu'il faut chercher notre salut.¹⁸

Dans « Étiquettes », le même auteur considérerait déjà que cette relation nouvelle aux sciences et aux lettres, cherchant à mêler les deux approches, était un trait générationnel :

Cet amour à la fois rationnel et passionné pour les réalités vivantes se traduit, d'autre part, en un renouveau d'activité scientifique chez des adolescents qui, trop réfléchis pour accorder une minute de créance à la puérile et toute universitaire antinomie qu'on avait crue longtemps entre la Science et les Lettres, repoussent, d'autre part, toute théorie qui

¹⁵ *Ibid.*, p. 35.

¹⁶ Jean de Tinan : *Lettres inédites à André Lebey*. Édité par Jean-Paul Goujon. Dolhain : Éd. Complexe 1984.

¹⁷ Maurice Barrès : *Romans et voyages : Un homme libre*. Édité par Georges Vital Rambaud. Paris : Robert Laffont 1994.

¹⁸ Jean Viollis : Le problème sentimental et la méthode. In : *L'Effort* (mars 1897), p. 123–128.

représente la pratique scientifique comme desséchante ou démoralisatrice. Persuadée que pour bien vivre, il faut savoir beaucoup, et qu'il faut surtout coordonner en notions générales les résultats acquis des différentes connaissances, la jeunesse est studieuse, et son étude consolide en raison, en certitude, les qualités sentimentales d'émotion qu'elle acquiert au contact direct de la nature.¹⁹

Pour Tinan et ses semblables, il s'agit bien d'observer sur nature puis d'analyser, voire de disséquer la matière afin d'en tirer des conclusions rationnelles. Tinan suit en cela les méthodes de la science expérimentale, en se choisissant lui-même pour sujet d'étude. Dans *La Marne*, l'auteur anonyme de « L'éducation sentimentale des jeunes hommes de notre temps » s'inquiète de la sécheresse avec laquelle la jeunesse s'intéresse à l'amour. Il convoque pour cela la métaphore de la dissection, puis celle du jouet que l'on démonte pour voir comment il est fait à l'intérieur : « À vous avoir connu si « chercheur de la petite bête » je crains que vous ne soyez tenté bientôt de casser la belle poupée pour voir ce qu'il y a dedans. »²⁰ Ce faisant, les jeunes gens comme Tinan prendraient le risque de parvenir à un désabusement total : « Vous avez trop mâché l'ironie pour ne pas retrouver son amertume dans le baiser et c'est ainsi qu'après le krach de la Foi, après la banqueroute de la Science, nous avons maintenant la faillite de l'Amour. »²¹ De « faillite de la science », il n'y a pourtant pas chez Tinan. Si l'on se penche sur son œuvre littéraire, on se rend compte au contraire que la méthode scientifique est pour lui un stimulant pour la création.

2 Une œuvre littéraire influencée par la méthode scientifique ?

L'étude des sciences biologiques a fourni à Tinan des schémas de pensée, une méthode d'analyse du vivant et, surtout, une prudence intellectuelle qu'il applique à tous les domaines. Dans une lettre à André Lebey datée du 20 août 1895, il explique sa méfiance par rapport au dogmatisme, en utilisant l'exemple de l'évolution des sciences :

Dogmatisme ! Je hais le *dogmatisme*, parce que je hais la *croyance* et un dogmatisme est l'énoncé d'une croyance, mais le sérieux de la vie n'est pas un dogmatisme, c'est une

¹⁹ Jean Viollis : Étiquettes. In : *L'Effort* (novembre 1896), p. 254–257.

²⁰ Le Vieux Monsieur : L'Éducation sentimentale des jeunes hommes de notre temps. In : *La Marne, revue artistique et littéraire* 1 (15 septembre 1897), p. 7–8.

²¹ *Ibid.*

évidence ; de même peu à peu la science se débarrasse des dogmatismes erronés pour les remplacer par les faits et les lois d'expérience, parce qu'il faut bien que la science et la vie se confondent, la science étant, n'est-il pas vrai ? (devant être) un moyen pour l'homme de recréer l'univers facilement à chaque instant et autant qu'il voudra.²²

Tinan décrit une approche expérimentale, en accord avec les théories de Claude Bernard :

La théorie est l'hypothèse vérifiée après qu'elle a été soumise au contrôle du raisonnement et de la critique. Une théorie, pour rester bonne, doit toujours se modifier avec le progrès de la science et demeurer constamment soumise à la vérification et la critique des faits nouveaux qui apparaissent. Si l'on considérait une théorie comme parfaite, et si on cessait de la vérifier par l'expérience scientifique, elle deviendrait une doctrine.²³

On retrouve dans les deux cas l'antithèse entre raisonnement au service d'un savoir toujours en devenir et croyance. Cette dernière est renvoyée dans le domaine du religieux : « doctrine » chez Claude Bernard, « dogmatisme » chez Tinan. La définition que le jeune écrivain donne des sciences biologiques mérite également que l'on s'y arrête. Face aux phénomènes naturels, le positivisme d'Auguste Comte veut substituer à la question « pourquoi ? » la question « comment ? » : lorsque l'homme parviendra à cet état, il entrera dans l'âge positif, où il s'attaquera au monde avec les armes de la raison.²⁴ Si elle rappelle Comte, la définition de Tinan semble aller un peu plus loin : la science s'y révèle également force de création. L'écrivain utilise également l'expérimentation comme un moyen de structurer sa pensée. Dans « Un canevas » paru au *Mercure de France* en septembre 1895, il développe une réflexion personnelle sur l'apport des lectures de jeunesse, avant de la couler dans le moule de la science expérimentale :

On pourrait, sur un individu-type, essayer de déterminer, couche par couche, l'action des lectures ; puis on tiendrait compte des coefficients individuels : attentivité, curiosité, sensualité, etc. . . – et l'on créerait une science nouvelle, d'abord théorique, remplie d'hypothèses et d'erreurs – puis, « la science ne valant que par ses applications » (c'est M. Taine qui l'a dit), on entrerait dans la voie féconde de l'expérimentation. Quelles psychopathies admirables ! Quelles potions à prescrire ! [...] Quels résultats on obtiendrait ! Où sont les psychothérapeutes ?²⁵

Mais si le substrat scientifique fleurit dans tout ce qui relève de l'essai ou de la chronique, on pourrait s'attendre à le voir disparaître des textes de fiction. Or,

²² André Lebey : *Jean de Tinan, souvenirs et correspondances*. Paris : Floury 1922, p. 154–155.

²³ Claude Bernard : *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris : Baillières et fils 1865, p. 385.

²⁴ Auguste Comte : *Discours sur l'esprit positif*. Paris : Carilian-Goeury et V. Dalmont 1844.

²⁵ Jean de Tinan : Un canevas. In : *Le Mercure de France* 69 (septembre 1895), p. 351–357.

l’empreinte de la formation de Tinan s’y devine tout autant. Elle s’y présente de manière plus légère, et il est probable que l’écrivain joue du contraste entre le style utilisé, qu’il emprunte aux manuels de sciences appliquées, et les réalités qu’il décrit. Il se sert de ce décalage dans la « Lettre longue à la Bien-Aimée », où il présente son projet de séduction comme un délicat problème d’arithmétique :

Si je considère quel difficile problème j’avais à résoudre, je m’émerveille encore de mon aplomb.

Étant donné une jeune femme belle, courtisée, pas trop mal mariée, sans besoin d’argent, sans guère de curiosités, et un petit littérateur plus jeune qu’elle, physique ordinaire : figure d’enfant fatigué, pas riche de cent louis de suite, auteur sans aucune gloire d’« essais » inachevés et de certaines « études » [...] seulement favorisé d’une belle confiance patiente et pas timide du tout, devait-on supposer qu’il réussirait à planter le pavillon à ses armes pour se conquérir un peu de bonheur ? – « Struggle for joy ! » – Que je me suis sympathique !²⁶

Dans ce contexte, l’allusion à Charles Darwin en fin de paragraphe peut être comprise de deux façons différentes. D’une part, on est dans un travail de séduction tel qu’il se fait à la fin du XIX^e siècle, et l’auteur en décortique les moindres détails comme le ferait un naturaliste : codes implicites, dissimulations et stratégies sont décrits dans le moindre détail. Cependant, si Tinan s’en réfère à Darwin, ce n’est pas exactement pour le « struggle for life », emprunté au titre original de *L’Origine des espèces : On the Origin of Species by means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*.²⁷ Tinan détourne l’expression darwinienne pour la mettre au service de sa conquête du bonheur, au cœur du projet barrésien qui est le sien. La « Lettre longue à la bien-aimée » est reprise en 1897 dans *Penses-tu réussir ! ou les diverses amours de Raoul de Vallonges*, publié au *Mercure de France*. Dès sa dédicace, le roman se place sous le patronage des sciences biologiques, en se définissant comme un « premier livre d’étude ». La comparaison est plus explicite encore dans la préface :

Si quelques bons esprits veulent bien reconnaître à ce volume le même genre d’importance et d’intérêt un peu spécial que l’on attache, par exemple, aux travaux de sciences naturelles qui s’intitulaient : « Documents pour servir de contribution à l’étude de ... », l’auteur se déclarera très satisfait.²⁸

²⁶ Jean de Tinan : Lettre longue à la bien-aimée pour lui expliquer que cela n’a pas d’importance. In : *Le Centaure* 1 (décembre 1896), p. 89–122.

²⁷ Charles Darwin : *On the Origin of Species by means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*. Londres : John Murray 1859.

²⁸ Jean de Tinan : *Penses-tu réussir !* Édité par Guy Ducrey. Paris : Robert Laffont 1999, p. 1047.

Pour Tinan, la littérature doit avant tout rendre compte du réel de l'expérience. Pour y parvenir, il faut selon l'auteur observer d'après nature : convoquer les sciences biologiques revient à se trouver un nouveau modèle d'écriture.

À travers les usages littéraires qu'il fait de sa culture scientifique, on peut deviner chez Tinan l'influence des grands penseurs qui ont contribué à la métamorphose des sciences biologiques au cours du XIX^e siècle : Claude Bernard est présent à travers le primat qu'accorde Tinan à l'expérimentation. La foi dans le progrès de la science et en sa suprématie rejoint en partie Auguste Comte. Mais lorsqu'on se penche sur les quelques écrits à vocation de vulgarisation scientifique, on remarque également que la théorie de l'évolution, portée par Lamarck et Darwin, ainsi que le néo-malthusianisme sont d'importants éléments de sa culture. L'écrivain dandy, habitué du 15, rue de l'Échaudé et de la Taverne du Panthéon, se révèle très au fait de l'actualité académique.

3 La chronique des « sciences biologiques » au *Mercure de France*

Durant l'hiver 1896–1897, Jean de Tinan inaugure la chronique des « Sciences biologiques » au *Mercure de France*.²⁹ Celle-ci s'arrête après trois livraisons et reprend en 1898, peu avant la mort de Tinan, sous la plume d'Albert Prieur, qui s'en occupe jusqu'en janvier 1907. D'un auteur à l'autre, les deux chroniques poursuivent des objectifs différents. Dans la première, en novembre 1896, Tinan se propose de recenser les publications importantes en sciences biologiques auprès de ses condisciples :

Il semble qu'aujourd'hui l'indifférence des « Littérateurs » pour les choses de sciences se fait un peu moins sereine. Ce sont des curiosités. Je crois que M.-G. Albert Aurier, s'il était encore des nôtres, n'écrit plus : « Il serait temps de réagir, de chasser l'intruse de la maison, la science, « l'assassin de l'oraison », et de renfermer, si c'est possible encore, les savants envahissants dans leur laboratoire. » La « science » est devenue, au contraire, l'oraison de beaucoup d'entre nous.³⁰

Dans « Art, science et religion au temps du symbolisme », Claude Pierre Perez nous avertit contre le risque de penser que le symbolisme s'est construit à

²⁹ Jean de Tinan : Félix Le Dantec, *Théorie nouvelle de la vie*. In : *Le Mercure de France* 83 (novembre 1896), p. 381–385.

³⁰ *Ibid.*, p. 385.

l'écart des sciences et de leur évolution.³¹ Remy de Gourmont, qui fait partie des fondateurs du *Mercur de France*, invite d'ailleurs à réunir les deux domaines dans son *Esthétique de la langue française*, publié trois ans plus tard :

Je pense d'ailleurs qu'il ne faut jamais hésiter à faire entrer la science dans la littérature ou la littérature dans la science ; le temps des belles ignorances est passé ; on doit accueillir dans son cerveau tout ce qu'il peut contenir de notions et se souvenir que le domaine intellectuel est un paysage illimité et non une suite de petits jardinets clos des murs de la méfiance et du dédain.³²

Dans son premier article, Tinan détaille la manière dont il va procéder. La place n'est pas aux explications, et il s'excuse par avance des « terminologies ardues »³³ qu'il emploiera, ainsi que de la sécheresse des exposés à venir. On est loin de la *captatio benevolentiae* du chroniqueur, destiné, du fait du régime de périodicité de son écriture, à conquérir rapidement son public. La comparaison avec les autres collaborations de Tinan avec la presse est, en ce sens, riche d'enseignement. Si l'on consulte la chronique des « Cirques, cabarets, concerts », initiée au *Mercur de France* en décembre 1897, on remarque que la démarche est sensiblement différente : « Je réunirai chaque mois quelques notes sur les noctambulismes. Je pense que les noctambulismes sont d'admirables procédés d'émotion. »³⁴ Le travail du chroniqueur est ici de saisir par l'intermédiaire de la langue des émotions volatiles, que la rationalité et les terminologies techniques ne permettront pas d'approcher autrement :

Il faut savoir effleurer ainsi toutes ces émotions artificielles et sans calme, pas naturistes du tout, fleurs du soir, de peur qu'elles ne s'effeuillent ; il faut savoir être, sans honte, très lyrique et très sentimental pour des choses en apparence très frivoles et cependant poignantes.³⁵

Ce qui caractérise au contraire les trois chroniques des « Sciences biologiques » signées par Tinan est la recherche de scientificité. Au cours de sa rédaction, il fait preuve de beaucoup de prudence : définition des termes employés, refus de l'anthropomorphisme, rejet des conclusions hâtives. L'article consacré au néomalthusianisme est enrichi d'une bibliographie très fournie :

31 Claude Pierre Perez : Art, science et religion au temps du symbolisme. In : Dominique Millet-Gérard (éd.) : *Le Lis et la langue. Actes de la journée d'étude du centre de recherche Poésie, poétique et spiritualité*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne 1998, p. 24.

32 Remy de Gourmont : *Esthétique de la langue française*. Paris : Mercur de France 1899, p. 8.

33 Jean de Tinan : Félix Le Dantec, *Théorie nouvelle de la vie*, p. 381.

34 Jean de Tinan : Cirques, cabarets, concerts. In : *Le Mercur de France* 95 (novembre 1897), p. 616.

35 *Ibid.*, p. 617.

À consulter : Malthus : *Essai sur le principe de population*. – P. Robin : *Malthus et les Néo-Malthusiens* (Rev. Blanche du 15 janvier). – *Éléments de Science Sociale, ou Religion sexuelle, physique et naturelle*, Traduction française, Alcan – Richard Carlile : *Every Woman's book*. – Annie Besant : *Laws of Population*. – *Régénérescence de l'espèce humaine, causes et remèdes*, P. – V. Stock – Et l'organe périodique de la Ligue de la régénération humaine, 6, passage Vaucouleurs, à Paris.³⁶

La fréquence et la longueur des notes de bas de page, le recours aux définitions laissent à penser que les chroniques sont le fruit d'un travail soigné de la part de l'écrivain. Si l'on consulte le manuscrit de cette chronique, conservé à la bibliothèque littéraire Jacques Doucet, on constate qu'il comporte de nombreux ratures et ajouts : Tinan a modifié à plusieurs reprises ses tournures de phrases et corrigé des citations, alors qu'il cite habituellement de mémoire, en déformant volontiers les textes. En ce sens, ces trois chroniques relèvent d'un soin particulier, mais se révèlent difficiles à lire pour le lecteur n'ayant pas reçu de formation scientifique. C'est une erreur que le chroniqueur suivant semble avoir voulu éviter.

Né le 17 février 1865, Albert Prieur est un médecin qui débute à vingt ans dans le journalisme scientifique en collaborant à la *Tribune médicale*. Membre fondateur de la Société d'Histoire de la pharmacie, il devient directeur de *La France médicale* et lui donne une orientation plus historique.³⁷ Sa première chronique, simplement intitulée « Sciences », parue au mois d'octobre 1898, est consacrée à la recension de trois ouvrages.³⁸ De même que son prédécesseur, qui s'était attaqué à une théorie sur les plastides, Prieur débute sa chronique par un sujet *a priori* difficile d'accès : les défenses de l'organisme à l'échelle des cellules. Néanmoins, l'approche diffère sensiblement : l'auteur, rompu au journalisme scientifique, est mû par une volonté plus pédagogique. Après avoir cité une définition tirée du livre de Charrin, Prieur insiste en premier lieu sur son caractère de simplicité. Il définit également les termes scientifiques qu'il utilise. Il fera ainsi suivre le mot « céphalopode » de deux exemples, « poulpe » et « seiche », afin de ne pas perdre son lecteur.³⁹ Ce faisant, le nouveau chroniqueur prend l'exact contrepied du précédent. Tinan saluait la prudence

³⁶ Jean de Tinan : Léon Bourgeois, *Solidarité*, in-16, Armand Colin, 2 fr. – William Vogt, *La Vie d'un homme*, Karl Vogt, in-4°, Schleicher à Paris et Erwin Nagele à Stuttgart. In : *Le Mercure de France* 84 (décembre 1896), p. 574–579.

³⁷ Kraty l'archiviste : La Gazette. In : *Bulletin de la société d'histoire de la pharmacie* 17 (1917), p. 299.

³⁸ Albert Prieur : A. Charrin : *Les dépenses naturelles de l'organisme*. – Crendiropoulos ; Bang : *Le soleil et les corps vivants*. – Sikorski (Michel Delmès trad.) : *Les emmurés de Ternovo*. In : *Le Mercure de France* 28 (octobre 1898), p. 211–218.

³⁹ *Ibid.*

intellectuelle de Félix Le Dantec, qui souhaitait éviter de tomber dans l'écueil de l'anthropomorphisme pour parler des « vies élémentaires » :⁴⁰

Les pages de l'introduction, où M. Le Dantec n'éprouve pas le besoin de douer de conscience (Haeckel) les plastides, me semblent caractéristiques de sa manière de raisonner, prudente et élégante, et il y a parmi les scientifiques assez peu d'esprits scientifiques pour que l'on soit heureux d'en applaudir un.⁴¹

Au contraire, Albert Prieur personnalise à plusieurs reprises les cellules et les bactéries, selon les besoins de son exposé. Il abandonne volontiers les terminologies scientifiques et peut céder à l'enthousiasme : « C'est dans sa lutte contre l'infection – épisode que je veux finir – qu'est héroïque le jeu de la cellule ! »⁴² Il termine le premier compte rendu par une invitation à lire le livre de Charrin, à partir de deux critères : celui-ci constitue un important jalon « d'une science qui évolue en ces jours avec une effrayante rapidité », et il reste clair et accessible à tous malgré un « langage un peu spécial » :

Nous sommes arrivés à une époque où il ne sied plus de ne pas comprendre le petit nombre de dialectes – en somme peu différents les uns des autres – dont se sert une même langue pour répondre aux multiples curiosités de l'esprit.⁴³

L'argument ici rejoint la déclaration liminaire de Jean de Tinan ainsi que la réflexion de Gourmont en avant-propos de *L'esthétique de la langue française* : malgré une évolution jugée trop rapide par Prieur, les sciences se modifient, et il ne sied plus de cloisonner les domaines du savoir comme il était d'usage. Il n'est cependant pas étonnant de retrouver cette justification dans les deux textes : ce n'est rien de moins que la justification de l'existence d'une telle chronique. Les sujets que traite Albert Prieur sont très diversifiés. Chez lui, l'actualité d'une publication est prétexte à une étude plus générale sur le sujet. Si la volonté d'aborder les thèmes d'un point de vue scientifique perdure, on remarquera que les thèmes des articles relèvent davantage du fait divers et du sensationnel : la chronique de février 1900 porte par exemple sur « la surdité de Jean-Jacques Rousseau », « les tatouages chez les prostituées » et « l'illusion sexuelle à Madagascar ».⁴⁴ Tout en piquant l'intérêt du lecteur, Prieur se

⁴⁰ Jean de Tinan : Félix Le Dantec, *Théorie nouvelle de la vie*, p. 383.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Albert Prieur : A. Charrin : *Les dépenses naturelles de l'organisme*, p. 213.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Albert Prieur : La Surdité de Jean-Jacques Rousseau – Les superstitions de l'agonie de la mort – Les tatouages chez les prostituées – L'illusion sexuelle à Madagascar. In : *Le Mercure de France* 122 (février 1900), p. 485–491.

spécialise peu à peu sur les questions psychiatriques, si bien que la chronique est scindée en deux à partir de 1907 : à partir de là, Georges Bohn se charge d'une chronique intitulée « Le Mouvement scientifique » dont la première livraison a lieu le 1^{er} février, et Albert Prieur s'occupe de la chronique « Psychiatrie et sciences médicales » à partir du 1^{er} mars. Les deux premières chroniques de Georges Bohn, naturaliste et docteur ès sciences né en 1868, reviennent strictement aux sciences biologiques.

Quel que soit le rédacteur, la chronique scientifique du *Mercure de France* revendique un même objectif : rendre compte d'une actualité éditoriale foisonnante à un public de non-spécialistes. Dans *Savants et ignorants, une histoire de la vulgarisation des sciences*, Daniel Raichvarg et Jean Jacques développent la question de la transmission des connaissances scientifiques à un plus large public au XIX^e siècle. La difficulté de l'exercice tient au fait que le vulgarisateur doit réaliser d'abord un exercice de séduction par rapport à son lecteur, au risque de trahir une part de son message.⁴⁵ Ernest Renan avertissait en 1890 contre les risques d'une telle démarche : « La science perd toute sa dignité quand elle s'abaisse à ces cadres enfantins et à ce langage qui n'est pas le sien. Pour rendre intelligibles au vulgaire les hautes théories philosophiques, on est obligé de les dépouiller de leur forme véritable. »⁴⁶ Dans « La Vulgarisation scientifique, parole médiane ou dédoublée », Marie-Françoise Mortureux identifie plusieurs caractéristiques du discours de vulgarisation dans la presse contemporaine : parmi elles, une omniprésence du discours rapporté dans toutes ses modalités, et la « traduction » des termes scientifiques, fréquemment dédoublés par un mot plus courant.⁴⁷ Or, malgré leurs différences de ton, Tinan et Prieur souscrivent à ces caractéristiques. Le premier livre un discours truffé de références au texte source, dont il va reprendre scrupuleusement le vocabulaire et discuter les choix méthodiques, le second explique systématiquement tout mot complexe et traduit dans un langage courant les faits scientifiques énoncés. En ce sens, chacun représente un aspect de la vulgarisation scientifique telle qu'elle s'est construite à la fin du XIX^e siècle. L'apparition d'une chronique scientifique au *Mercure de France* constitue un intéressant exemple des nouveaux réseaux de transmission du savoir : constituant une voie médiane entre l'apparition de feuillets scientifiques dans la

⁴⁵ Daniel Raichvarg/Jean Jacques : *Savants et ignorants, une histoire de la vulgarisation des sciences*. Paris : Seuil 1991.

⁴⁶ Ernest Renan : *L'Avenir de la science, pensées de 1848*. Paris : Calmann-Lévy 1890.

⁴⁷ Marie-Françoise Mortureux : *La vulgarisation scientifique, parole médiane ou dédoublée*. In : Daniel Jacobi/Bernard Schiele (éd.) : *Vulgariser la science*. Seyssel : Champ Vallon 1988, p. 118–129.

presse quotidienne et l'émergence de revues spécialisées, elle est aussi une tentative pour que la science ne soit plus, auprès des littérateurs, « l'intruse de la maison » et « l'assassin de l'oraison ».⁴⁸

Bibliographie

- Anonyme : *Distribution solennelle des prix, palmarès de l'école Monge*. Paris : Imprimerie Chaix 1882–1888.
- Anonyme : *Notice sur l'école Monge*. Paris : Imprimerie Chaix s. d. [1890].
- Aurier, Gabriel-Albert : Préface pour un livre de critique d'art. In : *Le Mercure de France* 25 (décembre 1892), p. 309–332.
- Bailly, Edmond : *Un document sur l'impuissance d'aimer* par Jean de Tinan. In : *L'idée libre* 1 (1894), p. 192.
- Barrès, Maurice : *Romans et voyages : Un homme libre*. Édité par Georges Vital Rambaud. Paris : Robert Laffont 1994.
- Bernard, Claude : *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris : Baillière et fils 1865.
- Bowd, Gavin : *Les Guerres et les mots du général Paul Azan, soldat et historien*. Paris : L'Harmattan 2010.
- Burdeau, Auguste : *La Réforme des lycées et l'enseignement libre : L'école Monge*. Paris : Nouvelle revue 1885.
- Comte, Auguste : *Discours sur l'esprit positif*. Paris : Carilian-Goeury/V. Dalmont 1844.
- Darwin, Charles : *On the Origin of Species by means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*. Londres : John Murray 1859.
- Gadeau de Kerville, Henri : De l'action du persil sur les psittacidés. In : *Comptes rendus des séances de la Société de Biologie* 35 (1883), p. 53–55.
- Gourmont, Remy de : *Esthétique de la langue française*. Paris : Mercure de France 1899.
- Kraty l'archiviste : La Gazette. In : *Bulletin de la société d'histoire de la pharmacie* 17 (1917), p. 299–302.
- Lebey, André : *Jean de Tinan, souvenirs et correspondances*. Paris : Floury 1922.
- Le Vieux Monsieur : L'Éducation sentimentale des jeunes hommes de notre temps. In : *La Marne, revue artistique et littéraire* 1 (15 septembre 1897), p. 7–8.
- Montoya, Gabriel : *Des antitoxines et principalement de l'antitoxine tétanique*. Montpellier : Camille Coulet 1893.
- Mortureux, Marie-Françoise : La vulgarisation scientifique, parole médiane ou dédoublée. In : Daniel Jacobi/Bernard Schiele (éds.) : *Vulgariser la science*. Seyssel : Champ Vallon 1988, p. 118–129.
- Perez, Claude Pierre : Art, science et religion au temps du symbolisme. In : Dominique Millet-Gérard (éd.) : *Le Lis et la langue. Actes de la journée d'étude du centre de recherche Poésie, poétique et spiritualité*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne 1998, p. 21–33.

⁴⁸ Gabriel-Albert Aurier : Préface pour un livre de critique d'art. In : *Le Mercure de France* 25 (décembre 1892), p. 309–332.

- Prieur, Albert : A. Charrin : *Les dépenses naturelles de l'organisme*. – Crendiropoulos ; Bang : *Le soleil et les corps vivants*. – Sikorski (Michel Delmès trad.) : *Les emmurés de Ternovo*. In : *Le Mercure de France* 28 (octobre 1898), p. 211–218.
- Prieur, Albert : La Surdité de Jean-Jacques Rousseau – Les superstitions de l'agonie de la mort – Les tatouages chez les prostituées – L'illusion sexuelle à Madagascar. In : *Le Mercure de France* 122 (février 1900), p. 485–491.
- Raichvarg, Daniel/Jacques, Jean : *Savants et ignorants, une histoire de la vulgarisation des sciences*. Paris : Seuil 1991.
- Renan, Ernest : *L'Avenir de la science, pensées de 1848*. Paris : Calmann-Lévy 1890.
- Sicard, Claude : Jean de Tinan, André Gide : Une amitié à sens unique. In : *Littératures* 9–10 (1984), p. 209–223.
- Tinan, Jean de : Un canevas. In : *Le Mercure de France* 69 (septembre 1895), p. 351–357.
- Tinan, Jean de : Félix Le Dantec, Théorie nouvelle de la vie. In : *Le Mercure de France* 83 (novembre 1896), p. 381–385.
- Tinan, Jean de : Léon Bourgeois, *Solidarité*, in-16, Armand Colin, 2 fr. – William Vogt, *La Vie d'un homme*, Karl Vogt, in-4  , Schleicher    Paris et Erwin Nagele    Stuttgart. In : *Le Mercure de France* 84 (décembre 1896), p. 574–579.
- Tinan, Jean de : Lettre longue à la bien-aimée pour lui expliquer que cela n'a pas d'importance. In : *Le Centaure* 1 (décembre 1896), p. 89–122.
- Tinan, Jean de : Cirques, cabarets, concerts. In : *Le Mercure de France* 95 (novembre 1897), p. 616–619.
- Tinan, Jean de : *Lettres    Madame Bulteau*.   dit   par Claude Sicard. Toulouse : Thèse de 3   cycle 1968.
- Tinan, Jean de : *Lettres inédites    André Lebey*.   dit   par Jean-Paul Goujon. Dolhain :   d. Complexe 1984.
- Tinan, Jean de : *Penses-tu réussir !*   dit   par Guy Ducrey. Paris : Robert Laffont 1999.
- Tinan, Jean de : *Correspondance inédite*.   dit   par Jean-Paul Goujon. Tusson : Du Lérot 2005.
- Tinan, Jean de : *Journal intime*.   dit   par Jean-Paul Goujon. Paris : Bartillat 2015.
- Viollis, Jean :   tiquettes. In : *L'Effort* (novembre 1896), p. 254–257.
- Viollis, Jean : Le problème sentimental et la méthode. In : *L'Effort* (mars 1897), p. 123–128.

Pauline Moret-Jankus

De la biologie à la littérature : Jules Soury à la croisée des chemins

Cette contribution a pour but de jeter un peu de lumière sur le rôle que joua, auprès de plusieurs écrivains de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, un personnage peu connu, Jules Soury. Disciple de Michel Bréal et de Renan, diplômé de l'École des chartes, traducteur d'Ernst Haeckel, d'Hugo Friedrich ou encore d'Oscar Schmid, Soury se situe au croisement de plusieurs disciplines : l'histoire des religions d'abord, puis l'histoire de la neurologie, enfin ce qu'il appelait la psychologie physiologique. Mais c'est son rôle de passeur entre le monde de la biologie et celui de la littérature que nous voudrions ici souligner ; plus précisément, il s'agit de montrer comment cette figure hybride a essaimé dans la littérature française du début du XX^e siècle. *In fine*, cette influence de Jules Soury, loin de n'être que biographique, illustre la perméabilité des savoirs biologiques et des discours littéraires, et les modalités des transferts entre ces deux domaines.

1 Jules Soury (1842–1915)

Nous l'avons signalé d'emblée : Jules Soury est un quasi-inconnu.¹ Avant d'évoquer les grandes lignes de sa biographie, quelques mots semblent cependant

¹ Ce n'est que depuis les années 1970 environ que plusieurs historiens et critiques l'ont redécouvert, mais en se centrant exclusivement sur son rôle dans l'histoire des sciences et des idées, et sur son rôle dans l'Affaire Dreyfus. Il s'agit principalement de Toby Gelfand : *From Religious to Bio-Medical Anti-Semitism: The Career of Jules Soury*. In : Ann La Berge/Mordechai Feingold (éds.) : *French Medical Culture in the Nineteenth Century*. Amsterdam/Atlanta GA : Rodopi 1994 ; Pierre-André Taguieff : SOURY Jules, 1842–1915. In : *Id.* (éd.) : *Dictionnaire historique et critique du racisme*. Paris : PUF 2013, p. 1715–1730 et Pierre-André Taguieff : *La Couleur et le Sang. Doctrines racistes à la française*. Paris : Mille et une nuits 2002 (nouvelle édition), p. 150–197 ; ou encore Daniel Gasman : *Haeckel's Monism and the Birth of Fascist Ideology*. New York : Peter Lang 1998. Une notable exception est l'étude de Sandrine Schiano-Bennis, qui insiste sur l'importance culturelle et littéraire de Soury, dans : Jules Soury. *Le drame moderne de la connaissance*. In : Jean-Claude Pont/Laurent Freland *et al.* (éds.) : *Pour comprendre le XIX^e. Histoire et philosophie des sciences à la fin du siècle*. Florence : Leo S. Olschki Editore 2007, p. 511–529.

Pauline Moret-Jankus, Friedrich-Schiller-Universität Jena

nécessaires à propos de ce relatif anonymat. De fait, plusieurs commentateurs de son œuvre ont affirmé que cet anonymat n'était que posthume. Selon eux, cette tombée dans l'oubli serait due au caractère très radical du personnage : Soury a été, en effet – on le verra –, féroce²ment antidreyfusard, n'a jamais caché son antisémitisme virulent, et était un fervent partisan des théories raciales. Camille Vettard écrit ainsi en 1924 : « beaucoup [le] considéraient, vers 1900, comme l'émule et presque l'égal de Sainte-Beuve, de Renan et de Taine ». Et en 1939, il ajoute : « Les jeunes générations, j'imagine, sont à peu près dans l'ignorance de ce que fut Jules Soury. Une consigne du silence a fait expier à ce reclus, que n'occupait point l'art de se pousser dans le monde, sa défense et son illustration du nationalisme. Par quoi, ceux-là sont rares, et touchés par l'âge, qui vénèrent sa mémoire et admirent son œuvre. »³ De même, Paul Bourget affirme :

Le silence autour de sa mort a été dû pour beaucoup aux rancunes provoquées dans le groupe de ses amis politiques de la première heure par sa courageuse attitude lors de la funeste campagne menée contre l'armée, il y a quinze ans. Ceux qui ont vu ce scholiate des vieux médecins grecs frémir alors d'indignation française, n'ont pas oublié ce noble spectacle d'un grand intellectuel supplicié jusqu'au sang, dans sa tour d'ivoire, par le danger de la patrie.⁴

On voit que, dès l'abord, l'héritage, l'étude même de Jules Soury est fonction d'idéologies : il serait une victime posthume de ses idées antidreyfusardes et ultranationalistes. Il nous semble cependant pouvoir affirmer que Soury, quoique professeur à l'École pratique des hautes études, n'a jamais été un personnage public. Son nom apparaît dans *Le Nouveau Larousse illustré* dirigé par Claude Augé, mais c'est Soury lui-même qui a rédigé sa propre notice,⁵ au demeurant très courte.⁶ Il est d'ailleurs le premier à reconnaître que « pas un seul ministre

² Camille Vettard : Maurice Barrès et Jules Soury. In : *Mercure de France* 170, 618 (15 mars 1924), p. 686.

³ Camille Vettard : Le drame de Jules Soury. In : *La Revue universelle* 115, 21 (février 1939), p. 257.

⁴ Junius : Le billet de Junius. In : *L'Écho de Paris* (16 août 1915), p. 1. On peut attribuer ce billet à Paul Bourget grâce aux lignes suivantes de Camille Vettard : « Paul Bourget me fit savoir qu'il avait écrit, dans un billet de Junius de l'Écho de Paris, un *In memoriam*, que je ne connais pas. » (Camille Vettard : *Du côté de chez... Valéry, Péguy et Romain Rolland, Proust, Gide, Barrès et Soury, Sartre, Benda, Nietzsche*. Albi : Éditions de la Tête Noire 1946, p. 84.)

⁵ Dans sa lettre du 26 octobre 1891 à Anatole France, Soury déclare que c'est bien lui qui a fourni tous les éléments de la biographie. (Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, NAF 15438, LIII, f° 575.)

⁶ [Jules Soury :] Soury, Jules-Auguste. In : Claude Augé (éd.) : *Le Nouveau Larousse illustré*. Paris : Larousse 1897–1904, t. VII, p. 770.

de l'Instruction publique, pas un directeur de l'Enseignement, ne s'est douté, depuis trente ans, que j'existasse, n'a lu mes articles de la *Revue des Deux Mondes*, du *Temps*, de la *République française*, n'a ouvert mes livres, entendu mes leçons ».⁷ Ces lignes contredisent directement l'idée d'un Soury « [c]élèbre en son temps ».⁸ À sa mort en 1915, son cercueil n'est suivi que par une petite douzaine de personnes (dont Maurice Barrès).⁹ Bourget paraît donc plus nuancé lorsqu'il écrit que Soury était « un des hommes supérieurs de ce temps-ci », en ajoutant que « [l]'opinion ne s'en doutait guère de son vivant. »¹⁰ De même, André Rouveyre, fin connaisseur du monde parisien, écrit : « On m'avait dit : < Vous devriez dessiner Jules Soury ; c'est un des hommes vivants des plus remarquables et des plus curieux. > Puis quelques indications : qu'il était le disciple bien-aimé de Renan, un solitaire, un des esprits les plus singuliers, les plus en retrait, enfin un quasi inconnu : j'ignorais ma foi son nom. »¹¹ Ainsi, la vie presque monacale de Jules Soury l'a tenu à l'écart des cercles intellectuels en vue. Son influence – selon nous décisive – sur de grands penseurs de son époque n'en est que plus remarquable.

Né en 1842 à Paris, Jules Soury, malgré ses origines modestes, obtient une licence de lettres à la Sorbonne, puis le diplôme d'archiviste paléographe de l'École des chartes, pour enfin recevoir un poste de professeur à l'École pratique des hautes études (chaire d'Histoire des doctrines de psychologie physiologique contemporaines). Cette belle carrière cache cependant une grande amertume, puisque Soury avait longtemps espéré obtenir sa propre chaire au Collège de France. L'échec de ces ambitions aurait été, selon Toby Gelfand, une des sources de son virulent antisémitisme.¹² En effet, dans sa haine antidreyfusarde et antisémite, Soury n'hésite pas à publier des textes d'une grande violence, telle cette phrase à propos de Dreyfus : « j'étais partisan du seul remède radical que l'on connaisse contre les monstres de cette nature [...] : douze

7 Lettre de Jules Soury à Édouard Brissaud du 25 août 1900. Archives et manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine, Fonds Brissaud 1852–1909.

8 Laura Bossi : Jules Soury (1842–1915), traducteur de Ernst Haeckel. In : *Arts et Savoirs* 9 (2018). URL : <http://journals.openedition.org/aes/1168>. DOI : 10.4000/aes.1168 [consulté le 13/02/2019].

9 Maurice Barrès : Pour que nos frères les soldats français soient traités comme nos vaillants amis, les soldats anglais et belges. In : *L'Écho de Paris* (14 août 1915), p. 1.

10 Junius : Le billet de Junius.

11 André Rouveyre : *Souvenirs de mon commerce. Gourmont, Apollinaire, Moréas, Soury*. Paris : Crès et C^{ie} 1921, p. 233.

12 Toby Gelfand : From Religious to Bio-Medical Anti-Semitism, p. 257.

balles dans le thorax ou dans l'abdomen, car, de cerveau, il ne devait pas plus en rester dans cette tête que dans celle d'un anencéphale. »¹³

Nous ne nous attarderons pas ici sur la complexité des théories biologiques et physiologiques de Soury,¹⁴ pour simplement dresser le portrait d'un libre penseur, darwinien convaincu et profondément matérialiste. Selon lui, l'homme peut être réduit totalement à ses composantes chimiques :

D'instinct, j'ai toujours répété que, pour penser physiologiquement, il faut d'abord penser anatomiquement. C'est là un pli de ma nature mentale. Jamais je n'ai rien pu entendre à une proposition quelconque de psychologie sous laquelle il m'est impossible de voir une structure et une texture d'éléments anatomiques. L'âme, l'intelligence, la volonté, la mémoire, l'imagination, etc., sont des mots qui, séparés et isolés de la considération des conditions organiques des phénomènes qu'ils dénomment, n'ont pour moi aucun sens.¹⁵

Le matérialisme de ce « clérical athée de tradition catholique »¹⁶ n'est toutefois pas sans limites.

L'humanité pensante, on peut aujourd'hui l'affirmer, arrivera tôt ou tard à une conception purement mécaniste de l'univers. Cela ne jettera guère de lumière, je le reconnais, sur les problèmes derniers des choses. Mais qui dissipera notre ignorance à cet égard ? Avec du Bois-Reymond, je la crois invincible. L'homme n'est pas fait pour connaître les causes, j'entends les conditions dernières et trop complexes des phénomènes. Les phénomènes, pures hallucinations, simples représentations cérébrales, voilà le domaine où sa faible raison se trouve confinée.¹⁷

Afin de ménager cette doctrine de l'inconnaissable, héritée de l'« *ignoramus et ignorabimus* » d'Emil du Bois-Reymond,¹⁸ et ses convictions matérialistes, Soury défend une position d'équilibriste : « Les idées religieuses et les conceptions scientifiques peuvent et doivent même coexister chez les plus hautes intelligences : elles demeurent distinctes et ne se concilient jamais. L'oratoire doit rester étranger au laboratoire. »¹⁹

¹³ Jules Soury : *Campagne nationaliste*. Paris : Imprimerie de la Cour d'appel 1902, p. 86.

¹⁴ On se reportera avec profit à la lecture de Toby Gelfand : *From Religious to Bio-Medical Anti-Semitism*, et à Pierre-André Taguieff : SOURY Jules, 1842–1915.

¹⁵ Jules Soury : *Campagne nationaliste*, p. 59.

¹⁶ *Ibid.*, p. 52.

¹⁷ Jules Soury : Préface du traducteur. In : Ernst Haeckel : *Essais de psychologie cellulaire*. Paris : Germer-Baillière 1880, p. XXVIII.

¹⁸ Emil Du Bois-Reymond : *Über die Grenzen des Naturerkennens. Die sieben Welträthsel. Zwei Vorträge* [1872]. Leipzig : Von Veit 1882.

¹⁹ Jules Soury : Science et croyance. In : *L'Occident* 49 (décembre 1905), p. 278.

2 Inspiration littéraire ou contre-modèle ?

Les traces de Soury dans les textes de ses contemporains montrent des relations ambivalentes : à la fois modèle admiré, et objet de risée. Admiré, il l'est d'abord pour ses qualités littéraires. Tous le disent : le style de Soury, volontiers paratactique, très imagé, alternant phrases lapidaires et provocatrices (Jeanne d'Arc, « cette autre névropathique, ce vrai garçon enjuponné »)²⁰ et longues périodes, mêlant lexiques lyrique et scientifique, est indéniablement d'une grande force. Il se voyait d'ailleurs lui-même avant tout comme un « écrivain français ».²¹ Ses pairs ne lui refusent pas cette étiquette, puisqu'Anatole France qualifie le style des pages où « M. Jules Soury résume ses vues sur la nature » de « souple, vigoureux, coloré et parfois d'une splendeur étrange ».

La particularité du style de Soury est de conserver son caractère lyrique et philosophique lorsque le sujet est scientifique, comme en témoigne l'extrait suivant, à propos des théories d'Ernst Haeckel :

De l'homme à la monère, voilà le chemin que nous avons parcouru à la suite de M. Haeckel. La route est longue, obscure, toute peuplée d'ombres vaguement entrevues : on quitte bientôt la lumière du soleil, les champs, les forêts et les villes, où existent aujourd'hui les principaux survivants de la grande famille des êtres de cette planète ; on descend aux rives peu sûres où, sous la vase des marais, végètent les derniers amphibiens ; puis tout le reste du voyage se fait sous la vague marine, aux profondeurs infinies de l'abîme.²²

Dès lors, on ne s'étonnera pas de la remarque d'Anatole France à propos du livre de Soury *Le Système nerveux central*²³ en deux imposants volumes : « Et je ne saurais dire l'attrait de cet ouvrage. Les esprits habitués aux hautes spéculations de l'intelligence y trouveront un intérêt romanesque et dramatique plus fort que celui de toutes les fictions des poètes. »²⁴ En effet, Soury sait à la fois choisir des comparaisons et exemples parlants, et souligner leurs enjeux philosophiques, le tout avec verve. Gustave Kahn affirme ainsi que les poètes « aimèrent cette forte complexité qui est la caractéristique de J. Soury, et des phrases très

²⁰ Jules Soury : *Jésus et les Évangiles*. Paris : Charpentier 1878, p. 21.

²¹ Lettre à Édouard Brissaud, citée plus haut.

²² Jules Soury : Préface du traducteur. In : Ernst Haeckel : *Les Preuves du transformisme. Réponse à Virchow*. Paris : Germer Baillière 1879, p. xii.

²³ Jules Soury : *Le Système nerveux central. Structure et fonctions. Histoire critique des théories et des doctrines*. 2 vol. Paris : Carré et Naud 1899.

²⁴ Anatole France : M. Jules Soury. In : *Le Temps* (8 novembre 1891), p. 2.

éloquentes dans ses livres de philosophie et d'histoire de la philosophie », et ne purent qu'apprécier « la majesté de certaines pages désolées ».²⁵ C'est en cela que son œuvre a constitué un réservoir d'images issues de la biologie, dans lesquelles les écrivains ont puisé. Soury n'étant, à strictement parler, pas un scientifique, mais plutôt un commentateur scientifique, on constate donc ici que c'est d'un savoir biologique déjà transformé – sinon déformé – que s'emparent les écrivains.

Cependant, la personnalité étrange de Soury ne laisse pas de rebuter ses contemporains. Si l'on devine toujours une forme d'admiration pour un homme hors du commun, le personnage est également moqué – il est, décidément, par trop extravagant. Cette ambivalence se retrouve chez Léon Daudet. Ainsi, il décrit la fin du dix-neuvième siècle comme le temps des grands esprits, « le temps des Claude Bernard, de Berthelot, de Paul Bert, de Renan, de Jules Soury, de Charcot. »²⁶ Daudet, en particulier, loue Soury, « mélange d'hérédismes, d'érudition et de génialité »,²⁷ pour ses vues racialistes sur les Juifs :

Quelques esprits avisés comme Artaud se préoccupaient déjà de cette invasion [juive dans le monde médical]. Les autres haussaient les épaules, répétaient avec entrain que « la science n'a pas de patrie » ou taxaient de préjugé religieux une simple constatation ethnique. C'est Jules Soury, à ma connaissance, qui a posé le premier la question sur son véritable terrain, celui de la formation héréditaire.²⁸

Mais là encore, le ridicule le dispute au génie. Le « brave petit père Soury » est également décrit, d'un ton condescendant, comme un prophète de malheur, murmurant « des pronostics horribles ».²⁹

3 L'empreinte de Soury

Évaluer de manière exhaustive les traces laissées par Soury dans la littérature de ses contemporains dépasse largement les limites de cette contribution. Cependant, quelques exemples nous permettront de nous faire une idée des

²⁵ Gustave Kahn : Jules Soury. In : *La Revue blanche* (15 novembre 1895), p. 450.

²⁶ Léon Daudet : *Flammes*. Paris : Grasset 1930, p. 37.

²⁷ Léon Daudet : *Au temps de Judas*. Paris : Grasset 1933, p. 181.

²⁸ Léon Daudet : *Devant la douleur. Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1905, deuxième série*. Paris : Nouvelle Librairie Nationale 1915, p. 43.

²⁹ Léon Daudet : *Au temps de Judas*, p. 207–208.

modalités de l'infiltration des discours biologiques dans les textes littéraires à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

En 1946, Camille Vettard signalait déjà le fait suivant :

Un point d'histoire littéraire incontestable et que les critiques et les historiens littéraires *ne veulent pas* connaître (il leur serait évidemment pénible de lire et de suivre les x-1870 grandes pages du *Système Nerveux Central* de Jules Soury) est celui-ci : [...] Maurice Barrès a emprunté toutes ses théories, toutes ses idées générales à Jules Soury [...].³⁰

Et l'on sait, en effet, que Soury aurait affirmé à Vettard : « Barrès, qui s'est souvent assis sur cette chaise où vous êtes, est mon fils intellectuel adoptif. »³¹ Depuis, Zeev Sternhell a brillamment démontré l'importance de cette influence : déterminisme physiologique,³² anti-intellectualisme,³³ et même l'idée de la terre et des morts,³⁴ tout est hérité de Soury. Nous avons également proposé une lecture possible de certains aspects de l'œuvre de Marcel Proust au prisme de Soury à travers l'intermédiaire de Barrès.³⁵

Anatole France n'avait pas été le seul écrivain à assister aux cours de Soury prodigués à l'École pratique des hautes études : Paul Bourget, lui aussi, se trouvait là.³⁶ Il signe, à la mort de Soury, une notice nécrologique émue et pleine de

30 Camille Vettard : *Du côté de chez...*, p. 61. Les italiques sont de Vettard.

31 Camille Vettard : Maurice Barrès et Jules Soury, p. 695.

32 Zeev Sternhell : Le déterminisme physiologique et racial à la base du nationalisme de Maurice Barrès et de Jules Soury. In : Pierre Guiral/Émile Temime (éds.) : *L'Idée de race dans la politique française contemporaine*. Paris : CNRS 1977, p. 117-138. Voir aussi Zeev Sternhell : *Maurice Barrès et le nationalisme français*. Paris : Armand Colin 1972 ; et plus généralement, Zeev Sternhell : *La Droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*. Paris : Éditions du Seuil 1978.

33 Zeev Sternhell : Le déterminisme physiologique, ainsi que Camille Vettard : Maurice Barrès et Jules Soury, p. 692.

34 Soury écrit ainsi : « Je dédiai cet ouvrage à la mémoire de mes parents, à ceux dont je ne suis, comme nous le sommes tous, que la continuité substantielle, la pensée et le verbe encore vivants, avec leur cortège de gestes, d'habitudes et de réactions héréditaires, qui font que le mort tient le vif, et que les caractères propres, ethniques et nationaux, nés de variations séculaires, qui différencient le Français de France de l'Étranger, ne sont point des métaphores, mais des phénomènes aussi réels que la matière des éléments anatomiques de nos centres nerveux, les neurones, seuls éléments de notre corps qui, de la naissance à la mort de l'individu, persistent sans proliférer ni se renouveler jamais. Là est le témoignage irréfragable de l'hérédité psychologique. Là est le fondement de notre culte des morts et de la terre où ils ont vécu et souffert, de la religion de la patrie. » (Jules Soury : *Campagne nationaliste*, p. 65.)

35 Pauline Moret-Jankus : *Race et imaginaire biologique chez Proust*. Paris : Classiques Garnier 2016, p. 137-143.

36 Jean-Baptiste Mousson-Lanauze : Jules Soury. In : *Paris médical. La semaine du clinicien* 66 (1927), p. 31.

louanges dans *L'Écho de Paris*, sous le pseudonyme de « Junius ». C'est pourquoi nous avons choisi de développer l'exemple de ses textes, afin d'illustrer et de démontrer l'apport de Soury dans la littérature de ses contemporains – une empreinte d'autant plus remarquable que Bourget était, on le sait, un des écrivains les plus populaires du tournant du siècle.³⁷

En 1904, Joseph Grasset, médecin de son état, écrit dans un opuscule sur l'idée médicale chez Bourget que la biologie est, dans son œuvre, « la charpente de fer qui soutient l'édifice ».³⁸ Il y a pourtant un paradoxe à mettre en rapport Bourget et Soury, puisque Bourget est indubitablement un écrivain moraliste, conservateur, avec peu d'estime pour la science, qui n'apporte, selon lui qu'« un pain d'amertume et un breuvage de mort ».³⁹ *Le Disciple*, roman à succès publié en 1889, vise précisément à prouver la vérité de cette opinion. L'ouvrage raconte l'histoire de Robert Greslou, qui séduit Charlotte de Jussat, une jeune noble. Charlotte se suicide parce qu'elle a perdu son honneur ; Greslou est tué à bout portant par le frère de Charlotte. Toutefois, si Greslou s'applique à séduire Charlotte, ce n'est pas par amour, ni même seulement par désir charnel, mais pour l'amour de la science et de la philosophie. En effet, Greslou est le disciple d'Adrien Sixte, un savant adepte des thèses darwiniennes et spencériennes : la religion est une maladie, les hommes descendent des singes, et tout, y compris nos sentiments, peut être réduit à des faits physiologiques et mécaniques. Séduire Charlotte est, pour Greslou, une manière de tester et de corroborer les idées de son maître à penser.

On a dit que Sixte renvoyait à Hippolyte Taine, Kant ou Herbert Spencer.⁴⁰ Il est de fait indéniable que ces figures ont influencé Bourget, et d'ailleurs, Sixte est, au cours du roman, surnommé « le Spencer français ».⁴¹ Cependant, je suis Sandrine Schiano-Bennis et Toby Gelfand quand ils affirment que Sixte

³⁷ Nous renvoyons également à notre étude, dont nous reprenons ici quelques analyses à propos de Bourget : Pauline Moret-Jankus : Jules Soury and Paul Bourget, or the Influence of Haeckelian Biology on Fin-de-siècle French Literature. In : Robert Craig/Ina Linge (éds.) : *Biological Discourses. The Language of Science and Literature around 1900*. Oxford : Peter Lang 2017, p. 87–110.

³⁸ Joseph Grasset : *L'Idée médicale dans les romans de Paul Bourget*. Montpellier : Coulet & Fils 1904, p. 79.

³⁹ Paul Bourget : *Outre-Mer*. Paris : Lemerre 1895, t. I, p. 7.

⁴⁰ Jean Borie : Esquisse d'une étude littéraire et idéologique du *Disciple* de Paul Bourget. In : Marie-Ange Fougère/Daniel Sangsue (éds.) : *Avez-vous lu Paul Bourget ?* Dijon : Éditions universitaires de Dijon 2007, p. 10 ; Niklas Bender : La théorie et ses abîmes : Herbert Spencer dans le *Disciple* de Paul Bourget. In : *Arts et Savoirs* 4 (2014), p. 81–91. URL : <http://journals.openedition.org/aes/292>. DOI : 10.4000/aes.1168 [consulté le 13/02/2019].

⁴¹ Paul Bourget : *Le Disciple*. Paris : Lemerre 1889, p. 2.

est aussi, si ce n'est principalement, un portrait de Soury.⁴² Il y a, tout d'abord, des éléments de biographie : le père de Sixte est un artisan, en l'occurrence, un horloger.⁴³ Sixte est très chaste,⁴⁴ c'est un célibataire endurci, tout comme Soury. Il s'est spécialisé dans la physiologie du cerveau,⁴⁵ or Soury a publié en 1899 *Le Système nerveux central*. Sixte déteste le christianisme qu'il voit comme une maladie de l'humanité,⁴⁶ et son livre *Psychologie de Dieu* a fait scandale, ce qui fait écho au livre de Soury intitulé *Jésus et les Évangiles*,⁴⁷ dans lequel Soury avance l'idée que Jésus était un malade mental atteint de méningo-encéphalite.⁴⁸ Qui plus est, Sixte renvoie physiquement à Soury. En effet, voici comment Bourget décrit Soury dans son *in memoriam* : « tout petit homme, entièrement rasé, de mine chétive et qui vivait dans un ascétisme sans concessions. On n'en trouverait l'équivalent de nos jours que chez les religieux ». ⁴⁹ Or, dans *Le Disciple*, nous lisons les mots suivants : Sixte a un « visage rasé [...] », un teint bilieux [...] – voilà sous quelles apparences se présentait ce savant, dont toutes les actions furent dès le premier mois aussi méticuleusement réglées que celles d'un ecclésiastique ». ⁵⁰

Nous l'avons dit : le roman est une critique en règle de la science qui peut, selon Bourget, détruire la famille traditionnelle, représentée par la frêle Charlotte. Des éléments discordants viennent cependant, ici et là, nuancer cette théorie. Ainsi, l'usage d'une narration à la première personne (dans le carnet de Greslou) rend le personnage attachant. Et après tout, Greslou n'est responsable d'aucun crime – il était, tout compte fait, véritablement amoureux de Charlotte. Au moment d'être tué par le frère de Charlotte, il refuse de s'enfuir : le personnage est donc loin d'être un simple « épouvantail » idéologique.⁵¹ La toute dernière page du roman montre la mère de Greslou, dans l'attitude de la Vierge, veillant au chevet de son fils mort, tandis que Sixte pleure doucement. « Le grand négateur, assis sur une chaise, regardait cette femme prier [...] – et

⁴² Sandrine Schiano-Bennis : Jules Soury. Le drame moderne de la connaissance, p. 514 ; Toby Gelfand : From Religious to Bio-Medical Anti-Semitism, p. 266. Plus récemment, notre étude déjà citée parue en 2017 : Jules Soury and Paul Bourget, et l'article de Laura Bossi paru en 2018 : Jules Soury (1842–1915), traducteur de Ernst Haeckel.

⁴³ Paul Bourget : *Le Disciple*, p. 12.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 13.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 18.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 13.

⁴⁸ Jules Soury : *Jésus et les Évangiles*, p. 16.

⁴⁹ Junius : Le billet de Junius.

⁵⁰ Paul Bourget : *Le Disciple*, p. 5–6.

⁵¹ *Ibid.*, p. 358.

quand la mère se releva, elle put le voir qui pleurait. »⁵² Ainsi, le texte littéraire, censé critiquer l'amoralité de la science, démontre une forme d'ambiguïté à son égard – sinon d'attirance.

Un autre élément où nous pouvons retracer l'héritage de Soury chez Bourget est l'idée haeckelienne de récapitulation de la phylogénie dans l'ontogénie – la loi biogénétique fondamentale selon laquelle « l'histoire du développement de l'individu est une récapitulation rapide de la lente histoire du développement paléontologique, selon les lois de l'hérédité et de l'adaptation ».⁵³ Soury, traducteur de Haeckel, a diffusé ses idées dans ses textes et enseignements ; et il nous semble que c'est par ce biais que Bourget les connaissait, puisqu'il écrit que Greslou se dit « persuadé [...] des lois de l'atavisme préhistorique ».⁵⁴ Certes, le ton est ici critique. Mais, dans *L'Étape* (1905), nous lisons ceci : « [C]haque génération n'est réellement qu'une minute d'une même race, l'épisode d'une même histoire. Alors les parents peuvent soutenir de leur expérience un enfant qui n'est qu'eux-mêmes prolongés, un aîné devenir l'éducateur de cadets qui ne sont que lui-même commençant. »⁵⁵ Les mots de « minute », « épisode », et l'expression « lui-même commençant », renvoient à une conception de l'histoire humaine qui n'est pas seulement circulaire, mais où la descendance est une répétition, sur une échelle plus petite, de toute l'espèce.

Un dernier élément, enfin : la question de l'inconnaissable – l'*ignoramus*. Voici comment Sixte, dans *Le Disciple*, conçoit la religion : « Il n'y a pas de mystère, il n'y a que des ignorances », et il « se refusait à cette contemplation de l'au-delà qui [...] amène la Science à s'incliner devant l'énigme et à dire un « je ne sais pas, je ne saurai jamais, » qui permet à la Religion d'intervenir. »⁵⁶ Bourget suggère ainsi que l'*ignoramus* est le premier pas en direction de la religion, à condition de s'« incliner ». Or c'est précisément ce que Sixte refuse :

Les deux caractères originaux des recherches de M. Sixte sont ailleurs. Le premier réside dans une analyse négative de ce qu'Herbert Spencer appelle l'Inconnaissable. [...] comme l'atteste fortement le début des *Premiers Principes*, pour M. Spencer cet Inconnaissable est réel. [...] Beaucoup d'excellents esprits entrevoient du moins dès aujourd'hui une réconciliation probable de la science et de la religion sur ce terrain de

⁵² *Ibid.*, p. 358–359.

⁵³ « [D]ie individuelle Entwicklungsgeschichte [ist] eine schnelle, durch die Gesetze der Vererbung und Anpassung bedingte Wiederholung der langsamen paläontologischen Entwicklungsgeschichte » (Ernst Haeckel : *Natürliche Schöpfungsgeschichte* [1868]. In : *Gemeinverständliche Werke*. Leipzig/Berlin : Kröner/Henschel 1924, t. I, p. 18).

⁵⁴ Paul Bourget : *Le Disciple*, p. 253–254.

⁵⁵ Paul Bourget : *L'Étape*. Paris : Plon-Nourrit 1902, p. 331–332.

⁵⁶ Paul Bourget : *Le Disciple*, p. 329.

l'Inconnaissable. Pour M. Sixte c'est là une dernière forme de l'illusion métaphysique et qu'il s'est acharné à détruire avec une énergie d'argumentation que l'on n'avait pas admirée à ce degré depuis Kant.⁵⁷

Certes, Bourget cite Spencer et le texte le plus connu de sa philosophie évolutionniste, *Premiers principes*. Mais, de même que Sixte n'est pas tant le « Spencer français » qu'un « nouveau Soury », il nous semble que ce n'est pas tant à Spencer qu'à Soury que songe ici Bourget. Et en effet, il écrit dans *Études et portraits* :

[...] je suis persuadé qu'il y a une unité absolue dans l'action de la nature, mais que cette unité ne peut être saisie par l'esprit que métaphysiquement. Elle rentre dans cette catégorie de l'Inconnaissable dont aucun savant de bonne foi ne nie l'existence. Puis, quand il s'agit pour eux de conclure, ils ne veulent jamais prononcer cet *ignoramus et ignorabimus* que Dubois-Reymond a eu le courage de proclamer en Allemagne, et M. Jules Soury en France.⁵⁸

L'alliance de l'*ignoramus* à la religion est illustrée par le parcours de Jean dans *L'Étape*. Jean Monneron est, au début du roman, un athée virulent, et c'est petit à petit qu'il se range à des opinions plus catholiques, en admettant l'existence de l'inconnaissable. « J'admets que cet inconnaissable est réel, puisqu'il est la racine de toute réalité », dit-il. Et puis : « J'admets encore que ce principe d'intelligence, d'amour et de volonté, caché dans l'inconnaissable, c'est ce que le langage des simples appelle Dieu. »⁵⁹ Soury est explicitement loué : « un autre grand savant qui n'est pas encore chrétien, lui, mais qui comprend la croyance, Jules Soury, [a distingué] les certitudes du laboratoire et celles de l'oratoire ». ⁶⁰ Bourget fait ainsi sien le concept d'inconnaissable, dans le but de réconcilier science et religion. En cela, reprendre et transformer les idées de Soury permet à Bourget de répondre à son désir d'être « catholique scientifiquement ». ⁶¹

Nous concluons que, prosateur hors pair, philosophe polémique, Soury est, chez Bourget, une inspiration littéraire à de multiples égards : modèle d'un personnage (Sixte), réservoir d'images fortes (telle la récapitulation haeckelienne), mais aussi inspiration de thèmes à la fois ponctuels (les idées de Greslou, par exemple) et structurants (l'inconnaissable, l'oratoire et le laboratoire). En cela, Soury, posté au carrefour des disciplines, est bel et bien un passeur de savoirs biologiques.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 20.

⁵⁸ Paul Bourget : *Études et portraits. Sociologie et littérature*. Paris : Plon-Nourrit 1906, p. 19.

⁵⁹ Paul Bourget : *L'Étape*, p. 37.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 35.

⁶¹ *Ibid.*, p. 509.

Bibliographie

- Barrès, Maurice : Pour que nos frères les soldats français soient traités comme nos vaillants amis, les soldats anglais et belges. In : *L'Écho de Paris* (14 août 1915), p. 1.
- Bender, Niklas : La théorie et ses abîmes : Herbert Spencer dans le *Disciple* de Paul Bourget. In : *Arts et Savoirs* [en ligne] 4 (2014), p. 81–91. URL : <http://journals.openedition.org/aes/292>. DOI : 10.4000/aes.292 [consulté le 13/02/2019].
- Borie, Jean : Esquisse d'une étude littéraire et idéologique du *Disciple* de Paul Bourget. In : Marie-Ange Fougère/Daniel Sangsue (éds.) : *Avez-vous lu Paul Bourget ?* Dijon : Éditions universitaires de Dijon 2007, p. 9–20.
- Bossi, Laura : Jules Soury (1842–1915), traducteur de Ernst Haeckel. In : *Arts et Savoirs* [en ligne] 9 (2018). URL : <http://journals.openedition.org/aes/1168>. DOI : 10.4000/aes.1168 [consulté le 13/02/2019].
- Bourget, Paul : *Outre-Mer*. Paris : Lemerre 1895.
- Bourget, Paul : *Le Disciple*. Paris : Lemerre 1889.
- Bourget, Paul : *L'Étape*. Paris : Plon-Nourrit 1902.
- Bourget, Paul : *Études et portraits. Sociologie et littérature*. Paris : Plon-Nourrit 1906.
- Daudet, Léon : *Devant la douleur. Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1905, deuxième série*. Paris : Nouvelle Librairie Nationale 1915.
- Daudet, Léon : *Flammes*. Paris : Grasset 1930.
- Daudet, Léon : *Au temps de Judas*. Paris : Grasset 1933.
- Du Bois-Reymond, Emil : *Über die Grenzen des Naturerkennens. Die sieben Welträthsel. Zwei Vorträge* [1872]. Leipzig : Von Veit 1882.
- France, Anatole : M. Jules Soury. In : *Le Temps* (8 novembre 1891), p. 2.
- Gasman, Daniel : *Haeckel's Monism and the Birth of Fascist Ideology*. New York : Peter Lang 1998.
- Gelfand, Toby : From Religious to Bio-Medical Anti-Semitism: The Career of Jules Soury. In : Ann La Berge/Mordechai Feingold (éds.) : *French Medical Culture in the Nineteenth Century*. Amsterdam/Atlanta GA : Rodopi 1994, p. 248–279.
- Grasset, Joseph : *L'Idée médicale dans les romans de Paul Bourget*. Montpellier : Coulet & Fils 1904.
- Haeckel, Ernst : *Natürliche Schöpfungsgeschichte* 1868. In : *Gemeinverständliche Werke*. Leipzig/Berlin : Kröner/Henschel 1924.
- Junius : Le billet de Junius. In : *L'Écho de Paris* (16 août 1915), p. 1.
- Kahn, Gustave : Jules Soury. In : *La Revue blanche* (15 novembre 1895), p. 449–454.
- Moret-Jankus, Pauline : *Race et imaginaire biologique chez Proust*. Paris : Classiques Garnier 2016.
- Moret-Jankus, Pauline : Jules Soury and Paul Bourget, or the Influence of Haeckelian Biology on Fin-de-siècle French Literature. In : Robert Craig/Ina Linge (éds.) : *Biological Discourses. The Language of Science and Literature around 1900*. Oxford : Peter Lang 2017, p. 87–110.
- Mousson-Lanauze, Jean-Baptiste : Jules Soury. In : *Paris médical. La semaine du clinicien* 66 (1927), p. 30–35.
- Rouveyre, André : *Souvenirs de mon commerce. Gourmont, Apollinaire, Moréas, Soury*. Paris : Crès et C^{ie} 1921.

- Schiano-Bennis, Sandrine : Jules Soury. Le drame moderne de la connaissance. In : Jean-Claude Pont/Laurent Freland *et al.* (éds.) : *Pour comprendre le XIX^e. Histoire et philosophie des sciences à la fin du siècle*. Florence : Leo S. Olschki Editore 2007, p. 511–529.
- Soury, Jules : *Jésus et les Évangiles*. Paris : Charpentier 1878.
- Soury, Jules : Préface du traducteur. In : Ernst Haeckel : *Les Preuves du transformisme. Réponse à Virchow*. Paris : Germer Baillière 1879, p. I–XXXVI.
- Soury, Jules : Préface du traducteur. In : Ernst Haeckel : *Essais de psychologie cellulaire*. Paris : Germer-Baillière 1880, p. v–XXIX.
- [Soury, Jules :] Soury, Jules-Auguste. In : Claude Augé (éd.) : *Le Nouveau Larousse illustré*. Paris : Larousse 1897–1904, t. VII, p. 770.
- Soury, Jules : *Le Système nerveux central. Structure et fonctions. Histoire critique des théories et des doctrines*. 2 vol. Paris : Carré et Naud 1899.
- Soury, Jules : *Campagne nationaliste*. Paris : Imprimerie de la Cour d'appel 1902.
- Soury, Jules : Science et croyance. In : *L'Occident* 49 (décembre 1905), p. 278–281.
- Sternhell, Zeev : *Maurice Barrès et le nationalisme français*. Paris : Armand Colin 1972.
- Sternhell, Zeev : Le déterminisme physiologique et racial à la base du nationalisme de Maurice Barrès et de Jules Soury. In : Pierre Guiral/Émile Temime (éds.) : *L'Idée de race dans la politique française contemporaine*. Paris : CNRS 1977, p. 117–138.
- Sternhell, Zeev : *La Droite révolutionnaire 1885–1914. Les origines françaises du fascisme*. Paris : Éditions du Seuil 1978.
- Taguieff, Pierre-André : *La Couleur et le Sang. Doctrines racistes à la française*. Paris : Mille et une nuits 2002 (nouvelle édition), p. 150–197.
- Taguieff, Pierre-André : SOURY Jules, 1842–1915. In : *Id.* (éd.) : *Dictionnaire historique et critique du racisme*. Paris : PUF 2013, p. 1715–1730.
- Vettard, Camille : Maurice Barrès et Jules Soury. In : *Mercure de France* 170, 618 (15 mars 1924), p. 685–695.
- Vettard, Camille : Le drame de Jules Soury. In : *La Revue universelle* 115, 21 (février 1939), p. 257–272.
- Vettard, Camille : *Du côté de chez... Valéry, Péguy et Romain Rolland, Proust, Gide, Barrès et Soury, Sartre, Benda, Nietzsche*. Albi : Éditions de la Tête Noire 1946.

III Exposition et réécriture des savoirs

Mary Orr

Les *Mémoires du baron Georges Cuvier* (1833) de Mistress Lee : mémoires scientifiques, pacte biographique, ou réécriture des savoirs ?

En 1833 paraissent simultanément à Paris, à Londres et à New York les *Mémoires du baron Georges Cuvier* publiés par Mistress Lee en français et en anglais.¹ La bonne réception de cet ouvrage des deux côtés de l'Atlantique et de la Manche est liée à la réputation à la fois étendue et problématique de ce grand homme scientifique après sa mort en 1832, aussi bien qu'à l'autorité réputée de sa mémorialiste maintenant oubliée, Sarah Bowdich/Mistress R. Lee (1791–1856). Quoique l'importance de Cuvier dans l'histoire et le développement des sciences au Muséum national d'histoire naturelle parisien soit éclipsée en 1870 par ses successeurs à la chaire d'anatomie comparée, les mérites de ces *Mémoires* (version française) étaient toujours reconnus en cette période d'échec national. Cet ouvrage témoigne de la disparition parmi tant d'autres de leur traducteur en français, l'entomologiste renommé Théodore Lacordaire (1801–1870). Le fait que Charles Morren² le biographe de Lacordaire lui attribue également leur rédaction, en raison de son autorité scientifique, tient à son rôle ambigu dans la production du texte d'après

1 Les titres et détails bibliographiques exacts sont respectivement : *Mémoires du baron Georges Cuvier*, publiés en anglais par Mistress Lee, et en français par M. Théodore Lacordaire sur les documents fournis par sa famille : Théodore Lacordaire : *Mémoires du baron Georges Cuvier*. Paris : H. Fournier 1833 ; Mrs R. Lee (formerly Mrs. T. Ed. Bowdich) : *Memoirs of Baron Cuvier*. Londres : Longman, Rees, Orme, Brown, Green & Longman 1833 et Mrs R. Lee (formerly Mrs. T. Ed. Bowdich) : *Memoirs of Baron Cuvier*. New York : J. & J. Harper 1833. La version française sera abrégée *MBCfr* pour les citations incluses ci-dessus. Je remercie ma collègue, Élodie Laügt, de ses observations et interventions portant sur les versions préparatoires de cet article.

2 Charles Jacques Edouard Morren : *Éloge de Jean-Theodore Lacordaire*. Liège : J. Desoer 1870. Il affirme que Lacordaire « paye un juste tribut à son illustre maître par la publication française en 1833 des *Mémoires* sur [sic] Georges Cuvier de Mistress Lee » (p. 11). Qu'il s'agisse en fait de sa traduction de ce texte, cela se voit avec plus de transparence dans les références bibliographiques (p. 25) qui terminent le chapitre en question. Aujourd'hui encore, il est à noter que l'article électronique consacré à Lacordaire, sur la version française du site Wikipédia, répète cette même erreur d'attribution, voir URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9odore_Lacordaire [consulté le 13/02/2019].

Mary Orr, University of St Andrews

la page de titre dans l'édition Fournier [Figure 1]. Lacordaire occupait en 1830, sous Cuvier, un poste au Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Il avait ainsi assisté de très près aux débats amers de 1830 concernant la célèbre « Querelle des Analogues » entre Cuvier et Étienne Geoffroy Saint-Hilaire autour de la notion de fixité, ou de transformisme des espèces.³ La mort inattendue de Cuvier en 1832 tombe à la fin de cet échange amer et passionné, qui n'avait remporté aucune victoire pour lui, leur vainqueur supposé.

Ces faits divers et diversement bio(lo)graphiques soulignent l'importance du XIX^e siècle français comme le siècle de grandes révolutions politiques, sociales et *scientifiques*.⁴ Les débats importants concernant les formes de la vie biologique qu'incarnent la Querelle de 1830 et ses suites – comme par exemple le transformisme, l'adaptation, l'extinction, la tératologie, les origines humaines – signalent aussi un changement séismique de paradigmes scientifiques. La Vie avec une majuscule d'un biologiste éminent, ou d'un grand explorateur scientifique de cette période possède ainsi une valeur biographique supplémentaire, qui se distingue qualitativement d'une grande vie artistique par son *objet*. Le *curriculum vitae* scientifique exceptionnel, parce que voué à de nouvelles recherches de la biosphère, non seulement augmente les savoirs humains, mais les repense aussi plus radicalement et définitivement. Cependant, pour les détracteurs de Cuvier depuis 1832, c'est lui l'instigateur des classifications et théories intransigeantes et antirévolutionnaires – même s'il les a nommées « les révolutions du globe »⁵ – du fait qu'il avait mis en évidence plusieurs extinctions cataclysmiques expliquant les espèces sans semblables modernes. De la même manière dans ses fonctions politiques à l'Institut et au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, Cuvier était considéré comme l'obstacle principal au progrès et à l'évolution naturelle de la science moderne (transformiste), ainsi qu'aux carrières de ses chercheurs.

La mort d'un génie scientifique signalerait ainsi un tournant majeur, un état potentiel d'échec et de rupture, susceptible de mettre en marche un changement de paradigmes. La signification de la disparition inattendue de Cuvier en 1832 se voit peut-être le plus visiblement dans l'absence surprenante d'Éloge

3 Pour une analyse approfondie de cette querelle, voir Toby A. Appel : *The Cuvier-Geoffroy Debate: French Biology in the Decades before Darwin*. Oxford : Oxford University Press 1987.

4 Voir à ce sujet Thomas S. Kuhn : *La Structure des révolutions scientifiques*. Traduit par Laure Meyer. Paris : Flammarion 1983.

5 Georges Cuvier : *Discours sur les révolutions de la surface du globe et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal* (1822). Il a rédigé une *Histoire des progrès des sciences naturelles depuis 1789 jusqu'à ce jour* en 5 volumes de 1826 à 1836.

MÉMOIRES
DU BARON
GEORGES CUVIER,

PUBLIÉS EN ANGLAIS

PAR MISTRESS LEE,

ET EN FRANÇAIS

PAR M. THÉODORE LACORDAIRE,

SUR LES DOCUMENTS FOURNIS PAR SA FAMILLE.



PARIS,
H. FOURNIER, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 14.

M DCCC XXXIII.

Figure 1: La page de titre de l'édition Fournier des *Mémoires du baron Georges Cuvier* (1833).

scientifique officiel en son honneur, ou prononcé lors de ses funérailles.⁶ Dans son rôle de Secrétaire perpétuel du Muséum national, Cuvier avait rédigé des rapports scientifiques annuels publics sur les découvertes et publications de ses collègues. Au moment du décès de l'un d'eux, il publiait l'Éloge scientifique qui rendait hommage à ce collègue et à ses contributions aux sciences naturelles.⁷ Son dernier Éloge publié avait célébré la vie scientifique de son antagoniste transformiste, Jean-Baptiste Lamarck (1744–1829). Cuvier, le maître de cette forme biographique scientifique, n'avait donc ni prédécesseur ni successeur, et ne reçut pas d'Éloge, quoiqu'il ait lui-même préparé d'avance le sien (qui ne fut pas utilisé).⁸ En l'absence d'un confrère mémorialiste parmi les chaires du Muséum, il fallut attendre 1834 pour que soit publié *l'Éloge historique de Cuvier* par son disciple, Jean Pierre Flourens (1794–1867).⁹ En imitant fidèlement le modèle et le titre officiel de son prédécesseur, son emploi de l'adjectif « historique » n'eut pour effet que de souligner davantage une forme générique en train de disparaître, voire dépassée, parce que privée de l'autorité *scientifique* que Cuvier lui avait conférée à son zénith.

L'absence de biographie officiel et de biographie nationale et internationale est pourtant comblée en 1833 par les *Mémoires du baron Cuvier/Memoirs of Baron Cuvier* de Mistress Lee. En France, cette publication à double portée ne fait que mettre en lumière l'embarras causé par Cuvier quant à la possibilité de le remplacer dans sa fonction de mémorialiste officiel du Muséum, mais aussi

6 À la séance du 17 décembre 1832 de la Chambre des Pairs son Président, M. le Baron (Étienne-Denis) Pasquier prononce l'Éloge de M. le Baron Georges Cuvier, mais il admet ouvertement son incapacité à rendre justice aux œuvres savantes de Cuvier. Pasquier n'y fait référence qu'en passant à un morceau choisi dans *l'Histoire des Ossements fossiles*. Ce texte est reproduit sur le site Gallica de la BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k90326b> [consulté le 13/02/2019]. À Besançon, Charles Léopold Laurillard prononça un Discours sur Cuvier : *Éloge de M. Le Bon Cuvier par C.-L. Laurillard. Discours couronné par l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Besançon*. Paris : Levrault 1833.

7 Georges Cuvier : *Éloges historiques des membres de l'Académie royale des sciences, lus dans les séances de l'Institut royal de France*, 3 vol. (1819–1827), disponibles dans une édition nouvelle de 1861 publiée par Firmin sur le site Gallica de la BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k862478.r=.langEN> [consulté le 13/02/2019]. Cuvier y a aussi reconnu des hommes scientifiques majeurs étrangers, comme Sir Humphry Davy.

8 Cuvier avait préparé une sorte de pré-éloge autobiographique pendant les années 1820, des « Mémoires pour servir à celui qui fera mon éloge », reproduits dans Jean Pierre Flourens : *Recueil des Éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Académie des Sciences*. Paris : Garnier Frères 1856.

9 Jean Pierre Flourens : *Analyse raisonnée des travaux de Georges Cuvier, précédée de son éloge historique*. Paris : chez Paulin 1841.

du fait de son statut de grand homme scientifique mondial et de cause célèbre nationale. Comment commémorer cette grande Vie scientifique sans parler de ses activités scientifiques, qui dans le cas de Cuvier dépassent les compétences d'amateur d'un biographe « historien des sciences » ? Comment aussi rendre hommage à ses rôles nationaux officiels quand on n'est pas Français ? Abordant directement ces deux sujets capitaux qu'incarne l'Éloge scientifique à *la Cuvier* – dont deux longues parties élaborent avec une lucidité rare l'importance des œuvres de Cuvier, et de ses rôles scientifiques administratifs – cet ouvrage de Lee représente un choc profond que nous considérons ici pour la première fois. Sa plume d'auteure étrangère lance un grand défi ouvertement caché à l'ordre fixe de la science établie et de ses pratiques, étant donné l'impossibilité pour une femme de faire figure d'autorité scientifique à l'époque.¹⁰ Comment Mistress Lee arrive-t-elle alors à écrire ce qui est l'Éloge officiel de Cuvier sous d'autres termes ? Et si elle imite par cette réécriture les genres du modèle paradigmatique de la biographie scientifique nationale, réussit-elle aussi à le transformer ?

1 Le modèle paradigmatique de la Vie scientifique : mémoires et pacte biographique

Pour l'histoire et la littérature des sciences du XIX^e siècle français, les figures et les formes principales qui inspirent les mémoires d'une grande Vie savante et sa représentation, sont doubles. Cuvier exemplifie le premier modèle : ce génie et grand fondateur de systèmes scientifiques novateurs opère principalement dans son laboratoire. Si l'anatomie comparée et la paléontologie lui sont dues, leur développement dépend des collections croissantes du Muséum national, qui arrivaient des quatre coins du monde. Le grand explorateur scientifique international, qui les fournissait et les enrichissait par ses nouvelles découvertes, constitue l'autre grand modèle exemplaire qu'incarne Alexandre de Humboldt. C'est à lui que l'on doit un certain nombre de paradigmes scientifiques nouveaux – la géographie des plantes, l'écologie et les connaissances relatives à des courants climatiques intercontinentaux entre autres – phénomènes qu'il avait observés au cours de ses voyages dans les régions équinoxiales et russes

¹⁰ Voir à ce sujet Jean-Pierre Poirier : *Histoire des femmes de science en France : du Moyen Âge à la Révolution*. Paris : Pygmalion Gérard Watelet 2002 et Éric Sartori : *Histoire des femmes scientifiques de l'antiquité au XX^e siècle : les filles d'Hypatie*. Paris : Plon 2006.

du globe. Ces deux hommes ont ainsi perfectionné les deux genres *biographiques* paradigmatiques de l'époque, présentant dans une sorte d'équivalence leur approche scientifique majeure et le mode empirique de communication de la vie savante. En ce qui concerne Cuvier, l'Éloge historique scientifique de ses pairs en France et à l'étranger rend aussi possible sa propre inscription à venir dans une « grande galerie » d'hommes scientifiques notables. Dans le cas de Humboldt, la rédaction de ses grands voyages scientifiques allait toujours de pair avec ses réflexions synthétiques géo-métaphysiques. Son *Cosmos* couronnera sa carrière vouée à la revendication de la Vie biogéographique, qui ne célèbre l'être humain qu'en tant qu'il participe à la pléthore de formes multiples qui répondent à leurs environnements particuliers.¹¹

En créant des protagonistes et (anti-)héros savants fictifs, Balzac (*Louis Lambert*, 1835) Flaubert (*La Tentation de saint Antoine*, 1874) et Verne (*Vingt mille lieues sous les mers*, 1869) illustrent de manière diversement mémorable ces deux modèles paradigmatiques de l'homme scientifique au XIX^e siècle. La narration des aventures et exploits presque surhumains de ces protagonistes constitue une odyssée moderne, qui explore les mondes nouveaux et souvent merveilleux de la découverte. Si Balzac et Flaubert ont peut-être envisagé dans leur œuvre fictionnelle respective l'impulsion folle ou monstrueuse du désir humain savant moderne, la volonté d'ajouter aux connaissances humaines et de tout apprendre/comprendre reste le fond *biographique* des mémoires scientifiques et leur mesure de la réussite et du génie dans ces domaines. Il ne suffit pas d'observer avec fidélité son monde : il faut l'interroger et l'envisager autrement. Pourtant, ces écrivains fortement informés par les sciences naturelles positivistes de leur époque ne mettent pas en cause le statut *culturel* de leur personnage principal, qui dans son individualisme prométhéen et sa vocation savante ne se distingue pas véritablement des grands héros saints ou militaires.¹² Dans l'histoire de la

11 Pour lui, chaque élément de la biosphère s'ajoute à la Vie organique locale et planétaire collective, grâce à des interactions environnementales multiples.

12 Voir Peter France : *From Eulogy to Biography: the French Academic Éloge*. In: *Id./William St Clair* (éds.) : *Mapping Lives: the Uses of Biography*. Oxford : Oxford University Press 2002, p. 83–101, où il note le modèle standard pour l'Éloge scientifique, à savoir « the heroic biography of a scientist, with its obligatory mention of the early signs of genius and the encounter with opposition » (p. 94). Dans le numéro spécial dirigé par David R. Oldroyd sur la « Biography » dans la revue *Earth Sciences History* 13, 1 (2013), les noms et les adjectifs choisis dans plusieurs titres exemplifient cet aspect *héroïque* – par exemple Wolf Mayer : *William Noel Benson (1885–1957): Insights into the Life and Work of an Eminent Geologist* ; Stephen Rowland : *The Life and Geological Writing of the "Father of Russian science": Mikhail Lomonosov* ; et Johannes Mattes : *Alexander von Mörk et Poldo Fuhrich: the Conception of Heroes in Cave Exploration in the Early Twentieth Century* (c'est moi qui souligne).

biographie scientifique,¹³ des mémoires scientifiques traitent de la vie et des œuvres d'hommes savants exemplaires comme de monuments nationaux. Ce sont des « lieux de mémoire », pour emprunter le concept de Pierre Nora.¹⁴

La question du sexe et du genre sexué des mémoires scientifiques ne se pose donc pas au XIX^e siècle, et ne s'est posée que récemment dans l'histoire des mémoires de l'époque,¹⁵ y compris son sous-genre scientifique. Il se voit que le masculin pluriel de « Mémoires » vante presque automatiquement une Vie majuscule scientifique à laquelle *le* mémorialiste a aussi visiblement participé soit en partageant les domaines professionnels de son sujet, soit en faisant partie du cercle de ses connaissances intimes. Or la question du genre entourant les mémoires se complique parce que *le* mémoire désignant des écrits juridiques et scientifiques se trouve toujours doublé par les genres de *la* mémoire, et de son expression écrite, historique ou imaginaire. Selon Anne Coudreuse, la femme mémorialiste crée des sortes de « [p]laidoyer où s'articulent de manière très complexe l'intime et le politique [...] dans la tourmente de l'Histoire, cherchant, sans oublier qu'elle est femme, à faire l'œuvre d'historienne ».¹⁶ À titre d'exemple on peut citer les mémoires (historiques) de Mme de Genlis (1746–1830), de Mme de Staël (1766–1817) et de la duchesse d'Abrantès (1784–1838), qui démontrent très clairement que cet acte de (se) figurer une vie (auto)biographique politique – que cette vie soit historique ou imaginaire – n'a pas nécessairement de sexe, et donc inclut déjà en théorie et en pratique les capacités et contributions de femmes. Si on en identifie une,

13 Voir par exemple Thomas Söderqvist : *The History and Politics of Scientific Biography*. Aldershot : Ashgate Publishing Ltd. 2007.

14 Pierre Nora : *Les Lieux de mémoire*. Paris : Gallimard 1982–1994.

15 Voir l'excellent recueil *Les Mémoires, une question de genre ?* dirigé par Anne Coudreuse, dans *Itinéraires* 1 (2011). Pour des études indispensables sur les mémoires de femmes au XIX^e siècle français, voir Henri Rossi : *Mémoires aristocratiques féminins, 1789–1848*. Paris : Champion 1998, et Damien Zanone : *Écrire son temps. Les Mémoires en France de 1815 à 1848*. Lyon : Presses universitaires de Lyon 2006. Il ne s'agit pourtant pas dans ces ouvrages de mémoires/femmes mémorialistes scientifiques. La question des femmes scientifiques *autobiographes* est traitée dans le contexte des sciences britanniques par Alice Jenkins : *Writing the Self and Writing Science: Mary Somerville as Autobiographer*. In : Juliet John/Alice Jenkins (éds.) : *Rethinking Victorian Culture*. Basingstoke : Macmillan Press 2000, p. 162–178. Le phénomène d'une femme scientifique (et par conséquent sa biographie officielle) est supposé impossible dans la première moitié du XIX^e siècle. Voir la note 12 ci-dessus, mais aussi l'étude de Martha Vicinus : "Tactical Organising and Executive Power": *Biographies of Florence Nightingale for Girls*. In : Michael Shortland/Richard Yeo (éds.) : *Telling Lives in Science: Essays on Scientific Biography*. Cambridge : Cambridge University Press 1996, p. 195–213.

16 Anne Coudreuse : Présentation. In : *Itinéraires* 1 (2011), p. 9–12, ici p. 11.

pourtant, il existe une longue histoire et une tradition d'amnésie culturelle, où la femme savante oubliée-retrouvée devient l'exception ou l'anomalie faisant la preuve de l'*inégalité* du génie : un grand homme peut le posséder naturellement ; une femme exceptionnelle ne l'acquiert que rétrospectivement et par association à un parent éminent, surtout quand il s'agit des sciences.¹⁷

2 Le cas des *Mémoires du baron Georges Cuvier* (1833) de Mistress Lee

Dans le premier paragraphe de son introduction de sept pages, Mistress Lee thématise directement sa position singulière pour l'époque de (femme) mémorialiste scientifique « afin d'échapper au reproche de présomption que doit naturellement encourir *une personne étrangère* aux sciences, qui essaie d'exposer la vie d'un savant aussi illustre que M. Cuvier ». ¹⁸ S'ensuit une digression stratégique de trois pages, qui décrivent l'impossibilité de trouver après la mort de celui-ci un rapport qui soit fidèle aux faits de sa vie, ou qui lui rende suffisamment justice au niveau professionnel, surtout selon les souvenirs très personnels de Lee : « il n'y avait que moi en Angleterre qui, ayant été admise dans le sein de la famille de M. Cuvier, pouvait parler avec certitude de certains événements ». ¹⁹ L'impossibilité de garder le silence en dépit de son deuil provoque la détermination de Lee « à révéler à [ses] compatriotes le plus noble présent que la nature eût fait à M. Cuvier, [...] son cœur. Tel est le but principal de cette biographie. » ²⁰ Ce projet se veut ainsi un plaidoyer où s'articulent de manière très complexe l'intime et *le scientifique*, pour reprendre la formule de Coudreuse ci-dessus, de façon à mieux éclairer les raisons non souhaitées de la part de Lee pour l'écrire, raisons qui expliquent aussi sa signature de femme mariée étrangère, ses positions (auto)biographiques

¹⁷ Cette argumentation formulée par Pnina G. Abir-Am et Dorinda Outram dans *Uneasy Careers and Intimate Lives: Women in Science 1789–1979*. New Brunswick/Londres : Rutgers University Press 1989, a inspiré la redécouverte de ces sœurs, filles et épouses collaboratrices auparavant absentes ou secondaires dans les biographies officielles d'un William Herschel (Caroline Herschel), d'un lord Byron (Ada Lovelace), ou d'un Antoine Lavoisier (Marie-Anne Lavoisier), par exemple.

¹⁸ Théodore Lacordaire : *MBCfr*, p. 1. C'est moi qui souligne cette expression grammaticale qui fait aussi référence à une femme étrangère réelle.

¹⁹ *Ibid.*, p. 4.

²⁰ *Ibid.*

et son autorité scientifique. En se servant tout d'abord d'un « nous » universel qui devient dans la seconde moitié de sa préface un « nous » plus personnel, Lee introduit et cache tout à la fois la singularité de sa personne dans les milieux scientifiques et familiaux de Cuvier : c'est grâce à l'arrivée en 1819 à Paris de feu M. Bowdich (1791–1824) son premier mari, l'explorateur renommé d'Ashanti en Afrique de l'Ouest. Sarah Bowdich (Lee) l'a accompagné dans ses voyages scientifiques, y compris son séjour de quatre ans à Paris afin qu'ils préparent ensemble une première mission scientifique en Sierra Leone.²¹ Ainsi munie de toute la respectabilité (professionnelle) nécessaire pour aborder son sujet, et en pleine reconnaissance de l'aide des collègues de Cuvier – MM. le baron Pasquier et Laurillard, le docteur Duvernoy et le baron de H [Alexandre de Humboldt]²² – Mistress Lee termine son introduction sur le plan en quatre parties de ses *Mémoires* :

La première donnera les dates des évènements [sic] les plus importants de la vie de M. Cuvier. La seconde contiendra l'examen de ses divers ouvrages comme savant ou philosophe. La troisième sera consacrée à sa carrière législative ; et la quatrième enfin se bornera principalement aux anecdotes propres à faire connaître son caractère. En suivant cette marche, je pourrai peut-être tomber dans quelques répétitions ; mais j'espère qu'on me le pardonnera, si l'on considère que chaque partie formera ainsi un tout complet par elle-même, ce qui rendra les recherches plus faciles.²³

Dans sa méthode pour aborder et construire son Éloge selon cette « table de matières », Lee se révèle être une chercheuse empirique sérieuse qui émile *l'Éloge historique* de Cuvier à son propos. Cependant son témoignage dans la dernière partie pour mieux « faire connaître son caractère » dépend aussi de son cercle intime. En empruntant le titre de *Mémoires* (que Cuvier a choisi pour son ouvrage autobiographique préparé avant sa mort), Lee révèle sa reconnaissance non moins profonde à son amie et collaboratrice scientifique dans ce projet, Sophie Duvaucel (1789–1867). Cette dernière était la belle-fille

²¹ La meilleure note biographique de Mistress Lee est celle de Donald de B. Beaver : Lee, Sarah (1791–1856). In : *Oxford Dictionary of National Biography*. Oxford : Oxford University Press 2004 [en ligne] ; URL : <http://www.oxforddnb.com/view/article/16310> [consulté le 13/02/2019]. Pour une étude approfondie de la vie scientifique de Sarah après la mort de T. Edward Bowdich en 1824 en Gambie, et ses collaborations scientifiques avec Cuvier après 1825 voir Mary Orr : *Women Peers in the Scientific Realm: Sarah Bowdich (Lee)'s Expert Collaborations with Cuvier, 1825–1833*. In : *Notes and Records* 69, 1 (mars 2015), p. 37–52.

²² Ces noms se trouvent dans une seule note révélatrice des sources scientifiques *françaises* sans exception de Lee (Théodore Lacordaire : *MBCfr*, p. 7), mais ils indiquent aussi ses rapports scientifiques personnels avec des confrères proches de Cuvier. Voir la note 6 pour les ouvrages en question du baron Pasquier et de Laurillard.

²³ Théodore Lacordaire : *MBCfr*, p. 7–8.

de Cuvier et comptait parmi ses femmes « aides naturalistes » non-officielles.²⁴ C'est Sophie qui a fourni à Sarah Lee – et d'ailleurs au baron Pasquier aussi – certains documents personnels de son beau-père pour enrichir les informations de ces *Mémoires* scientifiques. Mais la correspondance précieuse d'un autre parent de Cuvier et parrain de Sophie, le docteur G.-L. Duvernoy,²⁵ contient des lettres en français que ce dernier a reçues en février 1833 d'une « Mistress R. Lee », laquelle hésite longtemps avant d'accepter la commission de Mme Cuvier (secondée de Sophie Duvaucel), à savoir la rédaction de cet Éloge (officiel) de Cuvier. Lee n'en fait aucune mention dans l'introduction à ses *Mémoires*, pour éviter non seulement tout « reproche de présomption » mais aussi afin de garder en tout point la modestie de sa position singulière de femme mémorialiste et de femme scientifique.²⁶ À cet égard, il convient de noter la position non moins difficile dans les années 1820 et 1830 pour les femmes littéraires en France, dont le cas le plus proche de Lee est celui de George Sand. Sans son choix de nom de plume masculin, elle aurait peut-être moins facilement obtenu en 1832 le succès de son premier roman *Indiana*, qui lance sa « carrière » de femme de lettres.²⁷

Qu'une femme écrivain/biographe scientifique se trouve difficilement acceptée parmi ses critiques contemporain(e)s, aussi bien que rétrospectivement, alors même qu'elle réussit dans un monde dit masculin ou impossible à l'époque, se voit immédiatement dans l'embarras évident que causent les *Mémoires du baron Georges Cuvier/Memoirs of Baron Cuvier* parmi certains biographes récents de Cuvier, surtout ses apologistes modernes. Pour Philippe Taquet, ancien directeur du Jardin des Plantes,²⁸ la version française des *Mémoires* de Lee ne mérite que quelques mentions en bas de page. Ces *Mémoires* sont pour lui surtout la source de quelques *anecdotes* attribuées à la vie scientifique débutante de Cuvier, et qui ressemblent pour Taquet à des fables. Lee ne figure pas dans l'œuvre

24 Voir Mary Orr : Keeping it in the Family: the Extraordinary Case of Cuvier's Daughters. In : Cynthia Burek/Betty Higgs (éds.) : *The Role of Women in the History of Geology*. Londres : Geological Society 2007, p. 277–286.

25 Voir la lettre de Sarah Lee au docteur G.-L. Duvernoy du 18 fév. 1833 (no. 1708), MS 2749. In : Dr G.-L. Duvernoy : *Correspondance*. Paris : MNHN Bibliothèque Centrale 1833, t. VII.

26 Pour une analyse des topoï de modestie chez des femmes écrivains, voir par exemple Lucie Desjardins : Entre sincérité et artifice. La mise en scène de soi dans le portrait mondain. In : *Tangence* 77 (2005), p. 143–155. DOI : 10.7202/011703ar [consulté le 13/02/2019].

27 C'est Sand qui remettra en question plus tard dans *Consuelo* (1842) et *La Comtesse de Rudolstadt* (1844) la situation sociale précaire de la femme de génie singulière qu'est l'artiste compositeur. Tout dépend de sa modestie et de son mode de vie bienséant pour qu'elle voile et dévoile le mieux ses dons supérieurs et superlatifs.

28 Philippe Taquet : *Georges Cuvier*. Paris : Odile Jacob 2006.

majeure du grand géologue et apologiste anglais de Cuvier, Martin J. S. Rudwick,²⁹ quoiqu'il ait dû en avoir connaissance. Son étudiante doctorale, l'historienne (féministe) des sciences Dorinda Outram, mine la version anglaise des *Mémoires* de Lee dans les notes copieuses à son histoire socio-scientifique de Cuvier³⁰ développée de sa thèse. Pourtant, Outram ne commente pas la signification historique singulière au point de vue *générique* de cet ouvrage, y compris le sexe de son auteur. Le modèle et pacte biographiques inconscients pour ces historiens modernes restent en effet l'Éloge historique à *la Cuvier*, à savoir la forme classique inchangeable discutée ci-dessus de « grand homme-grande œuvre », et donc ne nécessitant pas de préface pour l'introduire. L'embarras que crée ce supplément de Lee justifiant et exposant son nom et son autorité de femme écrivain britannique met clairement en évidence les préjugés à la fois génériques et de genre enracinés, auxquels Lee fait face dans son introduction. Cela explique également le fait qu'elle établisse avec soin les mérites de sa plume audacieuse aussi *littéraire* que scientifique. L'attention non moins scientifique de la critique littéraire – par exemple celle portée aux sous-textes génériques, stylistiques et narratifs comme l'emploi des topoï de modestie – révèle pourtant comment et pourquoi les *Mémoires* de Lee représentent un cas d'étude qui met aussi en question la nécessité d'une rupture nette à même de marquer son effet *radical* dans un changement de paradigmes.

Le style soigné de cette introduction de Lee exemplifie de manière comparative tous les mérites stylistiques littéraires des femmes mémorialistes (historiques) de l'époque en France comme Mme de Genlis. Il va de soi que ce même style neutre et objectif de biographe scientifique, c'est-à-dire *sans* sexe déterminé, domine cet ouvrage de Lee, car elle se concentre explicitement sur des faits élargis et entrelacés dans les quatre parties indépendantes de son étude qui constitue et compose dans son ensemble une vie scientifique extraordinaire. L'effet et l'objectivité de son regard d'étrangère et d'amie personnelle présentent Cuvier *de nouveau* à ses lecteurs, mais comme si c'était Cuvier lui-même qui se construisait sous leurs yeux, et à la manière de ses expositions publiques célèbres d'anatomie comparée au Jardin des Plantes, où il recréait à partir d'une seule des dents la forme complexe de son propriétaire. Ce n'est qu'après avoir

²⁹ Martin J. S. Rudwick : *Georges Cuvier, Fossil Bones and Geological Catastrophies: New Translations and Interpretations of Primary Texts*. Chicago : Chicago University Press 1997.

³⁰ Dorinda Outram : *Georges Cuvier: Vocation, Science and Authority in Post-Revolutionary France*. Manchester : Manchester University Press 1984. Cette étude reprend deux de ses publications précédentes, à savoir Dorinda Outram : *Scientific Biography and the Case of Georges Cuvier: with a Critical Bibliography*. In : *History of Science* 14, 2 (1976), p. 101–137 et Dorinda Outram : *The Language of Natural Power: the « Éloges » of Georges Cuvier and the Public Language of Nineteenth Century Science*. In : *History of Science* 16, 3 (1978), p. 153–178.

exposé le portrait scientifique en grand format de Cuvier résultant de sa vie et l'importance de ses œuvres que Lee ose introduire dans la dernière partie de son ouvrage des mémoires plus personnel(le)s. S'il s'agit d'« anecdotes », ou d'épisodes captant la vie quotidienne privée de Cuvier, dont Lee était le témoin pendant ses séjours parisiens où elle était logée chez lui, elle les raconte avec la même autorité raisonnée qui soutient les parties précédentes. De cette manière elle anticipe la méthode scientifique paradigmatique de la biographie humaine, l'anthropologue pratiquant l'observation participante.

Sur le plan formel, Lee offre à ses lecteurs avertis en France et dans le monde anglophone une version de l'Éloge scientifique qui continue sans aucune différence visible le modèle officiel *historique* de Cuvier. Les deux premiers panneaux des *Mémoires du baron Georges Cuvier* nous présentent sa vie et sa formation scientifique selon les paramètres chronologiques classiques de la biographie scientifique, c'est-à-dire fortement documentée par les témoignages de ses collègues scientifiques du Jardin des Plantes de Paris. La toile de fond de ce contexte intellectuel permet à Lee, dans le deuxième volet, le plus long de son ouvrage, non seulement de décrire les œuvres séminales majeures que Cuvier y a produites³¹ comme elle le prétend, mais aussi de les commenter et de les *juger* par la preuve de leurs contributions nouvelles aux savoirs nationaux et internationaux. Dans un tour de force autoréflexif – une *mise en abyme* littéraire avant la lettre – Lee termine son résumé critique en discutant longuement les Éloges de Cuvier (y compris son dernier volume posthume) pour conclure sur le cursus de ses cours magistraux, interrompus par la tragédie de la mort de sa fille (Clémentine) en 1827. La reproduction d'une note personnelle (de son collègue Achille Valenciennes) à ce sujet pour terminer cette troisième partie capte sans besoin d'explication le but principal de sa biographie déjà signalé dans l'introduction, les qualités inébranlables de « son cœur ».

L'effet *littéraire* de ces tours de force génériques signale ainsi sa plume de femme écrivain scientifique adroite, s'insérant avec une fidélité suprême dans la tradition et la composition des Éloges et des mémoires scientifiques officiels et historiques *de leur intérieur*. En même temps, le paradoxe de sa position d'observatrice étrangère ouvre maintenant les *Mémoires* de Lee à une transformation plus radicale du genre, et ce par rapport à la personne même qui l'avait établi. Elle ajoute dans une troisième partie une analyse non moins fidèle des

³¹ Voir l'incipit de cette deuxième partie : Théodore Lacordaire : *MBCfr*, p. 50 : « J'arrive à la partie [...] où mon sujet acquiert une grandeur et une importance que la vie seule de M. Cuvier pouvait fournir et, quoique je me sois bornée à une *simple esquisse* de ses travaux scientifiques, elle surpassera les autres parties en étendue. »

devoirs publics nationaux de Cuvier, et de son dévouement aux bénéfices de la science et à sa dissémination : des instituts nationaux au niveau supérieur à l'enseignement national en France des sciences naturelles au niveau secondaire.³² En élargissant ainsi l'étendue scientifique et culturelle des rôles officiels de Cuvier, Lee renforce cet aspect de sa vie et de son œuvre – son âme publique et ses efforts législatifs pour améliorer les sciences – qui dépassent tout intérêt politique (scientifique, national) plus partisan. Cette troisième partie sert ainsi d'affiliation générique nouvelle renouant la forme officielle de l'Éloge *historique* à son élargissement futur civique, pour *mieux* démontrer la carrière scientifique (vie et œuvres) monumentale de Cuvier comme pierre de touche pour ses successeurs.

L'ajout d'un quatrième et dernier volet opère cependant un dévoilement et une transformation plus définitive vis-à-vis du statut des précédents en délimitant les paramètres modèles de l'Éloge historique *officiel*. Tout en replaçant Cuvier au sein de sa famille et de sa vie quotidienne scientifique, ce supplément final ne témoigne de la vie intime, affective et sociale de Cuvier – entre amis de son salon du samedi par exemple – qu'en raison de la coprésence (auto)biographique singulière de sa biographe. Ce volet, le plus court, fait ainsi exploser définitivement les mythes – ou les « fables » pour revenir à ce terme péjoratif de Taquet pour désigner des aspects anecdotiques merveilleux de faux mémoires – d'une grande réputation scientifique (ou artistique), qui fait semblant de se construire indépendamment de tout support : conjugal-familial, professionnel, amical, et de l'étranger.

C'est en appliquant avec la plus grande fidélité la forme générique officielle de l'Éloge *à la Cuvier* dans ses *Mémoires* à Cuvier lui-même que Sarah Lee réussit un Éloge suprêmement personnel, qui se distingue en même temps de sa forme paradigmatique grâce à un remodelage plus hybride et pluriel, souligné par les ajouts qu'elle y fait : sa signature, son introduction et les deux dernières parties supplémentaires. De cette manière, elle s'insère dans la tradition de l'Éloge officiel (français), mais s'en distancie en tant qu'il est *la seule forme* (institutionnelle) de la biographie scientifique nationale. En se révélant finalement dans les cercles professionnels, et intimes, de Cuvier cette « personne étrangère » et grande mémorialiste brise le pacte biographique des Mémoires scientifiques nationaux de manière formelle, générique, et aussi autobiographique.

³² Elle n'oublie pas les rôles que Cuvier avait joués en tête du Rétablissement des religions non catholiques de France en 1808.

3 Les Mémoires et après

La métamorphose du mémoire et la transformation des mémoires que représentent les *Mémoires du baron Georges Cuvier* ne comblent pourtant pas le grand vide personnel de Lee en 1833, quoiqu'elle lui rende hommage comme à son mentor scientifique. De 1826 à 1832 Sarah (Bowdich, ensuite Mistress Lee) a compté parmi les correspondants étrangers de Cuvier les plus importants pour son ichtyologie définitive, *l'Histoire naturelle des poissons* (1828–1848), qu'il prépare avec Achille Valenciennes. Elle a demeuré chez les Cuvier lors de ses séjours, dont l'objet premier était de lui fournir des dessins et des renseignements ichtyologiques spécialistes, puisés dans les ressources de la bibliothèque privée de Sir Joseph Banks à Londres. L'objet second de ces visites était ses propres recherches scientifiques dans les bibliothèques de Cuvier et dans les collections du Jardin des Plantes pour préparer une nouvelle histoire naturelle, qu'elle illustre elle-même en couleurs, *The Fresh-Water Fishes of Great Britain* [Les poissons d'eau douce de la Grande Bretagne], et qui sort dans des numéros réguliers entre 1828 et 1838.³³ Pour subventionner ces recherches et visites scientifiques, Sarah a contribué régulièrement à des revues culturelles et scientifiques britanniques nouvelles, comme le *Magazine of Natural History*, par ses articles savants – sous forme de mémoires sur l'état présent en France des sciences naturelles. En même temps et à l'invitation des éditeurs de nouveaux *Gift Books* de luxe à offrir aux jeunes femmes grand-bourgeoises,³⁴ Lee a écrit des récits africains imaginaires fortement colorés par ses propres expériences « ethnographiques » pendant ses voyages d'exploration scientifique avec son premier mari en Ashanti (1818) et en Gambie (1824).

La mort de Cuvier en 1832 marque la fin définitive de ses visites et poursuites scientifiques à Paris et de ses contributions directes aux sciences naturelles en Grande-Bretagne. Comment continuer maintenant sa propre vie d'écrivain des sciences, qui pratique si bien ces formes génériques ? Il faut rappeler les deux grands modèles scientifiques et biographiques en France à

³³ Voir mon article à son sujet, Mary Orr : Fish with a Different Angle: "The Fresh-Water Fishes of Great Britain" by Mrs Sarah Bowdich (1791–1856). In : *Annals of Science* 7, 1.2 (2014), p. 206–240.

³⁴ Le « Gift Book » est un nouveau genre commercial britannique dans les années 1820. Une sorte de « keepsake » plus cultivé, il s'agit d'un livre-album-florilège illustré de gravures et destiné à être offert comme cadeau en guise de souvenir. Il a comme précédent en France les almanachs poétiques. Voir Catriona Seth : Les Muses de l'Almanach. La poésie au féminin dans l'Almanach des muses, 1789–1819. In : Christine Planté (éd.) : *Masculin/Féminin dans la poésie et les poétiques du XIX^e siècle*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon 2002, p. 105–119.

l'époque, Cuvier et Alexandre de Humboldt, pour mieux comprendre la solution bio(lo)graphique littéraire scientifique qu'elle trouve, et qui soutiendra sa carrière jusqu'à sa mort en 1856. Elle se relance et se recycle en 1835 en publiant un recueil de ses notes de voyage et de ses récits africains « ethnographiques » sous le titre *Stories of Strange Lands* [Histoires de pays étranges].³⁵ Cette fois-ci, elle souligne leur forme scientifique à la Humboldt plutôt qu'imaginaire : de longues notes scientifiques informées partout par sa vision « écologiste » décrivent les découvertes de mondes locaux africains d'un œil explorateur à la fois personnel et empirique. À ce tournant de sa vie maintenant délimitée par son exclusion du monde scientifique de la Grande-Bretagne du fait de son sexe, Sarah se tourne alors vers l'aspect *formatif* et éducatif des genres « scientifiques » et en dehors des voies officielles pour publier un mémoire scientifique. Ses fictions de sciences naturelles, des *Aventures scientifiques* pour adolescents, situées en Afrique de l'Ouest et en Australie³⁶ ont pour modèle l'explorateur scientifique Humboldt, ou encore son premier mari T. Edward Bowdich, mais en filigrane Sarah Lee s'y fait reconnaître pour elle-même. On ne peut pas si facilement classer ses descriptions et connaissances scientifiques sous les rubriques de la science dite « officielle » et « vulgarisée ». Par exemple, les animaux que Lee décrit dans leur environnement naturel, comme l'ornithorynque dans son *Adventures in Australia* (1851), sont ceux qu'elle a vus et dessinés dans les collections du Jardin des Plantes à Paris. Elle les explique à ses jeunes lecteurs *et lectrices* selon la science la plus récente relative à leur biologie (selon Cuvier) et à la nature de leurs habitats particuliers (selon Humboldt). En reprenant et en adaptant les formes encyclopédiques des savoirs, Lee réinvente ainsi dans sa réécriture des sciences naturelles pratiquées en France la découverte des aventures (mémoires) historiques, biographiques et autobiographiques qui représentent aussi une révolution silencieuse, profonde, et séismique en leur cœur. Étant donné que la science n'a pas de sexe selon Cuvier et Humboldt, cette révolution qu'effectuent des « personnes étrangères » dans les milieux

35 Mrs R. Lee : *Stories of Strange Lands and Fragments from the Notes of a Traveller*. Londres : Edward Moxon 1835.

36 Voir Mrs R. Lee : *The African Wanderers or the Adventures of Carlos and Antonio. Embracing Interesting Descriptions of the Manners and Customs of the Western Tribes and the Natural Productions of the Country*. Londres : Grant & Griffith 1847 ; *Adventures in Australia; or the Wanderings of Captain Spencer in the Bush and the Wilds. Containing Accurate Descriptions of the Habits and Natural Productions and Features of the Country*. Londres : Grant & Griffith 1851 ; *Sir Thomas, or the Adventures of a Cornish Baronet in North-West Africa*. Londres : Grant & Griffith 1856. Pour une étude des fictions africaines de Lee, voir Silke Strickrodt : *"Those Wild Scenes": Africa in the Travel Writings of Sarah Lee (1791–1856)*. Glienicke/Berlin et Cambridge/Mass. : Galda & Wilch 1998.

officiels en France à partir de leurs laboratoires, voyages et publications scientifiques ne peut plus ignorer les contributions spécifiques et multiples de femmes.

4 Conclusions

Le cas des *Mémoires du baron Cuvier* de Lee nous a exposé dans ses divers aspects à un modèle officiel, et à sa transformation révolutionnaire radicale, à la fois inattendue et sans ruptures. C'est en opérant plutôt par ajouts majeurs avisés, et dans le but de faire revivre et d'élargir la forme de la biographie scientifique nationale que cette réécriture générique experte de Lee conserve en tout point la moelle de ses modèles paradigmatiques. En envisageant ses *Mémoires* comme la traduction, ou l'adaptation, littérale et figurative du pacte biographique scientifique pour mieux y révéler la communauté hétérogène qui l'informe – surtout la place des femmes, des étrangers et des « vulgarisateurs » parmi les « aides » naturalistes réels ou métaphoriques de Cuvier et de ses collègues – Lee met en lumière la face cachée vitale de toute réécriture de savoirs officiels et de biographies nationales de scientifiques, et ainsi les modèles qui renforcent leurs paradigmes. Il n'y a pas de portrait de Lee, qui l'aurait d'ailleurs démasquée en emportant ses topoï de modestie. En revanche, les productions de sa plume dans leur diversité surprenante de genres scientifiques et littéraires *biographiques* ne nous laissent pas oublier sa présence multiforme dès sa signature, qu'elle est femme écrivain, qu'elle fait œuvre d'historienne, de biographe, et de (femme) scientifique tout simplement parce que ces positions et disciplines n'ont pas de sexe (pré)déterminé. Ses *Mémoires* bilingues présentés ici pour la première fois dans des contextes de l'histoire de la biographie scientifique française du XIX^e siècle invitent ses lecteurs modernes à contempler les traces et touches révélatrices d'autres femmes francophones et étrangères cachées au centre de l'histoire bio-(lo)graphique française et transnationale de cette époque avant tout révolutionnaire et transformiste.

Bibliographie

- Abir-Am, Pnina G./Outram, Dorinda : *Uneasy Careers and Intimate Lives: Women in Science 1789–1979*. New Brunswick/Londres : Rutgers University Press 1989.
- Appel, Toby A. : *The Cuvier-Geoffroy Debate: French Biology in the Decades before Darwin*. Oxford : Oxford University Press 1987.

- Beaver, Donald de B. : Lee, Sarah (1791–1856). In : *Oxford Dictionary of National Biography*. Oxford : Oxford University Press 2004 [en ligne] ; URL : <http://www.oxforddnb.com/view/article/16310> [consulté le 13/02/2019].
- Coudreuse, Anne (éd.) : *Les Mémoires, une question de genre ?* In : *Itinéraires* 1 (2011).
- Cuvier, Georges : *Discours sur les révolutions de la surface du globe et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal*. Paris : Baudouin Frères 1826–1836.
- Cuvier, Georges : *Histoire des progrès des sciences naturelles depuis 1789 jusqu'à ce jour*. 2 vol. Bruxelles : Société Belge de Librairies 1837–1838.
- Cuvier, Georges : *Recueil des éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Institut royal de France. Nouvelle édition précédée de l'éloge historique de Georges Cuvier par Flourens*. Paris : Librairie de Firmin Didot Frères, Fils & C^{ie} 1861. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k862478.r=.langEN> [consulté le 13/02/2019].
- Desjardins, Lucie : Entre sincérité et artifice. La mise en scène de soi dans le portrait mondain. In : *Tangence* 77 (2005) p. 143–155. DOI : 10.7202/011703ar [consulté le 13/02/2019].
- Duvernoy, Dr G.-L. : *Correspondance*. Paris : MNHN Bibliothèque Centrale 1833, t VII.
- Flourens, Jean Pierre : *Analyse raisonnée des travaux de Georges Cuvier, précédée de son éloge historique*. Paris : chez Paulin 1841.
- Flourens, Jean Pierre : *Recueil des Éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Académie des Sciences*. Paris : Garnier Frères 1856.
- France, Peter : From Eulogy to Biography: the French Academic Éloge. In : *Id./William St Clair* (éds.) : *Mapping Lives: the Uses of Biography*. Oxford : Oxford University Press 2002, p. 83–101.
- Jenkins, Alice : Writing the Self and Writing Science: Mary Somerville as Autobiographer. In : Juliet John/Alice Jenkins (éds.) : *Rethinking Victorian Culture*. Basingstoke : Macmillan Press 2000, p. 162–178.
- Kuhn, Thomas S. : *La Structure des révolutions scientifiques*. Traduction de Laure Meyer. Paris : Flammarion 1983.
- Lacordaire, Théodore : *Mémoires du baron Georges Cuvier*. Paris : H. Fournier 1833. [MBCfr]
- Laurillard, Charles Léopold : *Éloge de M. Le Bon Cuvier par C.-L. Laurillard. Discours couronné par l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Besançon*. Paris : Levrault 1833.
- Lee, Mrs R. (formerly Mrs. T. Ed. Bowdich) : *Memoirs of Baron Cuvier*. Londres : Longman, Rees, Orme, Brown, Green & Longman 1833.
- Lee, Mrs R. (formerly Mrs. T. Ed. Bowdich) : *Memoirs of Baron Cuvier*. New York : J. & J. Harper 1833.
- Lee, Mrs R. : *Stories of Strange Lands and Fragments from the Notes of a Traveller*. Londres : Edward Moxon 1835.
- Lee, Mrs R. : *The African Wanderers or the Adventures of Carlos and Antonio. Embracing Interesting Descriptions of the Manners and Customs of the Western Tribes and the Natural Productions of the Country*. Londres : Grant & Griffith 1847.
- Lee, Mrs R. : *Adventures in Australia; or the Wanderings of Captain Spencer in the Bush and the Wilds. Containing Accurate Descriptions of the Habits and Natural Productions and Features of the Country*. Londres : Grant & Griffith 1851.
- Lee, Mrs R. : *Sir Thomas, or the Adventures of a Cornish Baronet in North-West Africa*. Londres : Grant & Griffith 1856.
- Morren, Charles Jacques Édouard : *Éloge de Jean-Theodore Lacordaire*. Liège : J. Desoer 1870.
- Nora, Pierre : *Les Lieux de mémoire*. Paris : Gallimard 1982–1994.

- Oldroyd, David R. (éd.) : *Biography*. In : *Earth Sciences History* 13, 1 (2013).
- Orr, Mary : Keeping it in the Family: the Extraordinary Case of Cuvier's Daughters. In : Cynthia Burek/Betty Higgs (éds.) : *The Role of Women in the History of Geology*. Londres : Geological Society 2007, p. 277–286.
- Orr, Mary : Fish with a Different Angle: “The Fresh-Water Fishes of Great Britain” by Mrs Sarah Bowdich (1791–1856). In : *Annals of Science* 7, 1.2 (2014), p. 206–240.
- Orr, Mary : Women Peers in the Scientific Realm: Sarah Bowdich (Lee)'s Expert Collaborations with Cuvier, 1825–1833. In : *Notes and Records* 69, 1 (mars 2015), p. 37–52.
- Outram, Dorinda : Scientific Biography and the Case of Georges Cuvier: with a Critical Bibliography. In : *History of Science* 14, 2 (1976), p. 101–137.
- Outram, Dorinda : The Language of Natural Power: the « Éloges » of Georges Cuvier and the Public Language of Nineteenth Century Science. In : *History of Science* 16, 3 (1978), p. 153–178.
- Outram, Dorinda : *Georges Cuvier: Vocation, Science and Authority in Post-Revolutionary France*. Manchester : Manchester University Press 1984.
- Pasquier, Étienne-Denis : Éloge de M. le Baron Georges Cuvier. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k90326b> [consulté le 13/02/2019].
- Poirier, Jean-Pierre : *Histoire des femmes de science en France : du Moyen Âge à la Révolution*. Paris : Pygmalion Gérard Watelet 2002.
- Rossi, Henri : *Mémoires aristocratiques féminins, 1789–1848*. Paris : Champion 1998.
- Rudwick, Martin J. S. : *Georges Cuvier, Fossil Bones and Geological Catastrophes: New Translations and Interpretations of Primary Texts*. Chicago : Chicago University Press 1997.
- Sartori, Éric : *Histoire des femmes scientifiques de l'antiquité au xx^e siècle : les filles d'Hypatie*. Paris : Plon 2006.
- Seth, Catriona : Les Muses de l'Almanach. La poésie au féminin dans l'Almanach des muses, 1789–1819. In : Christine Planté (éd.) : *Masculin/Féminin dans la poésie et les poétiques du xix^e siècle*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon 2002, p. 105–119.
- Söderqvist, Thomas : *The History and Politics of Scientific Biography*. Aldershot : Ashgate Publishing Ltd. 2007.
- Strickrodt, Silke : “Those Wild Scenes”: *Africa in the Travel Writings of Sarah Lee (1791–1856)*. Glienicke/Berlin et Cambridge/Mass. : Galda & Wilch 1998.
- Taquet, Philippe : *Georges Cuvier*. Paris : Odile Jacob 2006.
- Vicinus, Martha : “Tactful Organising and Executive Power”: Biographies of Florence Nightingale for Girls. In : Michael Shortland/Richard Yeo (éds.) : *Telling Lives in Science: Essays on Scientific Biography*. Cambridge : Cambridge University Press 1996, p. 195–213.
- Zanone, Damien : *Écrire son temps. Les Mémoires en France de 1815 à 1848*. Lyon : Presses universitaires de Lyon 2006.

Miroslaw Loba

Balzac et la pensée sur la vie dans *La Physiologie du mariage* et dans *La Femme de trente ans*

Les écrivains qui se sont occupés avec quelque profondeur, de l'analyse des idées, de celle du langage, ou des autres signes qui les représentent, et des principes de la morale privée ou publique, ont presque tous senti cette nécessité de se diriger, dans leurs recherches, d'après la connaissance de la nature humaine physique.¹

La monumentale *Comédie humaine* d'Honoré de Balzac, considérée comme le portrait de la société française post-révolutionnaire et post-napoléonienne, n'est ni une unité ni une totalité. Les romans balzaciens se réapproprient différents langages et différents types de savoirs et de sciences, comme le romancier l'explique lui-même dans l'Avant-propos de sa somme romanesque. Si Balzac reste avant tout écrivain, pour expliquer les vies et les destins de ses personnages, il n'hésitera jamais à convoquer la physionomie, la médecine, l'économie et la sociologie,² les sciences reconnues, accréditées, et les savoirs qui aujourd'hui ne seraient jamais désignés comme scientifiques (le magnétisme). Lecteur ou simplement observateur de Cabanis et de Barthez, ami de Geoffroy Saint-Hilaire, l'auteur du *Père Goriot* regarde aussi vers l'histoire naturelle, vers les sciences du vivant qui émergent à la fin des Lumières et qui s'épanouiront au cours du XIX^e siècle. En cette période de mutation épistémologique profonde, la notion de vie se trouve au cœur des débats philosophiques et scientifiques. Son approche traditionnelle et morale, toujours attestée par les dictionnaires, s'expose toutefois aux critiques de la science et à partir de ce moment-là sa signification sera soumise à un constant questionnement. Dans les œuvres de Balzac, profondément enracinées dans la tradition moraliste et vitaliste, des traces de ces changements se laissent aussi observer. Rappelons que le vitalisme de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle reste une pensée à la fois scientifique et philosophique qui prépare l'irruption imminente des sciences du vivant et de la biologie.³ Il est farouchement contraire

1 Pierre-Jean-Georges Cabanis : Note de l'Auteur. In : *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Paris : Crapelet 1805, p. IX.

2 Voir à ce sujet Madeleine Ambrière : Balzac et l'énergie. In : *Romantisme* 46 (1984), p. 43–48.

3 Voir à ce sujet Roselyne Rey : *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du XVIII^e siècle à la fin du Premier Empire*. Oxford : Voltaire Foundation 2000, p. 17.

Miroslaw Loba, Université Adam Mickiewicz de Poznań

au mécanisme cartésien et selon les paroles d'un de ses représentants, Bichat, « la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort ».⁴ Les idées vitalistes de Cabanis et de Barthez ont un impact sur la place de la médecine et de l'hygiène dans la société post-révolutionnaire et napoléonienne.⁵ Si le vitalisme n'est pas partagé, et non sans raison, par le milieu scientifique, il inspire toujours l'imaginaire collectif et individuel. Il hante la littérature et renaît souvent là où l'on ne s'y attendait pas.

Ce qui nous intéresse dans cet article, c'est la présence de certains aspects de la pensée vitaliste dans l'œuvre de Balzac et notamment sa réflexion sur la vie qui se manifeste par la réappropriation littéraire du savoir, une réappropriation des sciences de l'époque et notamment de l'histoire naturelle. Il s'agira aussi d'aborder le problème de l'usage sélectif de la science dans la littérature, de son application et de sa réception en relation avec la « logique romanesque », la logique de la fiction qui, comme le souligne Jérôme David, « permet et favorise le démembrement de savoirs unifiés, ainsi que le réagencement non-systématique de propositions savantes fragmentaires et disparates ».⁶ En poursuivant cette double piste, je me limiterai dans mon propos à porter mon attention sur les deux ouvrages suivants : *La Physiologie du mariage* (1829), plusieurs fois réédité sans modifications majeures, et *La Femme de trente ans* qui réunit des textes écrits à des dates différentes et qui ne trouve son titre définitif que tardivement (1830–1842⁷). Quoiqu'il en soit ces deux œuvres sont proches thématiquement et leur création intervient dans une période de débats sur la conception de l'histoire naturelle, qui sera marquée en 1830 par la querelle entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire sur le fixisme et l'unité de plan et de composition de la nature qui implique une transformation des formes. Il faut préciser dès le début que les romans balzaciens ne se réfèrent pas directement aux sciences du vivant, néanmoins ils

4 Marie François Xavier Bichat : *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*. Paris : Charpentier 1852, p. 1.

5 Voir à ce sujet Mariana Saad : *Cabanis, comprendre l'homme pour changer le monde*. Paris : Classiques Garnier 2016.

6 Jérôme David : *Balzac, une éthique de la description*. Paris : Honoré Champion 2010, p. 85.

7 La genèse complexe de ce roman constitué de plusieurs récits produits à des dates différentes s'étale sur plusieurs années, à partir de 1829 pour le premier fragment (« La dernière revue de Napoléon », publié en 1830 dans *La Caricature*) jusqu'à leur réunion en 1834 sous le titre *Même histoire* (dans les *Scènes de la vie privée*, chez Charles Béchet), puis en 1842 dans le tome III de *La Comédie humaine* (Furne), sous le titre *La Femme de trente ans*. Voir Bernard Gagnebin/René Guise : Histoire du texte. In : *La Comédie humaine*. Édité par Pierre-Georges Castex. Paris : Gallimard 1976–1979, t. II, p. 1584–1590.

portent des traces du discours scientifique, dispersées mais repérables dans les propos du narrateur et dans les descriptions des personnages.

Comme Balzac le laissera entendre dans l'Avant-propos de la *Comédie*, le savoir scientifique lui sert à élucider tout un complexe de rapports sociaux et physiologiques devenus extrêmement compliqués et opaques après la Révolution de 1789 et à la veille de la révolution industrielle. *La Physiologie du mariage* où Balzac cherche à comprendre la société humaine à travers les sciences naturelles et l'éclairage vitaliste de la vie qu'il donne n'est qu'une confirmation de cette intention :

La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'état, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. Il a donc existé, il existera donc de tout temps des Espèces Sociales comme il y a des Espèces Zoologiques.⁸

Regardons donc la prise en charge de la science dans les deux ouvrages balzacien pour pouvoir comprendre les fondements de la « sémiotique » sociale et de la sémiotique du vivant.

1 Physiologie que me veux-tu ?

La Physiologie du mariage est un texte qui mélange le registre écrit et oral et par sa forme pourrait être comparé aux mémoires rédigés dans les cercles scientifiques de l'époque. Ce long essai qui module et exprime différentes tonalités et sensibilités se présente comme une théorie du mariage où sont exposées et débattues les idées morales, scientifiques, sociologiques, statistiques et économiques sur cette institution. Il s'ouvre par les paroles de Napoléon : « Le mariage ne dérive point de la nature – La famille orientale diffère entièrement de la famille occidentale. – L'homme est le ministre de la nature, et la société vient s'enter sur elle. – Les lois sont faites pour les mœurs et les mœurs varient ». ⁹ Si le

⁸ Honoré de Balzac : Avant-propos. In : *La Comédie humaine*. Édité par Pierre-Georges Castex. Paris : Gallimard 1976–1979, t. I, p. 8.

⁹ Honoré de Balzac : *La Physiologie du mariage ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*. Paris : Charpentier 1838, p. VII.

mariage reste une construction culturelle et relève d'un certain constructivisme social et juridique, Balzac ne cesse de montrer également les déterminations physiologiques de cette institution. Cependant, le terme de physiologie qu'il reprend reste opaque. D'un côté, le romancier lui accorde une signification littéraire de tableau de mœurs,¹⁰ et de l'autre, il le renvoie visiblement à ses usages scientifiques. Balzac utilise donc ce terme conformément à la tradition de l'époque, mais il pratique aussi une mystification lexicale et maintient une ambiguïté, car sa physiologie considère l'individu à la fois comme un être social et comme un être en chair et en os dont l'organisme est soumis aux lois de la nature ou bien de la zoologie. Il en découle que les protagonistes de Balzac réalisent des scénarios de vie prescrits par leur destin biologique ou zoologique, tout en faisant partie de la civilisation qui les détermine aussi fortement que la nature :

Les naturalistes ne considèrent en l'homme qu'un genre unique de cet ordre de Bimanes, établi par Duméril dans la Zoologie analytique, page 16, et auquel Bory-Saint-Vincent a cru devoir ajouter le genre Orang, sous prétexte de le compléter.

Si ces zoologistes ne voient en nous qu'un mammifère, à trente-deux vertèbres, ayant un os hyoïde, possédant plus de plis que tout autre animal dans les hémisphères du cerveau ; si pour eux, il n'existe d'autres différences dans cet ordre que celles qui sont introduites par l'influence des climats, lesquelles ont fourni la nomenclature de quinze espèces desquelles il est inutile de citer les noms scientifiques, le physiologiste doit avoir aussi le droit d'établir ses genres et ses sous-genres, d'après certains degrés d'intelligence et certaines conditions d'existence morale et pécuniaire.¹¹

Il est facile de remarquer que la physiologie de Balzac n'oublie ni la tradition classique des types et des caractères ni la nomenclature et la systématique de Buffon. Les méditations balzaciennes proposent un portrait des hommes et des femmes examinés à la fois comme des caractères moraux et comme des types et des espèces ou des variétés buffoniennes. En plus, elles sont complétées par un tableau de l'humanité aux différents stades de la vie, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Balzac se plaît à évoquer l'enfance, la jeunesse et l'âge mûr de ces personnages. Chaque période a ses caractéristiques et ses variations, ses constantes et ses écarts. Dans la *Physiologie du mariage* il s'intéresse par

10 Voir à ce sujet Valérie Stiénon : *La Littérature des Physiologies. Sociopoétique d'un genre panoramique (1830–1845)*. Paris : Classiques Garnier 2012 et Nathalie Preiss : *Les Physiologies en France au XIX^e siècle. Étude historique, littéraire et stylistique*. Mont-de-Marsan : Éditions InterUniversitaires 1999.

11 Honoré de Balzac : *La Physiologie du mariage*, p. 14.

exemple aux différences entre les hommes et les femmes, aux caractéristiques du genre qui sont attribuées aux sexes mâle et féminin :

Physiquement, un homme est plus longtemps homme que la femme n'est femme.¹²

Cette espèce est due aux soins particuliers que les hommes ont pu donner à sa culture, grâce à la puissance de l'or et à la chaleur morale de la civilisation. Elle se reconnaît généralement à la blancheur, à la finesse, à la douceur de la peau. Son penchant la porte à une exquise propreté. Ses doigts ont horreur de rencontrer autre chose que des objets doux, moelleux, parfumés. Comme l'hermine, elle meurt quelquefois de douleur de voir souiller sa blanche tunique. [...] Aimer est sa religion : elle ne pense qu'à plaire à celui qu'elle aime. Être aimée est le but de toutes ses actions, exciter des désirs celui de tous ses gestes.¹³

Ce qui frappe dans ce portrait, c'est l'ambiguïté de l'identité de l'espèce féminine et finalement masculine que Balzac n'arrive pas à masquer ou ne veut pas masquer. Les mots comme *penchant*, *désir*, *hermine* révèlent la double nature de chaque individu : son humanité et son animalité. Derrière les comportements culturels se cache un mécanisme physiologique au sens scientifique de ce terme. L'homme social ne peut pas être abordé sans référence à l'animal, à la zoologie, à l'énergie vitale qui est en lui. Cette dualité fait partie du projet balzacien dont l'essence est exprimée dans l'Avant-propos de la *Comédie Humaine*.

Dans ce passage on note également comment la physiologie de Balzac reste en rapport conflictuel avec la physiologie scientifique de l'époque. L'écrivain fait appel à la science, mais en même temps il s'en sert de façon arbitraire et sélective : il se réclame de Buffon quand il reprend l'idée des classements, il s'inspire du fixisme de Cuvier, lorsqu'il parle des types pour le trahir ensuite avec Geoffroy Saint-Hilaire, quand il évoque leur évolution. On pourrait se demander si cette frivolité avec laquelle Balzac traite la science est due à l'*ignorance perverse* qu'il affiche de l'histoire naturelle ou bien si elle est un choix complètement délibéré. On voit bien que l'héritage de Buffon lui fournit un cadre pour construire une physiologie sociale. Selon Jérôme David, il suit Buffon de façon très sélective, en raison de sa « culture scientifique obsolète ou superficielle », ou en raison des « contraintes mêmes de la forme romanesque »¹⁴ qu'il cherche à construire. Nathalie Preiss interprète presque de la même façon ce rapport ambivalent de Balzac avec la science :

Aussi, lorsque, dans l'Avant-propos, il affirme que « l'idée première » de *La Comédie humaine* lui est venue d'une comparaison entre l'Humanité et l'Animalité et qu'il se réfère

¹² *Ibid.*, p. 34.

¹³ *Ibid.*, p. 15.

¹⁴ Jérôme David : *Balzac, une éthique de la description*, p. 88.

aux historiens de la nature, n'use-t-il pas de l'histoire naturelle de Buffon ou de la zoologie et de la botanique de Linné comme caution scientifique de sa fiction, mais, à l'inverse, il utilise la science comme « fiction », au sens premier du terme, comme « forme », pour donner une forme à ce qui n'en a pas encore.¹⁵

La Physiologie du mariage contiendrait donc un projet de la littérature selon lequel les productions littéraires, par les références aux classements et catalogues de comportements humains, devraient rendre intelligible la complexité de la vie sociale devenue incompréhensible après les perturbations historiques pour une grande partie de la société. Si les classements, les catalogues et les listes présentés dans *La Physiologie du mariage* manquent souvent de sérieux par leur drôlerie rabelaisienne et sont un jeu littéraire, parodique et amusant, ils témoignent néanmoins d'une tentative de systématiser le monde et la vie des humains.

Balzac cherche à exprimer à travers ses classements un certain ordre de la vie mais en même temps il épaissit le sens de ce terme en essayant de réconcilier l'approche morale de la vie avec ses différents, et même contradictoires, usages scientifiques. Comme si l'énergie vitale échappait à toute nomination, à toute réduction. Balzac semble donc multiplier ses représentations, ses variétés et ses significations.

Ceci permet de comprendre la permanence dans les textes balzaciens des images qui montrent la puissance et la vitalité de la nature : tout pousse, tout fleurit, tout bourdonne, tout vagabonde : « Les ouvrages se forment peut-être dans les âmes aussi mystérieusement que poussent les truffes au milieu des plaines parfumées du Périgord ».¹⁶ Même son travail de créateur est perçu comme une expression du flux vital et de l'énergie naturelle :

Néanmoins ce léger principe de science et de plaisanterie se perfectionna tout seul dans les champs de la pensée : chaque phrase de l'œuvre condamnée y prit racine, et s'y fortifia, restant comme une petite branche d'arbre qui, abandonnée sur le sable par une soirée d'hiver, se trouve couverte le lendemain de ces blanches et bizarres cristallisations que dessinent les gelées capricieuses de la nuit. Ainsi l'ébauche vécut et devint le point de départ d'une multitude de ramifications morales. Ce fut comme un polype qui s'engendra lui-même.¹⁷

La Physiologie du mariage dont la nature générique permet de réconcilier plusieurs genres littéraires, du pamphlet au mémoire scientifique en passant par

¹⁵ Nathalie Preiss : *Honoré de Balzac 1799–1850*. Paris : PUF 2009, p. 68.

¹⁶ Honoré de Balzac : *La Physiologie du mariage*, p. VIII.

¹⁷ *Ibid.*, p. IX.

les tableaux de mœurs, se nourrit de plusieurs usages du terme de vie. Balzac fait simultanément appel aux usages vitalistes de Cabanis et de Bichat et aux clichés moraux et culturels. Tout est emporté par l'ironie qui assure à son œuvre une profondeur et une précision de vue.

2 *La Femme de trente ans* – entre la vie et la mort

Voyons maintenant comment dans un texte de fiction, Balzac se sert du savoir scientifique, comment il réarrange et se réapproprie les connaissances sur la vie. *La Femme de trente ans* est un roman où Balzac raconte la vie d'un personnage féminin entre 1813 et 1842. Ce qui frappe dès le début de cet ouvrage, c'est justement l'occurrence fréquente du mot « vie ». Le terme est ici repris plusieurs fois dans différents contextes et on lui attribue plusieurs significations qui ont une valeur commune, morale, médicale, philosophique et religieuse. Cette épaisseur du mot est signalée dès les pages initiales du roman. Dans le premier chapitre le père de la protagoniste, Julie d'Aiglemont, prononce une phrase à propos de son futur beau-fils : « Il n'entend pas la vie ».¹⁸ Comment faut-il comprendre cette remarque amère ? Est-elle un jugement moral ou une description de l'incompétence et de l'ignorance du jeune homme face au secret et aux mystères de la Vie ? Balzac ne donne pas de réponse claire à cette question. Tout au long du roman il préférera l'ambiguïté à toute précision. Cette pratique d'éviter toute réduction sémantique de la vie se laissait voir déjà dans *La Physiologie du mariage*. Il ne tranche pas entre l'approche morale et scientifique de la vie, comme s'il préférerait garder toute la richesse sémantique du terme en le rendant plus épais, plus opaque conformément à la tradition vitaliste qui, tout en voulant élucider les expériences vitales, cherche aussi à concilier la vérité scientifique et l'irréductible mystère.

La vie dans *La Femme de trente ans* est représentée comme une période entre la naissance et la mort et elle est scandée par les phénomènes qui appartiennent à chacun de ses stades : jeunesse, mariage, maternité, âge mûr, vieillesse. La nouveauté par rapport à cette vision traditionnelle consiste dans la mesure systématique du temps de l'existence de la protagoniste : elle passe d'une année à l'autre, d'une étape à la suivante, selon le schéma des rythmes naturels (et événements historiques) et elle décroît successivement. Le repérage

18 Honoré de Balzac : *La Femme de trente ans*. Lausanne : Éditions Rencontre 1968, p. 30.

systématique des dates marque le passage inéluctable du temps naturel et historique et fait voir l'histoire comme une succession de naissances et de décès, de ruptures et de discontinuités. La vie fait couple avec la mort, la renaissance permanente est accompagnée par l'épuisement constant de l'énergie. Tout au long du roman, nous observons les destins des personnages qui s'épuisent : le père de Julie, la tante de son époux, l'amant anglais, Julie elle-même, ils meurent tous (« Les médecins avaient condamné la marquise à rester couchée sur un divan, où elle s'étiolait au milieu des fleurs qui l'entouraient, en se fanant comme elle »).¹⁹

Malgré la suite des décès qui marquent la vie de la protagoniste, malgré son désir constamment répété de mourir, le lecteur de Balzac reste cependant frappé par l'intensité de la vie, manifestée par l'accentuation des aventures souvent romanesques et des impressions que subissent tous les personnages. Les souffrances, les angoisses, la haine, la jalousie, la sexualité sont vécues de façon très intense engageant le corps et l'esprit. Dans la description des comportements des personnages, nous voyons la contraction des muscles (grimaces), la manifestation de nombreux symptômes (rougissements, fièvre) qui témoignent de la croissance ou de la décroissance vitale. Les fibres constamment évoquées sont un élément extrêmement sensible et constitutif de l'organisme. En utilisant ce dernier terme Balzac reste fidèle à la description de la vie proposée par Cabanis : « la vie est une suite de mouvements qui s'exécutent en vertu des impressions reçues par les différents organes ; que les opérations de l'âme ou de l'esprit résultent aussi des mouvements exécutés par l'organe cérébral ; et ces mouvements, d'impressions reçues et transmises par les extrémités sentantes des nerfs dans les différentes parties, ou réveillées dans cet organe par des moyens qui paraissent agir immédiatement sur lui ».²⁰

La Femme de trente ans pourrait être vue comme une illustration romanesque de *La Physiologie du mariage*. Le tableau que Balzac donne de cette institution reprend les images rapidement évoquées dans son essai. On y voit aussi la même sociopoétique et la même anthropologie. Avec une attention toute particulière portée au caractère individuel des personnages, ce sont aussi des types qui « rassemblent les caractéristiques d'un genre, d'un groupe ou d'une classe, tantôt compris plus généralement comme toute figure originale et pittoresque ».²¹ Les personnages du roman pourraient être rangés et classés

¹⁹ *Ibid.*, p. 81.

²⁰ Pierre-Jean-Georges Cabanis : Note de l'Auteur, p. 40.

²¹ Valérie Stiénon : *La Littérature des Physiologies*, p. 146.

conformément au principe de la typologie naturelle buffonienne. Chaque âge de la vie a ses caractéristiques, ses constantes et ses variations qui sont soigneusement relevées par le narrateur. L'adolescence a ses illusions et ses emportements ; la maternité est à la fois une joie et une dépression (« Pendant deux années, les vives distractions et les inquiets plaisirs que donnent les soins maternels lui firent une vie moins malheureuse. [...] Comme toutes les personnes pour lesquelles la vie n'a plus de douceur, peut-être voyait-elle dans la mort un heureux dénouement »).²² Chaque corps correspond au modèle psychopathologique de la physionomie vitaliste. Le portrait d'un Anglais, Arthur Ormond est une belle illustration de cette pratique :

Le jeune homme avait une de ces figures britanniques dont le teint est si fin, la peau si douce et si blanche qu'on est quelquefois tenté de supposer qu'elles appartiennent au corps délicat d'une jeune fille. Il était blond, mince et grand. Son costume avait ce caractère de recherche et de propreté qui distingue les fashionables de la prude Angleterre. On eût dit qu'il rougissait plus par pudeur que par plaisir à l'aspect de la comtesse.²³

La description physiologique reste une peinture des conduites sociales qui prend en considération les facteurs biologiques. Balzac se sert toujours de ce double langage ; sa physiologie ne s'enferme jamais dans l'analyse morale et culturelle de ses contemporains, elle en appelle aussi aux sciences du vivant dont les contours restent toujours ambigus. L'humanité se reflète dans l'animalité qui permet de contempler les variations et les formes du vivant que les langages de la science cherchent à nommer et à expliquer. Cependant, il évite de suivre de façon dogmatique la science. La vie dans ses romans est tellement romanesque et imprévisible que les schémas dans lesquels on aimerait l'enfermer ne peuvent rester que provisoires.

Ce qui complète la vision physiologique de la vie humaine dans les romans balzaciens, c'est la présence affirmée du monde naturel qui se renouvelle constamment, indépendamment des coupures et césures historiques. La nature pousse et repousse, les printemps arrivent inévitablement, les décès ne sont jamais tragiques, tout renaît et la vie continue et emporte tout.

Pour conclure cette brève approche toujours incomplète du discours vitaliste et de sa présence dans les écrits de Balzac, j'aimerais accentuer quelques points qui me semblent importants pour la compréhension du problème. Les

²² Honoré de Balzac : *La Femme de trente ans*, p. 83.

²³ *Ibid.*, p. 43.

références au vitalisme et à la vie sont chez Balzac directes et délibérées, mais en même temps la prise en charge du savoir scientifique est soumise à la logique des pratiques littéraires et discursives, malgré son désir d'intelligibilité des phénomènes sociaux. Par ce montage du savoir, les écrits balzaciens brouillent la rigueur scientifique. Le vocabulaire par lequel la vie est évoquée au niveau narratif et dans la construction et la description des personnages conduit à une épaisseur sémantique où se confondent plusieurs significations et plusieurs approches de la nature. Balzac convoque donc le langage moral, psychologique et physiologique, ce qui se laisse voir comme une tentative de réconciliation de la physiologie sociale et de la physiologie scientifique. Ceci me semble un trait caractéristique du vitalisme du début du XIX^e siècle qui affirme la science du vivant mais en même temps refuse la réduction scientifique et défend le Principe de la Vie. Ce vitalisme reste antiréductionniste et refuse de placer la vie sous la dépendance d'un principe particulier, ce qui est probablement sa force et sa limite. La reprise d'une telle vision de la science reconforte le projet littéraire de Balzac. La littérature entendue comme forme de physiologie reste une élucidation de la complexité du monde et de la vie et si elle n'est pas encore une « herméneutique », elle est au moins une thérapie, une thérapeutique conjugale dans le cas des deux textes étudiés ici. La pensée vitaliste balzacienne se présente comme un arrangement éclectique des savoirs mais surtout comme un « gai savoir » sur les êtres vivants qui combine la physiologie littéraire avec la physiologie scientifique, le vitalisme physiologique avec la médecine physiologique et enfin l'histoire sociale et culturelle avec l'histoire naturelle.

Bibliographie

- Ambrière, Madeleine : Balzac et l'énergie. In : *Romantisme* 46 (1984), p. 43–48.
- Balzac, Honoré de : *La Physiologie du mariage ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*. Paris : Charpentier 1838.
- Balzac, Honoré de : *La Femme de trente ans*. Lausanne : Éditions Rencontre 1968.
- Balzac, Honoré de : Avant-propos. In : *La Comédie humaine*. Édité par Pierre-Georges Castex. Paris : Gallimard 1976–1979, t. I, p. 7–20.
- Bichat, Marie François Xavier : *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*. Paris : Charpentier 1852.
- Cabanis, Pierre-Jean-Georges : Note de l'Auteur. In : *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Paris : Crapelet 1805.
- David, Jérôme : *Balzac, une éthique de la description*. Paris : Honoré Champion 2010.
- Gagnebin, Bernard/Guise, René : Histoire du texte. In : *La Comédie humaine*. Édité par Pierre-Georges Castex. Paris : Gallimard 1976–1979, t. II, p. 1584–1590.
- Preiss, Nathalie : *Les Physiologies en France au XIX^e siècle. Étude historique, littéraire et stylistique*. Mont-de-Marsan : Éditions InterUniversitaires 1999.

Preiss, Nathalie : *Honoré de Balzac 1799–1850*. Paris : PUF 2009.

Rey, Roselyne : *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du XVIII^e siècle à la fin du Premier Empire*. Oxford : Voltaire Foundation 2000.

Saad, Mariana : *Cabanis, comprendre l'homme pour changer le monde*. Paris : Classiques Garnier 2016.

Stiénon, Valérie : *La Littérature des Physiologies. Sociopoétique d'un genre panoramique (1830–1845)*. Paris : Classiques Garnier 2012.

Azélie Fayolle

La vulgarisation excentrique pour tous : les leçons d'histoire naturelle de Pierre Boitard dans le *Musée des familles*

Malgré une production vaste et protéiforme, le naturaliste et vulgarisateur Pierre Boitard n'apparaît pas au premier plan de l'espace médiatique du premier XIX^e siècle, ni même de l'histoire des sciences naturelles. Ni académicien, ni théoricien de premier ordre, il publie des travaux scientifiques et de vulgarisation épars, parfois paradoxaux, et dont le ton peut se faire frondeur. C'est dans les collections de manuels et dans les pages des revues populaires que Boitard trouve sa place : si le prestige manque à ces publications, elles lui permettent par contre de rencontrer un public particulièrement large. En devenant une figure tutélaire du *Musée des familles*, Boitard met progressivement à profit la liberté de ton que rendent possible la modestie de ses lecteurs et la nécessité éditoriale de fournir des livraisons régulières. La revue du *Musée des familles*, revue destinée à un public familial, se trouve prise dans la double contrainte d'instruire en plaisant. Le ton badin de Boitard, volontiers farceur, trouve la possibilité de développer, à l'occasion de leçons plus ou moins romancées, des théories qui ne seront publiées en volume qu'après sa mort : les contraintes médiatiques du périodique sont alors transformées en autant d'opportunités par un naturaliste peu orthodoxe. Les contributions de Pierre Boitard au *Musée des familles* montrent un aspect méconnu d'un naturaliste apparemment secondaire : les premières esquisses de son roman scientifique, *Paris avant les hommes* (1861) se trouvent dans les publications du *Musée des familles*. Ce n'est cependant pas comme l'annonce d'un roman posthume qu'il faut lire ces leçons d'histoire naturelle : celles-ci doivent d'abord être considérées comme un témoignage des évolutions importantes des sciences naturelles de cette période. Il s'agit ainsi dans cet article de comprendre comment l'inscription de leçons scientifiques dans une revue populaire permet une autonomisation progressive des savoirs, et surtout du savant qui les présente. Placées à mi-chemin entre sciences et littérature, les leçons d'histoire naturelle de Pierre Boitard rappellent en effet les débats qui pouvaient agiter les naturalistes du premier XIX^e siècle, notamment sur la généralisation des nomenclatures taxonomiques. Le format des leçons d'histoire naturelle, qui aurait pu manifester un certain académisme, se révèle propice à des détournements de la

Azélie Fayolle, Université Paris-Est Marne-la-Vallée – ANR/DFG Biographes

Open Access. © 2020 Azélie Fayolle, published by De Gruyter.  This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License. <https://doi.org/10.1515/9783110665833-015>

volonté affichée de transmission de savoirs, au point de conduire à une refondation du genre de la vulgarisation scientifique, jusqu'à un refus – provisoire – de la vulgarisation scientifique elle-même. Les marges des espaces médiatiques offrent alors à un naturaliste peu académique la possibilité de développer une science marginale, qui ridiculise son scientifique pour lui refuser tout prestige ou toute autorité. Cette vulgarisation scientifique paradoxale montre ainsi la prise en compte d'un nouveau format médiatique, et elle se joue des attentes de son public en ridiculisant son format comme son objet, la science comme les savants. Avant l'institutionnalisation des manuels scolaires ou pédagogiques, et avant l'ouverture de l'immense marché de la vulgarisation scientifique pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, les leçons d'histoire naturelle de Pierre Boitard donnent, dans le *Musée des familles*, un exemple rare de diffusion des savoirs comme de leur contestation.

1 Le *Musée des familles*, une revue populaire du XIX^e siècle

Souvent éclipsé par *Le Magasin pittoresque*, son concurrent direct également riche en illustrations, le *Musée des familles* est lui-même oublié des études consacrées à la presse populaire du XIX^e siècle. Fondé en 1833 par Émile de Girardin, le *Musée des familles. Lectures du soir* est une revue grand public inspirée du *Penny Magazine* anglais, illustrée de grandes planches dont une pleine page. La revue se veut d'emblée « plein[e] d'amusement [et] d'instruction », un « [j]ournal utile à tous, journal des hommes et des femmes, journal de Paris, journal étranger, journal de tous les hommes, de tous les pays, de tous les temps ; journal de la famille surtout, innocent et inoffensif, bien que malin et railleur. »¹

Le *Musée* est livré par abonnement, à un rythme d'abord mensuel puis bimensuel, avec une pagination continue des numéros pour permettre la reliure en volumes.² Émile de Girardin quitte rapidement la publication ; il est remplacé par le vulgarisateur S.-H. Berthoud, puis par Pitre-Chevalier de 1842 à sa mort en 1863. Le format des numéros évolue au fil des années de publication ; la revue présente des études d'histoire naturelle, des progrès techniques, de géographie,

¹ Jules Janin : Les Magasins anglais. In : *Musée des familles* 1 (1833–1834), p. 3.

² Des tirages ont cependant été constatés, pouvant amener une réorganisation (et donc, parfois, un changement de pagination) au sein d'une même année.

des poèmes, chansons ou nouvelles, comme des visites de lieux emblématiques. Le ton des premières années peut se faire irrévérencieux, mais il reste plutôt éduquant et moralisateur, surtout à partir des années 1850.³

Le *Musée* bénéficie pour son lancement d'une importante campagne de publicité placardée dans tout Paris. Grâce à ses nombreuses images et son bas prix, la revue connaît un succès foudroyant : les éditoriaux signalent 45 000 abonnements en 1833, qui montent jusqu'à 52 000 à la fin de 1834, mais baissent ensuite (42 000 en 1835, 29 000 en 1837). Le *Musée* tire à 30 000 en 1850, et il connaît son apogée au début des années 1860, sous la direction de Pitre-Chevalier. Des retirages sont proposés dès 1836. Le *Musée des familles* ne dépasse pas le XIX^e siècle ; il cesse d'être publié en 1900, alors que son concurrent, *Le Magasin pittoresque*, poursuit ses publications jusqu'en 1938. Il est alors « universellement connu du public » : on le trouve « dans les bibliothèques bourgeoises, les bibliothèques publiques et même les bibliothèques de prisons où il est l'un des périodiques les plus consultés ». ⁴ Par son ample diffusion et sa volonté constante de livrer « amusement » et « instruction », ⁵ le *Musée des familles* est ainsi une source de vulgarisation populaire à large diffusion. La revue se détourne des questions d'actualité, mais elle couvre le champ de la plupart des savoirs et elle accorde une place privilégiée aux sciences naturelles, dont des leçons sont données dès octobre 1833 par Nodier. Les années durant lesquelles Pierre Boitard publie ses leçons d'histoire naturelle et quelques récits dans le *Musée des familles* constituent un temps fort de la revue, qui joue alors un rôle de passeur culturel important pour les littératures contemporaines, françaises ou traduites ainsi que par ses leçons scientifiques sur des sujets variés. La collaboration de Pierre Boitard au *Musée des familles*, personnage lui-même polymathe, est caractéristique de l'hybridité générique des premières revues populaires du XIX^e siècle.

3 La revue joue par ailleurs un rôle sous-estimé dans la diffusion de la vulgarisation scientifique dès la première moitié du XIX^e siècle, tout comme elle facilite un important transfert culturel : le magazine propose régulièrement une rubrique de littérature étrangère, dans laquelle on peut lire des textes de Washington Irving, Hoffmann ou Andersen, entre autres. Des articles sont d'ailleurs régulièrement traduits des journaux anglais. Parmi les plumes qui contribuent à la publication se trouvent les noms de Balzac, Hugo ou Dumas, Marceline Desbordes-Valmore, Lamartine, Delphine de Girardin et sa mère Sophie Gay, Nodier, Eugène Sue, Jules Janin, Sainte-Beuve, Alphonse Karr. Jules Verne y a publié ses premiers textes (dès 1851).

4 Jean-Louis Mongin : *Jules Verne et le Musée des familles*. Amiens : Centre Rocambole/Encrage Édition 2013, p. 11. Rappelons qu'il s'agit là non de tirages, mais d'abonnés ; un exemplaire se prête, et compte plus d'un lecteur, surtout dans les cabinets de lecture ; la lecture n'est d'ailleurs elle-même qu'un indice de notoriété.

5 Jules Janin : *Les Magasins anglais*, p. 3.

2 Boitard et le *Musée des Familles*

Pierre Boitard n'est plus très connu quand, en 1875, Samuel-Henry Berthoud dresse ce portrait de son ami disparu en 1861 :

Il y a un quart de siècle environ, mon vieil ami Pierre Boitard, « grand douteur, » comme dit Montaigne, était le plus impitoyable mystificateur qui se soit complu à tromper les savants, à les induire en erreur, à les mettre en défaut et à leur rire au nez des mauvais tours qu'il leur jouait.

Il commit entre autres un jour, à leur égard, la damnable malice de semer dans diverses parties des environs de Paris des graines de plantes venues souvent d'une autre moitié du globe ; il les laissa récolter ensuite aux botanistes comme appartenant à la flore parisienne, sauf plus tard à les railler sans merci de leur crédulité.⁶

Pierre Boitard, qui a décrit le diable de Tasmanie comme une espèce à part entière, et qui est habituellement considéré comme l'auteur de la première fiction préhistorique,⁷ *Paris avant les hommes*, est aussi un des auteurs essentiels du *Musée des familles*. Le naturaliste rejoint le *Musée des familles* en 1835 et il publie son dernier texte dans les colonnes du journal en 1848. Il reste encore longtemps après sa mort mentionné dans les tables comme contributeur de la revue ; on le retrouve en 1866 dans la composition de l'illustrateur Bertall présentant les différents contributeurs de la revue.⁸ Boitard a subi le même sort que le *Musée des familles* : quoique reconnu à son époque, et rappelé à notre mémoire par les travaux de Claude Blanckaert, sa collaboration au *Musée des familles* reste encore dans l'ombre.⁹ Le portrait que tire de lui Berthoud en « douteur » et « mystificateur » donne une image facétieuse et ambiguë du naturaliste, image qui concorde avec nombre de ses textes ; ses premières contributions au *Musée des Familles* prennent cependant d'abord la forme, assez attendue, de leçons d'histoire naturelle.

Ces premières leçons d'histoire naturelle se situent dans la lignée des contributeurs qu'il remplace, Charles Nodier ou Adélaïde Montgolfier.¹⁰ Néanmoins,

⁶ Samuel-Henry Berthoud : *Les Petites Chroniques de la science*. Paris : Garnier Frères 1862, réédition de 1875, p. 610 [en ligne]. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2026439> [consulté le 25/01/2019].

⁷ La notion de « précurseur » ou de « premier » est largement remise en question ; la notion de « préhistoire » est, de plus, postérieure à Pierre Boitard.

⁸ Bertall : Une visite au *Musée des familles*. In : *Musée des familles* 34 (avril 1867), p. 209 [en ligne]. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5401272f/f234.item.r=boitard> [consulté le 25/01/2019].

⁹ Cette présentation reprend en partie une notice que j'ai consacrée au *Musée des familles*, voir Gisèle Séginger (éd.) : *Dictionnaire Flaubert*. Paris : Honoré Champion 2017, p. 999–1001.

¹⁰ Bory de Saint-Vincent compte également parmi les contributeurs du *Musée*.

quand cette dernière pouvait proposer une visite effrayée au Jardin des Plantes pour toute instruction, Boitard met plutôt à profit la fonction érudite de la parenthèse en précisant systématiquement les noms latins des espèces qu'il décrit. Accompagnées de gravures, le plus souvent signées par Theodor Susemihl, ses leçons suivent un déroulement traditionnel : l'animal est présenté au sein de la classification buffonienne, son anatomie est décrite et sa localisation géographique précisée. L'espèce à laquelle il appartient est éventuellement distinguée des espèces qui lui sont proches – les espèces favorites du *Musée*, crocodiles, chimpanzés, condors ou félins sauvages, sont généralement éloignées du quotidien de ses lecteurs, L'éthologie animale, surtout quand elle est pittoresque, est rappelée ; ce sont surtout l'alimentation de l'animal, ses traits d'humanité – sociabilité comme vie familiale – qui sont susceptibles de retenir le lectorat, ainsi que les meilleures préparations culinaires, stratégies de vénerie ou de défense en milieu sauvage. Boitard n'oublie pas d'utiliser le ressort de l'exotisme, appuyé par des gravures spectaculaires. Celles-ci occupent une demi-page et elles sont même régulièrement en pleine page. Les leçons se veulent scientifiques : Buffon et Cuvier sont régulièrement mentionnés et les notes de bas de page, comme la précision du nom latin des espèces, appuient la savante fiabilité de la leçon.

Les positions de Boitard se devinent peu dans ces leçons, et elles sont d'ailleurs difficiles à résumer avec précision. Régulièrement rattaché au transformisme et au lamarckisme, Boitard ne mentionne pas dans le *Musée des familles* l'auteur de la *Philosophie zoologique* : ses théories naturalistes relèvent pour Claude Blanckaert de l'uniformitarisme et du gradualisme.¹¹ Cas particulier, la leçon consacrée au « Chimpanzé » [sic] renforce la proximité de l'homme et du singe et postule que l'appellation d'homme des bois désignerait le chimpanzé. La gravure qui accompagne le texte est présentée comme la première publiée en France « avec exactitude » ; elle est dessinée et gravée par Susemihl d'après le naturaliste anglais Tyson.¹² Elle appuie nettement la proximité affichée dans le texte entre chimpanzés et humains : la femelle est debout, elle adopte une posture rattachée à la féminité humaine, avec une légère flexion du bassin, et les jambes coquettement serrées.¹³

Les leçons d'histoire naturelle de Boitard prennent un tournant *quasi* merveilleux, avec ses *Réalités fantastiques* : ce sont alors les faits et les espèces les

¹¹ Claude Blanckaert : Devilish Words: Pierre Boitard, "maître Georges" and the Advance of Nature. In : Niklas Bender/Gisèle Séginger (éds.) : *Biological Time, Historical Time. Transfers and Transformations in 19th Century Literature*. Leyde/Boston : Brill/Rodopi 2019, p. 45–60, p. 54.

¹² Pierre Boitard : Le Chimpanzé. In : *Musée des Familles* 2 (1834–1835), p. 127.

¹³ L'exactitude du dessin est donc toute relative.

plus curieux qui attirent son attention. Le polype y est, entre autres, présenté avec verve et il est l'occasion d'une réflexion sur la division des espèces et la définition de la vie :

Pour qu'il y ait animalité, il faut qu'il y ait égotisme et unité de vie ; il y n'a égotisme que lorsqu'il y a un centre commun de sensations, ainsi que l'expérience le démontre, car aucun animal pourvu de nerfs ne reprend de bouture ; toute partie qui en est séparée meurt sans retour. Ainsi je dirais : Un animal est un être vivant pourvu de la faculté locomotive, ayant un centre commun de sensation et n'ayant qu'une vie unique ; je donnerais à la classe qui nous occupe un nom quelconque ; celui de *polybion*, (plusieurs vies), par exemple, ou tout autre qui vous plaira : et je dirais : Un polybion est un être vivant, souvent pourvu de la faculté locomotive, manquant de centre commun de sensation, ayant une vie multiple, et l'azote pour base de sa composition chimique. Ce dernier caractère les trancherait net des végétaux, dont la base chimique est le carbone.¹⁴

L'ornithorynque, offre, lui, la possibilité de vitupérer contre les classifications scientifiques :

Mais voilà où commence pour eux [les naturalistes] le fantastique, non pas le fantastique de la nature, mais le fantastique de la science. Ce maudit ornithorynque, hélas ! est un *mammifère* qui n'a point de *mamelles*, est un quadrupède *vivipare* qui fait des *œufs* ! Et puis travaillez donc quarante ans de votre vie à étudier les sciences pour faire un système !¹⁵

Les exclamations animent une énumération d'animaux surprenants. C'est alors la difficile classification de l'ornithorynque qui légitime sa présence dans la leçon d'histoire naturelle : la science telle qu'elle se construit alors bute devant cet animal hors-normes. Cette intrusion d'auteur montre un glissement : pour un court moment, Boitard sort du registre scientifique ; c'est parce qu'il a déjà adopté la position comique d'un narrateur ridicule qu'il lui est possible de contester la science des nomenclatures.

3 Excentrer pour vulgariser autrement : *Paris avant les hommes et les Études astronomiques*

Boitard vitupère contre une certaine science, qu'il considère comme sèche et aride. Il ne se contente pas de réfuter les classifications : il se met lui-même en

¹⁴ Pierre Boitard : Réalités fantastiques – Troisième article. In : *Musée des familles* 4 (1836–1837), p. 187.

¹⁵ *Ibid.*, p. 182.

scène dans ses textes, multipliant les adresses à ses lecteurs pour contrer l'austérité des nomenclatures par un discours résolument comique, placé au cœur de ses leçons d'histoire naturelle. Ses commentaires, qui miment l'oralité de l'enseignant dans son cours, renforcent le ridicule constant du narrateur dans ses textes. Ces intrusions d'auteur restent cependant une étape intermédiaire, rapidement concurrencée par des leçons d'histoire naturelle à l'ancrage fictionnel bien plus marqué. Ainsi, le conte botanique « Fatima » (1837), qui permet la mise en récit des différentes plantes du désert, remplace les récits de chasse ; Boitard peut prêter la parole au caniche Médor, dans une prosopopée de 1846,¹⁶ pour plaider la cause des chiens et endiguer des massacres, comme ceux de la rue Guénégaud en 1825. C'est surtout par la mise en scène d'un narrateur naturaliste ridicule que Boitard prolonge ces vitupérations, notamment dans deux études spectaculaires, « Paris avant les hommes » (1836) et « Les Études astronomiques » (1839). Le décentrement offert par la fiction est mis à profit par Boitard qui se plaît à subvertir les théories scientifiques alors admises, comme le cuviérisme.

Ces deux récits profitent des ressources offertes par la fiction : « Paris avant les hommes », première mouture de 1836 du roman posthume de Boitard,¹⁷ offre un déplacement temporel, aux origines du globe et des espèces, quand « Les Études astronomiques » offrent un voyage spatial, aux confins du système solaire. Ces déplacements, qui confinent au merveilleux,¹⁸ sont, dans les deux cas, rendus possibles par l'assoupissement du naturaliste et par l'apparition du personnage du diable boiteux, issu du roman de Lesage, *Asmodée*.¹⁹ Celui-ci ne soulève plus alors les toits, mais il entraîne le narrateur dans des voyages spatiaux ou temporels ; « Paris avant les hommes » montre l'évolution de la terre, l'apparition des animaux et offre une rencontre rapide avec un homme-fossile.²⁰ La forme même du texte montre la volonté de Boitard de fournir une vulgarisation plaisante : les notes de bas de page et la fin du texte explicitent pour le lecteur les faits scientifiques sur lesquels il s'est appuyé et ce qui ressort de la fiction, tout en permettant une lecture divertissante. Comme toutes

16 L'éditeur du mémoire de Médor (Pierre Boitard) : Le caniche Médor à Messieurs les honorables souscripteurs du *Musée des familles*. In : *Musée des familles* 14 (1845–1846), p. 345–349.

17 Boitard est décédé en 1859, son roman a été publié en 1861, voir Pierre Boitard : *L'Univers avant les hommes*. Paris : Claye 1861.

18 Le merveilleux scientifique ne commencera à être véritablement théorisé qu'avec Maurice Renard au xx^e siècle.

19 Le choix du diable boiteux peut avoir été renforcé par la publication d'un almanach, en Suisse puis en France, *Le Messenger boiteux*, à partir de 1708 (quand le roman de Lesage date de 1707).

20 Qui sera développée dans la version de 1861. Le nom d'« homme-fossile » n'apparaît que dans la version romanesque de *Paris avant les hommes* et dans les « Études astronomiques » ; Boitard fait alors allusion à un exposé paru en 1838 dans le *Magasin universel*.

les leçons d'histoire naturelle, ces deux textes sont accompagnés de grandes planches.

Boitard s'affiche régulièrement et explicitement comme cuviériste : il ne se détacherait de cet illustre modèle que par un désaccord sur le dessin d'une oreille, désaccord révélé par une note infrapaginale. Cette prudence pusillanime est un leurre : si le nom de Cuvier constitue un patronage officiel et prudent, les tableaux, présentés par le diable, d'une nature en perpétuelle métamorphose le contredisent radicalement. « Paris avant les hommes » présente en effet l'hypothèse, audacieuse, d'une modification des espèces, qui se distinguent progressivement. Alors que le texte se découpe en six tableaux, pour les six périodes terrestres inspirées du récit de la Genèse,²¹ le passage d'une période à une autre ne peut se faire, d'après le diable boiteux, par une succession de catastrophes :

Rien : autre chose que ce que tu vois ici. La création est lente, elle marche pas à pas ; mais elle est uniforme par toute la terre, parce qu'elle est soumise à une règle uniforme et invariable, sans laquelle elle est possible. Cette règle consiste à procéder du simple au composé, d'abord double, puis triple, puis quadruple, ainsi de suite jusqu'à l'organisation la plus compliquée.²²

L'uniformitarisme esquissé par la « règle uniforme et invariable », sans être explicitement diachronique, s'oppose au catastrophisme, quand l'évolution supposée « lente » s'oppose aux « révolutions du globe » de Cuvier ; Pierre Boitard se détache ainsi, dans une revue populaire, des théories admises et reconnues. Le refus de la théorie des catastrophes est alors explicite :

Ce n'est que lentement que la mer a successivement abandonné ses vastes plages, ses profonds abîmes, pour couvrir et découvrir des continents. Sans cela la nature entière serait horriblement bouleversée et tous les êtres organisés auraient péri dans ces épouvantables catastrophes. Ne vois-tu pas au contraire que la création des animaux suit une marche régulière et successive, analytique, si je puis me servir de cette expression ; qu'elle commence par les plus simples pour passer aux composés, puis de ceux-ci à de plus composés encore, et qu'enfin elle finira par le plus parfait, l'homme.²³

Ce refus du catastrophisme géologique implique alors une évolution des êtres vivants en fonction de leurs milieux :

Ne savez-vous pas que les êtres sont modifiés en raison des climats et des milieux qu'ils habitent ? Qui vous a dit que les palmiers de ce temps-là, habitant l'endroit où nous

²¹ Cette concordance est révélée par le narrateur naturaliste ; Boitard fait alors malicieusement défaillir le diable boiteux.

²² Pierre Boitard : Paris avant les hommes. In : *Musée des familles* 3 (1835–1836), p. 259.

²³ *Ibid.*, p. 266.

sommes, n'étaient pas organisés de manière à supporter sans inconvénient un froid de 12, de 20 degrés Réaumur ? Qui vous oblige de croire que la terre a fait une cabriolet sur son axe parce qu'elle aurait reçu en passant un coup de queue d'une comète ? de faire du globe une boulette refroidie, de l'atmosphère un bain de vapeur, de la mer un consommé servi chaud, et autres billevesées de la même force ?²⁴

Là aussi, des pointes contre la science et ses démarches surgissent : les « billevesées », qui résument les positions cuviéristes, sont ridiculisées par leur trivialité croissante. Texte que l'on rattacherait aujourd'hui au transformiste, accompagné par les gravures de Susemilh, « Paris avant les hommes » ouvre donc la voie à l'hypothèse audacieuse d'une métamorphose (on n'ose dire évolution) graduelle des espèces²⁵ qui, partant d'êtres hybrides, montre le déploiement des espèces à venir. Pierre Boitard ouvre une brèche dans le cuviérisme institutionnel, en présentant notamment une organisation, d'inspiration lamarkienne, qui va du simple au complexe :

Vois, me dit-il, la nature, comme si elle essayait ses forces, a commencé l'organisation de la matière par les êtres les plus simples. Aucun oiseau ne vole encore dans les êtres les plus simples ; aucun mammifère n'a fait encore retentir les échos de ses cris d'amour ou de colère ; pas un reptile, pas un animal vertébré n'a encore foulé ce désert. Il n'existe pas un être qui ait une respiration aérienne, une voix dont les sons vinssent troubler le silence de la création. À travers ces ondes transparentes tu verras quelques zoophytes ou *animaux-plantes*, la plupart attachés pour toujours sur la pierre submergée qui les a vu naître. Les uns ressemblent à de longs panaches flottants, les autres à des artistes, à des fleurs dont ils ont les brillantes couleurs et [la] singulière faculté de se reproduire par boutures ; les autres, madrépores, coraux, millépores, ont plusieurs parties entièrement pierreuses, comme pour indiquer qu'ils tiennent encore de la nature des minéraux qui les ont précédés.²⁶

Cette organisation du simple au complexe est alors repensée par Boitard comme une marche analytique, marquant le passage de la synthèse à l'analyse : c'est ainsi que les êtres originaires peuvent être des monstres, rassemblant dans leur être les différentes espèces à venir :

En effet, je me vis tout à coup entouré d'êtres fantastiques qui n'ont plus d'analogues vivants.

Regarde celui-ci, me dit le génie ; il fait le passage naturel des poissons aux reptiles ; il est encore moitié brochet, moitié tortue, et il tiendrait plus de cette dernière que du premier s'il ne respirait par des branchies au lieu de poumons. C'est un *megalichtys*, et,

²⁴ *Ibid.*, p. 260.

²⁵ Il ne parle pas lui-même d'évolution ou de transformation.

²⁶ *Ibid.*, p. 259.

comme tu peux le voir à travers la transparence des ondes, il a encore conservé de son ancienne nature de reptile la pesanteur dans la natation et la lenteur des mouvements.²⁷

Les êtres montrés par le diable boiteux sont les êtres intermédiaires, hybrides, qui marquent les temps de la synthèse originaire. À mi-chemin entre les espèces, le megalichtys est ainsi la démonstration du transformisme naturaliste.

« Paris avant les hommes » montre par ailleurs le ridicule du naturaliste lui-même, tant par sa volonté de classer le dinothérium que par ses fréquents trébuchements. Celui qui aurait pu être le guide de la transmission des savoirs n'est en effet pas le naturaliste officiel, qui se trouve privé de toute autorité scientifique valide, mais un personnage intertextuel et diabolique. Il apparaît néanmoins qu'Asmodée est un porte-parole commode : le diable a bien le champ libre pour contester les théories les plus admises : (enchaînement de ces signes de ponctuation impossible)

Mon pauvre ami, me dit le démon, c'est positivement parce que vous ne pouvez juger, dans la faiblesse de votre intelligence humaine que par analogie, c'est positivement pour cela, dis-je, que votre prétendue science n'est qu'un pur ramassis de pauvretés au milieu desquelles se trouvent enfouies trois ou quatre vérités, ainsi que des diamants perdus dans la fange. Quand tu connaîtras le plus petit brin de matière, quand tu auras reconnu toutes les lois qui lui donnent ses propriétés, quand tu te comprendras toi-même, alors tu sauras ; tu n'auras pas besoin de tes analogies qui t'égarent plus souvent qu'elles ne t'éclairent. Tu sauras que le dinothérium n'était ni un éléphant, ni un morse, ni une baleine, ni une taupe, mais un dinothérium. Tu comprendras qu'ailleurs que dans les bois de Meudon les lièvres peuvent aller à la chasse aux chiens, car tu sauras que la matière peut s'organiser de mille millions de milliards de manières avec des analogies tout à fait différentes de celles que tu connais, et alors...²⁸

Quand « Paris avant les hommes », histoire d'avant l'histoire, restituait un passé lointain, « Les Études astronomiques » imaginent un univers inaccessible. La forme reste cependant classique – ce sont les savoirs qui sont inventés – et un passage sur Vénus permet de voir derrière les Vénusiens « certaine figure de l'homme fossile » :

Les Vénusiens étaient des animaux bipèdes comme les Cafres et les Pongos : mais ils différaient des uns et des autres par des caractères assez tranchés. Leur taille ne dépassait pas cinq pieds six ou sept pouces, et leur corps, d'un brun rougeâtre, était entièrement couvert d'un poil fauve tirant sur le blond. Leur museau était plus proéminent que celui des Cafres, mais moins que celui des Pongos ; ils manquaient de cuisses et de mollets, comme les habitants de quelques îles de l'Australasie ; leurs pieds étaient fort longs, ainsi que les pieds des insulaires de plusieurs îles de la Nouvelle-Zélande, et, chose fort

27 Pierre Boitard : Paris avant les hommes. In : *Musée des familles* 5 (1837–1838), p. 52.

28 Pierre Boitard : Études astronomiques. In : *Musée des familles* 7 (1839–1840), p. 40.

remarquable, leur pouce du pied était opposable aux autres doigts, ainsi que chez quelques sauvages de l'Amérique méridionale. Enfin je ne saurais vous en donner une idée plus juste que certaine figure de l'homme fossile, que j'ai donné quelque part. Une peau d'ours pendait sur leurs épaules, et ils avaient à la main des bâtons, ou plutôt des massues qui paraissaient avoir été assez proprement taillés avec des pierres tranchantes.²⁹

La présentation des Vénusiens montre que les « Études astronomiques » ne sont pas une simple divagation : les espaces lointains, comme les tableaux du passé, permettent d'illustrer des théories naturalistes hétérodoxes. L'« homme-fossile » n'est plus ici une hypothèse : il devient au contraire le référent pour un extraordinaire plus lointain. Les « Études astronomiques » se placent ainsi sous le signe de la conjecture scientifique à partir d'un postulat merveilleux. Comme « Paris avant les hommes », le diable est le subterfuge fictionnel permettant d'établir un imaginaire scientifique subversif : derrière le boiteux se cache le Boitard.

4 La vulgarisation scientifique excentrique : contester la science

Quasi hapax dans la production de Pierre Boitard pour le *Musée des familles*, « Paris avant les hommes » et les « Études astronomiques » sont des fictions sortant des formats de la vulgarisation scientifique – tout en délivrant des savoirs dans un registre conversationnel assez habituel, adopté par la plupart des leçons d'histoire naturelle livrées au *Musée*. Nombre de ses leçons ne s'inscrivent en effet pas pleinement dans ce genre didactique. S'ils finissent toujours par vulgariser, certains textes montrent en effet une certaine réticence à délivrer la leçon initialement prévue et détournent comiquement le propos annoncé. Les sorties virulentes des *Réalités fantastiques* se trouvent ainsi prolongées dans *Les Insectes musiciens*. Dès la gravure inaugurale, le ton est donné : cette leçon d'histoire naturelle se fera plaisante. Elle débute en effet par une longue digression faussement autobiographique :

C'est une bien belle chose que la science ! je m'en suis occupé toute ma vie, et si je suis resté un ignorant, comme je le pense et comme le disent mes bons amis, c'est bien un peu ma faute : voici comment. Il y avait autrefois dans mon village un maître d'école très-savant, nommé M. Gobemouche. Il savait peu de français, moins de latin, point de grec ni de mathématiques, et il ne soupçonnait pas une philosophie, cela est vrai ; mais en

²⁹ *Ibid.*, p. 38–40.

récompense il nommait à première vue et sans la moindre hésitation, avec toute leur synonymie, la mouche qui lui piquait le mollet, le cousin qui bourdonnait autour de son bonnet de nuit, et le taon qui relançait sa vache dans son verger à travers ses choux. Pendant la classe, il dissertait à perte de vue et des heures entières sur le thorax, le prothorax, le labre et le pygidium.³⁰

Envoyé à Paris par son père pour devenir naturaliste, « ainsi qu'il est d'usage chez les parents », ³¹ le jeune homme se décourage devant les 250 000 noms d'espèces à apprendre :

Moi qui avais eu tant de peine à me fourrer dans la tête la *Monographie illustrée du lapin de garenne*, publiée par mon père, je tombai de mon haut et restai pendant plusieurs jours dans la stupeur et le découragement. Enfin, j'appris de M. Piquinsecte, professeur de hannetonologie à l'Athénée, qu'il y a deux ordres de naturalistes, savoir : 1° le savant par état, collectionneur, étiqueteur, descripteur, classificateur, nomenclateur et souvent professeur. Celui-ci possède la science infuse de par les règlements ministériels et la loi, bon gré, mal gré, et il en vit confortablement. 2° Le flâneur scientifique, pauvre hère se bornant à l'observation et à l'analyse des faits, à leur généralisation et à leur génération philosophique ; à leur application aux choses de ce monde, telles que la décortication des pois, la teinture de cochenille et le vésicatoire de cantharides, toutes choses qui ne sont pas du ressort du savant, car le vrai savant ne doit pas descendre assez bas pour pouvoir être saisi par l'utilité.³²

De ces deux modèles de savants, tous deux moqués, c'est le second – le « flâneur scientifique, pauvre hère se bornant à l'observation et à l'analyse des faits » – qui a la faveur de Boitard. La promenade, souvent contemplative, se confronte alors à la classification, à la nomenclature et à l'exigence d'utilité. Les promenades, qui trouvaient leur modèle dans les *Rêveries du promeneur solitaire* (1782) de Rousseau, se font véritablement scientifiques en valorisant un vagabondage méthodique, à la marge des expériences des naturalistes et des nomenclateurs :

J'avais déjà beaucoup flâné dans les forêts qui entourent mon village, je me mis à flâner dans les rues de Paris, faisant des observations tantôt sur le crocodile et le boa de la foire, tantôt sur l'éléphant et le lion de la ménagerie, quelquefois, par pure distraction, sur polichinelle, l'âne savant et les caricatures de Martinet. Pendant mes longues années de flânerie, j'ai amassé ça et là, sans trop savoir où, quelques bribes scientifiques dont je vous ai gratifié ; mais je ne pense pas que je vous aie déjà parlé de moi, et, aujourd'hui, je me sentais ce besoin irrésistible, inhérent au métier d'écrivain. Comme il est à peu près certain que je ne publierai jamais ni mes mémoires ni mes émotions (je suis très-peu nerveux), ni mes voyages en Sicile ou en Orient, vu que je ne me suis jamais éloigné de

³⁰ Pierre Boitard : Les Insectes musiciens. In : *Musée des familles* 12 (1844–1845), p. 17.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*, p. 18.

quinze cents pas des barrières de Paris, j'ai saisi l'occasion aux cheveux, et voilà. Maintenant, parlons musique.³³

Au vagabondage champêtre succède la promenade urbaine : l'objet d'étude perd ainsi, de l'éléphant et du lion « de la ménagerie » aux « caricatures de Martinet », tout sérieux scientifique, dans une nature déjà contextualisée. L'éthos du scientifique s'estompe devant le travail de l'écrivain polygraphe. La mise en scène du récit, interrompu par ce long discours biographique, accompagne alors une critique scientifique mêlée d'autodérision. La suite du texte parle effectivement de musique, mais aussi – enfin – d'entomologie : elle se construit comme un commentaire explicatif de l'image grotesque qui ouvrirait la leçon et qui représentait un orchestre d'insectes. Les différents insectes sont présentés et caractérisés : l'image surprenante s'explique ainsi par l'anatomie des animaux, proche des différents instruments artificiels. L'introduction comique permet alors de justifier un rapprochement plaisant et didactique, tout en donnant un ton oral et badin à la leçon naturaliste.

Cette entrée en matière ne semble cependant pas seulement plaisante : elle permet également de valoriser des savoirs traditionnels – comme ceux des apothicaires – en prenant en charge un discours scientifique. Les sciences naturelles académiques entérinent en effet la classification systématique, qui s'impose alors à la communauté scientifique. La flânerie ne se limite donc pas à un simple agrément de la vulgarisation scientifique : elle réalise la préférence pour une science moins académique, plus littéraire et contemplative. Le dénigrement du « vrai savant » comme de la figure du professeur, possesseur de la « science infuse par les règlements ministériels et la loi », affirment l'écart entre la science et son objet – la nature. Ce discours méta- (et anti-) scientifique favorise ainsi une autre science, non académique, et il se manifeste par sa réticence même à livrer la leçon naturelle attendue. La vulgarisation scientifique se rapproche ainsi du modèle du récit excentrique étudié par Daniel Sangsue : l'auteur se met en scène, se désigne comme tel et s'adresse à son lecteur pour empêcher la vulgarisation scientifique. Sous-genre influencé par le récit excentrique de la première moitié du XIX^e siècle, cette vulgarisation scientifique excentrique se caractérise par la « discontinuité » (la leçon est interrompue pour une adresse au lecteur), les « digressions » et l'« hypertrophie du discours narratorial ».³⁴ Contrairement au récit excentrique, qui

³³ *Ibid.*

³⁴ « Dans les pages qui suivent, et particulièrement dans la seconde partie de ce travail, on se propose d'analyser des récits qui ont été écrits entre 1800 et 1850 et qui se caractérisent par leur discontinuité, une composition problématique, des digressions, une hypertrophie du discours narratorial et une atrophie de l'histoire racontée, une mise en question des personnages,

conteste le « romanesque » et suspend l'immersion supposée de la fiction,³⁵ la vulgarisation que l'on pourrait appeler excentrique ne s'oppose pas au récit, ni même aux mérites de la vulgarisation scientifique,³⁶ mais à la science elle-même, dans son élaboration comme dans sa transmission (professorale et sèche). La nomenclature et la taxinomie en sont alors les premières cibles.

La vulgarisation scientifique excentrique permettrait alors d'esquisser les traits d'un micro-genre littéraire, surtout productif dans les années du milieu du XIX^e siècle, contestant les transformations paradigmatiques des sciences, notamment naturelles.³⁷ Passé inaperçu, ce petit genre serait en effet diffusé par des relais non institutionnels, comme la presse populaire, alors régulièrement irrévérencieuse, et il passerait d'abord pour comique – excentrique – avant d'être perçu comme une vulgarisation scientifique. Ce type de vulgarisation reste cependant un discours permettant une transmission de savoirs : la vulgarisation scientifique excentrique finit toujours par donner la leçon attendue. Les textes d'Alphonse Karr, autre collaborateur du *Musée*, autre vulgarisateur comique et lui-même éditeur de revues, appartiendraient eux aussi à cette veine, dont *Les Souvenirs entomologiques* de Jean-Henri Fabre constitueraient un autre avatar, plus lointain.

C'est avec « La très-véridique histoire des dix-neuf infortunes de Jannot le harponneur » que la spécificité de la vulgarisation scientifique de Pierre Boitard se manifeste le plus clairement : l'ensemble du texte, récit du malheureux Jannot, reprend en effet les grandes lignes du roman picaresque, épicées de vulgarisation scientifique.³⁸ Le début de ce récit comique se rapproche alors de l'excentricité littéraire, grâce à un jeu énonciatif particulièrement retors. Le récit débute en effet par un dialogue entre le naturaliste, qui regrette de ne pas avoir voyagé, et sa vieille mère aveugle :

- Mon Dieu ! mon Dieu ! ai-je bien entendu ? Quoi ! tu voudrais quitter ton pays, tes amis, ta famille, pour courir après une vaine fumée qui n'a rien de réel ni d'utile ?
- Songe donc, mère, que les moufettes sont si mal connues ! Quelle gloire pour celui qui débrouillerait leur synonymie sur les lieux mêmes où elles vivent !

ainsi que par d'autres dispositifs qui visent globalement à une contestation du romanesque. » (Daniel Sangsue : *Le Récit excentrique*. Gautier, De Maistre, Nerval, Nodier. Paris : Corti 1987, p. 9.)

³⁵ Sur cette question, voir notamment Françoise Lavocat : *Fait et fiction*. Paris : Seuil 2016.

³⁶ La question est alors régulièrement posée, et elle trouve des traces notamment dans l'*Avenir de la science* de Renan, rédigé à la fin des années 1840, mais publié en 1890.

³⁷ Sur l'établissement d'une science normale, voir les analyses de Thomas Kuhn : *La Structure des révolutions scientifiques*. Traduit par Laure Meyer. Paris : Flammarion 2008.

³⁸ Il s'agit probablement d'un récit inspiré du voyageur et naturaliste Victor Jacquemont.

– Eh ! qu’importe les moufettes ? Je gage que sur trente-quatre millions de Français, il ne se trouverait pas dix personnes qui voulussent se donner la peine de se baisser pour en ramasser une dans le ruisseau de la rue. Tiens, petit (notez que le petit de ma mère a cinq pieds cinq pouces et cinquante-six ans), je trouve que tu deviens doublement bête, comme un classificateur et un nomenclateur, depuis que tu t’es fourré cette malheureuse science dans la tête. Tu étais si gentil autrefois, avec tes jolis cheveux blonds bouclés, tes petites mains blanches et potelées dont tu me caressais la figure, tes petits mots charmants que tu commençais à peine à pouvoir articuler.³⁹

Le rappel au bon sens maternel ridiculise alors les prétentions érudites et naturalistes du narrateur : la classification et la nomenclature emplissent la tête plus qu’elles ne la forment. Les désagréments des voyages, traditionnellement rappelés dans les voyages comiques et excentriques, conduisent alors à la sage décision d’un voyage autour du jardin :

J’admire combien l’amour maternel est ingénieux, car c’était pour la première fois de ma vie que j’entendais la vieille mère parler science. Sans croire à ses sophismes inspirés par l’affection, je pris la ferme résolution de ne voyager, quant à présent, que dans mon jardin, qui a vingt pas de largeur et trente de longueur. Et ne vous imaginez pas que ce voyage n’ait pas ses dangers, ses écueils et ses tempêtes. Plus d’un écrivain, vous le savez aussi bien que moi, a fait naufrage sans même sortir de son cabinet, et s’est noyé à tout jamais dans son encrier. Nonobstant cela, je mets à la voile, je pars, et je prie bien humblement mes lecteurs de ne pas faire chavirer ma frêle nacelle scientifique.⁴⁰

Ce voyage débute sous la houlette du cicérone maternel ; la description d’une araignée se trouve brusquement interrompue par l’arrivée de Jannot qui, lui-même, a voulu étudier « des mammifères d’autant plus intéressants, que leur synonymie est très-embrouillée en Europe [à savoir] les moufettes ».⁴¹ Le début de ce récit se présente donc comme une entrée habituelle d’un sous-genre littéraire mineur, inspiré du *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre (1794), et il est plus précisément une reprise directe du *Voyage autour de mon jardin* d’Alphonse Karr (1845).⁴² Le refus du voyage, l’annonce d’un voyage autour du jardin, l’araignée décrite sont en fait les éléments d’une parodie d’un texte lui-même déjà excentrique. Cette parodie est claire pour un familier du texte de Karr, ami et collègue de

³⁹ Pierre Boitard : La très-véridique histoire des dix-neuf infortunes de Jannot le harponneur. In : *Musée des familles* 13 (1845–1846), p. 147.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*, p. 150.

⁴² À ce sujet, voir Jérémy Chateau : *Représentations de l’homme immobile. Inaction et réclusion dans la littérature occidentale des XVIII^e et XIX^e siècles*. Thèse de doctorat en littérature générale et comparée : Université Bordeaux Montaigne 2016.

Pierre Boitard. Les allusions au genre littéraire du voyage en miniature sont une caractéristique du genre circumcamériste ; Boitard établit alors un jeu de connivence supplémentaire en évoquant parodiquement une autre parodie. La description de l'araignée, qui était un temps fort du *Voyage autour de mon jardin*, se trouve interrompue (et le voyage avec lui) par l'arrivée du malheureux Jannot, ancien camarade du narrateur, qui débute alors le récit de ses lointains et aventureux voyages – les dix-neuf infortunes du titre. La tentative d'un voyage naturaliste dans un jardin se trouve ainsi avortée par un autre récit, qui légitime le récit cadre – les voyages sont dangereux – mais le remplace : le pied-de-nez adressé à l'auteur des *Tilleuls* et des *Guêpes* est manifeste.

C'est dans un texte signant le retour du professeur Gobemouche et de son élève-narrateur, avatar de Boitard, que se trouvent les critiques les plus virulentes de la science et des savants. Gobemouche conseille à son disciple de ne pas « disséquer la science, [de] ne pas [s]e perdre dans de stupides détails de nomenclature et de classification, [de] rétrécir [s]on esprit et [de] lui faire perdre la faculté de généraliser » ; l'ancien élève, qui se souvient de ces conseils, rappelle alors la maigre réception de ses écrits. Ce constat amer est l'occasion d'une nouvelle digression métascientifique ; elle conduit ensuite le naturaliste à apparemment quitter le registre de la vulgarisation scientifique pour s'orienter bouffonnement vers une carrière politique :

Or, j'ai eu tout comme un autre mes rêves de gloire et d'ambition scientifique. Alors je voulus essayer de mettre dans mes écrits un peu de philosophie, un peu de pensées, un peu de logique, un peu de critique, un peu de grammaire, un peu de style, un peu d'intérêt dramatique, enfin, *l'utile dulci*, comme dirait un cuistre. Je ne sais trop quel gâchis j'ai fait de tout cela, mais, ce que je sais bien, c'est que ces innovations hardies m'ont perdu. O ciel ! j'en frémis encore quand j'y pense ! Tous les écrivassiers zoologistes, botanistes, géologistes, coureurs de fauteuils, de chaires, de pensions et de rubans, lancèrent à la fois leur foudroyant anathème sur mon pauvre individu ; à l'unanimité des voix je fus déclaré linnéiste, buffoniste, philosophiste, fétichiste, déiste, matérialiste, ignorantiste, rétrogradatiste, etc., etc. Il ne me resta, pour fiche de consolation, que l'approbation du public instruit, celle de quelques savants qui n'ont jamais balayé les greniers ni ratissé les allées du Jardin des Plantes, et celle, je crois, de soixante mille lecteurs du *Musée des Familles*, mes futurs commettants. Ma position, comme vous le voyez, est devenue intolérable, et, je le répète, voilà pourquoi je me lance dans une nouvelle carrière, celle de la haute politique, pour arriver à la Chambre basse.⁴³

Politique bouffonne, qui se fait le prétexte à l'observation des sociétés des insectes et des animaux, comparées aux différents régimes politiques – la vulgarisation

⁴³ Pierre Boitard : De la démocratie, de la monarchie et du gouvernement constitutionnel. In : *Musée des familles* 14 (1845–1846), p. 11.

scientifique finit toujours par livrer les savoirs attendus. Là encore, la vulgarisation se fait attendre, et la prétérition, qui retarde le discours scientifique, permet alors de contester la science et la politique institutionnelle des « nomenclateurs ». Avant la politique, le principal refuge du narrateur est, explicitement, le *Musée des familles* : c'est dans les marges des publications populaires que se trouvent les derniers soubresauts contre la généralisation de la classification des sciences naturelles.

Le genre de la vulgarisation excentrique rassemble ainsi des textes scientifiques qui refusent ou se jouent de leur scientificité. Il s'agit alors d'interrompre la transmission des savoirs, non « pour parler de son chien, de ses pantoufles ou de sa maîtresse », comme le penseront les deux compères de Flaubert penchés sur les romans humoristiques,⁴⁴ mais de questionner, de critiquer et de moquer la science dans sa méthode comme dans ses pratiques. Comme les narrateurs des romans excentriques, Boitard « étal[e] sa personne » et se met en scène. Ce sous-genre qu'est la vulgarisation excentrique trouve alors sa place dans des revues permettant, contre toute attente, des voix contestataires (tant qu'elles restent littéraires), à un moment particulier, celui de l'établissement du cadre d'une « science normale », tout en étant le fait d'auteurs eux-mêmes relativement marginaux, bien que parfois très lus, comme Alphonse Karr ou Jean-Henri Fabre. La vulgarisation scientifique excentrique reste scientifique : elle ne se refuse pas la science, mais une certaine science, dont le modèle et les méthodes deviennent dominants. La mise en récit littéraire, qui rend possible cette contestation de l'académisme, renouvelle un genre textuel alors en vogue, pour permettre autant la transmission de savoirs qu'une réflexion sur leur portée et leur pratique.

Fictions savantes, satires scientifiques, vulgarisations épistémologiques, les textes de Boitard ne peuvent se réduire à une forme fixe ; cadres hors-normes pour des théories subversives, les leçons et études d'histoire naturelle de Boitard pour le *Musée des familles* apportent à un nombre conséquent de lecteurs une réflexion épistémologique plaisante, et pourtant à prendre au sérieux. La vulgarisation scientifique excentrique de Boitard, comme ses fictions, déroutent les attentes encore mal établies de la littérature scientifique populaire. Les textes de Boitard révèlent ainsi non seulement son rôle de passeur, mais un moment particulier de l'histoire des sciences naturelles. La marginalité de Boitard se traduit par une excentricité littéraire et scientifique qui semble s'éteindre dans la seconde moitié du XIX^e siècle. S'il a le goût du merveilleux, Boitard, « mystificateur » comme le disait

44 Gustave Flaubert : *Bouvard et Pécuchet*. Édité par Claudine Gothot-Mersch. Paris : Gallimard 1979, p. 204–205.

Berthoud, préfère aux savoirs la démarche scientifique du doute, à la gravité des nomenclatures et à la fixité des espèces les bizarreries des hybrides et une science rieuse.

Bibliographie

- Bertall : Une visite au *Musée des familles*. In : *Musée des familles* 34 (avril 1867), p. 209.
- Berthoud, Samuel-Henry : *Les Petites Chroniques de la science*. Paris : Garnier Frères 1862, réédition de 1875 [en ligne]. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2026439> [consulté le 25/01/2019].
- Blancaert, Claude : Devilish Words: Pierre Boitard, “maître Georges” and the Advance of Nature. In : Niklas Bender/Gisèle Séginger (éds.) : *Biological Time, Historical Time. Transfers and Transformations in 19th Century Literature*. Leyde/Boston : Brill/Rodopi 2019, p. 45–60.
- Boitard, Pierre : Le Chimpanzé. In : *Musée des Familles* 2 (1834–1835), p. 126–127.
- Boitard, Pierre : Paris avant les hommes. In : *Musée des familles* 3 (1835–1836), p. 257–281.
- Boitard, Pierre : Réalités fantastiques – Troisième article. In : *Musée des familles* 4 (1836–1837), p. 326–342.
- Boitard, Pierre : Paris avant les hommes – Second article. In : *Musée des familles* 5 (1837–1838), p. 45–63.
- Boitard, Pierre : Études astronomiques – Voyage dans le soleil. In : *Musée des familles* 6 (1838–1839), p. 65–80.
- Boitard, Pierre : Études astronomiques. In : *Musée des familles* 7 (1839–1840), p. 129–143.
- Boitard, Pierre : Les Insectes musiciens. In : *Musée des familles* 12 (1844–1845), p. 17–23.
- Boitard, Pierre : La très-véridique histoire des dix-neuf infortunes de Jannot le harponneur. In : *Musée des familles* 13 (1845–1846), p. 147–157 et 169–177.
- Boitard, Pierre : De la démocratie, de la monarchie et du gouvernement constitutionnel. In : *Musée des familles* 14 (1845–1846), p. 9–16 et 33–40.
- Boitard, Pierre : *L’Univers avant les hommes*. Paris : Claye 1861.
- Bosson, Yves/Abdelouahab, Farid : *Dictionnaire visuel des mondes extra-terrestres*. Paris : Flammarion 2010.
- Chateau, Jérémie : *Représentations de l’homme immobile. Inaction et réclusion dans la littérature occidentale des XVIII^e et XIX^e siècles*. Thèse de doctorat en littérature générale et comparée : Université Bordeaux Montaigne 2016.
- Fayolle, Azélie : Musée des familles. In : Gisèle Séginger (éd.) : *Dictionnaire Flaubert*. Paris : Honoré Champion 2017, p. 999–1001.
- Flaubert, Gustave : *Bouvard et Pécuchet*. Édité par Claudine Gothot-Mersch. Paris : Gallimard 1979.
- Janin, Jules : Les Magasins anglais. In : *Musée des familles* 1 (1833–1834), p. 3–6.
- Kuhn, Thomas : *La Structure des révolutions scientifiques*. Traduit par Laure Meyer. Paris : Flammarion 2008.

Lavocat, Françoise : *Fait et fiction*. Paris : Seuil 2016.

Médor [= Pierre Boitard] : Le caniche Médor à Messieurs les honorables souscripteurs du *Musée des familles*. In : *Musée des familles* 14 (1845–1846), p. 345–349.

Mongin, Jean-Louis : *Jules Verne et le Musée des familles*. Amiens : Centre Rocambole/Encrage Édition 2013.

Raichvarg, Daniel/Jacques, Jean : *Savants et ignorants. Une histoire de la vulgarisation des sciences*. Paris : Seuil 1991.

Sangsue, Daniel : *Le Récit excentrique. Gautier, De Maistre, Nerval, Nodier*. Paris : Corti 1987.

Norioki Sugaya

Mise en scène d'une pensée de la vie : la génération spontanée chez Flaubert

1 Flaubert, Pouchet et le vitalisme

Dans une lettre à Ernest Feydeau du 5 août 1860, Flaubert parle de l'ouvrage de son ami Félix-Archimède Pouchet sur *l'Hétérogénie ou traité de la génération spontanée*,¹ et dit être émerveillé par la « quantité de splendides bougreries [...] dans la nature »² qu'il y trouve exposées. Le livre lui plaît si bien que dans une autre lettre du même jour, adressée à Madame Jules Sandeau, le romancier dit qu'il « regrette de ne pas être un savant ».³ Cette admiration, du reste, ne changera pas après le débat retentissant qui suivit la parution de cet ouvrage et dont le naturaliste rouennais sortira peu glorieux. C'est ainsi que Flaubert exprime de nouveau en 1864 son adhésion à la théorie de l'hétérogénie en remerciant Pouchet pour l'envoi de son nouveau volume, probablement *Nouvelles expériences sur la génération spontanée et la résistance vitale* :⁴ « Je suis ébloui par vos démonstrations, convaincu par votre logique, entraîné par la suite de vos idées, et quelque chose en moi me crie : « Il a raison ! c'est vrai ! ses adversaires sont des imposteurs ou des crétins. » Je ne vois pas ce que l'on peut dire maintenant contre vous. C'est là un monument inattaquable, j'en suis sûr. Laissez crier ; on se cassera les dents contre votre vérité qui est la vérité. »⁵ Il va de soi que le mot « adversaires » renvoie au contexte de la controverse scientifique et désigne plus précisément Louis Pasteur, alors déjà membre de l'Académie des

1 Félix-Archimède Pouchet : *Hétérogénie ou traité de la génération spontanée*. Paris : J. B. Baillière et fils 1859.

2 Gustave Flaubert : *Correspondance*. Édité par Jean Bruneau/Yvan Leclerc. Paris : Gallimard 1973–2007, t. III, p. 101.

3 *Ibid.*, p. 102.

4 Félix-Archimède Pouchet : *Nouvelles expériences sur la génération spontanée et la résistance vitale*. Paris : Victor Masson et fils 1864. Pourtant, ce livre ne se trouvait pas, semble-t-il, dans la bibliothèque de Flaubert au moment de sa mort. Par contre, le catalogue de la succession de la nièce de Flaubert (Paris : hôtel Drouot 1931) mentionne un fascicule de Pouchet : *Génération spontanée* (Rouen [Paris d'après le catalogue] : Lapiere 1863), ce qui nous permet de supposer qu'il est plutôt question de ce petit volume.

5 Lettre à F.-A. Pouchet, 9 janvier 1864. In : *Correspondance*, t. III, p. 370–371.

Norioki Sugaya, Université Rikkyo, Tokyo – ANR/DFG Biographes

Sciences, à qui l'histoire des sciences assigne généralement le rôle de vainqueur dans ce débat.⁶

Pour rendre compte de cette position de Flaubert qui prit parti pour le perdant, on allègue fréquemment les raisons familiales. En effet, Pouchet avait été l'élève du docteur Achille-Cléophas Flaubert, père de l'écrivain. Il était lui-même professeur d'histoire naturelle du jeune Gustave au Collège Royal de Rouen, et a gardé son affection pour son ancien élève jusqu'à la fin de sa vie.⁷ On connaît en plus les amitiés que le romancier a nouées avec Georges Pouchet, fils de Félix-Archimède et lui aussi naturaliste renommé. Les relations intimes de ces deux familles ne sont sûrement pas pour rien dans l'admiration de Flaubert pour la théorie biologique, dont il n'était au fond qu'un amateur curieux. De plus, il semble qu'il ne connût presque rien des recherches de Pasteur, dont le nom ne figure jamais, au moins à notre connaissance, dans sa *Correspondance*, ni dans les *Carnets*, ni même dans les énormes manuscrits de ses œuvres. Cela est tout de même pour le moins étonnant pour l'auteur de *Bouvard et Pécuchet*, cette odyssée des différents domaines du savoir.

Le jugement de Flaubert au sujet de la génération spontanée est donc fondé sur une compréhension plus ou moins approximative, ce qui ne nous empêche pas d'y voir le signe d'une affinité entre la pensée du naturaliste et celle du romancier. Ils partagent, en effet, une certaine conception vitaliste des phénomènes de la vie. Ainsi, l'auteur de l'*Hétérogénie* se qualifie lui-même de « vitaliste »,⁸ et recourt bien souvent à la notion de « force vitale », qu'il appelle aussi « principe vital », « force organisatrice » ou « force plastique », notion qui se trouve à la base de sa théorie de la « spontéarité » (autre nom de la génération spontanée). Il s'agit là d'« une force organique distincte des forces purement physiques »,⁹ qui anime les êtres organisés et préside à toutes les circonstances de la vie. Maryline Cantor, dans sa monographie sur Pouchet,

6 Sur cette controverse, voir Bruno Latour : Pasteur et Pouchet : hétérogénèse de l'histoire des sciences. In : Michel Serres (éd.) : *Éléments d'histoire des sciences*. Paris : Larousse 1997, p. 629–663.

7 Sur ce point, voir par exemple Maryline Coquidé : Félix-Archimède Pouchet, professeur de sciences naturelles de Flaubert. In : Gisèle Séginger (éd.) : *Flaubert, les sciences de la nature et de la vie*. In : *Flaubert. Revue critique et génétique* [en ligne] 13 (2015). URL : <https://journals.openedition.org/flaubert/2422> [consulté le 13/02/2019].

8 « Je suis trop vitaliste pour avoir émis une telle opinion ; car j'ai toujours pensé que les êtres organisés étaient animés de forces qui ne sont nullement réductibles aux forces physiques et chimiques. » (Félix-Archimède Pouchet : *Hétérogénie*, p. 428.)

9 *Ibid.*, p. 351.

relie ce vitalisme à la *Naturphilosophie* allemande.¹⁰ Cette remarque est pertinente, dans la mesure où le naturaliste affirme lui-même à plusieurs reprises sa sympathie profonde pour la philosophie de la nature, en particulier pour la physique spéculative de Schelling, qu'il rapproche d'ailleurs du panthéisme de Spinoza.¹¹ Celui-ci offre en effet un modèle cognitif susceptible d'expliquer le mécanisme de l'hétérogénéité, dans lequel la « force génésique », agissant comme le souffle divin de l'univers spinozien, imprègne la matière organique pour régler les mouvements de ses éléments constitutifs. Une espèce de monisme ontologique postulant l'existence d'un « principe suprême, identique avec la substance du monde »¹² donne ainsi au style de Pouchet une tonalité fortement métaphysique, à laquelle un scientifique de la nouvelle génération comme Pasteur, plus jeune de vingt-deux ans que son rival, demeure totalement étranger.

En ce qui concerne Flaubert, les études récentes ont tendance à souligner ce que l'écrivain de l'impersonnalité doit à la pensée allemande. Pour en citer quelques exemples, l'influence de Goethe sur Flaubert est bien connue depuis longtemps.¹³ L'*Esthétique* de Hegel forme le véritable point de départ pour l'élaboration des principes littéraires flaubertiens, ainsi que l'a bien montré Gisèle Séginger.¹⁴ Le livre de Creuzer sur *Les Religions de l'antiquité* est une référence majeure pour sa réflexion sur la religion, qui aboutit entre autres à *La Tentation de saint Antoine*.¹⁵ Enfin, le spinozisme de Flaubert (« un assez vague spinozisme » selon l'expression de Sartre)¹⁶ est en fait un Spinoza interprété par le romantisme allemand, comme l'a fait remarquer récemment Juliette Azoulai.¹⁷ Quant au vitalisme, Flaubert appréciait par exemple les écrits de Bichat, dont le

10 Maryline Cantor-Coquidé : *Pouchet savant et vulgarisateur. Musée et Fécondité*. Nice : Z'éditions 1994, p. 112.

11 « La philosophie de la nature conduit à cette conclusion, car, ainsi que Heine en convient lui-même, elle n'est qu'un développement du panthéisme ancien. L'école allemande, après avoir successivement dédaigné le matérialisme de Locke et l'idéalisme de Leibnitz, en est revenue au panthéisme de Spinoza, qui forme le point initial et la base des doctrines de Fichte et de Schelling. » (Félix-Archimède Pouchet : *Hétérogénéité*, p. 105.)

12 *Ibid.*, p. 124.

13 Voir Léon Degoumois : *Flaubert à l'école de Goethe*. Genève : Imprimerie Sonor 1925.

14 Gisèle Séginger : Notes de Flaubert sur l'*Esthétique* de Hegel. In : *Id.* (éd.) : *Gustave Flaubert*, 5. Paris/Caen : Minard 2005, p. 247–330.

15 Nombreuses sont les études qui traitent du rapport de Flaubert à la mythologie comparée de Creuzer. Citons ici seulement l'ouvrage classique de Jean Seznec : *Les Sources de l'épisode des dieux dans La Tentation de saint Antoine* (1^{ère} version, 1849). Paris : Vrin 1940.

16 Andrew Brown : « Un assez vague spinozisme » : Flaubert and Spinoza. In : *The Modern Language Review* 91, 4 (octobre 1996), p. 848–865.

17 Juliette Azoulai : *L'Âme et le Corps chez Flaubert*. Paris : Classiques Garnier 2014, p. 127–146.

nom figure déjà dans *Quidquid volueris*, œuvre de jeunesse de 1837,¹⁸ et qu'il lit ou relit encore en 1871 avec admiration : « Savez-vous ce que je lis pour me distraire maintenant ? Bichat et Cabanis, qui m'amuse énormément. On savait faire des livres dans ce temps-là ! »¹⁹ On sait d'ailleurs que le nom du grand médecin est évoqué dans *Madame Bovary*. C'est dans la scène d'apparition du docteur Larivière, assimilé d'ordinaire au père de Flaubert, que Bichat est cité comme fondateur de « la grande école chirurgicale » de « praticiens philosophes ».²⁰ À ce propos, il n'est pas sans intérêt de noter qu'au stade des brouillons, Larivière se montrait franchement vitaliste. Face au pharmacien Homais qui se vante de son analyse chimique,²¹ il met ainsi en cause l'efficacité de cette opération : « Est-ce que l'estomac de l'homme fonctionne comme une cornue de chimiste ? »,²² la métaphore estomac/cornue renvoyant aux discours des médecins de l'école de Montpellier qui critiquaient par là les abus de la médecine chimique.²³ Dans le même folio, on trouve le docteur alléguant la définition même de la vie comme « quelque chose qui nous échappe » ou « une cause complètement inconnue ». Il est vrai que cette logique vitaliste est très peu visible dans le texte définitif du roman. Mais elle a au moins joué un rôle essentiel dans la genèse de ce passage, dont le laconisme n'est que le résultat d'une condensation à la fois épistémologique et stylistique.

Du reste, il n'est pas très difficile de relever chez Flaubert des traces d'un vitalisme lié à la vision panthéiste de la nature. Ainsi, le voyageur de *Par les champs et par les grèves* se sent entouré par « quelque chose de la vie des éléments s'émanant d'eux-mêmes » et qui préside aux métamorphoses incessantes

18 « Pour l'âme, il y a longtemps que Cabanis et Bichat nous ont prouvé que les veines donnent au cœur, et voilà tout. » (*Œuvres de jeunesse*. Édité par Claudine Gothot-Mersch/Guy Sagnes. Paris : Gallimard 2001, p. 245.)

19 Lettre à George Sand, 14 novembre 1871. In : Gustave Flaubert : *Correspondance*, t. IV, p. 411.

20 Gustave Flaubert : *Madame Bovary*. Édité par Jeanne Bem. In : *Œuvres complètes*. Édité par Claudine Gothot-Mersch. Paris : Gallimard 2001–2013, t. III, p. 432.

21 Dans le texte définitif, le docteur ne fait que lancer un trait d'ironie : « Il aurait mieux valu [...] lui introduire vos doigts dans la gorge » (Gustave Flaubert : *Madame Bovary*, p. 467), tandis que dans les brouillons, il développe des arguments pour critiquer la maladresse du pharmacien. Sur ce point, voir notre article : Le vitalisme dans *Madame Bovary*. In : Pierre-Louis Rey/Gisèle Séginger (éds.) : *Madame Bovary et les savoirs*. Paris : Presses Sorbonne nouvelle 2009, p. 189–197.

22 ms g 223–6, f° 229.

23 Sur l'histoire et les enjeux du vitalisme moderne, voir surtout Roselyne Rey : *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18^e siècle à la fin du Premier Empire*. Oxford : Voltaire Foundation 2000.

de l'univers.²⁴ On peut trouver bien d'autres exemples analogues dans ses œuvres, en particulier dans *Salammbô* et *La Tentation*. Même dans *Madame Bovary*, ce pan-vitalisme n'est sans doute pas étranger, par exemple, à la mort singulière de Charles, dont la vie s'est en quelque sorte disséminée dans l'air environnant. Il est donc bien clair que Flaubert et Pouchet partageaient jusqu'à un certain point la même vision du monde proche de la *Naturphilosophie* romantique.²⁵ Or, sans nous attarder davantage sur ce sujet, nous aimerions poser ici une question qui touche directement la polémique Pouchet-Pasteur ; est-il arrivé à notre romancier de mettre en scène la génération spontanée dont il affirme être partisan ? Oui, au moins deux fois. D'abord dans le dénouement de *La Tentation de saint Antoine*, et puis dans un épisode de *Bouvard et Pécuchet*, c'est-à-dire dans deux œuvres qui se font pendants dans l'esprit de l'auteur.

2 La génération spontanée mise en récit

On se rappelle la scène finale de *La Tentation* où l'ermite voit « naître la vie » et « le mouvement commencer » : « Enfin, il aperçoit de petites masses globuleuses, grosses comme des têtes d'épingles et garnies de cils tout autour. Une vibration les agite. »²⁶ Il n'est pas nécessaire ici d'examiner en détail ce passage, dont Gisèle Séginger a déjà analysé la genèse et la complexité épistémologique. L'hallucination d'Antoine présente en fait un montage de plusieurs savoirs d'époques variées, à savoir la monère d'Haeckel, le trilobite de Quinet (*La Création*), la théorie cellulaire des naturalistes allemands, le vitalisme matérialiste du XVIII^e siècle, la conception goethéenne d'un prototype des êtres, le transformisme lamarckien, et bien évidemment la théorie de la génération spontanée. Antoine voit ainsi s'animer la matière dans un monde fluctuant où il n'existe plus de frontières entre les trois règnes de la nature.²⁷ G. Séginger souligne notamment le rôle du mot « vie »,

24 Gustave Flaubert : *Par les champs et par les grèves*. Édité par Guy Sagnes. In : *Œuvres complètes*, t. II, p. 102.

25 Sur la philosophie de la nature romantique, nous renvoyons notamment à l'ouvrage fondamental de Georges Gusdorf : *Le Romantisme*. Paris : Payot & Rivages 2011.

26 Gustave Flaubert : *La Tentation de saint Antoine*. Édité par Claudine Gothot-Mersch. Paris : Gallimard 1983, p. 236–237.

27 Pouchet est pourtant beaucoup plus prudent en distinguant nettement l'organique et l'inorganique. Pour lui, c'est seulement la matière organique en décomposition qui donne lieu à la génération spontanée : « En effet, les organismes ne se produisent qu'à même la nature expirante, et au moment où les éléments des êtres sur lesquels ils s'engendrent entrent dans de nouvelles combinaisons chimiques, et éprouvent les phénomènes de la fermentation ou de la

qui permet de condenser en une image concrète des théories difficilement compatibles entre elles : « La vision annule le temps, ne respecte pas la chronologie de l'histoire des sciences, ignore certains de ses moments. »²⁸ Cette remarque, de la plus haute importance, met l'accent sur la façon peu respectueuse dont l'écrivain manie les sources scientifiques. Ici, c'est la visualité de la représentation littéraire qui l'autorise à amalgamer des discours du savoir parfois fort contradictoires. Or, cet emploi désinvolte des données documentaires s'observe aussi dans l'autre épisode qui peut être également considéré comme une allusion détournée à la génération spontanée.

Le passage en question se trouve au chapitre VIII de *Bouvard et Pécuchet*. Les deux bonshommes, alors las de l'étude de la philosophie qu'ils abandonnent momentanément pour s'occuper de « leur pauvre jardin », ne peuvent toutefois pas s'empêcher de se livrer à la méditation et de se communiquer des pensées qui en surgissent : « et la métaphysique revenait [...] à propos de tout ». C'est à ce moment qu'ils conçoivent une petite expérience :

Ayant retrouvé au fond d'un gilet une cigarette Raspail, ils l'émiettèrent sur de l'eau et le camphre tourna.

Voilà donc le mouvement dans la matière ! Un degré supérieur du mouvement amènerait la vie.²⁹

« J'ai vu naître la vie, j'ai vu le mouvement commencer », s'écrie saint Antoine. Bouvard et Pécuchet, de leur côté, réfléchissent théoriquement sur l'origine de la vie qui naîtrait du mouvement intrinsèque de la matière. À la différence de *La Tentation* où le savoir devient une représentation visuelle par le biais de l'hallucination, dans le roman encyclopédique, la primauté est accordée au discours théorique même, rapporté ici au style indirect libre. Tandis que la vision de la vie naissante plonge Antoine en extase (« Ô bonheur ! bonheur ! »),³⁰ les deux bonshommes poursuivent leur spéculation abstraite teintée d'un comique spécifique :

Mais si la matière en mouvement suffisait à créer les êtres, ils ne seraient pas si variés. Car il n'existait à l'origine, ni terres, ni eaux, ni hommes, ni plantes. Qu'est donc cette

putréfaction » (*Hétérogénie*, p. 337). Une fois de plus, il faut dire que la compréhension de Flaubert n'est qu'approximative sur ce point.

28 Gisèle Séginger : Fiction et transgression épistémologique : le mythe de l'origine dans *La Tentation de saint Antoine* de Flaubert. In : *The Romanic Review* 88, 1 (janvier 1997), p. 142.

29 Gustave Flaubert : *Bouvard et Pécuchet*. Édité par Stéphanie Dord-Crouslé. Paris : Flammarion 2008, p. 296–297.

30 Gustave Flaubert : *La Tentation de saint Antoine*, p. 237.

matière primordiale, qu'on n'a jamais vue, qui n'est rien des choses du monde, et qui les a toutes produites ?³¹

D'où Flaubert a-t-il tiré cet argument somme toute assez surprenant ? On croirait que les références qui avaient déjà contribué à la genèse de *La Tentation* auraient suffi, mais il n'en est rien. Il est en effet étonnant de voir que notre romancier a à chaque fois besoin de se documenter et de prendre des notes. En ce qui concerne la réflexion curieuse de Bouvard et Pécuchet, elle provient principalement de deux sources : à savoir *Science et nature* (1862) de Ludwig Büchner³² et les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738) de Voltaire,³³ deux ouvrages fort hétéroclites que nous allons maintenant étudier tour à tour. Quant au premier ouvrage, son auteur est un philosophe et naturaliste allemand, connu surtout pour son matérialisme militant. Jeune frère du célèbre dramaturge Georg Büchner (auteur de *Woyzeck*), il a écrit notamment *Force et matière* (1855), ouvrage qui eut un retentissement immense et qui fut traduit en plusieurs langues. Le livre *Science et nature* est un recueil d'articles et de comptes-rendus polémiques qu'il avait précédemment publiés dans différents journaux en vue de la vulgarisation de sa doctrine. Flaubert l'a mis à contribution pour plusieurs passages de son dernier roman,³⁴ et a vraisemblablement pris des notes de lecture que nous ne possédons malheureusement pas. En ce qui concerne le passage en question, le nom de Büchner (Flaubert écrit « Buch ») apparaît pour la première fois dans la marge d'un scénario développé comme référence d'une série d'idées susceptibles d'alimenter la conversation métaphysique des deux bonshommes. Parmi ces idées qui « représente[nt] de différents points de philosophie », il y en a quatre qui retiennent ici particulièrement notre attention : « origine de l'homme, qui a été produit & non créé. (id [=Buch I] 193) / La vie n'est qu'une nature particulière du mouvement. id 219. / immortalité de la matière. / embryon des mondes < mais d'où vient le germe ? > Buch. 2. 155–6. »³⁵

31 Gustave Flaubert : *Bouvard et Pécuchet*, p. 297.

32 Louis Büchner : *Science et nature. Essais de philosophie et de science naturelle*. Traduit par Augustin Delondre. 2 vol. Paris : Germer Baillière 1866.

33 Voltaire : *Éléments de la philosophie de Newton*. In : *Œuvres complètes de Voltaire*. [Kehl] : De l'imprimerie de la société littéraire-typographique, 1784, t. XXXI. C'est l'édition utilisée par Flaubert.

34 Ainsi, Mitsumasa Wada a analysé la mention de Büchner à la fin du chapitre x du roman portant sur les sciences de l'éducation. Voir sa thèse de doctorat *Roman et éducation. Étude génétique de Bouvard et Pécuchet de Flaubert*. Université de Paris VIII 1995, Troisième Partie, chapitre 1, section 1 [en ligne ; URL : <https://flaubert.univ-rouen.fr/theses/wada1.pdf>, consulté le 04/02/2019].

35 g 225–7, f° 874 v°.

Il faut tout de suite préciser que la lecture de Flaubert est passablement désinvolte et parfois même infidèle à la pensée de l'auteur en ce qu'elle cite sans distinction des idées appartenant à Büchner et à ses adversaires. Le romancier cherche moins à saisir la cohérence du système philosophique du matérialiste allemand qu'à collecter des éléments qui puissent s'intégrer dans l'« encyclopédie critique en farce ».³⁶ Ainsi, le premier extrait (« origine de l'homme, qui a été produit & non créé. ») se rapporte plutôt au texte de Theodor Waitz sur l'*Anthropologie des peuples* (1859), que Büchner examine de façon critique. L'idée exprimée renvoie nettement au paradigme transformiste ou évolutionniste en niant du point de vue scientifique la création biblique. À ce propos, on sait que la théorie de la génération spontanée postulant la production d'un être organisé nouveau était à l'époque fréquemment associée avec l'évolutionnisme naissant, quoique Pouchet, en tant que protestant sincère, n'ait jamais adhéré au darwinisme. Le second extrait (« La vie n'est qu'une nature particulière du mouvement. »), qui peut être considéré comme la source directe du texte de Flaubert, fait de la vie un prolongement du mouvement de la matière. Selon Büchner, il n'existe effectivement « aucune antithèse entre la nature *morte* et la nature *vivante* ». Cette identité supposée de l'organique et de l'inorganique rend inadéquate l'idée de la force vitale, bien que le philosophe admette que « les détails [concernant le premier] sont encore inconnus ».³⁷ Ces idées matérialistes se trouvent inscrites dans l'avant-texte du roman flaubertien,³⁸ mais manifestement infléchies dans un sens (pan)vitaliste. Ainsi, on lit dans un folio de brouillon : « les atomes de notre corps & d'un minéral sont également vivants ».³⁹ Il en est de même pour l'« immortalité de la matière » (troisième extrait), idée qui fait couple chez Büchner avec une autre non moins essentielle, celle de l'« immortalité de la force » ;⁴⁰ force au sens quasi mécanique chez ce philosophe, comme en témoignent les exemples de la machine à vapeur ou du pendule qu'il cite à l'appui de sa thèse.⁴¹ Mais encore une fois, transférée dans la perspective panvitaliste, elle peut également signifier la vitalité inhérente à la substance qui se transmet à travers les changements de l'univers. C'est du moins en ce sens que Flaubert a écrit dans le même brouillon :⁴²

36 Lettre à Edma Roger des Genettes, 19 août 1872. In : *Correspondance*, t. IV, p. 559.

37 Louis Büchner : *Science et nature*, t. I, p. 218.

38 « [...] fausse distinction de la nature morte & de la nature vivante » (g225-7, f° 894) ; « La vie n'est qu'une nature particulière du mouvement dont les détails nous sont inconnus » (g225-7, f° 906 v°).

39 g225-7, f° 901 v°.

40 Louis Büchner : *Science et nature*, t. I, p. 62.

41 *Ibid.*, p. 64.

42 Pour les sigles diacritiques, le style barré indique les ratures et l'italique les ajouts.

« la vie en soi ne meurt pas » ; « manifeste ou caché, le mouvement ~~ne s'arrête pas~~ dure sans fin » ; « Les atomes sont indestructibles » ; ou bien dans la marge « Les formes changent mais l'être en soi ne peut mourir ».⁴³ La vie, le mouvement, les atomes, l'être, on voit Flaubert hésiter encore à ce stade entre plusieurs modèles de pensée. Les mots « atomes » et « être » ne seront pas retenus dans le texte final, sans doute parce que l'un est trop biologique et l'autre trop philosophique. Enfin, le quatrième extrait prend la forme d'un dialogue. L'idée d'un « embryon des mondes » appartient à Adolph Bühler (*Idées sur Dieu et l'univers, considérés comme réconciliation du théisme et du panthéisme*, 1861) qui compare l'univers à « un organisme soumis à un développement continu ». ⁴⁴ Büchner oppose à cette idée chère à la *Naturphilosophie* une question ironique insistant sur l'impossibilité de connaître l'origine : « mais d'où vient le germe ? » Ce dialogue comique, qui met en relief une aporie de la science dans un style caractéristique du roman encyclopédique, ne sera pourtant pas exploité dans le texte définitif. Mais au point de vue génétique, on peut considérer qu'il finira par être incorporé dans un autre discours, celui de Voltaire sur la « matière primordiale » que nous allons maintenant regarder de près.

Passons donc à la seconde source, l'ouvrage de Voltaire sur la philosophie de Newton.⁴⁵ On possède une page de notes que Flaubert a prises sur cet ouvrage et qui se trouve actuellement rangée parmi les brouillons du roman. Cette page a pour titre « Physique de Newton », ce qui ferait croire qu'il s'agit là de la Seconde Partie de l'ouvrage portant sur la « Physique newtonienne », alors que tous les extraits proviennent en réalité de la Première Partie concernant la « Métaphysique ». Nous nous intéressons ici à deux citations prélevées également dans le chapitre VIII intitulé « Des premiers principes de la matière » :

Qu'est-ce qu'une matière première qui n'est rien des choses de ce monde & qui les produit toutes.

~~Si~~ la matière mise en mouvement suffisait pr produire les êtres que nous voyons, de la poussière ~~roulée~~ remuée dans un tonneau suffirait à faire des hommes & des arbres. Les types, les formes de ces êtres sont invariables.⁴⁶

⁴³ g225-7, f° 901 v°.

⁴⁴ Louis Büchner : *Science et nature*, t. II, p. 155. Sur l'importance de l'image de l'organisme au XIX^e siècle, voir Judith Schlanger : *Les Métaphores de l'organisme*. Paris : L'Harmattan 1995.

⁴⁵ Sur cet ouvrage, dont on comprend mal aujourd'hui le sens et les enjeux, voir par exemple l'article que R. L. Walters lui a consacré dans : Raymond Trousson/Jeroom Vercruysse/Jacques-Charles Lemaire (éds.) : *Dictionnaire Voltaire*. Paris : Hachette 1994, p. 428-436.

⁴⁶ g225-7, f° 899.

Il faut d'abord remarquer que Voltaire se montre tout à fait sceptique à l'égard de l'hypothèse d'« une matière première indifférente à tout, uniforme & capable de toutes les formes, laquelle constitue cet univers ». ⁴⁷ Le chapitre VIII de la Première Partie est consacré précisément à la réfutation de cette idée qu'il attribue à Newton, ⁴⁸ quoique cette intention critique ne soit pas très visible dans les notes de Flaubert, loin de là. Par ailleurs, il semble que le romancier n'ait pas saisi le sens exact du second extrait. En fait, Voltaire met en avant la contradiction qui existe entre l'hypothèse d'une matière première susceptible de « produire les êtres » et la fixité que l'on trouve réellement dans « les formes de ces êtres ». Si cette hypothèse était vraie, un chaos absolu règnerait nécessairement dans la création, car « de la poussière remuée dans un tonneau suffirait à faire des hommes & des arbres ». Le philosophe des Lumières affirme donc croire que « toutes les espèces ont été déterminées par le maître du monde » et qu'« il y a autant de desseins différents qu'il y a d'espèces différentes ». ⁴⁹ Or, Flaubert a inversé le sens du texte de Voltaire en y appliquant une autre logique, comme en témoigne clairement cet ajout en marge d'un folio de brouillon : « Mais si la matière mise en mouvement suffisait pr produire des êtres, les formes des êtres ne seraient pas si varié[e]s. D'une seule cause ne peuvent descendre tant d'effets différents ». ⁵⁰ Dans le texte final, la seconde phrase qui explicite le lien de causalité sera effacée, ce qui amènera une certaine ambiguïté dans l'enchaînement des idées. ⁵¹ Le lecteur lit tout de suite après : « Car il n'existait à l'origine, ni terres, ni eaux, ni hommes, ni plantes. » Ce « car », qui n'explique rien au fond, n'apparaît en fait qu'à la dernière étape, sur le texte définitif, ⁵² pour dissimuler pour ainsi dire le trou sémantique qui s'est ouvert à la suite de la suppression de la causalité manifeste.

⁴⁷ Voltaire : *Éléments de la philosophie de Newton*, p. 64.

⁴⁸ Voici ce qu'écrivit Voltaire à propos de l'idée d'une matière première : « C'est une chose dont je ne puis avoir aucune idée, & que par conséquent je ne dois point admettre » (*ibid.*, p. 66). Cette remarque ne laisse aucun doute sur son opinion.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 67.

⁵⁰ g225–7, f° 894.

⁵¹ Ce lien de causalité a été barré dans le folio g225–7, f° 895 (douzième occurrence), c'est-à-dire juste avant la version finale. Flaubert a supprimé en même temps ce geste des deux bons-hommes qui préludait jusqu'alors à la réflexion sur la matière primordiale : « ~~Ils prenaient de la terre entre leurs doigts, la regardaient couler & se disaient « tout vient de là partant » mais il n'existait [...].~~ »

⁵² g 224, f° 174.

Ce n'est certainement pas la peine d'envisager ici les détails du processus génétique de ce passage.⁵³ Flaubert commence par combiner les extraits de Büchner qu'on vient d'examiner et y mêle ensuite les deux citations de Voltaire. Il ressort progressivement de ce travail de montage deux thèmes majeurs qui finissent par constituer deux paragraphes extrêmement denses : la vie générée par le mouvement même de la matière et l'interrogation sur l'origine du monde. On se rappelle que ces deux thèmes sont déjà présents dans les dernières pages de *La Tentation*. Antoine pressentait aussi « la continuité de la vie », principe fondamental du panvitalisme, et se demandait tout comme Bouvard et Pécuchet : « Mais la Substance étant unique, pourquoi les Formes sont-elles variées ? » L'ermite se met ainsi en quête de « figures primordiales » et désire connaître « le lien de la matière et de la pensée ».⁵⁴ Enfin, il en vient à découvrir dans son délire « de petites masses globuleuses » en vibration, que les deux bonshommes auraient certainement assimilées à la « matière primordiale » qu'ils recherchaient. Il s'agit là, dans les deux cas, de la version flaubertienne de la génération spontanée qui fait situer la vie au cœur même de la matière inerte. Les matériaux documentaires mobilisés dans la rédaction de cette vision aussi biologique que philosophique sont chaque fois assez librement traités, le romancier mélangeant des savoirs divergents (Voltaire et Büchner dans le cas de *Bouvard*) et négligeant complètement les intentions des auteurs consultés. Le syncrétisme de Flaubert procure ainsi au texte littéraire une épaisseur complexe, épistémologiquement disparate mais plastiquement homogène.⁵⁵

53 Voici dans l'ordre chronologique les folios de brouillon (tous classés sous la cote g 226-7) se rapportant à ce passage : 1. f° 788 ; (2. f° 845) ; (3. f° 777 v°) ; 4. f° 842 ; 5. f° 898 ; 6. f° 891 ; 7. f° 874 v° ; 7bis. f° 899 (notes sur Voltaire) ; 8. f° 896 ; 9. f° 906 v° ; 10. f° 894 ; 11. 901 v° ; 12. f° 895.

54 Gustave Flaubert : *La Tentation de saint Antoine*, p. 224.

55 Une question demeure pourtant : pourquoi est-ce la cigarette Raspail qui déclenche la réflexion des deux bonshommes sur la vie ? Jacques Léonard, historien de la médecine, fait remarquer que jusque vers 1876, la théorie des germes de Pasteur était considérée comme un avatar de la doctrine de Raspail (Comment peut-on être pasteurien ? In : Claire Salomon-Bayet (éd.) : *Pasteur et la révolution pastorienne*. Paris : Payot 1986, p. 146). Les ennemis de Pasteur rapprochaient alors ce qu'ils appelaient « le panspermisme » ou « la panspermie » du « parasitisme général » de l'homme de la médecine au camphre qui voyait lui aussi partout l'existence des infiniment petits, appelés aussi les helminthes. L'association Pasteur-Raspail était si forte qu'après la consécration définitive du premier, on a même voulu réhabiliter le second comme précurseur du pasteurisme. Il serait donc tentant d'interpréter l'épisode de *Bouvard et Pécuchet* à la lumière de ce cliché contemporain et d'y voir une allusion cryptée au débat Pouchet-Pasteur sur la génération spontanée. Certes, c'est une simple supposition sans preuve.

3 Conclusion

Il nous reste à envisager le sens de cet épisode dont nous venons d'analyser la densité épistémologique ; cela revient à interroger ce que représente la génération spontanée pour la pensée de Flaubert qui l'a deux fois mise en texte dans ses dernières années. Dans *La Tentation*, on l'a vu, l'interrogation sur la Substance unique conduit Antoine à explorer « le lien de la matière et de la pensée ». De même, dans l'avant-texte de *Bouvard et Pécuchet*, jusqu'à un certain stade rédactionnel au moins, la question de l'origine de la vie était immédiatement suivie de celle du rapport entre deux principes : « Entre la matière et l'esprit, il peut y avoir d'autres d'une substance qui tient de la nature des deux / qui les expliquerait toutes les deux / mille autres substances dont que nous ne pouvons imaginer » ;⁵⁶ ou encore « Puisque le spiritualisme ni le matérialisme ne rendent compte [sic], chercher une substance intermédiaire ».⁵⁷ Cette question demeure présente dans le texte final, mais de façon plus dispersée. De fait, c'est en étudiant « l'union de l'âme et du corps »⁵⁸ que les deux bonshommes se dégoûtent un moment de l'étude de la philosophie. Ensuite, comme on l'a vu, la réflexion sur la génération de la vie relance de nouveau l'engouement pour la métaphysique, qui ne tarde pourtant pas à tomber dans l'impasse de l'antagonisme doctrinal intenable : « Ému des discours de Bouvard, il [= Pécuchet] lâcha le spiritualisme, le reprenait bientôt pour le quitter, et s'écriait la tête dans les mains : < Oh ! le doute ! le doute ! J'aimerais mieux le néant ! > / Bouvard apercevait l'insuffisance du matérialisme, et tâchait de s'y retenir, déclarant, du reste, qu'il en perdait la boule. »⁵⁹

Tout cela nous amène à conclure que la génération spontanée était liée, pour notre romancier, à l'opposition de la matière et de l'esprit, dont elle apparaissait sans doute comme un moyen de dépassement possible. Sur ce point, il est significatif que Flaubert ait mis en cause cette distinction dans une lettre de 1868 où il était précisément question de Büchner. À l'époque, il n'avait pas encore lu le philosophe allemand, dont il condamnait pourtant d'avance le matérialisme excessif : « Je ne connais pas l'ouvrage de Büchner dont tu me parles. [...] Quant à mon avis sur ces choses, le voici en un mot. Je ne sais pas ce que veulent dire ces deux substantifs *Matière* et *esprit* ; on ne connaît pas plus l'une que l'autre. Ce ne sont peut-être que deux abstractions de notre intelligence ?

⁵⁶ g225-7, f° 894.

⁵⁷ g225-7, f° 906 v°.

⁵⁸ Gustave Flaubert : *Bouvard et Pécuchet*, p. 295.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 297.

Bref, je trouve le Matérialisme et le Spiritualisme *deux impertinences égales*. »⁶⁰ Dans une autre lettre écrite dix ans auparavant, l'écrivain renvoie dos à dos ces deux notions également « impertinentes » et leur substitue celle de la force, dont le monisme rend mieux compte de la complexité de nos êtres : « [...] je ne sais (et personne ne sait) ce que veulent dire ces deux mots : âme et corps, où l'une finit, où l'autre commence. Nous sentons *des forces* et puis c'est tout. Le matérialisme et le spiritualisme pèsent encore trop sur la science de l'homme pour que l'on étudie impartialement tous ces phénomènes. »⁶¹ Forces au lieu de la dualité ontologique. Après tout, il nous semble que si Flaubert a adhéré à la théorie de la génération spontanée, c'est qu'elle lui a offert la possibilité de comprendre les phénomènes de la vie au nom du dynamisme intrinsèque de notre monde. Cette pensée du devenir, familière à la *Naturphilosophie* et à la science romantique, se profile à l'horizon des œuvres flaubertiennes. Il est toutefois difficile de s'y tenir jusqu'au bout comme le montre justement l'exemple de Bouvard et Pécuchet dont le « besoin de vérité »⁶² succombe aussitôt au schéma convenu des deux systèmes philosophiques opposés, schéma qui a hanté la pensée philosophique du XIX^e siècle.⁶³

Bibliographie

- Azoulai, Juliette : *L'Âme et le Corps chez Flaubert*. Paris : Classiques Garnier 2014.
- Brown, Andrew : "Un assez vague spinozisme": Flaubert and Spinoza. In : *The Modern Language Review* 91, 4 (octobre 1996), p. 848–865.
- Büchner, Louis : *Science et nature. Essais de philosophie et de science naturelle*. Traduit par Augustin Delondre. 2 vol. Paris : Germer Baillière 1866.
- Cantor-Coquidé, Maryline : *Pouchet savant et vulgarisateur. Musée et Fécondité*. Nice : Z'éditions 1994.
- Coquidé, Maryline : Félix-Archimède Pouchet, professeur de sciences naturelles de Flaubert. In : Gisèle Séginger (éd.) : *Flaubert, les sciences de la nature et de la vie*. In : *Flaubert. Revue critique et génétique* [en ligne] 13 (2015). URL : <https://journals.openedition.org/flaubert/2422> [consulté le 04/02/2019].
- Degoumois, Léon : *Flaubert à l'école de Gæthe*. Genève : Imprimerie Sonor 1925.
- Flaubert, Gustave : *Bouvard et Pécuchet*. Édité par Stéphanie Dord-Crouslé. Paris : Flammarion 2008.

⁶⁰ Lettre à sa nièce Caroline, 23 mars 1868. In : *Correspondance*, t. III, p. 738.

⁶¹ Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie, 18 février 1859. In : *Correspondance*, t. III, p. 16.

⁶² Gustave Flaubert : *Bouvard et Pécuchet*, p. 297.

⁶³ Sur le contexte historique de l'opposition entre le spiritualisme et le matérialisme, voir Félix Ravaisson : *La Philosophie en France au XIX^e siècle*. Paris : Imprimerie impériale/Hachette 1868.

- Flaubert, Gustave : *Correspondance*. Édité par Jean Bruneau/Yvan Leclerc. 5 vol. Paris : Gallimard 1973–2007.
- Flaubert, Gustave : *La Tentation de saint Antoine*. Édité par Claudine Gothot-Mersch. Paris : Gallimard 1983.
- Flaubert, Gustave : *Œuvres complètes*. Édité par Claudine Gothot-Mersch. Paris : Gallimard 2001–2013.
- Flaubert, Gustave : *Madame Bovary*. Édité par Jeanne Bem. In : *Œuvres complètes*, t. III, p. 147–569.
- Flaubert, Gustave : *Œuvres de jeunesse*. Édité par Claudine Gothot-Mersch/Guy Sagnes. Paris : Gallimard 2001.
- Flaubert, Gustave : *Par les champs et par les grèves*. Édité par Guy Sagnes. In : *Œuvres complètes*, t. II, p. 1–329.
- Gusdorf, Georges : *Le Romantisme*. Paris : Payot & Rivages 2011.
- Latour, Bruno : Pasteur et Pouchet : hétérogenèse de l'histoire des sciences. In : Michel Serres (éd.) : *Éléments d'histoire des sciences*. Paris : Larousse 1997, p. 629–663.
- Léonard, Jacques : Comment peut-on être pasteurien ? In : Claire Salomon-Bayet (éd.) : *Pasteur et la révolution pastorienne*. Paris : Payot 1986, p. 143–179.
- Pouchet, Félix-Archimède : *Hétérogénie ou traité de la génération spontanée*. Paris : J. B. Baillière et fils 1859.
- Pouchet, Félix-Archimède : *Nouvelles expériences sur la génération spontanée et la résistance vitale*. Paris : Victor Masson et fils 1864.
- Ravaisson, Félix : *La Philosophie en France au XIX^e siècle*. Paris : Imprimerie impériale/Hachette 1868.
- Raymond Trousson/Jeroom Vercruysse/Jacques-Charles Lemaire (éds.) : *Dictionnaire Voltaire*. Paris : Hachette 1994.
- Rey, Roselyne : *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18^e siècle à la fin du Premier Empire*. Oxford : Voltaire Foundation 2000.
- Schlanger, Judith : *Les Métaphores de l'organisme*. Paris : L'Harmattan 1995.
- Séginger, Gisèle : Fiction et transgression épistémologique : le mythe de l'origine dans *La Tentation de saint Antoine* de Flaubert. In : *The Romanic Review* 88, 1 (janvier 1997), p. 131–144.
- Séginger, Gisèle : Notes de Flaubert sur l'*Esthétique* de Hegel. In : *Id.* (éd.) : *Gustave Flaubert*, 5. Paris/Caen : Minard 2005, p. 247–330.
- Seznec, Jean : *Les Sources de l'épisode des dieux dans La Tentation de saint Antoine (1^{ère} version, 1849)*. Paris : Vrin 1940.
- Sugaya, Norioki : Le vitalisme dans *Madame Bovary*. In : Pierre-Louis Rey/Gisèle Séginger (éds.) : *Madame Bovary et les savoirs*. Paris : Presses Sorbonne nouvelle 2009, p. 189–197.
- Voltaire : *Éléments de la philosophie de Newton*. In : *Œuvres complètes de Voltaire*. [Kehl] : De l'imprimerie de la société littéraire-typographique 1784, t. XXXI, p. 25–233.
- Wada, Mitsumasa : *Roman et éducation. Étude génétique de Bouvard et Pécuchet de Flaubert*. Université de Paris VIII 1995. URL : <https://flaubert.univ-rouen.fr/theses/wada1.pdf> [consulté le 04/02/2019].

Florence Vatan

Des singes et des hommes : hybridations flaubertiennes

Flaubert a souvent affirmé son affinité avec les animaux : « Je suis le frère en Dieu de tout ce qui vit, de la girafe et du crocodile comme de l'homme, et le concitoyen de tout ce qui habite le grand hôtel garni de l'univers », écrit-il à Louise Colet en 1846.¹ Son œuvre met en scène un riche bestiaire emprunté à l'univers familial, aux contrées exotiques ou à la symbolique religieuse.² Par-delà leur présence dans le corps du récit, certains animaux ont une valeur paradigmatique singulière, en liaison étroite avec le projet esthétique flaubertien. Ainsi, l'univers des bovins est indissociable de la dénonciation de la bêtise et des mœurs de province. La figure du perroquet ne vient pas seulement illuminer le quotidien de Félicité : elle rayonne sur l'ensemble de l'œuvre comme emblème du psittacisme social et des idées reçues.

L'une des figures animales particulièrement marquante est celle du singe. De la présence monstrueuse de l'homme-singe Djalioh dans *Quidquid volueris* (1837) à la remarque de Bouvard sur le fait que « l'Homme descen[d] du singe »³ en passant par les cynocéphales de *Salammbô* et de *La Tentation de saint Antoine* et par les récits de rêve simiesques dans la correspondance, les textes de Flaubert comportent de nombreuses allusions aux primates. Les singes, comme les perroquets – ces « singes ailés »⁴ selon un folio d'*Un cœur simple* –, sont placés en tant qu'« imitateurs de l'homme »⁵ sous le signe du redoublement mimétique. Le singe mobilise tout particulièrement l'attention de Flaubert et de ses contemporains en raison de sa proximité troublante avec l'être humain dont il est tour à tour un double spéculaire, un miroir déformant ou une figure

1 Gustave Flaubert : Lettre à Louise Colet, 26 août 1846. In : *Correspondance*. Édité par Jean Bruneau/Yvan Leclerc. Paris : Gallimard 1973–2007, t. I, p. 314.

2 Sur l'importance des animaux dans l'œuvre de Flaubert, voir Juliette Azoulai (éd.) : *Animal et animalité chez Flaubert*. *Revue Flaubert* 10 (2010). URL : <https://flaubert.univ-rouen.fr/revue/sommaire.php?id=10> [consulté le 02/02/2019].

3 Gustave Flaubert : *Bouvard et Pécuchet*. Édité par Stéphanie Dord-Crouslé. Paris : Flammarion 2011, p. 148.

4 Gustave Flaubert : f°388 r. In : Giovanni Bonaccorso (éd.) : *Corpus Flaubertianum. I. Un Cœur simple. Édition diplomatique et génétique des manuscrits*. Paris : Les Belles Lettres 1983, p. 328.

5 Étienne Geoffroy Saint-Hilaire/Georges Cuvier : Histoire naturelle des Orangs-Outangs. In : *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts* 3 (1795), p. 452.

Florence Vatan, Université de Wisconsin-Madison

antithétique marquée au sceau de l'altérité et de l'exclusion. Cette proximité fascine et inquiète, car elle soulève la question de la frontière entre l'humain et l'animal dans un contexte où le récit biblique subit les assauts de la pensée matérialiste, puis du positivisme et des théories évolutionnistes. Au fil du siècle, les rapprochements entre l'homme et le singe suscitent des interrogations sur l'origine et la nature humaines, et trouvent un prolongement dans le développement de l'anthropologie et des théories raciales, l'hypothèse d'une hiérarchie des races servant de caution idéologique à l'esclavage et au projet colonialiste européen.

Les textes de Flaubert font écho au savoir et aux représentations de l'époque tout en les subvertissant. Alors que la plupart des naturalistes s'efforcent d'ériger une barrière entre le singe et l'homme en dépit de ressemblances avérées, Flaubert, à l'inverse, met l'accent sur les continuités et les parentés en ébranlant ainsi le statut d'exception accordé à l'être humain. Les références simiesques qu'il utilise à des fins critiques et démystificatrices révèlent l'inanité, voire la monstruosité de la société. Le rapprochement va parfois jusqu'à l'hybridation, comme en témoigne le texte de jeunesse *Quidquid volueris* dont le héros, Djalioh, est né de l'accouplement d'une esclave et d'un orang-outang. L'hybridation est également à l'image du savoir que mobilise Flaubert, savoir où les observations empiriques se mêlent aux croyances et aux partis pris idéologiques. Elle se révèle par ailleurs un principe de composition et d'écriture puisque la représentation flaubertienne des singes allie des observations scientifiques à un imaginaire à la fois stéréotypé et très personnel. À travers la figure du singe s'esquisse un portrait allégorique de l'artiste et une réflexion sur la fonction de la littérature.

1 Homme ou singe ?

Si la science des primates connaît un important développement au XIX^e siècle, elle est longtemps restée un savoir précaire tissé de conjectures, de croyances, de légendes et de représentations fantaisistes faute de données empiriques solides.⁶ Les premières descriptions s'appuient sur des récits de voyageurs. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que les chimpanzés et les orangs-outangs atteignent l'Europe avec l'expansion coloniale. La plupart meurent pendant le voyage, forçant ainsi les

6 Sur le savoir entourant les grands singes, voir la synthèse éclairante de Chris Herzfeld dans *Petite Histoire des grands singes*. Paris : Seuil 2012.

savants à étudier des spécimens morts. Il faut attendre le XVIII^e siècle pour que des singes puissent être observés vivants. Les grands singes sont ainsi un objet de fascination et d'étonnement à la mesure de l'ignorance relative à leur sujet.

Cette fascination est très ancienne. Le sentiment d'inquiétante étrangeté que suscitent ces créatures est lié à leur statut ontologique indécis, à la frontière de l'humain et de l'animal, voire du satanique ou du sacré. Les grands singes apparaissent ainsi comme des êtres liminaires : sont-ils homme, animal, ou un mélange des deux ? Dès l'antiquité, Aristote leur attribue un statut intermédiaire et les divise en trois groupes : les *pithèques* (les magots), les *cébus* (les macaques) et les *cynocéphales* (les babouins).⁷ Pline, pour sa part, souligne les similitudes des singes avec les hommes et les divise en *Satyres*, *Choromandae* et *Syriactae*.⁸ Les représentations médiévales associent le singe au diable : « prototype de l'imposteur et du mystificateur », le singe serait une figure satanique, un humain rétrogradé et déchu de même que l'homme serait un ange déchu. L'iconographie médiévale le représente souvent avec un miroir, « où l'homme pécheur doit se reconnaître comme *simia dei* ».¹⁰

L'association des grands singes aux figures liminaires, hybrides et monstrueuses se perpétue à la Renaissance et dans les récits de voyageurs. En 1609 et 1610, le marchand hollandais Samuel Blommaert rapporte lors d'un voyage à Bornéo que des singes de grande taille y vivent et que ces « bête[s] impudique[s] », attirées par les femmes, sont capables de les enlever afin de les violer, rumeur – reprise entre autres par Buffon et La Mettrie – dont Voltaire saura tirer profit dans *Candide*.¹¹ En 1801, dans son *Voyage à la côte occidentale d'Afrique*, l'officier de marine Louis-Marie-Joseph de Grandpré exprime son admiration pour l'intelligence d'une femelle chimpanzé qu'il a observée sur un bateau, et rapporte une croyance locale selon

7 Giulio Barsanti : Les Singes de Lamarck. In : Raymond Corbey/Bert Theunissen (éds.) : *Ape, Man, Ape, Man: Changing Views since 1600*. Leyde : Dept. of Prehistory of Leiden University 1995, p. 101.

8 Chris Herzfeld : *Petite Histoire*, p. 16.

9 *Ibid.*, p. 17.

10 Giorgio Agamben : *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal*. Traduit par Joël Gayraud. Paris : Payot 2006, p. 50.

11 Chris Herzfeld : *Petite Histoire*, p. 21. Buffon mentionne ainsi « l'appétit véhément des singes mâles pour les femmes » et évoque des orangs-outangs qui « tâchent de surprendre des Nègresses » (Georges-Louis Leclerc, Comte de Buffon : *Nomenclature des singes*. In : *Histoire naturelle*. Paris : Imprimerie royale 1766, t. XIV, p. 31 ; Les Orangs-outangs ou le Pongo & le Jocko, *ibid.*, p. 51).

laquelle les singes sauraient parler, mais refuseraient de le faire par paresse afin de ne pas être contraints de travailler.¹²

Les naturalistes se débarrassent progressivement des croyances légendaires et fabuleuses, tout en recourant, dans leurs nomenclatures, à des notions qui continuent de suggérer l'indistinction et l'hybridité.¹³ En 1641, Nicolas Tulp fait une description savante d'un anthropoïde qu'il inclut dans la catégorie des « satyres » (*Satyrus indicus*). Le nom d'« orang-outang » – terme malais traduit par *Homo sylvestris* (homme des bois) – est introduit par Jacob de Bondt en 1642. En 1658, celui-ci décrit une créature qu'il baptise « homme sauvage » ; en 1698, Edward Tyson dissèque pour la première fois un anthropoïde qu'il appelle « pygmée » ou *Homo sylvestris* et qui constitue selon lui le « chaînon intermédiaire entre les singes et l'homme ».¹⁴ En 1735, Linné radicalise le rapprochement entre le singe et l'homme en les incluant dans le même ordre, celui des *Anthropomorpha* qu'il nomme *Primates* à partir de 1758 : il distingue l'*Homo sapiens* ou *Homo diurnus* des chimpanzés (*Simia satyrus*) et des orangs-outangs qu'il appelle *Homo nocturnus*, *Homo sylvestris* ou *Troglodytes*. En 1760, il introduit une nouvelle espèce de singe qu'il nomme *Lucifer*. Même si Linné continue d'affirmer la supériorité de l'homme, il insère celui-ci pour la première fois dans une classification du règne animal et met par ailleurs ses confrères au défi de découvrir « la différence spécifique de l'homme », en affirmant que pour sa part, il n'y est pas parvenu et que, selon lui, l'orang-outang est doué de pensée.¹⁵

Le défi est d'autant plus grand que les recherches en anatomie comparée et les observations des voyageurs continuent de mettre en avant les similitudes entre singe et homme, tant du point de vue morphologique que du point de vue psychologique et comportemental. Buffon, par exemple, reconnaît « que si l'on ne faisait attention qu'à la figure on pourrait également regarder [l'orang-outang] comme le premier des singes ou le dernier des hommes ».¹⁶ Il considère, à la suite de Jacob de Bondt que les singes expriment des émotions, manifestent de la pudeur et font preuve de mémoire. Certains de leurs rituels sont analogues aux

¹² Giulio Barsanti : Les Singes de Lamarck, p. 106. Cette légende, évoquée également par Buffon (Nomenclature, p. 59), est relatée par le médecin hollandais Jacob de Bondt dès 1658 (Chris Herzfeld : *Petite Histoire*, p. 24).

¹³ À ceci s'ajoutent des confusions – notamment entre le chimpanzé et l'orang-outang – qui furent source de malentendus (Giulio Barsanti : Les Singes de Lamarck, p. 105).

¹⁴ *Ibid.*, p. 102.

¹⁵ *Ibid.*, p. 103–104. Sur ces différentes dénominations et sur « l'ambiguïté fondamentale » de cette créature qui semble « subvertir par son ambivalence l'ordre des espèces régulières », voir Claude Blanckaert : Frontières de l'humanité. Le « satyre » des Lumières entre science et fiction critique. In : *Histoire et anthropologie* 25 (2002), p. 23.

¹⁶ Georges-Louis Leclerc, Comte de Buffon : Nomenclature, p. 30.

rituels humains : lorsque l'un d'entre eux meurt, ses congénères le couvrent de feuilles comme lors d'un enterrement.¹⁷ L'intelligence, jusqu'à un certain point, semble un trait partagé. Dans leur mémoire de 1795, Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier observent que les orangs « étonnent par leur gravité, leur adresse et leur intelligence ».¹⁸ Face à ce faisceau de similitudes, force est de reconnaître que les singes « embarrass[ent] » le philosophe et le naturaliste « par la difficulté de poser une limite certaine entre les actions que produit chez eux la ressemblance de leurs organes avec les nôtres, et celles qui dérivent chez nous d'une faculté supérieure ».¹⁹

Ces créatures liées à l'homme par une « ténébreuse parenté »²⁰ suscitent chez les naturalistes une double réaction. D'une part, des spéculations se développent sur les croisements entre les deux êtres, sur la possibilité de créatures intermédiaires, voire sur l'hominisation future des singes.²¹ Par ailleurs, la vision continuiste d'une gradation insensible au sein de l'échelle des êtres alimente l'idée d'une hiérarchie des races avec, à son sommet, l'homme européen (à savoir l'Apollon grec ou l'homme allemand) et, à l'échelon inférieur, l'Africain, situé à proximité du singe. Comme cela a été souvent souligné, une telle relation de contiguïté consiste de fait à instaurer une ligne de partage au sein même de l'espèce humaine en stigmatisant et en reléguant hors de la « polis » certains

¹⁷ *Ibid.*, p. 49.

¹⁸ Étienne Geoffroy Saint-Hilaire/Georges Cuvier : *Histoire naturelle des Orang-Outangs*, p. 458.

¹⁹ *Ibid.*, p. 451.

²⁰ Giorgio Agamben : *L'Ouvert*, p. 12.

²¹ En 1641, Jacob de Bondt envoyé à Java relate la croyance locale selon laquelle les orangs-outangs seraient nés d'un croisement entre singes et Indiennes pour la dénoncer comme superstition primitive (Chris Herzfeld : *Petite Histoire*, p. 23). Ces hypothèses, souvent réfutées par les savants, n'en persistent pas moins. Voltaire et Linné ont cru à l'union féconde de l'homme et du singe ; Buffon mentionne « les mélanges forcés ou volontaires des Nègresses aux singes » (*Nomenclature*, p. 31) ; Jean Baptiste Bory de Saint-Vincent fait une observation similaire en évoquant « l'existence de Métis qui en seraient résultés » (*Dictionnaire classique d'histoire naturelle*. Paris : Rey et Gravier, Libraires-Éditeurs 1827, t. XII, p. 271) ; dans sa notice « Singes », Julien-Joseph Virey envisage la possibilité « d'obtenir des individus métis ou hommes-singes, surtout en choisissant les races humaines les plus analogues aux orangs-outangs ; des Hot-tentots, par exemple » (*Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts, principalement à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc.* Paris : Chez Deterville 1819, t. XXXI, p. 268). Comme le souligne Claude Blanckaert, de tels croisements, « scientifiquement discrédités » pour la plupart à partir de 1830, continuent de servir « d'expédient littéraire, au titre d'un imaginaire fossile et toujours exotique » (Le Roman de la science : l'homme-singe littéraire et son savant. In : Jacqueline Carroy/Nathalie Richard (éds.) : *La Découverte et ses récits en sciences humaines* : Champollion, Freud et les autres. Paris : L'Harmattan 1998, p. 228).

groupes tenus pour inférieurs, primitifs ou dégénérés au regard d'un idéal d'humanité normatif et eurocentrique.²² Jules Cloquet, par exemple – avec qui Flaubert fera son voyage dans les Pyrénées et en Corse en 1840 – déclare que « les nègres [...] se rapprochent beaucoup des singes [...] [et] servent pour ainsi dire de transition de l'espèce humaine à celle des brutes ».²³

D'autre part, la mise à nu de parentés troublantes est contrebalancée par l'affirmation réitérée de la singularité et de la supériorité de l'homme sur le reste de l'univers, en accord avec le récit de la genèse. Buffon reproche ainsi à Linné sa « dégradation » induite du « chef d'œuvre » de la nature.²⁴ Les similarités morphologiques et organiques ne sauraient faire oublier « l'intervalle [...] immense »²⁵ entre les deux espèces. Le singe ressemble certes à l'homme, mais uniquement d'un point de vue physique : il « n'est en effet qu'un animal, mais un animal très singulier, que l'homme ne peut voir sans rentrer en lui-même, sans se reconnaître, sans se convaincre que son corps n'est pas la partie la plus essentielle de sa nature ».²⁶ Son talent d'imitation relève d'un simple mimétisme rendu possible par sa morphologie, sans intervention d'une réflexion autonome. L'homme, aux yeux de Buffon, reste bien l'unique maître en la demeure, pour ce qui est de l'âme, de la pensée et du langage. Lui seul est animé du « souffle divin ».²⁷

Ce sauvetage spiritualiste restaurant l'homme dans sa dignité se double de tentatives multiples, confuses et parfois contradictoires d'isoler un critère spécifique susceptible de le distinguer des primates. Outre la mention récurrente de la raison et du langage comme prérogatives humaines, le pouce opposable et la posture debout sont invoqués pour distinguer les bimanues des quadrumanes. L'absence de canines aiguës chez l'homme ainsi qu'une répartition des poils et des cheveux inverse de ce qu'on observe chez les singes font également partie

²² Voir notamment Stéphane Legrand : *Figures du monstrueux*. Entre l'humain et l'inhumain. In : Jean Birnbaum (éd.) : *Qui sont les animaux ?* Paris : Gallimard 2010, p. 225–240. Lévi-Strauss dénonce à ce propos l'« humanisme dévergondé » qui pousse l'être humain à se déclarer maître de l'univers, puis à « reporter la frontière [...] entre lui-même et les autres espèces vivantes [...] au sein de l'espèce humaine » (citée *ibid.*, p. 240). Agamben souligne lui aussi que « la césure entre l'homme et l'animal passe d'abord à l'intérieur de l'homme » (Giorgio Agamben : *L'Ouvert*, p. 33). Voir également les analyses éclairantes de Claude Blanckaert : « Premier des singes. Dernier des hommes ? » Les métamorphoses de l'homme-singe aux XVII^e–XVIII^e siècles. In : *Alliage* 7–8 (1991), p. 113–129.

²³ Jules Cloquet : *Anatomie de l'homme*. Paris : Imp. C. de Lasteyrie 1821, t. I, p. 97 (cité par Claude Blanckaert : « Premier des singes. Dernier des hommes ? », p. 125).

²⁴ Giulio Barsanti : *Les Singes de Lamarck*, p. 104.

²⁵ Georges-Louis Leclerc, Comte de Buffon : *Nomenclature*, p. 32.

²⁶ *Ibid.*, p. 4.

²⁷ *Ibid.*, p. 32.

des critères retenus. Comme les cheveux et les poils sont censés protéger les parties du corps les plus exposées aux intempéries, la présence – du moins en théorie – de cheveux abondants sur le crâne humain à la différence du crâne chauve et du dos velu des singes confirmerait que la posture verticale est bien un trait spécifique de l'homme : les singes n'auraient appris à marcher sur deux pieds que par mimétisme. Dans l'éventail de critères avancés, l'angle facial, à savoir le degré d'avancement des mâchoires par rapport au crâne, joue un rôle particulièrement important : cette mesure développée par le médecin et naturaliste hollandais Pierre Camper en 1766 pose que l'angle est plus ouvert dans le cas de l'*Homo sapiens* alors qu'il se referme pour les singes.

Le monde savant n'est pas le seul à s'intéresser aux primates. Ces animaux exotiques captivent l'attention, sont exhibés dans les foires et les ménageries, ou bien servent d'animaux de compagnie. Si la présence de singes comme animaux de compagnie est attestée dès le moyen-âge, elle se manifeste tout particulièrement à partir du XVIII^e siècle où l'on anthropomorphise les singes en les mettant en scène affublés de vêtements humains ou en les transformant en représentations allégoriques.²⁸ L'animal savant devient ainsi un double spéculaire, qui reproduit les mœurs humaines sur un mode comique et divertissant.

C'est sur cette toile de fond d'un discours savant hybride et d'une curiosité voyeuriste pour les singes qu'il est possible de lire le texte de jeunesse *Quidquid volueris*. Flaubert ne pratique pas encore le travail documentaire qui sera sa marque de fabrique dans les œuvres de maturité, et son savoir sur la question reste flottant et composite, mêlant des connaissances en histoire naturelle, des références littéraires et sa lecture de la presse. Son texte signale toutefois qu'il connaît les questions relatives aux grands singes et qu'il s'inscrit dans un rapport critique au savoir naturaliste. En effet, là où les naturalistes visent à préserver la singularité et la supériorité humaines, le récit flaubertien brouille les frontières, insiste sur les continuités et met délibérément en cause l'idée d'un homme maître de l'univers. *Quidquid volueris* pose ainsi les jalons d'une réflexion sur le rapport homme/animal et sur la présomption humaine que Flaubert poursuivra dans ses œuvres de maturité.

²⁸ Le tableau de Chardin « Le Singe peintre » (1739–1740) ou bien celui d'Alexandre Gabriel Decamps « Les Singes musiciens » (1836) témoignent de cet engouement. On peut également mentionner la femelle orang-outang qui fut offerte à l'impératrice Joséphine en 1808 et qui mourut quelques mois après. Selon une femme de chambre de l'impératrice, elle saluait les convives, vêtue d'une longue redingote, et mangeait à table en se servant de couverts (*Mémoires de Mademoiselle Avrillion, première femme de chambre de l'impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*. Paris : Chez Ladvocat 1833, t. II, p. 320). Frédéric Cuvier fera une description de cet animal (*Annales du Muséum d'histoire naturelle* 16 (1810), p. 46–65).

2 L'attrait de l'hybride

Quidquid volueris est un texte d'un romantisme noir et frénétique – parfois teinté d'autodérision – que Flaubert écrit en septembre et octobre 1837 alors qu'il vient d'entrer en seconde. Ce récit a pour héros Djalioh, homme-singe éperdument amoureux d'une jeune européenne, Adèle, laquelle est sur le point de se marier avec un certain Paul de Monville, homme cynique, calculateur et imbu de lui-même. Paul est à l'origine de la naissance de Djalioh puisque lors d'un voyage au Brésil, il a livré une esclave qui refusait ses avances à un orang-outang, et a fait par ailleurs le pari qu'il serait capable de faire passer un singe pour un homme. Le procès-verbal qu'il envoie à l'Institut suite à la production de ce métis lui vaut la croix d'honneur. Djalioh, dans le récit, a dix-sept ans, l'âge de Flaubert. Il assiste avec douleur au mariage d'Adèle et de Paul. Deux ans après les noces, il tue l'enfant du jeune couple et viole sauvagement Adèle avant de se suicider en se fracassant le crâne contre une cheminée.

Comme le soulignent Guy Sagnes et Jean Bruneau, Flaubert a écrit son texte à une époque où l'intérêt pour les singes était particulièrement vif, tant dans la presse que dans la littérature.²⁹ Il est possible que Flaubert ait vu des orangs-outangs au Cirque de Rouen en 1834.³⁰ Par ailleurs, son texte est rédigé peu après un événement qui a fait couler beaucoup d'encre à l'époque : l'arrivée, le 15 mai 1836, de l'orang-outang Jack et, quelques mois plus tard, du chimpanzé Jacqueline au Jardin des plantes.³¹ Les deux singes deviennent rapidement la coqueluche des Parisiens et sont évoqués à de multiples reprises dans la presse. *L'Écho*

²⁹ Guy Sagnes mentionne des récits mettant en scène des chimpanzés et des orangs-outangs dans le *Magasin pittoresque* des années 1833, 1835, 1836 et dans le *Musée des familles* de 1836, ainsi qu'un feuillet du *Journal de Rouen* du 21 avril 1835 abordant la question de savoir si l'homme descend du singe (Notice. In : Gustave Flaubert : *Œuvres complètes*. Édité par Claudine Gothot-Mersch et al. Paris : Gallimard 2001–2013, t. I, p. 1286 [dorénavant abrégé en OC, suivi du volume et de la page]. L'un des récits du *Musée des familles*, « Toby », relate l'amitié d'un singe pour la fille de l'auteur, Adèle, et sa jalousie vis-à-vis d'un chat à qui il fracasse le crâne (Michael Seabrook : *The Monster Under the Bed: Threat to the Couple in the Early Works of Flaubert*. In : Georgina Evans/Adam Kay (éds.) : *Threat: Essays in French Literature, Thought and Visual Culture*. Berne : Peter Lang 2010, p. 144–145). Jean Bruneau, pour sa part, cite comme source potentielle *Le Brick du Gange* d'Eugène Chapus, récit paru en septembre 1831 dans *La Revue de Paris*, où un orang-outang tue et viole une jeune femme hindoue (*Les Débuts littéraires de Gustave Flaubert [1831–1845]*. Paris : Armand Colin 1962, p. 129–130).

³⁰ *Ibid.*, p. 130.

³¹ Pour une reconstitution de cette arrivée qui fit événement, voir Jean-Charles Cozic : *L'Orang-outan du capitaine Van Iseghem*. Nantes : Éditions joca seria 2014.

du monde savant offre ainsi des comptes rendus³² réguliers sur l'orangoutang qui inspire également un récit publié dans *Le Colibri* du 24 novembre 1836, *Jack en bonne fortune*.³³ Le singe, objet scientifique, renoue ici avec l'une de ses fonctions ancestrales : celle d'une attraction qu'on exhibe et d'une bête curieuse divertissante.³⁴

L'arrivée de Jack suscite également la curiosité des savants. Étienne Geoffroy Saint-Hilaire – initialement réticent à sa venue en raison de son prix d'achat élevé – profite de sa présence pour rédiger un nouveau mémoire dont il présente plusieurs extraits à l'Académie des sciences lors des séances du 20 juin, 27 juin, 4 juillet et 11 juillet 1836. Dans ce mémoire, il se rallie – du moins en apparence – à l'avis du public selon lequel l'orang-outang, « espèce ambiguë », « n'est ni un homme ni un singe ». ³⁵ En apparence seulement, car son analyse s'achève sur la théorie du développement inverse : certes, le singe et l'homme partagent un fonds initial commun, mais ils se développent ensuite en raison inverse l'un de l'autre. Alors que le jeune orang-outang est comparable à l'enfant humain et se distingue par son « caractère de douceur et de bonté », l'orang adulte, à la physionomie « effroyabl[e] », se caractérise par « des excès incalculables de force musculaire, lesquels doivent influencer sur ses habitudes, les établir d'une brutalité extrême, d'une bestialité révoltante ». ³⁶ On retrouve ainsi le double mouvement

32 Le 15 mai 1836, ce journal annonce l'arrivée de l'orang-outang et relate le récit de sa capture ; le 18 juillet, il évoque les « visiteurs qui se pressent journellement autour du curieux animal » (p. 130) ; le numéro du 11 septembre 1836 publie une anecdote témoignant de l'intelligence de « Jacques de Sumatra », lequel fait preuve d'adresse, d'« attention » et de « raisonnement » (p. 161). Le 22 octobre 1836 les lecteurs apprennent que Jacques est « sérieusement malade » et souffre d'une « fluxion de poitrine » (p. 187). Le 2 novembre, le journal dément la rumeur selon laquelle « Jack » aurait cessé de vivre (p. 183). Jack ne survivra pas à l'hiver parisien et mourra le 3 janvier 1837 (Jean-Charles Cozic : *L'Orang-outan*, p. 58).

33 Jean Bruneau : *Les Débuts littéraires de Gustave Flaubert*, p. 131. Flaubert publiera dans cette revue rouennaise « Bibliomanie » (le 12 février 1837) et *Une leçon d'histoire naturelle, genre commis* (le 30 mars 1837).

34 Le singe comme animal exotique et source de divertissement apparaît à diverses reprises dans l'œuvre de Flaubert. *Novembre* décrit un joueur d'orgue de Barbarie accompagné d'un « petit singe habillé de rouge » qui « saut[e] sur son épaule et grimac[e] » tandis que l'homme « tend sa casquette » (OC, t. I, p. 826). De même, le joueur d'orgue de Barbarie dans *Madame Bovary* a un instrument sur lequel des figurines – dont des « singes en habit noir » (OC, t. III, p. 206) – dansent une valse. Finalement, *Quidquid volueris* évoque les singes en cage de Mme de Lansac (OC, t. I, p. 245).

35 Étienne Geoffroy Saint-Hilaire : *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*. 20 juin 1836. Paris : Bachelier 1836, t. II, p. 582.

36 Étienne Geoffroy Saint-Hilaire : *Comptes rendus hebdomadaires*. 4 juillet 1836, t. III, p. 7.

évoqué précédemment : la fascination pour cette créature si semblable à l'homme s'accompagne d'un souci de la rejeter dans l'animalité et de rétablir l'homme dans sa « dignité » d'« espèce privilégiée ».³⁷

Il est difficile de savoir si Flaubert a vu ces singes, mais il en a très certainement entendu parler dans la presse ou par l'intermédiaire de son professeur de sciences naturelles au collège Royal de Rouen, Félix Archimède Pouchet qui lui décerna le Prix d'Histoire naturelle en août 1838. Pouchet avait été l'élève de Geoffroy Saint-Hilaire et restait très informé de ce qui se passait à Paris. Ses archives révèlent qu'il possédait des coupures de journaux consacrées à cet orang-outang.³⁸

Dans son portrait de Djalioh, personnage tendu entre l'humanité et l'animalité, le jeune Flaubert mobilise le savoir sur les grands singes et les représentations fantasmatiques qu'ils inspirent. Conformément à la théorie de l'angle facial, la tête de Djalioh est « étroite et comprimée sur le devant, mais par derrière elle pren[d] un développement prodigieux ».³⁹ De même ses doigts sont « courts, écrasés, munis d'ongles robustes et à moitié crochus ».⁴⁰ S'il a les cheveux rares et un « crâne nu et ridé », ⁴¹ son torse est velu. Par ailleurs, en conformité avec les stéréotypes de l'époque, Flaubert situe Djalioh dans le voisinage d'une humanité primitive, symbolisée par les figures du « nègre », de l'idiot et de l'enfant sauvage : « Ses lèvres étaient grosses et laissaient voir deux rangées de longues dents blanches, comme celles des singes et des nègres ».⁴² Le narrateur évoque également l'« instinct sauvage »⁴³ et le « rire sauvage »⁴⁴ du personnage qui – en écho aux dénominations *Homo nocturnus* et *Homo sylvestris* – aime la nuit et la forêt, et rêve d'emporter Adèle dans la nature, loin du monde civilisé. Des éléments sataniques sont également présents : lorsqu'Adèle

³⁷ *Ibid.*, p. 4.

³⁸ Il avait par exemple découpé l'article de *L'Écho du monde savant* consacré à la communication de Geoffroy Saint-Hilaire sur l'orang-outang du Jardin des Plantes (dimanche 17 juillet 1836, p. 130 ; Archives du Musée d'histoire naturelle de Rouen, fonds Félix Archimède Pouchet, FAP 664). Pouchet a pris par ailleurs un nombre important de notes sur la question des primates, notes qui couvrent plusieurs décennies. On y trouve plusieurs tentatives de classification, la relève minutieuse de toutes les dénominations et conjectures à propos des singes depuis l'Antiquité, divers croquis et une préoccupation insistante sur la question de la frontière entre l'homme et le singe. Comme nombre de ses contemporains, Pouchet entend préserver le rang privilégié de l'homme dans l'ordre naturel. Je remercie Bénédicte Percheron, Sandra Leboucher et Sébastien Minchin de m'avoir facilité l'accès à ces archives.

³⁹ Gustave Flaubert : *OC*, t. I, p. 249.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 248.

⁴¹ *Ibid.*, p. 249.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*, p. 260.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 262.

pressent le meurtre de son enfant, elle voit en Djalioh « une figure de démon », ⁴⁵ terme employé à plusieurs reprises à son endroit. ⁴⁶ Le narrateur insiste par ailleurs sur l'animalité du personnage. Lors de la scène du viol, celui-ci n'est plus un homme se tenant debout, mais une créature qui « saut[e] sur le canapé, jet[te] les coussins et se balanc[e] longtemps sur le dossier, avec un mouvement machinal et régulier de ses flexibles vertèbres ». ⁴⁷ Comme les singes qui se font des lits de feuille, il éparpille des fleurs sur le sol, ⁴⁸ puis « se roul[e] par terre » en finissant par pousser des « cris féroces », ⁴⁹ à l'image de l'orang adulte bestial décrit par Geoffroy Saint-Hilaire.

Autre stéréotype exploité par Flaubert : la figure du singe lubrique et lascif attiré par les femmes et désireux de les enlever pour les violer. Il faut noter que cette lubricité du singe – qui tranche avec l'érotisme du perroquet ⁵⁰ – est un thème qui traverse toute l'œuvre de Flaubert, du singe des trois versions de *La Tentation de saint Antoine* qui « tient l'extrémité » de la robe de la Reine de Saba et qui la « soulève de temps à autre comme pour regarder dessous », à Bouvard qui découvre sa fille adoptive Victorine dans les bras du tailleur bossu Romiche, homme à la main « longue comme celle d'un singe », en passant par la géographie en estampes où Félicité voit « un singe enlevant une demoiselle » et où elle imagine son neveu Victor « mangé par les sauvages, pris dans un bois par des singes ». ⁵¹

3 Révolte et subversion

Ces emprunts aux représentations familières du singe s'accompagnent d'une prise de distance et d'une stratégie de subversion. Flaubert se sépare de la plupart des thèses naturalistes en mettant l'accent sur la continuité entre le singe

⁴⁵ *Ibid.*, p. 269.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 258, 260.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 269.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*, p. 270.

⁵⁰ Sur les résonances érotiques et sensuelles du motif de la femme au perroquet, voir Brigitte Le Juez : *Le Papegai et le Papelard dans « Un Cœur simple » de Gustave Flaubert*. Amsterdam/Atlanta : Rodopi 1999, p. 59–92. Si la figure du perroquet peut être interprétée comme un substitut d'amant, les singes de compagnie de Mme de Lansac jouent un rôle similaire, mais sous une forme dégradée : « passion de vieille femme » (OC, t. I, p. 265), ils remplacent les amants qu'elle ne peut avoir.

⁵¹ Gustave Flaubert : *La Tentation de Saint-Antoine* [1849]. In : OC, t. II, p. 474 ; Bouvard et Pécuchet, p. 391 ; *Trois Contes*. Édité par Pierre-Marc de Biasi. Paris : Flammarion 2007, p. 48 et 59.

et l'homme. L'idée d'une suprématie humaine relève de l'« autolâtr[ie] », ⁵² amour excessif que l'humanité porte à elle-même. Le narrateur de *Quidquid volueris* oppose à cette présomption des remarques sombres et nihilistes sur la misère humaine et sur l'omniprésence de la mort.

À cet égard, ce texte préfigure une réflexion que Flaubert poursuivra au-delà de son œuvre de jeunesse. Dans une note pour le second volume de *Bouvard et Pécuchet*, extraite de l'article « Fesse » du *Dictionnaire des sciences médicales*, il consigne – en raison de leur potentiel grotesque – les tentatives d'Aristote, de Buffon et de Spigel de donner un « sens spirituel » aux fesses comme assise permettant à l'homme d'« abandonne[r] plus complètement son âme à la contemplation de Dieu ». ⁵³ Les dossiers révèlent par ailleurs qu'il s'intéresse aux hypothèses d'une intelligence des animaux. Dans ses notes sur la *Physiologie de l'homme* de Nicolas Philibert Adelon (1823), par exemple, il relève les techniques visant à évaluer cette intelligence (l'angle facial de Camper, l'angle occipital de Daubenton ou encore le parallèle des aires de la face et du crâne élaboré par Cuvier) ⁵⁴ ainsi que des témoignages sur la question : l'affirmation de Cuvier selon laquelle « l'orang-outang du Muséum est capable de généraliser ses idées et de les abstraire par la force du raisonnement » ⁵⁵ ou encore les réflexions de La Mettrie – en qui Flaubert voit un « ancêtre de Darwin » – sur la possibilité que les singes puissent acquérir la parole. ⁵⁶

À rebours des théories soucieuses d'instaurer une césure entre l'homme et le singe, Flaubert souligne ainsi leur solidarité, laquelle s'affirme avec particulièrement de force dans un rêve qu'il a fait en 1845 lors de son voyage en Italie :

Je ne sais jamais si c'est moi qui regarde le singe ou si c'est le singe qui me regarde. – Les singes sont mes aïeux. J'ai rêvé (il y a environ trois semaines) que j'étais dans une grande forêt toute remplie de singes. Ma mère se promenait avec moi. Plus nous avançons, plus il en venait – il y en avait dans les branches qui riaient et sautaient. Il en venait beaucoup dans notre chemin, et de plus en plus grands, de plus en plus nombreux – ils me regardaient tous – j'ai fini par avoir peur. Ils nous entouraient comme dans un cercle – un a voulu me caresser et m'a pris la main, je lui ai tiré un coup de fusil à l'épaule et je l'ai fait saigner : il a poussé des hurlements affreux. Ma mère m'a dit alors : « Pourquoi le blesses-tu, ton ami, qu'est-ce qu'il t'a fait ? Ne vois-tu pas qu'il t'aime ? Comme il te

⁵² Gustave Flaubert : lettre à Louise Colet, 26 mai 1853. *Correspondance*, t. II, p. 334.

⁵³ *Les Dossiers documentaires de Bouvard et Pécuchet*. Édité par Stéphanie Dord-Crouslé, 2012–... <http://www.dossiers-flaubert.fr> [consulté le 11/02/2019], ms. g226(7) fo 111. Dorénavant, l'URL de la page suit directement la cote du manuscrit. Ici, http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_7_f_111_v____-trn.

⁵⁴ http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_7_f_068_r____-trn.

⁵⁵ http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_7_f_116_v____-trn (souligné par Flaubert).

⁵⁶ http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_6_f_054_r____-trn.

ressemble ! » Et le singe me regardait ; cela m'a déchiré l'âme et je me suis réveillé... me sentant de la même nature que les animaux et fraternisant avec eux d'une communion toute panthéistique et tendre.⁵⁷

Ce rêve, observe Didier Philippot, « fixe le scénario de la rencontre animale » en créant une relation spéculaire où le retournement de l'anthropocentrisme aboutit à la reconnaissance d'une nature commune et partagée.⁵⁸

Quidquid volueris opère un retournement similaire à partir de la perspective excentrique d'un être hybride. Djalioh – dont le nom semble un condensé de Djali et de Quasimodo – est un personnage à la fois « attiré vers [les singes de Mme de Lansac] par sympathie étrange »⁵⁹ et animé d'élans dignes d'un héros romantique.⁶⁰ Si, conformément au discours savant, il est privé de parole et communique au moyen de pleurs, de rires ou de cris rauques – « il était muet et son regard ne parlait pas plus que ses lèvres, son œil était de plomb et sa figure était stupide »⁶¹ –, son mutisme est doté d'une profondeur inédite. Le silence de cette figure mélancolique et solitaire est lourd de méditations et sa stupeur renvoie autant à l'animalité qu'au trouble de l'amoureux transi. Lors du face-à-face ultime avec Adèle, il ne peut lui « dire un mot » et n'a pour toute offrande que « les larmes d'un animal et les soupirs d'un monstre ».⁶² Non seulement Flaubert donne à Djalioh une âme, une pensée intérieure, des émotions et – dans la lignée de Quasimodo – une conscience douloureuse de sa laideur, mais il en fait également un rêveur invétéré, déchiré par un fort sentiment d'injustice. Son

57 Gustave Flaubert : *Voyage en Italie*. In : OC, t. I, p. 1091.

58 Didier Philippot : Le rêve des bêtes : Flaubert et l'animalité. In : *Revue Flaubert* 10 (2010) (<http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=44>).

59 Gustave Flaubert : OC, t. I, p. 266.

60 Personnage composite et hybride, il est aussi, comme le note Étienne Garcin, une figure intertextuelle empruntant de nombreux traits aux monstres hugoliens, un « étonnant mélange entre les *topoi* du monstre quasi fantastique et ceux du romantisme malade ». Djalioh, monstre du romantisme. In : Fabienne Bercegol/Didier Philippot (éds.) : *La Pensée du paradoxe. Approches du romantisme. Hommage à Michel Crouzet*. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne 2006, p. 537. L'intertextualité avec Hugo et Balzac, soulignent Gerhard Neumann et Barbara Vinken, ne fait pas de ce texte une simple « caisse de résonance » de la littérature de l'époque : de même que Djalioh arrache avec ses griffes les vêtements d'Adèle, le jeune Flaubert « déchire » cette littérature en lui imposant sa propre « griffe » (Kulturelle Mimikry. Zur Affenfigur bei Flaubert und Kafka. In : *Zeitschrift für deutsche Philologie* 126 (2007), p. 132).

61 Gustave Flaubert : OC, t. I, p. 252.

62 *Ibid.*, p. 269.

lien avec la figure de l'idiot – évoqué par le narrateur et les amis de Paul⁶³ – n'est nullement dégradant du point de vue de Flaubert : l'idiotie est bien plutôt l'expression d'une singularité intacte, d'une simplicité non compromise par les jeux sociaux. Djalioh incarne une marginalité dérangeante qui refuse de se prêter aux attentes, aux convenances et au bavardage mondain.⁶⁴ Tous ces traits puisent à la source vive d'un Flaubert adolescent en proie à sa passion pour Mme Schlésinger qu'il avait rencontrée l'année précédente lors de vacances d'été à Trouville. Djalioh est un miroir de lui-même, la projection de ses désirs et de ses amertumes. Il est aussi la cristallisation de souffrances et de violences rentrées, de cet « autre » à l'intérieur de soi.⁶⁵

Par-delà l'arrière-plan biographique, Djalioh permet à Flaubert d'opérer un renversement axiologique qui valorise l'homme-singe au détriment de l'homme civilisé, et qui déplace la question du rapport de l'homme à l'animal sur le terrain éthique. Alors que le discours naturaliste vise à tenir le singe à distance et à souligner son infériorité constitutive, Flaubert recourt à Djalioh pour dénoncer la monstruosité de la civilisation tout en invitant ses lecteurs à éprouver de l'empathie pour ce monstre malheureux, condamné à aimer sans retour.

Le narrateur dresse ainsi un constat ravageur de la société en attaquant le mariage comme viol institutionnalisé⁶⁶ et en dénonçant le cynisme et la barbarie de l'expérimentation scientifique de Paul de Monville, qualifié explicitement de « monstre [...] de la civilisation ».⁶⁷ Djalioh, fruit d'un viol, incarne également la violence d'une société qui pratique l'esclavagisme, se livre à l'exploitation

⁶³ *Ibid.*, p. 255 ; 258.

⁶⁴ Sur la richesse de ce silence qui ne se réduit ni aux hypothèses naturalistes sur le mutisme animal ni à la thèse sartrienne d'un Flaubert englué dans le langage, voir les analyses de Sucheta Kapoor : *Silence as Alterity: The Portrait of Djalioh in Quidquid volueris*. In : *Dix-Neuf* 15, 1 (avril 2011), p. 140–146. Kapoor interprète le silence et la gravité du personnage comme une forme de résistance à l'autorité et aux idées reçues (p. 145).

⁶⁵ Voir, sur ce point, la lecture psychanalytique de Leyla Perrone-Moisés : *L'autre Flaubert. Quidquid volueris : l'éducation scripturale*. In : *Poétique* 53 (février 1983), p. 109–122.

⁶⁶ Dans *Novembre*, le narrateur s'en prend ouvertement au mariage comme « viol légal » dont on n'a « pas d'analogue chez les singes, les hippopotames et les crapauds » (*OC*, t. I, p. 824).

⁶⁷ Gustave Flaubert : *OC*, t. I, p. 250. Comme le souligne Hartmut Böhme, « les fantasmes de la raison » – avec leur lot de projections sexistes et racistes – « engendrent des monstres » (*Monster im Schatten der Aufklärung. Literarische Experimente im Grenzbereich*. In : Stiftung Deutsches Hygiene-Museum Dresden (éd.) : *Mensch und Tier. Eine paradoxe Beziehung*. Berlin : Hatje Cantz Verlag 2002, p. 184. Voir également les analyses de Marie Josephine Diamond qui interprète Djalioh comme une incarnation de l'oppression coloniale et une figure hystérique de l'altérité reproduisant, dans toute sa violence et jusqu'à l'auto-destruction, la scène de sa propre conception (Flaubert's "Quidquid Volueris": The Colonial Father and the Poetics of Hysteria. In : *SubStance* 85 (1998), p. 71–88).

coloniale et place certains groupes humains au même rang que les animaux. Cette expérimentation qui vaudra à Paul les honneurs officiels est à l'image d'un scientisme sans états d'âme dont le jeune Flaubert dénonce l'atrocité, préfigurant ainsi les expériences monstrueuses auxquelles se livreront Bouvard et Pécuchet. Le narrateur se moque par ailleurs des amis de Paul en inversant à leur propos la hiérarchie homme-animal : il en souligne le physique grotesque, presque bestial, et la bêtise de leurs répliques. Eux aussi sont des monstres qui s'ignorent dans un univers où triomphent les singeries, les grimaces et les platitudes du sens commun.⁶⁸

La critique de Flaubert porte plus généralement sur le voyeurisme du public prompt à se repaître du spectacle de bêtes curieuses et à goûter, dans ce divertissement, le sentiment de sa supériorité. Mme de Lansac possède des singes en cage qui provoquent l'hilarité générale : « Tout le monde riait de leurs gentillesse et de leurs manières, c'était si drôle ! ». ⁶⁹ La mort d'Adèle et de son enfant fait la une des journaux, « suscite des < Ah ! > et des < Oh ! > » ainsi que l'indignation d'une « famille d'épiciers réunis patriarcalement autour d'un énorme gigot ». ⁷⁰ Quant au squelette de Djalioh, il finit lui aussi exposé aux regards en étant exhibé, « superbe, verni, poli, soigné, magnifique », ⁷¹ dans un cabinet de zoologie.

À travers cette condamnation éthique, *Quidquid volueris* recèle en filigrane un portrait de l'artiste en jeune singe. Lors du bal, Djalioh se transforme en violoniste impromptu et improvise une musique « fausse, bizarre, incohérente » ⁷² à l'image de sa propre discordance, ⁷³ musique capable néanmoins de réduire provisoirement l'assistance au silence et donc de la placer en situation d'écoute. L'artiste, aux yeux de Flaubert, a lui aussi pour mission d'introduire de la dissonance dans les attentes du monde bourgeois. Son mimétisme subversif et critique lui permet de tendre un miroir à ses lecteurs, non pas le miroir flatteur de l'amuseur public, mais un miroir dont le reflet sans fard ébranle la suffisance humaine. « Je ne sais jamais si c'est moi qui regarde le singe ou si c'est le singe qui me regarde », note Flaubert dans son rêve : le projet du *Dictionnaire des*

⁶⁸ L'un des personnages qui se délecte du récit de la naissance de Djalioh est « un homme petit, court, sautant et frétilant comme une carpe » (Gustave Flaubert : *OC*, t. I, p. 257) tandis que l'ensemble des auditeurs, au terme du récit de Paul, « se sépar[e] pour aller grimacer et faire des courbettes devant les dames » (*ibid.*, p. 258).

⁶⁹ Gustave Flaubert : *OC*, t. I, p. 266.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 271.

⁷¹ *Ibid.*, p. 272.

⁷² *Ibid.*, p. 258.

⁷³ Jean Bruneau voit dans cette scène un écho au singe qui joue du violon dans *La Physiologie du mariage* de Balzac (*Les Débuts littéraires de Gustave Flaubert*, p. 121).

idées reçues mettra précisément en œuvre une telle relation spéculaire où le lecteur est confronté à ses stéréotypes et ses œillères idéologiques sans trop savoir « si on se fout de lui, oui ou non ». ⁷⁴ Qui est le monstre ? Qui rit de qui ? Le dispositif narratif flaubertien laisse délibérément ces questions sans réponse.

Rédigé à une époque où les singes – notamment les orangs-outangs – suscitaient un intérêt marqué, *Quidquid volueris* rend compte de cet engouement ambiant et des tourments adolescents de Flaubert tout en préfigurant une réflexion sur la solidarité homme/animal et sur la bêtise et la monstruosité humaines qui se prolongera tout au long de l'œuvre du romancier. Avec Djalioh, Flaubert s'inscrit dans un rapport critique vis-à-vis des prétentions « autolâtres » de l'humanité, qu'il s'agisse du monde bourgeois ou d'une raison savante aux ambitions démiurgiques. Fruit d'une expérience « scientifique » nourrie de fantasmes sexuels, impérialistes et raciaux, Djalioh révèle les dessous d'une civilisation qui se prétend éclairée. Ce héros au cœur « vaste comme la mer » ⁷⁵ n'en reste pas moins un monstre, malgré l'empathie qu'il peut susciter. Sa violence finale suggère une altérité inassimilable qui ne se résorbe pas dans une variante idyllique du bon sauvage ni dans une rédemption sentimentale. L'homme-singe dont le discours naturaliste visait à contenir la menace se révèle un principe inquiétant de déstabilisation et un instrument de subversion. Figure hybride, il vient semer le trouble et faire tomber les illusions de l'humanité sur elle-même.

Bibliographie

- Agamben, Giorgio : *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal*. Traduit par Joël Gayraud. Paris : Payot 2006.
- Azoulai, Juliette (éd.) : *Animal et animalité chez Flaubert*. *Revue Flaubert* 10 (2010). URL : <https://flaubert.univ-rouen.fr/revue/sommaire.php?id=10> [consulté le 02/02/2019].
- Barsanti, Giulio : Les Singes de Lamarck. In : Raymond Corbey/Bert Theunissen (éds.) : *Ape, Man, Apeman: Changing Views since 1600*. Leyde : Dept. of Prehistory of Leiden University 1995, p. 101–115.
- Blanckaert, Claude : « Premier des singes. Dernier des hommes ? » Les métamorphoses de l'homme-singe aux XVII^e–XVIII^e siècles. In : *Alliage* 7–8 (1991), p. 113–129.
- Blanckaert, Claude : Le Roman de la science : l'homme-singe littéraire et son savant. In : Jacqueline Carroy/Nathalie Richard (éds.) : *La Découverte et ses récits en sciences humaines : Champollion, Freud et les autres*. Paris : L'Harmattan 1998, p. 213–245.

⁷⁴ Gustave Flaubert : lettre à Louis Bouilhet, 4 septembre 1850. *Correspondance*, t. I, p. 679.

⁷⁵ Gustave Flaubert : *OC*, t. I, p. 249.

- Blanckaert, Claude : Frontières de l'humanité. Le « satire » des Lumières entre science et fiction critique. In : *Histoire et anthropologie* 25 (2002), p. 13–32.
- Böhme, Hartmut : Monster im Schatten der Aufklärung. Literarische Experimente im Grenzbereich. In : Stiftung Deutsches Hygiene-Museum Dresden (éd.) : *Mensch und Tier. Eine paradoxe Beziehung*. Berlin : Hatje Cantz Verlag 2002, p. 171–190.
- Bonaccorso, Giovanni (éd.) : *Corpus Flaubertianum. I. Un Cœur simple. Édition diplomatique et génétique des manuscrits*. Paris : Les Belles Lettres 1983.
- Bruneau, Jean : *Les Débuts littéraires de Gustave Flaubert [1831–1845]*. Paris : Armand Colin 1962.
- Buffon, Georges-Louis Leclerc, Comte de : Nomenclature des singes. In : *Histoire naturelle*. Paris : Imprimerie royale 1766, t. XIV, p. 1–42.
- Buffon, Georges-Louis Leclerc, Comte de : Les Orang-outangs ou le Pongo & le Jocko. In : *Histoire naturelle*. Paris : Imprimerie royale 1766, t. XIV, p. 43–83.
- Cloquet, Jules : *Anatomie de l'homme*. Paris. Imp. C. de Lasteyrie 1821, t. I.
- Cozic, Jean-Charles : *L'Orang-outan du capitaine Van Iseghem*. Nantes : Éditions joca seria 2014.
- Cuvier, Frédéric : Description d'un orang-outang, et observations sur ses facultés intellectuelles. In : *Annales du Muséum d'histoire naturelle* 16 (1810), p. 46–65.
- Diamond, Marie Josephine : Flaubert's "Quidquid Volveris": The Colonial Father and the Poetics of Hysteria. In : *SubStance* 85 (1998), p. 71–88.
- Dictionnaire classique d'histoire naturelle*. Paris : Rey et Gravier, Libraires-Éditeurs 1827.
- Flaubert, Gustave : *Correspondance*. Édité par Jean Bruneau/Yvan Leclerc. 5 vol. Paris : Gallimard 1973–2007.
- Flaubert, Gustave : *Trois Contes*. Édité par Pierre-Marc de Biasi. Paris : Flammarion 2007.
- Flaubert, Gustave : *Œuvres complètes*. Édité par Claudine Gothot-Mersch et al. Paris : Gallimard 2001–2013. [OC]
- Flaubert, Gustave : *Bouvard et Pécuchet*. Édité par Stéphanie Dord-Crouslé. Paris : Flammarion 2011.
- Flaubert, Gustave : *Les Dossiers documentaires de Bouvard et Pécuchet*. Édité par Stéphanie Dord-Crouslé, 2012–... URL : <http://www.dossiers-flaubert.fr> [consulté le 11/02/2019].
- Garcin, Étienne : Djalioh, monstre du romantisme. In : Fabienne Bercegol/Didier Philippot (éds.) : *La Pensée du paradoxe. Approches du romantisme. Hommage à Michel Crouzet*. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne 2006, p. 535–543.
- Geoffroy Saint-Hilaire, Étienne/Cuvier, Georges : Histoire naturelle des Orangs-Outangs. In : *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts* 3 (1795), p. 451–463.
- Geoffroy Saint-Hilaire, Étienne : *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*. Paris : Bachelier 1836, t. II, p. 581–585 ; p. 601–603 ; t. III, p. 1–8 ; p. 27–31.
- Herzfeld, Chris : *Petite Histoire des grands singes*. Paris : Seuil 2012.
- Kapoor, Sucheta : Silence as Alterity: The Portrait of Djalioh in *Quidquid volveris*. In : *Dix-Neuf* 15, 1 (avril 2011), p. 140–146.
- Le Juez, Brigitte : *Le Papegai et le Papelard dans « Un Cœur simple » de Gustave Flaubert*. Amsterdam/Atlanta : Rodopi 1999.
- Legrand, Stéphane : Figures du monstrueux. Entre l'humain et l'inhumain. In : Jean Birnbaum (éd.) : *Qui sont les animaux ?* Paris : Gallimard 2010, p. 225–240.
- Mémoires de Mademoiselle Avrillion, première femme de chambre de l'impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*. Paris : Chez Ladvocat 1833, t. II.

- Neumann, Gerhard/Vinken, Barbara : Kulturelle Mimikry. Zur Affenfigur bei Flaubert und Kafka. In : *Zeitschrift für deutsche Philologie* 126 (2007), p. 126–142.
- Perrone-Moisés, Leyla : L'autre Flaubert. *Quidquid volueris* : l'éducation scripturale. In : *Poétique* 53 (février 1983), p. 109–122.
- Philippot, Didier : Le rêve des bêtes : Flaubert et l'animalité. In : *Revue Flaubert* 10 (2010). URL : <http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=44> [consulté le 11/02/2019].
- Sagnes, Guy : Notice. In : Gustave Flaubert : *Œuvres complètes*. Édité par Claudine Gothot-Mersch/Guy Sagnes. Paris : Gallimard 2001, t. I, p. 1284–1289.
- Seabrook, Michael : The Monster Under the Bed: Threat to the Couple in the Early Works of Flaubert. In : Georgina Evans/Adam Kay (éds.) : *Threat: Essays in French Literature, Thought and Visual Culture*. Berne : Peter Lang 2010, p. 141–154.
- Virey, Julien-Joseph : Singes. In : *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts, principalement à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc.* Paris : Chez Deterville 1819, t. XXXI, p. 257–299.

Marion Thomas

Charles Robin et Émile Littré : débats sur la cellule et la continuité du vivant dans les manuels de physiologie et les cercles intellectuels parisiens dans la deuxième partie du XIX^e siècle

Introduction

Figure centrale de la scène scientifique parisienne, nommé à la première chaire d'histologie parisienne créée en 1862, Charles Robin (1821–1885) est considéré comme un personnage emblématique de l'opposition de la France aux théories cellulaires des biologistes allemands Theodor Schwann puis Rudolf Virchow – posant l'une que la cellule est l'unité élémentaire du vivant, l'autre que toute cellule naît d'une cellule.¹ Ces théories, formulées entre les années 1830 et 1850, constituèrent une découverte majeure du XIX^e siècle, au même titre que la théorie darwinienne de l'évolution à laquelle Robin n'adhéra pas non plus. Dans un article récent, Laurent Loison a fait la lumière sur le programme scientifique de Robin et exploré les raisons de son opposition aux théories cellulaires de Schwann et de Virchow.² Selon Loison, le rejet par Robin de la théorie cellulaire fut dû largement à l'influence du positivisme sur sa biologie. Comme Auguste Comte (1798–1857), Robin n'abandonna jamais une certaine hostilité par rapport à ce qui était perçu en France comme une application aux lois du vivant des principes de la philosophie de la Nature allemande. Dans cet article, nous nous proposons d'aller au-delà de cette historiographie qui explique la biologie de Robin par son adhésion au positivisme de Comte et en réaction à l'idéalisme

1 Marc Klein : *Histoire des origines de la théorie cellulaire*. Paris : Hermann & C^{ie} 1936 ; *Id.* : Sur les débuts de la théorie cellulaire en France. In : *Thalès* 6 (1949–1950), p. 25–36 ; *Id.* : *À la recherche de l'unité élémentaire des organismes vivants. Histoire de la théorie cellulaire*. Paris : Palais de la Découverte 1959. Voir aussi Georges Canguilhem : *La théorie cellulaire*. In : *La Connaissance du vivant*. Paris : Vrin 1992/1965, p. 43–80.

2 Laurent Loison : Pourquoi refuser la théorie cellulaire ? Le projet d'une anatomie chimique chez Charles Robin (1821–1885). In : *Revue d'histoire des sciences* 68, 1 (janvier–juin 2015), p. 23–45.

Marion Thomas, Université de Strasbourg – SAGE, UMR 7363

allemand, et par là même fait de Robin un « perdant », l'accusant au passage d'avoir retardé la biologie française. Ici, nous allons présenter non seulement les convergences mais aussi les divergences de la pensée de Robin et de celle de Comte relativement à la question de l'organisme, qu'il soit biologique ou social. Ainsi, nous examinerons la circulation des idées sur la cellule, la question de la continuité du vivant et celle de l'individualité biologique tout autant que nous mettrons en évidence la manière dont une pensée nouvelle en physiologie et dans la compréhension du vivant influença l'émergence d'une pensée sociale, assimilable en certains points à une physiologie sociale. Nous montrerons comment une forme de pensée « sociobiologique » peut être décelée, non pas dans les écrits scientifiques de Robin mais dans un rapport sur l'éducation que Robin rédigea dans le cadre de son mandat sénatorial et en accord avec un agenda républicain qui visait à promouvoir une éducation laïque, mixte et obligatoire. *L'Instruction et l'éducation* (1877) de Robin annonçait en effet les importantes mesures scolaires et éducatives que Jules Ferry mettrait en place au début des années 1880. Cet ouvrage inspira aussi une personnalité de la littérature française que fréquenta Robin, Gustave Flaubert (1821–1880), au moment où l'écrivain rédigeait *Bouvard et Pécuchet* (1880). Ainsi, le rapport sur l'éducation de Robin est un exemple convaincant pour rendre compte de la manière dont savoirs scientifiques, savoirs socio-politiques et savoirs littéraires ont pu se mêler dans la deuxième partie du XIX^e siècle.

1 Charles Robin, un physiologiste parisien, fervent disciple de Comte

Comme Claude Bernard (1813–1878) qui avait quitté son Beaujolais natal pour tenter sa chance à Paris, Robin quitta la Bresse de son enfance pour entreprendre des études médicales à Paris, où, comme Bernard, il devait faire carrière. Le Quartier Latin fut son territoire : il y résida et y travailla toute sa vie, devenant un personnage haut en couleur de la faculté de médecine de Paris, en particulier après 1862 quand il fut nommé professeur de la première chaire d'histologie parisienne. Célibataire invétéré, mais jouissant d'une vie sociale très riche comme le laisse à penser sa fréquentation assidue d'intellectuels parisiens de l'époque (Robin fut l'ami de Sainte-Beuve, Jules Michelet, Flaubert, Gustave Doré, les frères Goncourt, etc.), Robin dévoua sa vie à l'enseignement et à la recherche. Il fut un auteur prolifique, comme l'attestent les trois cents publications qu'il produisit tout au long

de sa carrière scientifique. Si Robin ne fut pas un enseignant charismatique,³ cela ne l'empêcha pas de sceller des liens intellectuels forts avec certains de ses étudiants, comme Georges Pouchet (1833–1894), auteur d'une excellente biographie de son mentor ;⁴ ou encore Georges Clemenceau (1841–1929) dont Robin encadra la thèse de doctorat de médecine.

À Paris, où il arriva à l'automne 1839 pour commencer ses études médicales, Robin se lia rapidement avec des personnes qui allaient jouer un rôle important dans le déroulement de sa carrière. Une rencontre cruciale fut celle avec Émile Littré (1801–1881) qui l'introduisit à Comte puis au positivisme. Nouvellement imprégné du cours de Comte, Robin joua un rôle moteur en 1848 dans la fondation de la Société de biologie qui compta parmi ses membres des personnalités aussi éminentes que Bernard.⁵ Le discours inaugural de cette nouvelle institution, rédigé par Robin, était « un véritable manifeste positiviste dans le domaine des sciences du vivant »⁶ impliquant le refus général de toute forme de pensée théologique et métaphysique dans le champ des sciences du vivant. Cette société fut l'un des centres les plus actifs de la biologie française pendant toute la seconde partie du XIX^e siècle.⁷

Si Littré et Robin furent fidèles au Comte des *Cours de philosophie positive* (1830–1842), ils rompirent cependant avec leur « maître » lorsque, à partir de 1851, Comte infléchit sa philosophie et posa que le positivisme devait devenir une religion, avec un dogme et des rites dont la fonction était de renforcer le lien social.⁸ Athées et très bons représentants de la réaction anticléricale qui devait atteindre un point paroxysmique à la fin du Second Empire, Littré et Robin ne pouvaient admettre que le mouvement positiviste ait prit les allures

3 Victor Genty : *Un grand biologiste, Charles Robin (1821–1885). Sa vie, ses amitiés philosophiques et littéraires*. Lyon : Imprimerie A. Rey 1931, p. 40 et G. Variot : Histoire de la médecine. Quelques souvenirs anecdotiques sur Charles Robin, le premier Professeur d'Histologie de la Faculté de Médecine de Paris. In : *Le Progrès médical* 7 (14 février 1925), p. 245–251, ici p. 248.

4 Georges Pouchet : *Charles Robin. Sa vie et son œuvre*. Paris : Félix Alcan 1887.

5 Laurent Loison : Pourquoi refuser la théorie cellulaire ?, p. 23–45, ici p. 27. Voir aussi Robert Fox : *The Savant and the State. Science and Cultural Politics in Nineteenth-Century France*. Baltimore : Johns Hopkins University Press 2012, p. 164 ; Harry W. Paul : *From Knowledge to Power. The Rise of the Science Empire in France, 1860–1939*. Cambridge/Londres : Cambridge University Press 1985, p. 62–63.

6 Laurent Loison : Pourquoi refuser la théorie cellulaire ?, p. 27–28. Voir aussi Robert Fox : *The Savant and the State*, p. 164 et Harry W. Paul : *From Knowledge to Power*, p. 62–63.

7 *Ibid.*, p. 63.

8 Nathalie Richard : *Inventer la préhistoire. Les débuts de l'archéologie préhistorique en France*. Paris : Vuibert/ADAPT-SNES 2008, p. 48. Voir aussi Robert Fox : *The Savant and the State*, p. 50.

d'une secte religieuse, qu'il se prolongeât en une « religion de l'Humanité » réactualisant culte et prières, etc.⁹ À la mort de Comte en 1857, le positivisme devait se scinder, Littré devenant le porte-parole d'une mouvance athée portée par la revue *La Philosophie positive* appelée à être largement diffusée entre 1867 et 1883¹⁰ et où Robin devait publier de nombreux articles. Mais c'est surtout à travers le *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire de P.-H. Nysten* dont ils assurèrent la réédition à partir de 1855, que Robin et Littré devaient marquer leur fidélité au positivisme originel.¹¹ Comme Comte, Robin estimait que la biologie devait être ancrée dans la chimie, sans pour autant être réduite à celle-ci. Il poursuivait ainsi le plan de fonder une anatomie générale sur une définition chimique du phénomène vital. Plus précisément, et là s'appuyant sur des idées que le naturaliste Henri-Marie Ducrotay de Blainville avait publiées près de trente ans plus tôt, Robin insistait pour dire que la vie devait se comprendre à une échelle chimique et l'envisageait comme un mouvement perpétuel d'assimilation et de désassimilation successives.¹² Cette conception chimique de la vie, à un niveau moléculaire, en-deçà de la cellule donc, s'opposait à celle des partisans de la théorie cellulaire, comme, Schwann, puis Virchow.

Si, en théorie, la biologie de Robin s'ancrait dans la biologie comtienne, elle devait, dans la pratique, en diverger radicalement sur un point : celui de l'usage du microscope dans l'examen des phénomènes de la nature. À la différence de Comte et de Xavier Bichat (1771–1802) qui ne faisaient confiance qu'aux observations réalisées à l'œil nu, Robin identifia très vite dans le microscope un allié indispensable au développement d'une anatomie scientifique et il devint un expert dans l'art de la microscopie.¹³ Robin était éclectique dans les

⁹ Au-delà des motifs religieux, se greffaient aussi des motifs d'ordre politique. Littré et Robin n'avaient pas apprécié le ralliement de Comte au Prince-Président, puis à l'Empereur, Napoléon III. Voir Annie Petit : Positivisme, biologie, médecine : Comte, Littré, Robin. In : Marco Panza/Jean-Claude Pont (éds.) : *Les Savants et l'épistémologie vers la fin du XIX^e siècle*. Paris : Librairie scientifique et technique Albert Blanchard 1995, p. 193–219, ici p. 203, n. 84. Voir aussi Guillaume Carnino : *L'Invention de la science. La nouvelle religion à l'âge industriel*. Paris : Seuil 2015, p. 236.

¹⁰ Nathalie Richard : *Inventer la préhistoire*, p. 48 et Guillaume Carnino : *L'Invention de la science*, p. 237.

¹¹ Voir notamment dans l'éditorial du *Dictionnaire* la reprise de la classification comtienne des sciences. Émile Littré/Charles Robin : *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire de P.-H. Nysten*. 10^{ème} édition. Paris : J.-B. Baillière 1855, p. 6.

¹² Laurent Loison : Pourquoi refuser la théorie cellulaire ?, p. 28–29.

¹³ *Ibid.*, p. 31.

choix de ses matériaux empiriques et il « explora une grande diversité de structures anatomiques de nombreuses espèces différentes, aussi bien végétales qu'animales » ceci en vue de rendre compte de la diversité du vivant.¹⁴ L'usage raisonné du microscope associé à la perspective encyclopédiste de Robin contribua, comme nous le verrons, à l'éloigner d'une pensée unitaire et universelle du vivant.

2 La théorie cellulaire de Robin

La théorie cellulaire de Robin était complexe. Si Robin admettait l'existence de la cellule, il réfutait l'idée qu'elle fût l'unité primordiale du vivant. Dans son traité de 1853, *Traité de chimie anatomique et physiologique normale et pathologique ou des principes immédiats normaux et morbides qui constituent le corps de l'homme et des mammifères*, Robin affirmait que non seulement la cellule mais aussi d'autres éléments comme la fibre ou le tube étaient responsables de la construction d'un organisme. Robin rassemblait ce qu'il voyait comme les différents éléments unitaires du vivant sous la terminologie générale d'« éléments anatomiques figurés ». La cellule était « l'un des éléments anatomiques et non l'élément anatomique fondamental des organismes », comme il allait le marteler dans ses cours et ses écrits tout au long de vie.¹⁵ Si Robin avait été conduit à « rejeter la théorie cellulaire dans ce qu'elle avait d'universel », ¹⁶ il proposa cependant une théorie de la genèse des éléments figurés qui était partiellement en accord avec la théorie du blastème formateur de Schwann. Comme Schwann, Robin pensait que les éléments anatomiques figurés étaient générés par un système de génération spontanée (reposant lui-même sur un système de cristallisation). Mais, contre Schwann, Robin ne pouvait admettre que le blastème soit uniquement un « cytoblastème », simple créateur de cellules.

C'est notamment dans l'édition française de 1851 du *Manuel de physiologie* (*Handbuch der Physiologie des Menschen*)¹⁷ du physiologiste allemand

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ « [...] [Robin] refusa toujours d'enseigner la théorie cellulaire, sous la forme dogmatique que lui avait donnée Virchow. Robin ne cessa d'enseigner que la cellule est l'un des éléments anatomiques et non l'élément anatomique fondamental des organismes. » (Georges Canguilhem : *La philosophie biologique d'Auguste Comte et son influence en France au XIX^e siècle*. In : *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*. Paris : Vrin 1994, p. 61–98, ici p. 72.)

¹⁶ Georges Pouchet : *Charles Robin*, p. 84.

¹⁷ La première traduction française du *Handbuch* de Johannes Müller date de 1845.

Johannes Müller revue et annotée par Littré, que ce dernier s'appuie sur les travaux de Robin pour faire part des « profondes modifications apportées à la théorie de Schwann sur la cellule et ses transformations ».¹⁸ Si, pour les premiers stades du développement d'un individu, Robin identifie bien des cellules embryonnaires, cet état, pour lui, est transitoire et, au cours du développement, ces cellules sont appelées à évoluer de manière différente. Chez les végétaux, elles se métamorphosent en éléments de tissus définitifs et persistent à l'état de cellules, alors que chez les animaux, quasiment toutes les cellules embryonnaires se dissolvent, se liquéfient puis donnent naissance à une masse liquide indifférenciée appelée blastème. C'est à partir de ce blastème que seront formés des fibres, des tubes, des cellules, etc., qui elles-mêmes constitueront plus tard les éléments des tissus fondamentaux (muscles, dermes, etc.). Robin parle alors de « substitution » pour décrire ce phénomène qui, pour lui, est caractéristique de l'organisation animale.

Ainsi, Robin utilise le terme de « théorie cellulaire » pour désigner le fait que tous les éléments qui naissent d'un œuf sont initialement présents sous la forme d'un amas de cellules. En revanche, en ce qui concerne le processus de développement, il postule deux théories, celle de la « métamorphose » propre aux plantes (et partagée en partie par les animaux), et celle de la « substitution » propre aux animaux. Cela implique que, pour Robin, il y a discontinuité entre la génération (*Zeugung*) et le développement (*Entwicklung*).¹⁹ De même, le fait de distinguer des mécanismes différents pour expliquer la formation des éléments définitifs chez les végétaux et chez les animaux, soit de distinguer une théorie de l'organisation du vivant végétal et une théorie de l'organisation du vivant animal implique un point de décrochage entre le règne végétal et le règne animal.

Si Robin remet en cause le principe d'universalité d'organisation du vivant énoncé par Schwann, il reprend cependant l'idée énoncée par ce dernier

18 Émile Littré : Préface. In : Johannes Mueller : *Manuel de physiologie*. Traduit de l'allemand sur la dernière édition avec des additions par A.-J.-L. Jourdan, deuxième édition revue et annotée par É. Littré. Paris : J.-B. Baillière 1851, t. II, p. xxiv. Ainsi, dans le chapitre II (« Du développement des tissus animaux »), Littré fait un ajout en note de bas de page pour expliciter les « profondes modifications apportées à la théorie de Schwann sur la cellule et ses transformations », se basant sur les « nouvelles opinions » de Robin (*ibid.*, p. 774). Ce faisant, Littré reprend mot pour mot un article que Robin a publié dans les *Comptes rendus de la Société de biologie* en 1849, auquel il adjoint des extraits d'un article intitulé « Ostéogénie » du *Supplément au dictionnaire des dictionnaires de médecine*. Ce texte ajouté par Littré sera repris *in extenso* dans les entrées « Cellulaire » et « Cellule » de l'édition de 1865 du *Dictionnaire de médecine de P.-H. Nysten*.

19 En d'autres termes, chez les animaux, « il n'existe aucun lien généalogique entre les différents éléments anatomiques d'un organisme adulte, seule la dynamique chimique des liquides blastémiques assure la continuité des processus vitaux au cours de l'embryogenèse » (Laurent Loison : Pourquoi refuser la théorie cellulaire ?, p. 36).

(lui-même à la suite de Schleiden) que les éléments anatomiques naissent au sein d'un liquide organique particulier qui est le blastème. Nuance là encore cependant : pour Robin, ce blastème n'est pas un « cytoblastème » puisqu'il ne donne pas uniquement naissance à des cellules, mais à d'autres éléments anatomiques comme les tubes, les fibres, etc. Ainsi, d'une certaine manière, si la « théorie de la métamorphose » de Robin est une variante orthodoxe de la théorie du blastème formateur de Schwann, sa « théorie de la substitution » en est une variante hétérodoxe.

Définir la vie en termes de dynamique chimique avait conduit Robin à réévaluer le rôle des liquides dans l'organisme. Ces liquides n'étaient plus compris comme des parties accessoires, mais au contraire comme les lieux privilégiés des échanges moléculaires entre les éléments figurés (cellules, fibres, tubes) et ce que Robin appelait le « milieu de l'intérieur ». Comme Mirko Grmek l'a noté, Robin forgea cette expression qui devint fameuse sous la plume de Bernard, pour insister sur le rôle des fluides et non pas seulement des solides dans les organismes.²⁰ Ainsi, dans le traité de 1853 mentionné ci-dessus, Robin affirmait :

[...] il est impossible de concevoir un être organisé vivant sans un milieu dans lequel il puise et rejette ; l'un est l'agent, l'autre fournit les conditions d'activité. L'agent, à son tour se subdivise en plusieurs ordres de parties aussi indispensables les unes que les autres : d'une part les solides qui agissent, et, de l'autre, les humeurs qui maintiennent ceux-ci en état d'agir [...]. [...] Que le milieu général disparaisse ou s'altère, l'agent cesse d'agir ; que s'altèrent les humeurs (ce milieu de l'intérieur), et tout cesse dans les solides aussi bien que si l'agent disparaissait, aussi bien que si ces derniers étaient détruits.²¹

Dans la théorie de l'organisation de Robin, « [l]'être prend ainsi dans son ensemble une unité nouvelle » : il n'est pas « une somme d'activités cellulaires individuelles » mais « un produit réciproque d'activités biochimiques résidant dans toutes les substances figurées, cellulaires ou non, [...] ». ²² En d'autres termes, pour Robin, l'harmonie qui existe à l'échelle de l'organisme n'est pas la résultante d'une agrégation de vies individuelles potentiellement autonomes, comme les défenseurs de la théorie cellulaire le soutiennent, mais la résultante d'un échange entre les solides et les milieux intérieurs liquides. Pour Robin, ce qui compte

²⁰ Mirko D. Grmek : *Le Legs de Claude Bernard*. Paris : Fayard 1997, p. 133.

²¹ Charles Robin/François Verdeil : *Traité de chimie anatomique et physiologique normale et pathologique ou des principes immédiats normaux et morbides qui constituent le corps de l'homme et des mammifères*. Paris : J.-B. Baillière 1853, t. I, p. 13–14 (italiques dans le texte).

²² Georges Pouchet : *Charles Robin*, p. 9–10 (italiques dans le texte).

comme individu biologique ce n'est pas la cellule, comme les partisans de la théorie cellulaire l'affirment, mais c'est l'organisme dans sa totalité.

Par ailleurs, c'est le « milieu de l'intérieur » qui apparaît comme la garantie de l'individualité de l'organisme, assurant, comme Loison l'a explicité, la cohésion du tout, d'un point de vue anatomique, et permettant l'intégration fonctionnelle des parties, d'un point de vue physiologique. Ainsi, pour Robin, il existe deux niveaux hiérarchiques fondamentaux du vivant : la substance organisée (de constitution moléculaire) en tant que matière vivante et l'organisme en tant qu'individu en contact avec son milieu extérieur. Aucun de ces deux niveaux n'accorde à la cellule une place privilégiée.²³ Ces positions sont contraires à celles des partisans de la théorie cellulaire qui, eux, envisagent la cellule comme l'individu biologique. De manière similaire, quand les partisans de la théorie cellulaire affirment que les cellules sont des unités vivantes autonomes, sièges non seulement d'activité physiologique, mais aussi des maladies, Robin défend que « le siège réel de la vie est constitué par les parties humorales de l'organisme. »²⁴

3 D'un nouvel ordre de la nature à un nouvel ordre social : la question du rapport des parties au tout chez Comte et Robin

Si l'anatomie et les sciences du vivant furent les points forts de la carrière de Robin, ce dernier, en fidèle disciple de Comte, ne se désintéressa pas de la question sociale. De concert avec Littré, il avait, en 1871, fondé la Société de sociologie pour l'application de la méthode positive et scientifique à l'étude des doctrines sociales. Cette société n'eut qu'une existence éphémère et Robin ne déploya pas un programme pour le développement de la sociologie comme il l'avait fait pour la biologie. Cependant, on peut établir des correspondances entre la théorie de l'organisation du vivant développée par Robin et celle de l'organisation sociale défendue par Comte.²⁵

²³ Laurent Loison : Pourquoi refuser la théorie cellulaire ?, p. 33.

²⁴ Mirko D. Grmek : Robin, Charles-Philippe. In : C. C. Gillispie : *Dictionary of Scientific Biography*. New York : Charles Scribner's Sons 1981, t. XI, p. 491-492, ici p. 491.

²⁵ Charles Robin : De l'appropriation des parties organiques et de l'organisme à l'accomplissement d'actions déterminées. In : *La Philosophie positive* 4 (1868), p. 321-355 et 5 (1869), p. 5-38 et p. 161-185.

Dans la classification des sciences de Comte, la sociologie venait juste après la biologie et, dans son *Système de politique positive* (1851–1854), Comte avait établi des analogies partielles entre organisme vivant et corps social.²⁶ Pour Comte, l'organisme social, comme l'organisme biologique, était défini par un assemblage de fonctions et il était donc possible d'établir des parallèles entre organismes biologiques et organismes sociaux, soit, en d'autres termes, d'étudier l'organisation sociale comme un organisme vivant. Pour Comte, « la société humaine se compose de familles, et non d'individus [...]. Une société n'est donc pas plus décomposable en *individus* qu'une surface géométrique ne l'est en lignes ou une ligne en points. »²⁷ Ainsi, le constituant ultime de la société ne pouvait être un élément simple comme l'individu (dont l'équivalent biologique aurait été la cellule), il ne pouvait être qu'un élément complexe, une société en réduction qui, pour Comte, était la famille.

Par ailleurs, si une société était structurée comme une totalité organique, cela impliquait une relation particulière du tout aux parties. Pour Comte, une société était plus que la somme de ses composantes : c'était une totalité qui unifiait ses parties, les dirigeait, leur conférait une signification fonctionnelle.²⁸ Plus précisément, les parties s'effaçaient au profit du tout, au nom d'un principe de solidarité.²⁹ À côté du concept de « solidarité », Comte employait le terme de « consensus » pour l'aider à préciser la manière dont il pensait cette totalité.³⁰ Parler de consensus supposait des actions et des réactions mutuelles que les diverses parties exerçaient continuellement les unes sur les autres. Cela impliquait également une « évidente harmonie spontanée »³¹ au sein de l'organisme.

Ces idées furent reprises par Robin. Dans sa théorie de l'organisation du vivant, Robin, lui aussi, affirmait que le tout était supérieur à la somme des parties en montrant que l'harmonie qui existait à l'échelle de l'organisme était la résultante d'un échange entre les solides et les liquides intérieurs (ou humeurs). De même, de manière très comtienne, Robin utilisait le terme de « solidarité » pour rendre compte des liens entre les parties qui constituaient un être vivant :

²⁶ Auguste Comte : *Système de politique positive ou Traité de sociologie, instituant la Religion de l'Humanité*. Paris : L. Mathias 1852, t. II, p. 289.

²⁷ *Ibid.*, p. 181.

²⁸ Laurent Fédi : *Comte*. Paris : Les Belles Lettres 2000, p. 86.

²⁹ Auguste Comte : *Cours de philosophie positive*. Paris : Bachelier Imprimeur-Libraire 1839, t. IV, 48^{ème} leçon, p. 287–470, ici p. 325.

³⁰ Jean-François Braunstein : *La Philosophie de la médecine d'Auguste Comte. Vaches carnivores, Vierge Mère et morts vivants*. Paris : Presses universitaires de France 2009, p. 111.

³¹ Auguste Comte : *Cours de philosophie positive*, p. 335.

[...] il y a [...] nécessairement *solidarité* entre toutes les parties qui constituent le nouvel être, et [...] leur jeu ne peut conduire qu'à des actes d'un ordre déterminé par cette *solidarité* que représente l'arrangement convenant à l'accomplissement de ces actes.³²

Si Comte accrédita une forme de pensée sociobiologique de manière explicite,³³ les écrits scientifiques de Robin ne laissent en rien déceler une telle conception. C'est par un autre biais que nous avons pu mettre en évidence la vision du social de Robin : le rapport sur l'éducation qu'il rédigea pendant son mandat sénatorial. Pour Robin, à l'instar de Comte, éducation et société étaient intrinsèquement liées, puisque l'éducation devait « être la manière d'apprendre à vivre pour autrui, par l'habitude de faire prévaloir la sociabilité sur la personnalité [...] ». ³⁴ Nous allons voir maintenant comment Robin intégra la vision comtienne de l'organisation sociale dans sa réflexion sur l'éducation et comment il fit jouer à la mère un rôle clé dans l'éducation des enfants et dans le maintien de la solidarité familiale et, par conséquent, au sein de la société.

4 Robin défenseur d'une éducation mixte, laïque et obligatoire

L'anticléricalisme de Robin et son matérialisme combinés à un comtisme original s'agrégèrent autour d'un écrit : *L'Instruction et l'éducation* (1877), basé sur la compilation de quatre articles parus dans *La Philosophie positive* en 1876. Dans ce traité, Robin appuyait la demande d'un système éducatif mixte et laïque, visant à débarrasser les femmes en particulier, de leurs préjugés, qu'ils fussent d'origine superstitieuse ou religieuse et, en contre-partie, à leur inculquer la « vraie » connaissance, à savoir la connaissance positive.³⁵ On pourrait attendre d'un biologiste républicain anticlérical qu'il se soit fait le défenseur de plus d'égalité entre les hommes et les femmes. Or, les objectifs éducatifs de

³² Charles Robin : De l'appropriation des parties organiques et de l'organisme à l'accomplissement d'actions déterminées. Deuxième article. In : *La Philosophie positive* 5 (1869), p. 5–38, ici p. 29 (nos italiques).

³³ Pour Comte, l'idée de « consensus » était aussi bien sociale que biologique, puisqu'à ses yeux, un « inévitable consensus universel » caractérisait « les phénomènes quelconques des corps vivants » et que « la vie sociale [le] manifest[ait] nécessairement au plus haut degré. » (Auguste Comte : *Cours de philosophie positive*, p. 324.)

³⁴ Charles Robin : Préface. In : Dr E. Bourdet : *Principes d'éducation positive*. Paris : Librairie Germer-Baillière et C^{ie} 1877, p. VII-XXXVI, ici p. XIV.

³⁵ Charles Robin : *L'Instruction et l'éducation*. Paris : Decaux & Dreyfous 1877, p. 163–164 et 167.

Robin reflétaient davantage une division traditionnelle du travail entre hommes et femmes que la défense d'une équité des sexes. L'objectif central de cette « nouvelle » éducation était de faire des femmes de bonnes mères de famille qui seraient entièrement dédiées à l'éducation de leurs futurs enfants. En effet, selon Robin, la femme était « par destination physiologique, appelée à diriger également les garçons et les filles dans le premier âge ».³⁶ C'était par l'affection prodiguée par la mère à son enfant qu'elle lui apprendrait à développer des sentiments sociaux positifs, en particulier ceux de « continuité » et de « solidarité ».

On retrouve ici le vocabulaire comtien, la « solidarité » désignant le concours des hommes dans le temps présent, l'humanité se forgeant par la conscience commune d'appartenir à une même espèce ; la « continuité » désignant quant à elle le lien historique des générations.³⁷ À la fin du XIX^e siècle, l'idée de solidarité serait reprise par le mouvement politique solidariste dont Léon Bourgeois (1851–1925) serait le principal représentant. Selon cette doctrine, la « solidarité » allait de pair avec la « continuité », qui reposait sur l'idée que l'homme, dès sa naissance, avait une dette à l'égard de la société, y compris envers les générations du passé.³⁸ Cela valait aussi pour la philosophie éducative de Robin. « Jusqu'à vingt et un ans », écrivait-il, « l'homme reste sous la tutelle de la famille [...] l'humanité le nourrit encore, et il ne lui rend pas alors ce qu'il lui coûte, à la charge de le lui rendre ensuite. »³⁹ Ainsi, grâce à l'éducation maternelle, l'enfant pouvait passer de l'existence domestique à l'existence civique par l'extension à la sphère sociale des sentiments de « vénération », d'« attachement » et de « bonté » qu'il avait développés dans la sphère familiale.⁴⁰ Cette vision d'une femme cheville ouvrière de la famille et, en conséquence, garante d'une stabilité sociale, avait largement influencé les hommes politiques de la Troisième République. À leurs yeux, la femme devait obéir à sa nature qui consistait à nourrir et éduquer ses enfants afin d'assurer la reproduction des générations futures et donc le futur de la République. « Vivre pour les autres », tel était le destin de la femme, qu'elle devait suivre jusqu'au sacrifice d'elle-même.⁴¹

³⁶ Georges Pouchet : *Charles Robin*, p. 150. Voir aussi Victor Genty : *Un grand biologiste, Charles Robin*, p. 77.

³⁷ Laurent Fédi : *Comte*, p. 101.

³⁸ *Ibid.*, n. 10.

³⁹ Charles Robin : Préface, p. xxxiv.

⁴⁰ Sur ce point, voir l'analyse très éclairante de Laurent Fédi : *Comte*, p. 90.

⁴¹ Cette justification républicaine du sacrifice consenti de la femme remplaçait en quelque sorte la justification biblique de la souffrance féminine liée au péché originel ; voir Elinor Accampo : *The Gendered Nature of Contraception in France: Neo-Malthusianism, 1900–1920*. In : *Journal of Interdisciplinary History* 34, 2 (2003), p. 235–262, ici p. 240.

Cette adhésion à un positivisme physiologique atteint son apogée quand Robin expose, toujours dans son rapport sur l'instruction, ses vues quant à la question de la natalité. Au nom de l'intérêt de la société qui doit l'emporter sur l'individu, la société, selon Robin, doit réguler les naissances. Dans la visée malthusienne qu'il défend, deux mesures sont envisagées, le célibat forcé des jeunes hommes et son corollaire pour rendre ce célibat supportable, la prostitution qui, contre l'impétuosité indomptable du désir sexuel, apparaît comme un « mal moindre ».⁴² On peut imaginer que la défense de la prostitution à des fins de stabilité sociale ait pu choquer à l'époque. C'est ce que donne à voir, dans *Bouvard et Pécuchet* (1880), Flaubert qui a lu le rapport de son ami Robin. Sous la plume de Flaubert, l'éducation prodiguée aux deux orphelins Victor et Victorine par Bouvard et Pécuchet fait écho à certains préceptes éducatifs de Robin comme celui de « bannir toute idée métaphysique, – et d'après la méthode expérimentale suivre le développement de la nature. »⁴³ Bouvard et Pécuchet vont aller jusqu'à obéir aux principes les plus radicaux de Robin : la légalisation de la prostitution. Celle-ci se traduit par leur demande auprès du maire de la petite ville normande de Chavignolles d'y établir un bordel.⁴⁴ On les accusera alors « d'avoir attenté à la religion, l'ordre social, excité à la révolte, etc. »⁴⁵ On peut aussi facilement imaginer la riposte des cléricaux devant des positions aussi peu respectueuses des principes religieux de chasteté, d'abstinence, de maîtrise des instincts animaux. Il est sûr que Robin savait manier la provocation. N'avait-il pas dit à Flaubert, qui le reporta ensuite à une proche, « que les gens mariés [devaient] vivre ensemble éternellement pour être punis de la bêtise qu'ils [avaient] faite en s'épousant » ?⁴⁶

⁴² Charles Robin : *L'Instruction et l'éducation*, p. 171.

⁴³ Gustave Flaubert : *Bouvard et Pécuchet avec des fragments du « second volume », dont le Dictionnaire des idées reçues*. Paris : Garnier Flammarion 2008, p. 346.

⁴⁴ Mitsumasa Wada : L'enfant et le positivisme dans *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert. In : *Revue Flaubert* 13 (2013) [en ligne]. URL : http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/revue13/documents/Gustave_Flaubert_revue_13_article_Mitsumasa_Wada.pdf [consulté le 28/01/2019].

⁴⁵ Gustave Flaubert : *Bouvard et Pécuchet*, p. 398.

⁴⁶ Gustave Flaubert : Lettre à Edma Roger des Genettes, [Croisset], dimanche 24 [25] j[anvier 18]80. In : *Correspondance*. Édité par Jean Bruneau/Yvan Leclerc. Paris : Gallimard 2007, t. V, p. 797.

Conclusion

L'exemple de Robin est intéressant car il permet de nuancer la thèse de Marc Klein et de Georges Canguilhem d'une réception négative de la théorie cellulaire à Paris au XIX^e siècle.⁴⁷ Grâce à l'étude du programme scientifique de Robin, nous avons montré qu'il n'y avait pas eu de rejet global de la théorie de Schwann (étudiée ici en particulier), mais que les oppositions portèrent sur certains postulats de cette théorie. Plus qu'une revendication d'une biologie française comtienne qui se définirait contre une biologie allemande (jugée *a posteriori* gagnante), ce serait donc davantage du côté de l'affirmation d'une biologie de l'organisation du vivant qu'il faudrait se tourner pour comprendre pourquoi Robin (et Bernard à sa suite) furent, comme le souligne André Pichot, « capables de penser par eux-mêmes » et « avaient sans doute d'excellentes raisons en ce domaine. »⁴⁸ Certes, la théorie de l'organisation du vivant soutenue par Robin ne s'accordait pas avec le principe d'universalité cellulaire défendu par Schleiden/Schwann et, plus tard, avec la théorie de la division cellulaire de Virchow. Cependant, la « théorie cellulaire » de Robin n'en tomba pas moins dans une impasse, mais déboucha sur un nouveau concept, celui de « milieu intérieur », qui fut repris de manière fructueuse par Bernard.

Par ailleurs, l'exemple de Robin, même si moins clairement que celui de Comte, nous a permis de mettre en évidence une circulation des savoirs entre le biologique et le politique à travers notamment le concept de solidarité qui avait pu jouer le rôle de courroie de transmission. D'autres personnages à l'époque s'autorisèrent encore davantage à mêler savoirs de la nature et savoirs du politique afin de légitimer la Troisième république naissante. Par exemple, le solidarisme de Bourgeois s'ancrait de manière explicite dans une pensée biologique et Bourgeois n'hésita pas à établir des analogies entre des unités organiques de très petite taille et les sociétés humaines. De même, le socialiste radical et ancien disciple de Robin, Clemenceau, érigea la solidarité comme le lien social par excellence, soutenant par là même le slogan *Vivre pour autrui* de la jeune Troisième République et faisant écho aux principes du solidarisme de Bourgeois. Dans *La mêlée sociale* (1907), Clemenceau fait une analogie entre cellules/organismes et citoyens/corps social afin d'encourager non pas la lutte pour l'existence, mais l'entre-aide dans les sociétés humaines.

⁴⁷ Cf. *supra*, note 1.

⁴⁸ André Pichot : *Expliquer la vie. De l'âme à la molécule*. Versailles : Éditions Quæ 2011, p. 887.

L'homme gêne l'homme, ai-je dit. L'homme aide l'homme aussi. L'aide pour la vie dans la lutte pour la vie, voilà l'ordre pour la vie, né de la loi suprême de la solidarité de tous. Toute la nature fournit l'exemple du secours pour la vie et la sociabilité n'a pas d'autre raison d'être. Les organismes associés pour vivre, même luttant entre eux, s'entraident. La cellule avoisinant la cellule lui prend sa part de vie quand elle peut, mais réglée dans son action de vie par l'équilibre des forces environnantes, apporte la *solidarité* de son effort individuel à l'effort de commune défense. Ainsi fait l'homme dans le corps social : une partie de sa force nuit au voisin, une autre le protège et le soutient.⁴⁹

À l'aide d'analogies, de métaphores ou d'un vocabulaire ambivalent qui permettent de tisser des liens entre le biologique et le social, Bourgeois (et l'on pourrait aussi citer le naturaliste Edmond Perrier) et Clemenceau, de manière active et affichée, ont répondu à l'appel de Comte visant à défendre ce que l'on pourrait appeler une « sociobiologie ». Bien que de manière moins visible que ces derniers, Robin mérite une place dans ce groupe. Le but de Robin était en effet d'assurer une fondation scientifique et donc donner une légitimité à la Troisième République encore fragile à la fin du XIX^e siècle. Comme ses contemporains, mais au nom d'un matérialisme et d'un anticléricalisme qui parfois le conduisirent à adopter des positions provocatrices, révélées notamment dans les écrits de Flaubert, Robin s'est battu pour imposer l'idée d'un nouvel ordre du vivant, mais aussi d'un nouvel ordre social.

Bibliographie

- Accampo, Elinor : *The Gendered Nature of Contraception in France: Neo-Malthusianism, 1900–1920*. In : *Journal of Interdisciplinary History* 34, 2 (2003), p. 235–262.
- Braunstein, Jean-François : *La Philosophie de la médecine d'Auguste Comte. Vaches carnivores, Vierge Mère et morts vivants*. Paris : Presses universitaires de France 2009.
- Canguilhem, Georges : *La philosophie biologique d'Auguste Comte et son influence en France au XIX^e siècle*. In : *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*. Paris : Vrin 1994, p. 61–98.
- Canguilhem, Georges : *La théorie cellulaire*. In : *La Connaissance du vivant*. Paris : Vrin 1992/1965, p. 43–80.
- Carnino, Guillaume : *L'Invention de la science. La nouvelle religion à l'âge industriel*. Paris : Seuil 2015.
- Clemenceau, Georges : *La Mêlée sociale*. Paris : Fasquelle 1907.
- Comte, Auguste : *Cours de philosophie positive*. Paris : Bachelier Imprimeur-Libraire 1839, t. IV, 48^{ème} leçon, p. 287–470.
- Comte, Auguste : *Système de politique positive ou Traité de sociologie, instituant la Religion de l'Humanité*. Paris : L. Mathias 1852, t. II.

⁴⁹ Georges Clemenceau : *La Mêlée sociale*. Paris : Fasquelle 1907, Préface, p. xxv (nos italiques).

- Fédi, Laurent : *Comte*. Paris : Les Belles Lettres 2000.
- Flaubert, Gustave : *Bouvard et Pécuchet avec des fragments du « second volume », dont le Dictionnaire des idées reçues*. Paris : Garnier Flammarion 2008.
- Flaubert, Gustave : *Correspondance*. Édité par Jean Bruneau/Yvan Leclerc. 5 vol. Paris : Gallimard 1973–2007.
- Fox, Robert : *The Savant and the State. Science and Cultural Politics in Nineteenth-Century France*. Baltimore : The Johns Hopkins University Press 2012.
- Genty, Victor : *Un grand biologiste, Charles Robin (1821–1885). Sa vie, ses amitiés philosophiques et littéraires*. Lyon : Imprimerie A. Rey 1931.
- Grmek, Mirko D. : *Le Legs de Claude Bernard*. Paris : Fayard 1997.
- Grmek, Mirko D. : Robin, Charles-Philippe. In : C. C. Gillispie : *Dictionary of Scientific Biography*. New York : Charles Scribner's Sons 1981, t. XI, p. 491–492.
- Klein, Marc : *À la recherche de l'unité élémentaire des organismes vivants. Histoire de la théorie cellulaire*. Paris : Palais de la Découverte 1959.
- Klein, Marc : *Histoire des origines de la théorie cellulaire*. Paris : Hermann & Cie 1936.
- Klein, Marc : Sur les débuts de la théorie cellulaire en France. In : *Thalès* 6 (1949–1950), p. 25–36.
- Littré, Émile : Préface. In : Johannes Mueller : *Manuel de physiologie*. Traduit de l'allemand sur la dernière édition avec des additions par A.-J.-L. Jourdan, deuxième édition revue et annotée par É. Littré. Paris : J. -B. Baillièrre 1851, t. II, p. xxiv.
- Littré, Émile/Robin, Charles : *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire de P.-H. Nysten*. 10^{ème} édition. Paris : J.-B. Baillièrre 1855.
- Loison, Laurent : Pourquoi refuser la théorie cellulaire ? Le projet d'une anatomie chimique chez Charles Robin (1821–1885). In : *Revue d'histoire des sciences* 68, 1 (janvier–juin 2015), p. 23–45.
- Paul, Harry W. : *From Knowledge to Power. The Rise of the Science Empire in France, 1860–1939*. Cambridge/Londres : Cambridge University Press 1985.
- Petit, Annie : Positivisme, biologie, médecine : Comte, Littré, Robin. In : Marco Panza/Jean-Claude Pont (éds.) : *Les Savants et l'épistémologie vers la fin du XIX^e siècle*. Paris : Librairie scientifique et technique Albert Blanchard 1995, p. 193–219.
- Pichot, André : *Expliquer la vie. De l'âme à la molécule*. Versailles : Éditions Quæ 2011.
- Pouchet, Georges : *Charles Robin. Sa vie et son œuvre*. Paris : Félix Alcan 1887.
- Richard, Nathalie : *Inventer la préhistoire. Les débuts de l'archéologie préhistorique en France*. Paris : Vuibert/ADAPT-SNES 2008.
- Robin, Charles : De l'appropriation des parties organiques et de l'organisme à l'accomplissement d'actions déterminées. In : *La Philosophie positive* 4 (1868), p. 321–355 et 5 (1869), p. 5–38 et p. 161–185.
- Robin, Charles : De l'appropriation des parties organiques et de l'organisme à l'accomplissement d'actions déterminées. Deuxième article. In : *La Philosophie positive* 5 (1869), p. 5–38.
- Robin, Charles : *L'Instruction et l'éducation*. Paris : Decaux & Dreyfous 1877.
- Robin, Charles : Préface. In : Dr E. Bourdet : *Principes d'éducation positive*. Paris : Librairie Germer-Baillièrre et C^{ie} 1877, p. VII-XXXVI.
- Robin, Charles/Verdeil, François : *Traité de chimie anatomique et physiologique normale et pathologique ou des principes immédiats normaux et morbides qui constituent le corps de l'homme et des mammifères*. Paris : J.-B. Baillièrre 1853.

Variot, G. : Histoire de la médecine. Quelques souvenirs anecdotiques sur Charles Robin, le premier Professeur d'Histologie de la Faculté de Médecine de Paris. In : *Le Progrès médical* 7 (14 février 1925), p. 245–251.

Wada, Mitsumasa : L'enfant et le positivisme dans *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert. In : *Revue Flaubert* 13 (2013) [en ligne]. URL : http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/revue13/documents/Gustave_Flaubert_revue_13_article_Mitsumasa_Wada.pdf [consulté le 28/01/2019].